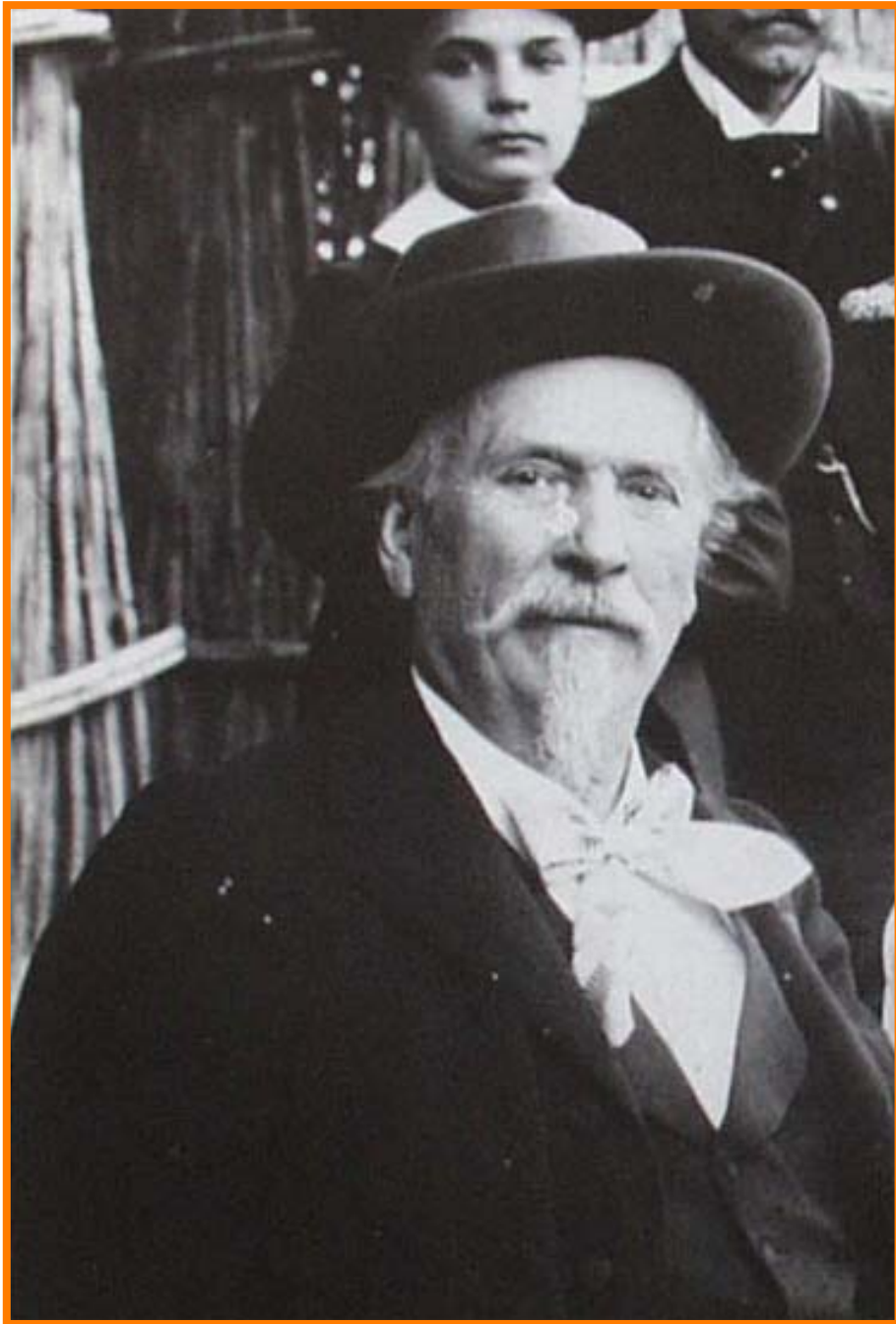


**Quàuquis article à prepaus
de Frederi Mistral**

(2) 1904 à 2000



Recampa pèr Tricìo DUPUY

1904 - 50 ans du Félibrige

Notice sur Font-ségugne et ses environs

Notre intention, en publiant cette brochure, n'est point de dissenter sur le Félibrige; le Félibrige est assez connu aujourd'hui; les Garcin, les Jourdanne et autres auteurs ont dit ce qu'il fallait dire; d'autres encore, assurément, viendront grossir le nombre des historiens de cette cause. Ce que je veux rappeler simplement c'est que le Félibrige a été fondé en 1854 à Font-Ségugne, campagne ombragée, à 5 minutes du village de Châteauneuf de Gadagne, (Vaucluse.)

Pourquoi ne pas reproduire ici, ce que je disais de Font-Ségugne et de ses environs, dans la préface d'*Amour et Pleurs*, recueil de mes premières poésies, publié en 1876 et qu'on ne trouve plus chez les libraires:

— Pour aller d'Avignon à la fontaine de Vaucluse, vous prenez la route qui passe à Châteauneuf de Gadagne; lorsque vous avez traversé ce petit village, que vous avez dévalé la colline où il est perché et que vous vous trouvez au commencement de cette vaste plaine toute rafraîchie par les eaux de la Sorgue, vous vous retournez naturellement pour un peu voir l'endroit que vous venez de passer et la colline que vous venez de descendre. Ce petit village dont les maisons s'étagent en gradins de plus en plus étroits pour servir de piédestal à l'église et à son clocher, vous apparaît comme un autel géant, et vous vous écriez comme tous ceux qui ont passé par là:

— Tiens! que cela est pittoresque!

Si votre regard suit la colline du côté du nord, sous une touffe épaisse de chênes et de platanes, vous voyez blanchir quelque chose... ce quelque chose est le château de Font-Ségugne; sous cette touffe de chênes et de platanes, la brune Zani a couru et son félibre l'a contemplée, l'a aimée et l'a chantée.

— Adoncques, comme vous voyez, Font-Ségugne a tous droits d'être chère à la littérature provençale. C'est à cause de cela que l'irlandais William-Bonaparte-Wyse, prince et félibre, y donna, pour l'Ascension de 1867, sa royale félibrée.

Mais, si, la curiosité vous poussant, vous voulez aller voir ce lieu de délice, avant de vous acheminer vers le vallon ombreux, arrêtez-vous un moment sur Camp-Cabel.

Camp-Cabel est un plateau gazonneux et couvert de thym qui s'étend même au pied du clocher de Châteauneuf de Gadagne; il est relié à Font-Ségugne par une sente qui descend, bordée de grenadiers.

Camp-Cabel est le belvédère le plus gracieux de la contrée. La belle plaine de la Comtat qui s'étend, magnifique et verdoyante, des Alpilles au Ventour, du large dos du Lubéron aux crêtes dentelées de Gigondas, apparaît comme par enchantement aux yeux émerveillés du promeneur qui arrive pour la première fois sur Camp-Cabel. Dans cette grande plaine plus de quarante petites villes ou villages surgissent, de demi-heure en demi-heure, éparpillant leurs granges et leurs bâtisses, qui se touchent presque toutes et qui blanchissent, charmantes et radieuses, dans le vert des mûriers et des haies d'aubépine; Courthézon et Carpentras, Pernes et Monteux, l'Isle et Cavaillon.. se donnent la main et se mirent dans l'eau bleue de la Sorgue, de la Sorgue, partagée en une douzaine de courants abondants; de la Sorgue, qui luit entre les saules de ses rives, réfléchissant sur le front de ces bourgades la splendeur du gai soleil. De dessus Camp-Cabel la gueule de Vaucluse s'entrevoit, béante, merveilleuse... et la poésie chaste et pure s'épanouit dans l'âme du spectateur ravi: le souvenir de Pétrarque est là qui rayonne dans l'horizon resplendissant.

Maintenant, dévalez à Font-Ségugne.

Font-Ségugne était, avant la Révolution, la promenade aimée des ducs de Gadagne; elle devint ensuite propriété de M. de Goujon, célibataire riche et bienfaisant qui laissa son avoir aux pauvres et aux écoles de Châteauneuf et du Thor et légua son château comme dette de reconnaissance à Giéra d'Avignon; celui-ci n'en profita pas longtemps, hélas! il mourut peu après, laissant une veuve, (qui avant son mariage portait le nom illustre de *Crillon*), et quatre enfants: deux garçons et deux filles.

Paul, l'aîné était notaire et trouvère; le cadet, Jules, était clerc de son frère et philosophe; les deux demoiselles, Clarisse et Joséphine, étaient deux anges de bonté et de piété.

Paul, le poète, avait pour ami les trouvères de sa ville et ceux des autres pays; tous les dimanches il y avait réjouissance à Font-Ségugne; là venaient chanter et rêver Roumanille de Saint-Rémy, Brunet et Aubanel d'Avignon, Mistral de Maillane et Mathieu de Châteauneuf du Pape, O bienheureux Font-Ségugne! les murs de ton château, les pierres de tes fontaines, l'écorce de tes arbres portent encore l'empreinte de leurs noms glorieux.

Font-Ségugne est encore l'endroit où vont, le dimanche, pour se voir les amoureux du village. Les galants ont bien choisi: là, pour eux, il y a l'ombre et le silence, la fraîcheur et les cachettes; là, il y a des fontaines et des viviers avec leurs bancs de pierre ornés de lierre; là, il y a des sentes et des sentiers tortueux, montant, dévalant, serpentant dans les bosquets; là, il y a vue ravissante, air parfumé, chants d'oiseaux, murmures de feuilles et sourires de fontaines... Il y a du gazon partout; partout vous pouvez vous asseoir, vous étendre nonchalamment; rêver l'amour si vous êtes seuls, et si vous êtes deux le faire.

Pour être sincère, il faut ajouter: Depuis que les félibres ont cessé de se rendre à Font-Ségugne, les amoureux aussi n'y viennent plus, car les amants aiment la poésie!

Les fontaines sont délaissées; les eaux se tarissent; les viviers se sèchent; les jardins tombent en friche; les grands bois s'ébranchent; les sentiers se remplissent de broussailles qui arrêtent les promeneurs; les allées s'effacent; les chemins se ravinent: on dirait que la nature jalouse veut détruire ce lieu de délice d'il y a quarante ans.

Pourtant la poésie est toujours là qui vous empoigne, vous émeut et vous exalte; si le château se plaint de voir ses ornements inachevés il a toujours sa châtelaine qui de temps en temps apparaît à ses fenêtres, descend seule dans ses parcs solitaires et va, lorsqu'il est dimanche, entendre la messe à l'église de Gadagne; si le coteau perd ses fleurs et ses fontaines, il reçoit toujours, du Ventour le fier regard, de Vaucluse, l'affectueux sourire.

Et maintenant, il me plaît de demander avec l'historien Garcin, cité au commencement de cette notice, l'un des convives de Font-Ségugne: Si cette villa bâtie, par un cardinal romain, ne rappelle point, toutes proportions gardées, les villas florentines des coteaux de Fiesole, qu'Albert Castelnau a si admirablement dépeintes, villas des Médicis, où autour du vieux Cosme et de son petit-fils, Laurent le Magnifique, se groupèrent les acteurs les plus glorieux de la grande Renaissance? Font-Ségugne a été, lui aussi, le berceau enchanteur du Renouveau provençal.

Et, de même que le nom de Médicis est indissolublement lié à celui de leurs hôtes, le nom des Giera est inséparable des Félibres.

Tous, les plus obscurs comme les plus célèbres, portent ce nom dans leur cœur, tous ont la même affection, la même gratitude pour ce nid de leur Poésie.

Mais, hélas! quel changement, aujourd'hui, en cet Eden! La Mort a passé là; le deuil y a étendu son crêpe sombre. Eh bien! dans la douleur présente, on se remémore avec une joie mélancolique les scènes du passé, les heures où Jeunesse, Espérance, Amitié, Amour, enivraient les convives habituels de cette maison bénie.

Ah! beau bon Dieu! si j'avais les cent mille francs qui me manquent, comme j'achèterais vite et le château et les bois pour les remettre dans leur luxe et dans leur gloire! Il me viendrait, j'en ai l'assurance, quelques compagnons aussi ardents que moi pour l'idée félibréenne, qui m'apporteraient chacun cent mille francs encore pour faire de Font-Ségugne le plus beau site du monde. On y fonderait une école de provençal brillant et alors... vous verriez bientôt le parler des félibres devenir la langue universelle!...

Et je m'arrête sur cette déclaration en répétant au lecteur ami de ne pas oublier que les fêtes merveilleuses du cinquantenaire de la fondation du Félibrige se donneront le 22 Mai 1904, jour de

la Pentecôte, à Châteauneuf de Gadagne, village à 12 kilomètres d'Avignon, sur Camp-Cabel et à Font-Ségugne.

La fête du cinquantenaire de la fondation du Félibrige (en rêve)

La veille de la fête on tire les boîtes traditionnelles et l'on prépare un grand bal sur la place de la Pastière, à Châteauneuf de Gadagne, où, jeunes filles et jeunes gens de tous les pays sont conviés.

Le lendemain, la fête commence de bonne heure; les étrangers viennent nombreux; les farandoleurs avec musique, tambourins et galoubets arrivent de Châteaurenard et de Barbentane. Monsieur le maire de Gadagne entouré de son conseil municipal, attend les félibres majeurs et mainteneurs dans la grande salle de la mairie. Voici les félibres, avec le délégué du Président de la République, des ministres, des sénateurs et des députés; Monsieur l'adjoint prononce, en pur provençal, un fin discours auquel répond Monsieur le Délégué du Président de la République. Le vin d'honneur est trouvé excellent, (pardi! c'est du vin de Châteauneuf!)

Les félibres, accompagnés de Monsieur le maire, descendent sur la Pastière et sont acclamés; la foule se presse; tambourins et galoubets se font entendre; les farandoles se déploient, se coupent, se joignent, se coupent de nouveau et s'allongent. Tout le monde en criant: Vive le félibrige! monte sur Camp-Cabel; les farandoleurs font merveille: des prix leur sont décernés. On arrive ensuite devant la porte à barreaux de la campagne de Font-Ségugne où, à l'ombre des grands chênes, se dresse un théâtre gentiment décoré de drapeaux félibréens et français.

Les enfants grimpent sur les arbres, la foule se place comme elle peut sur les tertres boisés, pour voir et entendre; tous acclament les félibres. Sur un signe de Monsieur le maire, le silence se fait, un silence religieux, car soudain, dans le fonds du théâtre, un nuage rose apparaît. De ce nuage un homme vêtu de blanc et de rose descend doucement. C'est le poète Pétrarque, le glorificateur de la belle Laure, qui arrive de Vaucluse.

Pétrarque

Tout doucement j'ai dévalé, dans ma petite barque,
Le courant de la Sorgues en chantant.
Je suis Pétrarque, Ermite de Vaucluse, et je viens avec plaisir
Saluer tes félibres et les bénir aussi,
Font-Ségugne immortel qui célèbres aujourd'hui ta grande fête,
L'univers tout entier te loue et manifeste
Pour toi son sentiment, et moi, grave, enchanté,
Je t'apporte mon amour, tout l'amour que j'ai chanté;
Mon amour chaste, pur, suave, franc de surprise,
Dans lequel l'adoration égale la tendresse;

Mon amour limpide autant qu'un jet de ma fontaine,
Qui se cache dans mon cœur et brille sur mon front,
Frais, comme au mois d'août, un baiser de la brise;
Mon amour, mon respect pour la divine Laure!
Ah! puisque son nom a sonné sur mes lèvres,
Je vous dirai que je voulais avec moi l'emmener,
Mais que là-haut sur les rocs que hante son âme,
Où, sans trêve, mes pensées la suivent,
Où lui a fait un autel mon souvenir fidèle,
Par crainte, je n'ai pas osé lui dire de venir.

(On entend une douce musique, l'exquise musique de Borel: *Vaucluse* et, dans le fond du théâtre, un autre nuage, tout blanc, cette fois, apparaît, d'où la belle Laure, héroïne de Pétrarque, toute vêtue de blanc descend et va se placer à côté de son poète; tous deux se contemplant un moment. La belle Laure, chastement émue, s'exprime comme suit:)

Laure

Ta Laure, la voici! Pétrarque, o mon chaste amant,
Toi qui sais aimer comme fait une mère,
Pétrarque! à ton amour si exquis et si beau,
Je viens, moi, en ce jour me donner toute;
Mon ami, ouvre-moi bien grands tes bras,
Que je m'y jette vite, ardente, empressée!
Qu'importe que nous ne soyons plus! notre amour vit toujours,
Et rien n'est aussi doux qu'un cantique d'amour;
Tes cantiques d'amour, tout le monde les chante!
Nos âmes embrassées sont le symbole qui enchante

Le pèlerin dévot qui va, pieusement,
Respirer dans Vaucluse ce sentiment suave!
C'est pour cela que moi, ta Laure, je suis venue,
O mon chaste Pétrarque! exaltée, émue,
Reconnaissante enfin de tes sonnets si purs,
Me jeter dans ton âme avec joie et bonheur!

Coteau de Font-Ségugne, où la poésie
Se complaît à tenir ses séances mystiques,
Vaucluse te regarde! et les amants radieux,
Dans l'un et l'autre séjour garderont leurs secrets;
Mais l'onde de la Sorgues et l'haleine de la brise
Rediront les noms de Pétrarque et de Laure,
Et le bocage ombreux et le château béni,
Exalteront les vôtres, Aubanel et Zani!

La musique reprend plus mélodieuse et plus douce. La belle Laure, l'héroïne du chaste Pétrarque, s'avance vers lui et l'embrasse sur le front.

Les sept fondateurs du Félibrige: *Paul Gièra, (Glaup,) Joseph Roumanille, Théodore Aubanel, Jean Brunet, Anselme Mathieu, Frédéric Mistral et Alphonse Tavan* apparaissent.....

Le chant primitif éclate: *Sian tout d'ami, sian tout de fraire...* aux applaudissements de tous les assistants.

La musique s'adoucit peu à peu et un chœur de jeunes gens chante le chant d'amour de Font-Ségugne, tandis que Pétrarque et Laure se tiennent par la main.

Chant d'amour de Font-Ségugne

Amants radieux, tendres et suaves,
Votre souvenir nous plaît;
Il était si doux de vous entendre,
Fier Aubanel, brune Zani!

Le gazon en fleurs et les grenades
Vous épiaient dans l'allée,
Et pour tout entendre
Le vent cessait de chanter.

Il nous plaisait de vous suivre
Comme d'ouïr vos chansons,
Et de Zani les grands yeux noirs
Brillent toujours dans mon vallon;
Il y a cinquante ans, mais les années
Rajeunissent les aimées;
Eternellement, les chants d'amour
Gardent les tendres sentiments!

Le ciel est pur, le soleil rayonne,
Dans mes bosquets le frais est bon;
La châtelaine se mire
Dans l'eau limpide de mes fontaines;
Vous pouvez venir, félibres charmants,
Sentes et allées sont libres,
Et tout est plein de souvenirs,
Félibres gentils vous pouvez venir!...

(Le chant d'amour de Font-Ségugne achevé, tous les assistants applaudissent à tout rompre; la musique reprend de plus belle et tous: Félibres majoraux et mainteneurs, amis et camarades, Monsieur le Maire et la municipalité, accompagnent au refrain le chant du cinquantenaire dont un chanteur d'élite dit le couplet.)

Chant de fête du cinquantenaire de la Fondation du Félibrige à Font-ségugne

(Musique de M. G. Borel)

Le félibrige
Sort de l'orage. (T. Aubanel)

CHEUR

Le Félibrige
Sort de l'orage;
Le félibrige
Resplendit;
L'Etoile,
Si belle,
Monte au Paradis!

Si beau Font-Ségugne,
Tôt, réveille-toi,
Car tes sept félibres
Sont dans tes bosquets.

Les morts se remémorent
Les lieux qu'ils ont bénis,
Et, esprits amicaux,
On les entend venir.

Voici Roumanille
Avec Paul Giéra,
Le cinquantenaire,
Ils vont le célébrer.

Il y a Mathieu Anselme
Et Aubanel,
E Brunet encore,
Tous plus beaux.

Des sept, deux nous restent,
Tavan et Mistral:
Mistral qui préside
Et Tavan qui est calme.

Puis, en grande pompe,
Les félibrechants
Nous apportons l'hommage,
L'amour et les chants;

Nous avons souvenance
De nos pays,
Cigaliers, félibres
Du bruyant Paris.

Nous venons, nous venons tous,
De là-haut et de là-bas:
Dévots mainteneurs,
Nobles majoraux;

Avec l'âme prise
Du fier enthousiasme,
A la coupe sainte
Nous buvons à pleins bords!

CHŒUR FINAL

Le félibrige
Sort de l'orage;
Le félibrige
Resplendit;
L'Etoile
Si belle
Brille au Paradis!

(Une heure de l'après-midi sonne à l'horloge de Font-Ségugne lorsque le chœur final est achevé, Le maître d'hôtel fait signe que le banquet va commencer. La reine du Félibrige, majestueusement belle dans son costume d'arlésienne, donnant le bras au subre-capoulié Mistral; le capoulié, les félibres majoraux et mainteneurs et les belles dames, ainsi que tous les conviés, s'acheminent, en passant près du vivier, vers le château où, tout à côté, à l'ombre douce et claire du grand bois, les tables sont dressées... Et je m'arrête en me léchant les lèvres; un mot de plus serait de reste.)

Un brin de babil entre Toutoreille et Barjaque

TOUTOREILLE

Ma belle Barjaque, ne passe pas si vite que j'ai quelque chose à te demander.

BARJAQUE

Mon beau Toutoreille tu peux te dépêcher, car je n'ai pas encore dîné; c'est que, avec les félibres, l'heure est vite oubliée, et la faim aussi.

TOUTOREILLE

C'est justement pour savoir ce qu'ils ont fait ces farceurs de félibres, que je t'ai arrêtée.

BARJAQUE

Farceurs de félibres, dis-tu? Eh! bien, va! pas si farceurs que cela. Pense un peu qu'ils avaient avec eux le président de la République!...

TOUTOREILLE

Le président de la République! oh! alors je retire le mot de farceurs, et je reconnais que les félibres sont de braves gens; mais dis, dis-moi vite ce qu'ils sont venus faire ces beaux messieurs, à Font-Ségugne.

BARJAQUE

Ils sont venus célébrer la fête du Félibrige, car à Font-Ségugne, il y a cinquante ans, avec Monsieur Giéra, le notaire, et ses amis d'Avignon et Monsieur Mistral, la société du Félibrige fut fondée, ce qui fait honneur à notre petit village de Châteauneuf de Gadagne.

TOUTOREILLE

Ah! comme tu racontes bien les choses! et que j'aurais eu joie de les voir et de les entendre ces bons félibres, mais malheureusement je ne comprends pas le français.

BARJAQUE

Mais que viens-tu chanter avec ton français, Toutoreille? Alors tu ne sais pas que les félibres parlent comme nous autres, le provençal, mais un provençal choisi et brillant; par exemple, les félibres ne diront jamais: moun *pèro*, ma *mèro*, ma *sur*, mais bien: moun *paire*, ma *maire*, ma *sorre*...

TOUTOREILLE

Alors ils parlent comme mon grand-père! Eh! bien, bonne Barjaque, bien que je sache que tu dis ce qui est de la même manière que ce qui n'est pas, je te dirai, moi, que je commence à les aimer les félibres qui conservent le parler de nos anciens; et dis-moi, étaient-ils nombreux?

BARJAQUE

Plus de deux cents; il y en a qui sont venus de Paris, d'autres d'Angleterre, d'autres d'Allemagne, d'Espagne, d'Italie... il y en a même qui sont venus d'Amérique...

TOUTOREILLE

Mais alors, comment font-ils pour comprendre tous ces langages?

BARJAQUE

Les félibres se comprennent tous; ils sont en train de créer la langue universelle.

TOUTOREILLE

Eh! bien, parle-moi de cela! Ce sont de bons hommes les félibres.

BARJAQUE

Je le crois bien!... Demain les félibres vont visiter la fontaine de Vaucluse; après-demain, ils vont à Saint-Gent; et ce soir, vers les sept heures, il va arriver je ne sais combien de voitures pour les transporter en Avignon où, au grand théâtre, on joue la comédie des *Masc's*, tu sais? la comédie des *Masc's* de notre Gadagnen Tavan, que nous voyons tous les jours, et dont Monsieur Borel d'Aix, un musicien d'élite, a composé la musique.

TOUTOREILLE

Oui, la comédie des *Masc's* je la connais; on l'a jouée dans la grande salle d'Henri de Sévenin et je t'assure que je m'y suis régalé et que j'y ai ri de bon cœur! cela, oui, c'en est une de comédie! Il me souvient de la grande fée que Aimadieu rendait si bien, et des branles des sorciers, et des deux bossus qui se disputaient toujours; et de Rossignol qui chantait avec tant de grâce, et d'Adeline qui aimait tant son Rossignol, et du riche Nasiga qui avait fait pacte avec le diable! et de l'ermite Nora qui endoctrinait si bien les jeunes filles; et de tous les chants et branles que je pourrais te chanter et te danser, et ensuite du grand diable avec sa fourche que Delaye représentait avec tant d'ardeur!... Tu vois, Barjaque, si je me souviens.

Mais puisque les félibres sont venus, aujourd'hui, faire fête à Châteauneuf, c'est à Châteauneuf et non en Avignon, qu'ils auraient dû faire jouer la comédie des *Masc's*, et je t'assure que le public de partout serait venu applaudir à tout rompre, car les *Masc's* sont connus à l'Isle et à Noves où les Gadagnens les ont joués, et que jamais comédie si remuante et si simple ne s'est vue. Là, tout se comprend: les mots et le sujet; il y a des scènes qui vous font pleurer et aussi des scènes qui vous font crever de rire.

BARJAQUE

Toutoreille, puisque tu aimes tant la comédie des *Masc's*, veux-tu que nous partions ce soir pour Avignon pour la voir jouer?

TOUTOREILLE

Non, Barjaque; d'abord, je ne crois pas les Avignonnais aussi bons comédiens que les Gadagnens et, ensuite, je ne veux pas faire le chemin à pied, car j'ai entendu dire qu'il n'y aura pas assez de voitures pour transporter tout le monde qui veut aller voir jouer la pièce en ville d'Avignon et, tu sais, il est arrivé un beau tas d'étrangers et tous voudront aller voir les *Masc*s.

BARJAQUE

Tu as bigrement raison. Pourtant je pense qu'il restera assez de gens, ici à Châteauneuf, pour voir les farandoles et la retraite aux flambeaux; et, tu le sais, il n'y a rien de si joli qu'une farandole à la clarté des torches! et puis, les jeunes gens aiment à danser et le bal de ce soir va briller comme jamais.

TOUTOREILLE

Je suis de ton avis sur tout cela, et puisque tu n'as pas encore dîné, vas-y vite; moi, je vais goûter et, après, j'irai te prendre pour aller à Font-Ségugne écouter les discours et les chants des fêlibres, qui assurément feront plaisir, puis nous laisserons partir les voitures pour le théâtre d'Avignon, car, ainsi que tu le dis, il y a assez de monde pour aller voir les *Masc*s et assez de monde aussi pour le bal de Châteauneuf, et ensuite nous irons souper, et après le souper, nous irons danser à la Pastière tant que tambourins tambourineront.

Les frisons de Mariette

A Châteauneuf est une jeune fille
Enjouée, sémillante,
Fraîche et proprette comme un œuf;
Elle plaît à tous mes camarades.
Pour moi, ce qui m'agrée assez,
Ce sont ses cheveux fins, ses petites boucles frisées,
C'est de son front les flocons jumeaux:
Qu'ils sont jolis les deux frisons
De la petite Mariette!

Elle doit avoir tout au plus seize ans;
On dit que c'est une miniature.
Assurément, elle a un petit air gentil
Avec un gracieux visage;
Cela n'est rien en comparaison
De ses cheveux d'or, ses longues tresses,
Ses... cheveux qui font le tourbillon
Oh! qu'ils sont jolis les frisons
De la petite Mariette!

Lorsque le soir, au vent frais et dispos,
Ses amies s'égayent,
Alors il faut voir avec quel charme
Ses deux frisons se recoquillent!

Ni noirs, ni châains, ils sont blonds
Comme un épi de pur froment;
Ils s'en vont en tire-bouchons.
Oh! qu'ils sont jolis les frisons
De la petite Mariette.

Puis, disons-le, ils lui vont si bien!
Jamais la plus belle arlésienne
N'a vu jouer ses cheveux au vent
Comme notre castelneuvienne!
Qu'ils s'en aillent de ci, de là,
Se courbent, s'étirent...
Eparpillés ou en un tas,
Oh! qu'ils sont jolis les frisons
De la petite Mariette!

Elles valent la peine tes touffes,
Tes coques savamment plissées;
Oses-tu comparer ton catogan
Aux cheveux de ma frisée?
Va la contempler en cachette
Lorsqu'elle dansera avec ses jeunes sœurs,
Et tu viendras dire avec raison:
Oh! qu'ils sont jolis les frisons
De la petite Mariette!

Mais, si en admirant ses cheveux blonds,
Je voulais l'aimer d'amour et lui plaire;
Si d'elle, puis, j'étais amoureux,
Ce serait le plus beau de l'affaire!

Et si je lui faisais un baiser,
Où poserais-je ma chaste caresse?
De vous le dire il n'est besoin:
Oh! qu'ils sont jolis les frisons
De la petite Mariette!

Petits frisons effrénés,
Merveille de notre village,
Que personne ne puisse vous gêner
De voltiger sur son visage!
Que la montagne, le vallon,
Les bois, le vent et la rivière
A jamais redisent ma chanson:
Oh! qu'ils sont jolis les frisons
De la petite Mariette!

Ma maîtresse

Vive le lion féroce qui met sa cage en miettes,
Etrangle le dompteur et s'en va libre et roi!

Vive l'amour qui donne une rage si sublime,
L'amour, pain blanc des cœurs d'élite!...
Moi, je désire ardemment et me délecte; je me moque
Des puissants et des riches;
Ce que j'aime est beau, grand et suave!
Moi, l'avenir riant à mes yeux s'épanouit,
J'ai la foi qui transporte, l'espérance qui illumine,
Je suis amoureux comme à vingt ans!

Je suis amoureux bien plus, oui, bien plus, ma maîtresse
Est déesse. En beauté elle surpasse et Minerve et Vénus!
D'elle je rêve, et en rêve je mange de caresses
Ses pieds déchaux, ses tétons nus.

Ma maîtresse est déesse. Ah! pour contempler son visage,
Pour mériter ses faveurs,
Pour soulever son voile d'azur,
Pour lui dire: parais, brille sur nos terres,
Mille et mille poursuivants se font mettre aux galères...
Mourir pour elle quel bonheur!

Amoureux impatients, quand notre âme s'élance
Vers la fière déesse, amis aux fortes poitrines,
Il nous la faut, sinon, prenant la vie en dédain,
Nous courons l'embrasser dans la mort.

Quel bonheur de crier: vive, vive la belle!...
Quant notre tête rebondit
Dans l'auge du bourreau
De notre cou le sang jaillit, fume, germe;
Et vous verrez, dans le pays, que la mère patrie,
Fera des enfants beaucoup plus beaux!

Le Christ, notre grand prier, son plus ardent poursuivant,
Voulut la proclamer, mais les prêtres furieux,
(Vous savez ce qu'il advint,) les prêtres, entre deux larrons
Le clouèrent sur la croix.

Le Christ la proclama, les martyrs attestèrent,
Et les idoles se précipitèrent
De leurs piédestaux altiers.
Amis, proclamons-la, l'insouciance nous cloue:
Allumons le feu de joie et brûlons les entraves
Qui tiennent nos cœurs esclaves!...

Que la belle! flatteurs vils et traîtres la détestent;
Ils ont horreur de son nom, ils ont honte de ses rayons;
Car à ses rayons, traîtres et puissants disparaissent,
Et le peuple l'aime davantage!
Le peuple la demande et les tyrans tremblent,
Et tôt, aiguissent dans les ténèbres

Leurs couteaux pour l'égorger...
Je suis du peuple et mon cœur lui a donné ma tendresse,
Et je vous dis le nom de ma belle maîtresse,
Ma maîtresse c'est la *Liberté!*

La Sorgue

Les alentours sont gais et les filles jolies.
Félibre, il est pour toi des rimes fraîches!...

La Sorgue fraîche et pure en caressant ses fleurs,
Baise vingt villages dans ses mille détours;
Gaiement elle les reflète et fillettes alertes
En s'y regardant retirent leurs cruchettes;
De son onde que dore un chaud soleil d'août
Il sort mille brises qui, jouant dans son courant,
Des peupliers de ses bords font rire le feuillage;
Mille ruisseaux, ses enfants, mouillent les environs;
Là, le cognassier montre ses coings roux;
Là-bas, la melonnière cache ses gros melons;
L'art place au loin sa roue et la Sorgue la tourne.
La garance devient poudre et le cocon se file.
A l'ombre et sur le gazon il est agréable de dormir,
Et l'amante y vient rêver de son ami;
De l'eau qui s'enfuit (peu savent l'entendre)
S'élève vers le soir un murmure doux et tendre:
Jadis, par là-haut, loin, d'où cette eau vient,
A la vallée, à la grotte, à la fontaine et au vent,
Ravissant les rochers et l'onde fraîche,
Pétrarque soupira ses chansons amoureuses,

Et l'eau si limpide aima ses vers si purs,
Et vite à ses accords maria son murmure;
Et la Sorgue, depuis, lorsqu'elle cause avec la brise
Murmure le nom de Pétrarque et de Laure!
Toujours avec ce murmure ta Sorgue coulera,
O Vaucluse! et dans tous les temps brillera ta gloire.

Les alentours sont gais et les filles jolies;
Félibre, il est pour toi des rimes fraîches!

Camp-Cabel

Quand l'aubépine fleurit et qu'au champ tout est beau,
Il fait bon respirer l'air pur de Camp-Cabel!...

L'oiseau dit sa chanson, d'avril la brise molle
A passé dans les bois, a épanoui les violettes;
Tout germe, tout croît, tout tressaille au beau temps,

La nature a repris son habit de printemps...
 Tantôt il bruinaît, maintenant sur chaque feuille
 Scintille au gai soleil une gouttelette de pluie.
 Il fait bon promener sur ce coteau,
 Le souverain soleil brille dans le lointain des cieux:
 Tout semble lui sourire; cette vaste plaine
 Pour lui épanouit tous frais ses bouquets de verdure:
 Bastides et mas, tous gentils, tous blancs,
 De l'un à l'autre bout s'y donnent la main:
 Quarante villes, hameaux, villages ou bourgades,
 Avec églises et clochers, tourelles, arcades, aqueducs,
 Avec routes et canaux s'y étalent plaisants,
 Et dans les arbres verts sourient éclatants de blancheur;
 Vous diriez une immense ville (et votre regard s'y trompe)
 Aussi belle que jadis Babylone ou Ninive!...
 Tranquille et serein, là-haut dans le ciel bleu,
 Le Ventour azuré cache son capuchon;
 A ses pieds, sur les flancs de la colline nue,
 Baille un trou effroyable, c'est la fontaine de Vaucluse:
 Poétique source, ruisseau merveilleux
 Qui répand dans la plaine ses courants abondants.
 Au loin le Lubéron, âpre et fière montagne
 Dont la vaste éminence limite la campagne;
 Par là-bas la Durance, terreur de ses voisins,
 Qui en enrichit quatre et en ruine cinq,
 En colère parfois, parfois toute calme,
 Aujourd'hui ruisseau qui rit, demain fleuve qui brame;
 Là-bas, par là-bas loin, si votre œil est perçant,
 Des Alpilles vous pourrez apercevoir le front,
 Car jusqu'à leurs pieds la vaste plaine s'étend.
 Au nord, encore plus la vue se prolonge...
 Devant ce tableau que Dieu a béni,
 L'artiste qui passe demeure stupéfait:
 Il élève au ciel ses bras, et tandis qu'il contemple,
 Il dit: — Que cet air est bon! Que cette vue est belle!...

Quand l'aubépine fleurit et qu'au champ tout est beau,
 Il fait bon respirer l'air pur de Camp-Cabel!

**Pour la félibrée de Font-ségugne donnée
 par le prince William-C. Bonaparte-Wyse, le 30 Mai 1867**

Camp-Cabel, Font-Ségugne!... j'ai bonheur, j'ai bonheur
 De boire à pleins poumons vos haleines si pures!
 Coteau couvert de thym, mon village, ma cloche,
 Ma mère et mes amis, la montagne et la plaine,
 Bonjour; bonjour, vieux remparts; vieilles maisons, bonjour;
 Le cœur exultant, je vous revois toujours;

Bonjour, vignes et vergers, la vallée qui verdoie,
La Sorgue qui luit, le Ventour qui bleuit;
Bonjour, grenadiers rouges, aubépins blancs et verts...
Je viens encore aujourd'hui vous demander des vers;
Libre, je veux m'étendre au frais dans les allées,
Je veux courir partout!... salut, grands platanes
Où des mains amies ont incrusté des noms;
Sur vos écorces, vite, que je dépose un baiser!...
La fontaine! voilà la fontaine qui éclaboussait ma face
Alors que j'avais vingt ans; fontaine fraîche et claire,
De ce beau temps passé, de mes premières amours,
Fontaine limpide te souvient-il?... près de ta vasque, un jour
Que j'embrassais, ému, ma jeune amante blonde,
Nous nous vîmes tous deux retracés dans ton onde!

A nous voir, paraît-il, ton onde se plaisait:
Plus nous nous baisions, mieux elle nous retraçait...
De ces rêves d'or, de ces amours fleuries,
O pure, o belle fontaine, garde bien la mémoire!...
Voilà le sentier! à deux, sur le gazon étendus,
On apprend du bonheur qu'il aime être caché...
Voici les jardins, les viviers, les haies
Ouvrées comme jadis à joyeuses compagnies...
Salut, grand bois sombre! De tes grands chênes il pleut
Des chants pour les félibres et pour les rossignols.

Comme un cep égaré qui prend terre et porte raisins,
Ici le Félibrige a jeté ses racines;
Le sol a été favorable et l'arbre bien planté:
Aujourd'hui sous ses rameaux nous pouvons nous abriter.
O château béni, tes charmantes châtelaines
Ont su encourager les muses campagnardes:
Le premier, Roumanille, en courant tes bosquets,
Vite, de marguerites amasse un frais bouquet;
Il a entrevu passer une robe de rouge laine,
Et briller un regard: comme fait la grenade,
Son cœur s'ouvre, et zôu! escaladant les taillis,
Aubanel, amoureux, pleure et chante son mal!
Folâtre et joyeux, sous l'ombre qui se penche,
Mathieu, l'heureux Mathieu conduit la farandole;

De Properce et d'Horace, amical confident,
Crousillat, qui est abeille, à l'arbre félibréen
Fait sa ruche et son miel, et toujours l'arbre monte,
Et les oiseaux de Dieu y reposent leurs ailes...
Ils ont des ailes pour voler félibres et passereaux,
Celui-ci vole au nid qui abrite ses petits,
Dans les champs, dans l'air pur grapillant sa nourriture;
Plein des rêves d'un dieu, l'autre cherchant merveilles,
Dans des mondes nouveaux découvre la beauté,
Et plein de gloire vole à l'immortalité!...

O sublime Mistral où as-tu pris les bijoux
Pour illustrer ainsi Calendal et Mireille?
Virgile n'en a fait qu'un, Homère en a fait deux:
Que ce grand maître, au moins, ne devienne jaloux!
Et toi, mon maître Jules, éclair dans mon éclipse,
Jean t'a prêté la clef de son apocalypse;
Augustin, Paul, Thomas t'ont longuement causé,
Et tu nous parles comme eux amicalement,
Félibre de haute race, ici, dans tes bocages,
Tu m'as donné tes leçons, mais je n'ai pas été sage:
Tout ce que tu m'as appris, maître je l'ai oublié,
Et il ne me reste de toi que ma franche amitié...
Mais sur terre pourquoi la joie passe-t-elle si vite?
Le cœur gros, tes vieux amis, aujourd'hui regardent ta place,

Félibre si joyeux, bon frère et tendre époux,
De toi le Félibrige est toujours plein de regrets,
Paul Giéra, mais ton âme qui voltige ici,
Satisfaite de nous voir encore nous sourit.
De notre provençal, amant fidèle,
Vous, Mylord, qui venez planter votre drapeau
Entre les rives du Rhône et celles de la Durance,
Vous qui vous êtes donné tout cœur à la Provence,
Vous, enfant d'Albion, Mylord, ô barde ailé,
Vous chassez de nos ruisseaux les frais papillons bleus,
Souverain, grand et beau, tout félibre vous aime:
Tout félibre garde votre nom dans son âme,
Vous proclame son chef et gardera toujours
De vous, de votre fête, un souvenir sacré.

Envoi à Milady William C. Bonaparte-Wyse

On a chanté, on a pleuré: si ma voix vous oublie,
Pour vous mon cœur fait couler des larmes sur mes joues;
Lorsque dans nos transports, la parole s'arrête
Une larme continue, et dit mieux et dit tout.
Si je n'ai pas de vers pour vous, Milady, mon cœur s'ouvre:
Donnez-moi votre main, que j'y mette mes larmes!

30 Mai, 1867.

L'enfant

pour le baptême de mon neveu Lazare Montagard

Bien que l'enfant donne de la peine,
Bien qu'il empêche de dormir,
L'enfant est la plus belle étrenne
Que Dieu fait à deux cœurs amis.

L'enfant est l'espérance radieuse
Qui accompagne nos vieilles années,
Le joyau qui embellit l'épouse
Bien mieux qu'un collier de diamant.

L'enfant, du pauvre est la richesse,
Du travailleur, la consolation;
Quand nous sommes tristes: il est notre allégresse,
Notre courage quand nous sommes las.

L'enfant est l'aube réjouie
Qui respendit sur notre seuil;
L'enfant est le cœur de la vie,
L'enfant est l'âme de la maison.

L'enfant est l'oiseau qui pépie
Dans les bouquets de l'arbre touffu:
Lorsque le sombre hiver le pourchasse,
Les bois deviennent tristes et muets.

O toi, qui pour chaque ramée
Elèves un oiselet,
Mon Dieu! bénis les familles
Et conserve les petits enfants!

A l'ange Faudrin

Paysan-Sculpteur de Châteauneuf-de-Gadagne

I

L'Ange, mon bel ami, tu es plus sage que moi:
Tu bénis ton sort et je me plains du mien:
Dans le sentier que Dieu te trace
Tu chemines content, rien ne te donne souci;
Moi, sur mon eau sombre, j'ai le cœur exténué
Et je sens craquer ma barque.

Quand tes foins sont bons à faucher, hardi, tu t'y mets avec ardeur
Tu moissonnes avec goût lorsque tes blés sont mûrs...
Ton âme est toujours zélée:
Tu laboures tes guérêts, tu vendanges tes raisins,
Tu arraches tes garances et, joyeux, au moulin,
Tu presses tes olives juteuses

Puis après, quand tes foins et ton blé sont enfermés,
Que tes garances, en or, payent largement tes besoins,
Que tes semences sont terminées,
Que tu as serré ton bois et pressuré ton vin
Et que jusque aux bords, d'une huile rousse et fine,
Toutes tes jarres sont emplies;

Alors, alors de toi le paysan s'en va,
Alors tu te fais artiste, un jour nouveau se fait
Dans ton cœur que le beau enflamme:
Ton esprit vierge, ardent, reposé, pensif,
Voit mouvoir autour de lui la création de Dieu
Et la main du bon Dieu le touche.

Et ton plan, éclos dans ton idée, croît;
La statue que tu désires t'apparaît de cent manières
Et s'embellit dans ta pensée;
Tu lui donnes ton âme et tu te sens heureux,
Et tu contemples ton œuvre et tu en es amoureux
Avant que tu l'aies commencée.

Pour mesurer ses jambes et pour marquer ses bras,
Ta main sur le carton promène le compas;
Tu es tout en nage, tu es tout en joie:
Tu saisis ton maillet et, en avant, à petits morceaux,
En suivant le trait, dans la pierre ou le bois
Ton ciselet taille et retaille.

Quand tu te reposes, puis, tu es pris d'un saint respect:
Tu vois croître des mains, tu vois naître des pieds,
Des seins qui échappent du corsage...
Voilà les yeux!... demain tu les termineras tous deux;
Et la nuit t'apportera le sourire affable
Que tu répandras sur le visage.

Pour voir où tu en es, tes sœurs, en cachette,
Vont, curieuses, doucement, relever le voile
Qui couvre ton œuvre mi-faite;
Tes parents sont fiers de toi! Gadagne, quelque jour,
Jettera sur Vaucluse une aurore de splendeur,
Et ce sera toi qui l'auras fait surgir!...

II

Que t'importe la gloire! tu n'as faim que de vertu;
Tu as le contentement qui respandit en toi;
Quand tu vois ton œuvre achevée,
Tu es comme l'épouse transportée d'amour,
Lorsqu'à son premier né elle présente la primeur
De ses caresses enthousiastes!...

De maîtres tu n'en as point, personne ne t'a enseigné;
Et seul, ton génie a su deviner
Les secrets de ton savoir-faire...
Moi, hélas! Je fais des vers et chante mes pleurs;
Le charmant Sauget pour la musique est prédestiné,
Toi, tu naquis sculpteur.

La sculpture est ton amie et fait tout ton bonheur,
Avec elle les plaisirs que tu prends sont si purs
Que tu ne veux point d'une autre maîtresse,
Aux troubles de l'amour tu as répondu non,
A aucune jeune fille tu n'as dit; — Jeunesse, à tes genoux
Laisse que je boive l'allégresse!

Au nom d'une, jamais ton cœur n'a tressailli!
Ta bouche de jouvenceau n'a jamais baisé
Une joue rose et potelée;
Michel-Ange, ton aïeul, n'a jamais ri, dit-on,
Et tu possèdes aussi une âme qui abhorre
La foule et ses joies mesquines!...

Et moi toujours je t'admire à cause de cela,
Dans mes noirs moments, je pense à toi de belles fois,
Et me rappelle nos dires,
O l'Ange? mon ami, mon confident discret,
A qui je disais mes vers, mes amours, mes secrets,
Et mes passions et mes délires;

Car si tu étais sage, toi, moi j'étais toujours fou...
Maintenant, ami, sans moi que fais-tu à Châteauneuf!
Vas-tu toujours, quand le soir arrive,
T'asseoir, le dimanche, au bord de Camp-Cabel,
Et contempler le champ, vaste tableau,
Et le Ventour qui monte aux nues?

Buvant la brise douce, et respirant le frais,
A moi, expatrié, ne penses-tu pas quelquefois?
Moi, va, ma vie n'est pas meilleure,
Je n'ai jamais ce que je désire, j'ai toujours faim et soif,
Et si je trouve une source, le lendemain elle est tarie,
Et sans cesse mon âme pleure.

III

O l'Ange! tu sais tout, le destin m'en veut,
Pour un moment de joie j'ai, puis, le deuil éternel,
Tu m'as plaint, beau camarade,
Et en pensant à ma peine tu as taillé un bas-relief
Qui, avec des anges et des fleurs, représente un tombeau,
La seule chose qui m'agrée.

Dans ma douleur immense, j'ai pourtant, une consolation:
Ma fille, quand elle me voit, court vite dans mes bras!...
Ma fille est tout ce qui me reste:
Si je pleure, elle le comprend, et prenant son mouchoir
Elle me sèche les pleurs qui tombent à gouttes,
Et me sourit et me fait fête!

J'ai ensuite la poésie! O mon Dieu, grand merci!
La sainte poésie enchante mes soucis,
La poésie, cette déesse,
Qui de mon cœur malade explore tous les plis,
Et lorsque de mes douleurs, elle égrène le chapelet,
Elle y mêle une fleur agréable!...

Dans le chemin pierreux toujours il me faut piétiner?
Dans le breuvage amer mes lèvres ont assez trempé;
Faites que je ne boive pas la lie,
Seigneur! faites que j'arrive enfin au reposoir,
Et que mon cœur meurtri trouve un rafraîchissement
Dans la tendresse de ma fille!

Mon Dieu, qu'elle soit heureuse! et quand ma nuit viendra,
Que je l'aie à mon côté pour me fermer les yeux!
Faites-la grande, sage et belle!...
Moi j'ai sommeil... j'aurai joie encore de mon sort,
Si pour aller dormir où dort sa mère,
Sa main me ferme les paupières!...

Adieu, l'Ange, mon beau, adieu!... J'avais besoin
Avec toi, cher ami, de m'épancher un peu.
Ensemble nous avons conduit l'araire;
Je te devais ce chant, je te devais ma confiance:
Sculpteur et poète, nous avons même enthousiasme,
Les artistes sont tous frères!

Toast à l'infortuné

*prononcé à la félibrée de la Sainte-Estelle de 1880,
à Roquefavour*

Messieurs et gais confrères,

Les félibres nous ne devons rien oublier. Je porte un toast à l'Infortune.

Un jour, dans mon village, une jeune fille me demanda:

— Qu'est-ce que la poésie?

— Ma belle, lui répondis-je, la poésie c'est la grâce de ta personne, c'est la fraîcheur de tes joues, le sourire de ta fine bouche, le regard de tes yeux; la poésie c'est ta naïveté, ta simplicité, ta félicité; la poésie c'est l'espérance qui te sourit, c'est l'insouciance qui te berce, c'est le bonheur qui t'accompagne...

Et sur ce ton, je continuai encore, entremêlant les mots de ruisseaux, fleurs, brises, étoiles, murmures, harmonies, baisers... Et la jeune fille, heureuse et souriante, s'écria en me serrant la main:

— Que la poésie est une belle chose!

Vingt ans après, l'autre jour, je rencontre dans la ville... qui?... ma payse.

Elle n'était plus la belle jeune fille, elle était l'honnête femme du peuple. Elle était la mère de famille; elle avait avec elle trois enfants.

Nos regards se rencontrèrent.

— Toi, ici? lui dis-je, en m'avancant et lui présentant les deux mains. Visiblement, dans son misérable accoutrement, elle était confuse de ma rencontre. Elle, jadis la mieux parée, la plus jolie, la plus aimée de notre village, aujourd'hui malade et malheureuse!... Et, dans ses yeux je vis une larme prête à s'échapper. Je la rassurai pourtant; nous nous écartâmes de la foule; elle me raconta son mariage, ses désillusions, ses malheurs. Elle était veuve, il lui restait sept enfants et elle en avait perdu quatre; elle travaillait tant qu'elle pouvait, luttait contre la misère, mais elle n'était pas assez forte; la souffrance la gagnait et les privations de toutes sortes la conduisaient jusqu'à la tombe... Puis, quand elle m'eût raconté ses peines, avec cet accent ineffable qui est le signe des nobles âmes, elle me dit:

— Bien souvent je me rappelle ta réponse, le jour où je te demandai ce que c'est que la poésie; alors j'étais jeune, jolie, heureuse!... Comme les temps sont changés! Alors j'étais la poésie, mais aujourd'hui!...

— Tu es toujours et plus que jamais la poésie, m'écriai-je en l'admirant, tu n'est plus la jeunesse, la fraîcheur, la santé, le bonheur; mais tu es le devoir, le dévouement, la vertu, le martyr. Ton âme est toujours la poésie; et moi qui la contemple dans tes yeux, je t'assure que je la trouve encore plus belle aujourd'hui dans sa tristesse immense, que lorsque je l'admirais dans la fraîche gaieté de tes seize ans. Alors ton âme était innocente; aujourd'hui elle est divinisée! Alors tu étais la poésie des frais sourires, aujourd'hui tu es la poésie des saintes larmes!...

Messieurs et gais confrères, je vous prie d'excuser ma note mélancolique. Nous sommes ici en famille et nous sommes artistes; les peintres, dans leurs plus riches tableaux, n'oublient jamais de mettre une ombre.

Je bois à la poésie de l'Infortune, à la poésie de la souffrance et des larmes!

Toast à nos aïeux

Il m'agrée de lever mon verre
A la gloire de nos ancêtres!

Quand chevaliers courtois, troubadours en renom
Au loin portaient ta langue et ton nom illustre;
O Provence! et qu'ici la sainte Poésie,
Comme en ce temps heureux vient tenir sa séance,
Vers nos aïeux bénis, nobles, resplendissants
Elève-toi, mon toast, avec mes souvenirs!

A la gloire de nos ancêtres!....

Le génie des nations de leur verbe jaillit;
Il grandit seul, l'enfant qui tète du bon lait;
Voir les enfants d'accord égaie et fortifie,
Mais le respect des chefs tient les familles fortes!
Et félibres pieux, nous sommes les gardiens
Des chants de nos berceaux, du culte des aïeux.

A la gloire de nos ancêtres!....

La prière qu'on fait aux saints arrive jusqu'à Dieu
Elle court vers la mer, l'eau du petit ruisseau;
Tout se joint et s'enchaîne et le sage découvre
Dans l'amour du foyer l'amour de la patrie;
Aussi vers la splendeur nous sommes transportés,
Car notre cause est sainte et la France applaudit.

A la gloire de nos ancêtres!....

L'art est le Beau monté dans le céleste plan;
L'artiste est l'amoureux à ses pieds ébloui;
Le poète est mi-dieu, mais l'œuvre la plus belle
C'est la vierge, l'épouse et la mère sublime,
L'amour qui ne prend rien et qui se donne tout,
C'est le thème sans fin des pères troubadours!

Tous ensemble levons nos verres!....

Beaux et fiers chevaliers, venez nous exciter!
Venez nous inspirer, suaves troubadours,
Si comme aux temps païens, les peuples remuants,
A cette heure ont besoin de dévoués apôtres,
Félibres, soyons, nous, les prêtres empressés
Ramenant au bercail les enfants oublieux.

A la gloire de nos ancêtres
Tous ensemble choquons le verre!

A mon maître Jules Giéra
ermite et philosophe de Font-Ségugne
auteur des études scientifiques et religieuses

*L'âme a son atmosphère:
ce sont ses croyances.*

Jules Giéra. (Les deux créations.)

En emportant des harts sous le bras et ton livre,
Car il reste toujours des fagots à lier,
Affairé, tu t'en vas, sublime bûcheron,
Dans les tournants ombreux de tes sentes courbées;

Tu remontes la source et gravis le talus;
Tu descends dans le puits, le ravin, la crevasse;
Tu fouilles le tiroir, l'armoire, la crédence,
Cherchant la vérité que dédaignent les gens.

Ruines, manuscrits te fascinent, t'absorbent,
Et, plus ils sont moisissés, tous ces vieux parchemins
Que tu trouves, et plus sont riches les moments
Où tu goûtes, heureux, les thèses qu'ils soutiennent.

Et puis, de ce labeur où ton esprit, toujours
Actif et sémillant, se complaît et s'impose,
Dans un repos bien dû, tu tires les données
Dont tu composeras d'ingénieux écrits.

Les docteurs qui, sans goût, en soutanes, en blouses,
Ne sont de ton avis, demeurent dans l'erreur;
Quand paraît le soleil, radieux de clarté,
Les oiseaux dans leurs chants proclament ta méthode.

Comme eux et toi, puissé-je en suivre le chemin,
Patriarche amical, sage de Font-Ségugne.
O maître qui nourris ma muse avec les grappes
Du vignoble sacré par Mistral et par Dieu!

Cher maître, il t'en souvient? souvent au crépuscule,
Tandis que la fontaine emplissait les viviers,
Que la chouette, au loin, répondait à ce bruit,
Tu me parlais d'espoir, de vers et d'harmonie;

Et tu m'entretenais du beau, du vrai, du pur;
Tu versais dans mon cœur les voluptés célestes,
Et tout en m'éclairant d'un jet de ta science
Du tombeau entr'ouvert tu disais les secrets.

Ah! toujours près de toi, que n'ai-je donc pu vivre!...
J'eusse pu conserver la foi qui te soutient;
Mais la vie et le monde ont leurs pressants besoins,
Et le vin qu'on y sert est si mauvais à boire.

Mais si l'indifférence est ma règle, du moins
J'ai gardé dans mon cœur tes premières croyances;
La confiance en Dieu, le respect des ancêtres
Et du devoir rempli le fier contentement.

Nonchalant et rêveur, point ne cherche les preuves
Qu'étale ton ouvrage, aux endroits compétents;
Je discerne avec toi la vérité du faux,
Et je laisse aux savants le soin de la critique.

Car ta philosophie est éthérée et, pour
Te suivre pas à pas aux plaines azurées,
Des saints Pères il faut savoir tenir la houe
Là où l'esprit s'égare et le mortel se perd.

Ainsi donc puisse-tu longtemps encor répandre
Sur tes pages, la teinte et l'or de l'arc-en-ciel

Et, ravis, dans les cieux chevaucher hardiment
Les abîmes sans fond de Jean l'Apocalypse;

Puis, que le Tout-Puissant; le Dieu plein de bonté,
Puisque tu m'as fait voir un rayon de sa grâce
Et m'as tendu la main, dans sa gloire éternelle,
O maître, en ta faveur, nous reçoive tous deux!

15 décembre 1896.

1904 - La vie et l'œuvre de Frédéric Mistral - André Chamson

La vie et l'œuvre de Frédéric Mistral

Il est temps de payer les dettes de ma jeunesse. Cette préface est une occasion de le faire. Je voudrais m'acquitter à l'égard de la Provence. Mais je sens bien que je resterai toujours débiteur. Je ne suis pas né provençal et je ne sais plus si c'est moi qui ai fait la conquête de la Provence ou si c'est elle qui m'a conquis. Ce qui est sûr, c'est que pendant mon enfance, avec les garçons de mes montagnes et les vieilles de nos vallées, j'ai parlé le cévenol comme un parler maternel et que ce dialecte à la langue de Provence la marge est mince et facilement franchie.

— Vous prétendez donc, me dira-t-on, avoir appris le provençal des poètes avec les paysans des Cévennes?

— Comme nous avons tous appris le français de Baudelaire et de Mallarmé pendant notre enfance, avec des gens qui étaient bien loin de parler comme eux. ni plus ni moins. Je savais un des parlars d'oc dont le provençal est issu... Toute langue est, d'abord, dialecte avant de devenir immortelle par la grâce des chefs d'œuvre et le sacrement de la poésie.

Ma rencontre avec Mireille

J'avais seize ans quand pour la première fois, j'ai fait la rencontre de Mireille. Pour fêter mon anniversaire, j'étais parti en voyage. C'était mon premier voyage, un grand voyage, d'Alès en Arles, des Cévennes en Provence. J'avais découvert l'allée des tombeaux, l'amphithéâtre, le cloître Saint-Trophime, et tout un cortège de Vénus et de danseuses de marbre avait guidé mes pas jusqu'au Musée Arlaten que Mistral a consacré à la Provence quand il eut reçu le Prix Nobel.

Dans ce sanctuaire de la poésie et des traditions populaires, j'avais acheté Mireille et, dans le train de retour, je m'étais plongé dans ce poème. O merveille! je le comprenais dans sa langue et je croyais entendre la voix de la fille de quinze ans, dont le regard est pareil à la rosée. Elle était devant moi, vivante.

Rencontrer Mireille, c'est être frappé de la foudre...

Car Mireille n'est pas un livre. C'est une personne. Elle vous prend par la main et vous fait découvrir Mistral, comme une adolescente rencontrée au milieu des champs peut vous conduire à la maison de son père et vous présenter à lui. Il fut un temps où elle entraînait vraiment ses nouveaux amis jusqu'à la demeure du poète, dans les jardins de Maillane, devant la muraille grise des Alpilles et la ligne noire des cyprès. Faire la rencontre de Mireille, pour beaucoup d'hommes, jeunes ou vieux, c'est être frappé de la foudre.

Ce fut le cas de ce Bonaparte-Wyse (gentilhomme irlandais, fils de sir Thomas Wyse et de Lætitia, fille du Prince Lucien) qui, passant par Avignon pour se rendre en Italie, acheta le poème en douze chants qui venait tout juste de paraître à la librairie Roumanille et le dévora dans la nuit, d'un trait. Comme je devais la voir, lors de mon voyage en Arles, il vit s'avancer vers lui cette fille de quinze ans et, le lendemain matin, par la neige et le vent glacé d'une journée de Noël, il partit à pied derrière elle jusqu'à la maison du poète, pour sceller avec celui-ci une amitié qui devait durer toute la vie.

Je n'ai pas eu cette chance. Mistral était mort depuis deux ans quand j'ai rencontré la jeune fille qui m'aurait conduit vers sa demeure, mais elle m'a conduit vers son œuvre où je l'ai retrouvé vivant.

Le garçon de seize ans que j'étais alors est devenu, ce jour-là, amoureux de cette fille. Elle avait quinze ans. Je touche à la soixantaine. Elle a toujours ses quinze ans et les siècles ne peuvent rien contre cette jeunesse immortelle qui nous fait mieux sentir le prix de la notre et nous ramène vers nous, au-delà des bornes du temps!

Depuis ce temps je ne suis pas sorti de l'enchantement de la poésie provençale et, pendant plus de quarante années, j'ai vécu dans la familiarité du maître de Maillane. Sans jamais avoir fait d'efforts pour les apprendre, je sais par cœur des milliers de vers de Mireille, de *Calendau*, des Iles d'Or et du Poème du Rhône. Ils voisinent dans ma mémoire avec les vers de Hugo, de Nerval, de Vigny, de Baudelaire et de Valéry. Ils y réveillent l'écho de chansons de Père Vidal, de Marcabrun, de la Comtesse de Die et de quelques tercets de Dante. Tous ces chants composent pour moi un univers invisible qui plonge dans la durée et donne sa profondeur à celui dans lequel je vis.

Ils me prièrent de lire à haute voix des passages de Mistral...

Il y a près de trente ans, tout jeune encore, je fus invité par quelques savants romanistes de l'Université de Berlin. Cette Allemagne d'avant la grande folie avait gardé le contact avec toutes les traditions de notre culture d'Occident. Mes hôtes les maintenaient avec un enthousiasme qui n'allait pas sans quelque charmante naïveté et, le soir, réunis autour d'un beau feu flambant, ils me prièrent de leur lire à haute voix des passages de Mistral.

— Nous savons le provençal, me disaient-ils, mais nous entendons mal sa musique ... et cette musique est, peut-être, le seul secret que n'enseigne pas la science.

Edouard Wechsler qui, d'Héraclite à Paul Valéry, interprétait les poètes comme on interroge les astres, me tendait en souriant un vieil exemplaire de Mireille, lu et relu bien des fois. Je pris le livre. Il était ouvert au début du premier chant. Je le fermai et le reposai doucement sur le coin de la cheminée.

— Pourquoi nous refuser ce plaisir? me disaient déjà mes hôtes.

— En Provence, répondis-je, mi-plaisant, mi-sérieux, nous savons tous par cœur le début du premier chant de Mireille, et je me mis à le réciter.

Depuis trente ans, je n'en ai pas oublié un seul vers.

Ce n'est pas pour m'émerveiller de ma mémoire que j'évoque cette anecdote. Ce qui me semble miraculeux, c'est le pouvoir des poèmes qu'on ne peut pas oublier. On ne garde en soi que les chants qui possèdent une vertu et c'est cette vertu qui maintient en nous leur présence. Les vers de Mistral ont ce pouvoir. Il suffit d'avoir rencontré Mireille pour qu'elle vous parle à mi-voix, pendant une vie entière.

Lamartine prit Mireille par la main

Je ne veux pas me borner à porter ici témoignage de mon admiration pour l'œuvre de Mistral. Il faut aussi, comme écrivain français, que je tente de dire ce que la poésie provençale a été pour

beaucoup d'écrivains de France. Si Mireille a été conçue dans la solitude, par un jeune poète inconnu, qui travailla pendant sept années, dans le fond de sa province, loin des tumultes de Paris, c'est à Paris qu'elle est entrée dans la gloire et c'est un grand écrivain français qui l'a prise alors par la main.

En ce temps-là, notre plus grand poète était en exil, dans une île et le bruit de l'Océan semble l'avoir empêché d'entendre la voix de Mireille. Il s'est borné à la saluer de loin. Mais un autre grand poète était aussi en exil, au sein même de la Patrie, dans l'exil du dénuement et de la vieillesse, et c'est lui qui, le premier, découvrit la jeune fille de Provence. Il était environné d'assez de gloire pour qu'un jeune garçon à peine sorti de sa solitude provinciale, pût penser qu'il jouait tout son destin en lui apportant son poème.

C'est dans cet esprit de vénération que Mistral conduisit sa Mireille chez Lamartine. La maison qu'habitait alors le poète, rue de la Ville-l'Évêque, a disparu, mais nous savons des gravures qui nous permettent de l'imaginer, avec son mur bas que surmontait une grille, son jardinet et le petit perron abrité par une marquise. C'est là que Lamartine accueillit le jeune poète qui vint le voir plusieurs fois, accompagné par Adolphe Dumas, un Provençal devenu Parisien, mais resté fidèle à la Provence, et qui était allé voir Mistral pendant que celui-ci composa poème.

Lamartine nous a raconté, dans son quarantième entretien sa rencontre de Mireille.

— Le jeune homme nous récita quelques vers, nous dit-il, dans ce doux et nerveux idiome provençal, qui rappelle tantôt l'accent latin, tantôt la grâce attique, tantôt l'âpreté toscane. Mon habitude des patois latins, parlés uniquement par moi, jusqu'à l'âge de douze ans dans les montagnes de mon pays, me rendait ce bel idiome intelligible.

Que les écrivains français méditent cette déclaration! Un de ceux qui, après Racine, a su tirer les plus belles harmonie de notre langue, affirme ici qu'il n'avait parlé jusqu'à douze ans que les dialectes de sa province. C'est par les petits sentier qu'il a su gagner la grande route et, dans l'histoire de notre littérature, il est loin d'être le seul à s'être approché de la voie royale par cet itinéraire rustique.

Deux poètes se trouvèrent face à face

J'avoue pourtant que je suis un peu sceptique. Ces patois latins n'étaient même pas des patois de langue d'oc. D'autres éléments ont dû aider Lamartine à comprendre le provençal. Comme les lettrés de son époque, il savait le latin et, séduit pendant sa jeunesse par l'Italie, il en connaissait la langue. Le latin, l'italien, les patois romans lui rendirent donc le provençal plus accessible, mais ce qui lui permit sans doute de le comprendre c'est la puissance de la poésie.

On imagine la confrontation de ce grand poète illustre foudroyé et du jeune poète inconnu. Il suffit pour cela de relire le début de Mireille, comme Mistral a dû le faire, en français d'abord, puis en provençal:

Toi, Seigneur Dieu de ma patrie, — qui naquis parmi les pâtres, enflamme mes paroles et donne-moi du souffle! — Tu le sais: parmi la verdure, — au soleil et aux rosées, quand les figes mûrissent, vient l'homme, avide comme un loup, dépouiller entièrement l'arbre de ses fruits.

*Tu, Segnour Diéu de ma patriò,
Que nasquères dins la pastrìho,
Enfioco mi paraulo e douno-me d'alèn!
Lou sabes: entre la verduro,
Au soulèu em' i bagnaduro,
Quand li figo se fan maduro,
Vèn l'ome aloubati desfrucha l'aubre en plen.*

Mais sur l'arbre dont il brise les rameaux, toi, toujours tu élèves quelque branche l'homme insatiable ne puisse porter la main, — elle pousse hâtive odorante et virginale, — beau fruit mur à la Magdeleine, — où vient l'oiseau de l'air apaiser sa faim.

*Mais sus l'aubre qu'eu espalanco,
Tu toujours quihes quauco branco
Ounte l'ome abrama noun posque aussa la man,
Bello jitello proumierenco
E redoulènto e Vierginenco,
Bello frucho madalenenco
Ounte l'aucèu de l'èr se vèn leva la fam.*

Moi, je la vois, cette branchette — et sa fraîcheur provoque mes désirs! — Je vois, au (souffle des) brises, s'agiter dans le ciel — son feuillage et ses fruits immortels ... — Dieu beau, Dieu ami, sur les ailes — de notre langue provençale, — fais que je puisse atteindre la branche des oiseaux!

*Iéu la vese, aquelo branqueto,
E sa frescour me fai lingueto!
Iéu vese, i ventoulet, boulega dins lou céu
Sa ramo e sa frucho inmourtalo ...
Bèu Diéu, Diéu ami, sus lis alo
De nosto lengo prouvençalo,
Fai que posque avera la branco dis aucèu!*

Merveilleuse définition de la poésie! Mistral l'avait découverte dans sa solitude, au milieu des arbres et des oiseaux, sans savoir que, des siècles avant lui, une poétesse de la Méditerranée s'en était déjà servie. C'est la même inspiration et le même souffle, le même enseignement de la vie et des choses qui, de Sapho à Mistral, a placé la poésie sur la plus haute branche où, seul, l'oiseau peut atteindre.

Vous qui êtes un des diamants de la Voie lactée, écrivit Mallarmé à Mistral

Lamartine n'a pas été le seul écrivain français qui se laissa prendre aux chants des poètes de Provence. Une longue tradition a lié, dans le passé, ces deux littératures, à la fois si proches et si distinctes. Dès le XI^{ème} siècle, une grande poésie savante et pourtant jeune et drue, florissait sur les terres méridionales de ce qui devait devenir la France. Un chant nouveau s'élevait qui, peut-être transmis par les poètes arabes, renouait avec les traditions platoniciennes du monde antique. Les poètes d'oc enseignèrent la poésie à tout l'Occident et leur art rayonna en suivant la rose des vents, sur l'Italie et la Catalogne, la France, l'Espagne, le Portugal et la Germanie. Ce chant se tut et après les désastres de la Croisade et, comme l'a dit Mistral, la langue d'oc s'en alla vivre chez les pâtres et les marins, pour renaître au siècle dernier avec la poésie des Félibres.

Cette renaissance de la poésie provençale éveilla l'amitié de beaucoup d'écrivains français. Si les louanges de Lamartine mirent en fureur Sainte-Beuve:

— C'est vous qu'on a osé comparer à Homère?

Cette fureur est comme un signe de frustration. Si Barbey d'Aurevilly crut devoir regretter que Mistral n'ait pas eu l'air plus pâtre et plus autochtone, il n'en reconnut pas moins la grandeur de son poème. Mais celui qui comprit le mieux les félibres fut Stéphane Mallarmé.

— Vous qui êtes un des diamants Voie lactée, écrivait-il à Mistral, en souhaitant de vivre à Avignon, au bord du Rhône, au milieu de ses amis, les poètes de Provence.

Une des plus grandes poétesses de notre temps a pris le nom de Mistral...

Cette amitié de Mallarmé pour Mistral ne répond guère, sans doute, à l'idée que la plupart des admirateurs de Mallarmé se font de la poésie provençale et, en particulier, de Mireille. Etrange destin, en effet, que celui de cette œuvre passionnément admirée et, parfois cependant, jugée avec ironie ou, même, avec un agacement proche de l'hostilité. Cette hostilité, il faut bien le dire, c'est presque toujours en France qu'elle se manifeste. Des hommes aussi différents que Lamartine, Barbey d'Aurevilly, Zola, Ernest Renan, Alphonse Daudet, Anatole France, Mallarmé, Barrès et Maurras ont eu beau la regarder comme une grande œuvre égale aux plus grandes, c'est seulement chez nous et presque seulement chez nous, qu'on peut lui trouver des détracteurs.

D'Upsala à Santiago du Chili et de Marbourg à Kyoto, elle est partout vénérée, si vénérée qu'une des plus grandes poétesses de notre temps a pris le nom du poète de Maillane pour l'illustrer à nouveau, de l'autre côté de la terre; mais, pour un trop grand nombre de Français, Mireille n'est qu'un poème régionaliste, la dernière séquelle d'un art dépassé.

Il est curieux de noter que ces détracteurs de la poésie provençale sont tous des admirateurs de l'art provençal, que cet art soit celui de l'École d'Avignon, à la fin du Moyen Age, écho plastique de la civilisation des troubadours, ou celui de Cézanne et de Van Gogh qui répond à la Renaissance provençale du siècle dernier. Sans doute, n'arrivent-ils pas à sentir qu'ils sont en présence d'un art national qui peut s'exprimer indifféremment par la poésie et par la peinture en nous proposant un même art de vivre. Cet art national est l'art d'une nation sans frontière, d'une nation qui n'a jamais existé et qui existe pourtant, au delà des apparences et comme dans un monde invisible. Pour le comprendre, pour le saisir dans son unité, sa continuité plus que millénaire, il faut pouvoir découvrir ce qu'à la fin de sa vie, Mistral appelait le pur symbole.

Dante pouvait écrire en provençal

Ce pur symbole ou, comme Mistral lui-même l'a défini, ce mirage de gloire et de victoire, qui, dans les profondeurs des siècles transitoires, nous laisse voir un éclair de beauté, a cependant un des attributs majeurs de toute nation véritable, de toute nation réelle, incarnée: celui de la langue. Cette langue, le provençal, est un des éléments de beauté de cette poésie, la poésie provençale. Mais, pour les Français d'aujourd'hui, le grand problème que pose l'existence du provençal est celui du bilinguisme. Déjà, au moment de la naissance de Mireille, il y a un siècle, les écrivains provençaux étaient tous bilingues et la plupart d'entre eux, à commencer par Mistral, ont eux-mêmes traduit leurs œuvres en langue française. A l'heure actuelle, tous ceux qui comprennent le provençal savent aussi le français. C'est un phénomène rare, à notre époque qui, bien que polyglotte, mais polyglotte pour vendre et pour acheter, pour agir ou pour commander, semble avoir perdu le sens de ces bilinguismes de culture qui furent, au cours des siècles, la première condition ou la condition fondamentale, de tout humanisme vivant.

Cette capacité de penser et d'entendre en deux langues, cette possibilité de comprendre le monde à travers deux langages différents, a jalonné tous les grands moments de l'histoire culturelle de l'Occident. Les poètes latins pouvaient comprendre les poètes grecs; Dante connaissait le provençal; il le connaissait même si bien qu'il a écrit quelques tercets de la Divine Comédie dans cette langue; au Moyen Age, tout homme cultivé savait le latin et sa langue nationale, que ce fût le français, le flamand, l'allemand ou l'anglais; au XVII^{ème} et au XVIII^{ème} siècle, le français avait remplacé le latin dans ce rôle de véhicule international. On pourrait multiplier ces exemples, à la mesure de la planète, en rappelant ce que fut le chinois, et la poésie chinoise, pour les poètes japonais, le sanscrit pour les poètes de l'Inde, en rappelant aussi que Solomos, le fondateur de la poésie grecque moderne, avait commencé d'écrire en italien avant d'adopter, pour en faire une nouvelle langue classique, le grec qui était parlé par tout le monde.

Le provençal est un parler maternel de France

Certes, plusieurs siècles de gloire ont accoutumé les Français à considérer qu'il ne peut y avoir qu'une langue à l'intérieur de chaque patrie. Mais ce monolithisme n'était pas le fait de l'ancienne France. Elle fut de langue d'oc aussi bien que de langue d'oïl et, pendant très longtemps, pour les plus savants de ses fils, encore de langue latine. Notre ancienne patrie a longtemps considéré que tous ces parlers étaient des parlers maternels de France et que tout ce qu'ils créaient entraient dans son héritage. Il est vrai que, libérale en tout ce qui concerne la langue, elle refusait aux Français le choix de leur religion. Chaque siècle a ses proscriptions et ses fanatismes, mais, mais ce ne sont pas les mêmes. Cela devrait suffire à nous les rendre suspects ou, du moins, à nous incliner à ne pas les considérer comme intangibles.

Il convient de considérer, au contraire, que c'est une grande chance de pouvoir se trouver, par la simple force des choses, par le jeu naturel des hasards de l'histoire, dans la situation vers laquelle ont toujours tendu les plus grands humanistes, les plus hauts esprits et les plus humains: pouvoir comprendre la vie et la poésie de la vie, grâce à deux parlers maternels, et pouvoir pénétrer le monde en nous servant de deux langues, comme nous le regardons avec nos deux yeux. C'est dans cette situation que se trouvent, aujourd'hui, les admirateurs de Mireille qui peuvent l'entendre parler dans sa langue maternelle, comme Lamartine a su le faire quand, conduite par Mistral, cette jeune fille de Provence est entrée chez lui.

*

Mais le langage n'est qu'un moyen, une voie, comme on dit en Orient. Ce qui importe, c'est ce que Mireille nous enseigne. Cette fille de quinze ans en sait plus long que les philosophes de notre temps qui savent tout, mais se sont détournés de la sagesse. Elle nous fait pénétrer dans une patrie sans frontière où la créature a scellé un pacte avec la création qui l'entoure. Mieux que partout ailleurs, on peut apprendre, ici, que les civilisations sont mortelles, mais on y apprend aussi qu'elles ne peuvent pas disparaître. Dans ce domaine du pur symbole, quelque chose d'éternel refléurit à chaque métamorphose, comme a refléuri la langue provençale elle-même, quelque chose recommence toujours.

1904 – Le Prix Nobel ou la petite histoire de l'attribution du Prix Nobel à Frédéric Mistral par le Dct Gunnar Ahlström

Lorsque Frédéric Mistral fut proposé pour le Prix Nobel, un de ses partisans suédois fit allusion aux célèbres paroles par lesquelles Lamartine avait salué *Mireille* en 1859:

— On dirait que, pendant la nuit, une des îles de l'Archipel, une flottante Délos, s'est détachée de son groupe d'îles grecques ou ioniennes et qu'elle est venue sans bruit s'annexer au continent de la Provence embaumée, apportant avec elle un de ces chanteurs divins de la famille des Mélésgènes...

Cette belle parabole invite à un nouveau voyage, dans un autre siècle et à des latitudes hyperboréennes. L'île provençale s'aventure hors de la Méditerranée. Elle atteint l'Atlantique, traverse la Mer du Nord, s'engage dans la Baltique. Une nuit d'hiver, elle vient sans bruit mouiller dans le port de Stockholm, le long du quai d'où l'on monte en quelques pas à l'illustre édifice où se réunit l'Académie suédoise, ce joyau néoclassique du style dix-huitième, qui résonne encore des échos du temps jadis. Tout autour veille l'ancienne capitale de la Suède, ses ruelles étroites creusées entre de hautes maisons enténébrées, cette cité où s'allient étrangement la massive dignité des bâtiments administratifs et l'insouciant intimité d'un Montmartre d'artistes, laborieuse vertu d'un quartier petit bourgeois et les attraits douteux d'une Joliette marseillaise.

C'est là que la ville fut fondée, en bordure d'eau, construite sur pilotis autour d'une forteresse qui protégeait les régions lacustres de l'intérieur. On était au onzième siècle. Après une période de dissensions belliqueuses, le royaume fut centralisé au début du seizième siècle autour du château qui allait voir grandir Gustave II, Adolphe et Charles XII. Des généraux ramenant leur butin de la guerre de Trente ans y font construire des palais. Les carrosses roulent sur les pavés bosselés. Au point du jour, René Descartes tousote dans l'air froid: la reine Christine attend son lecteur. Les artisans et les commerçants vaquent paisiblement à leurs affaires. Les fanfares martiales de la Garde royale se mêlent aux airs mélancoliques qu'égrènent les nombreux clochers, ces carillons qu'a décrits August Strindberg, dont le père possédait une maison dans ces quartiers.

C'est un grand Musée Carnavalet vivant, cerné d'eaux paisibles dont le flux est aussi calme que celui de la tradition en Suède, ce pays paradoxal dont le modernisme repose sur des fondations patinées par les siècles. Dans la capitale, le monarque peut voir des fenêtres à la française de son palais dix-huitième, les ruelles de ses clochards et son parlement ultradémocratique. L'ancienne salle de réunions de la noblesse aux parchemins fanés le Palais des Chevaliers, est tout aussi proche de la place moyenâgeuse des poissonnières que du centre administratif, de l'Etat Providence. La bise souffle sous l'étincellement adamantin du ciel d'hiver, lorsque la neige borde de blanc les pignons aigus des maisons ou encore, c'est une nuit de mai qui respire, dans ce clair-obscur qu'est la nuit nordique au solstice d'été. Des brises tièdes apportent les parfums de l'archipel. Les arbres se voilent de vert tendre dans les vieux cimetières qui subsistent autour des églises, rappelant que hors de la ville se raniment les forêts, champs et les pâturages de la campagne suédoise.

C'est donc là qu'aborde l'île enchantée venue de Provence, prête à décharger sa cargaison de soleil et de chansons. Furtivement, des parfums nouveaux se glissent à terre. Les rues du port fleurissent le thym et le serpolet des collines de Nîmes, la rose des coteaux de Grasse. Les marins, attablés au cabaret, accueillent d'un claquement de langue étonné le goût insolite qu'ils viennent de trouver au fond de leurs verres. Un suc délectable, mûri dans les grappes de Châteauneuf-du-Pape, s'est infiltré dans l'âcre cru du lieu, l'alcool de grain. Les aiguilles du grand cadran qui fait face au Palais Royal cessent un instant de mesurer dignement la progression du temps, troublées par l'écho des heures carillonnées, sous le ciel d'Arles ou de Tarascon. Sainte Estelle, la vénérable patronne du Félibrige, se rend à la Grand Église pour y saluer courtoisement son collègue converti au protestantisme, ce sculptural Saint Georges équestre. Il abaisse l'épée qu'il tenait levée depuis 1493, et s'initie avec étonnement au nouveau calendrier des fêtes de la République du Soleil. Les cigales de la Crau installent leurs chants sur les toits des maisons. Les papillons de la Camargue entrent par les fenêtres ouvertes. Précédés des fifres et des tambours de Maillane, les poèmes gravissent en cortège la ruelle qui mène à la grand place: *Mirèio, Nerto, Calendau, Isclo d'or, Reino Jano, Pouèmo d'ou Rose*. Le maître de l'île flottante est, lui aussi, descendu à terre, l'épais volume du *Trésor d'ou Felibrige* sous le bras. De son chapeau aux larges bords, il salue l'Académie suédoise d'un grandiose:

— Me voici enfin, Frédéric Mistral.

Hélas, que n'en fut-il ainsi? C'est avec poésie que les choses auraient dû se passer pour s'accorder à la féerie provençale qui entoure ce lauréat. Mais, dans le monde de la réalité, la poésie se trouve trop souvent alourdie de prose. Et dans le cas de Mistral, c'était une prose singulièrement substantielle. La façon dont on lança sa candidature ne fut ni lyrique ni inspirante. Elle fut le résultat d'une conjuration des romanistes universitaires.

— Je ne sais pas en quoi consiste ce grand Prix Nobel pour lequel je suis proposé par les provençalistes d'Allemagne, chose que j'ignorais aussi, écrivait Mistral à Gaston Paris le 19 janvier 1901. Il savait que des forces agissaient pour faire couronner sa poésie; il savait également que ces forces venaient d'outre-Rhin.

Dans l'admirable ouvrage qu'il a consacré à Mistral, Albert Thibaudet donne un compte rendu de ces activités, qui nous permet d'en mieux citation à son *Mistral ou la République du Soleil*:

— L'intérêt philologique du provençal, la renaissance contemporaine de sa littérature, des illusions germaniques sur les possibilités de fédéralisme ou même de séparatisme français, ont mis en faveur dans les universités allemandes la langue de Mistral. On a assisté longtemps en France à la descente

périodique d'un encombrant Herr Professor du nom de Koschwitz, qui n'était pas du tout un mauvais homme, que Mistral accueillait toujours courtoisement pour sa Grammaire de la langue des Félibres, son édition scolaire de Mireille, et les services réels qu'il rendait au provençal, mais que les moins patients fuyaient pour son volume encombrant, son ton péremptoire, son indiscretion et sa marche dans les plats. Il représentait officiellement ce romanisme du dehors.

Voilà notre homme, cet agent central des provençalistes dont parlait Mistral: Eduard Koschwitz, professeur de langue et littérature romanes à l'université de Marburg, Soci des Feliberbundes. Le jour même où Mistral écrit à Gaston Paris, Koschwitz adresse un document emphatique à l'Académie suédoise, dans lequel il plaide, auprès de la vénérable Compagnie en faveur du chancre de Mireille. Il expose ses arguments à grand renfort de ces perpétuelles coordonnées dont le style savant allemand se plaît à truffer sa langue. Le contenu correspond miraculeusement aux remarques faites par Thibaudet au sujet des illusions que le germanisme allemand nourrissait à l'égard d'un séparatisme français. Il est utile de déchiffrer, à travers le labyrinthe syntaxique du savant professeur, la longue phrase que voici:

— Par son œuvre, et en fondant le Félibrige, Mistral a posé les bases d'un vaste mouvement de décentralisation en France, mouvement qui a pris une importance de premier ordre dans la vie spirituelle de la France tout entière, mais surtout dans le Midi, grâce au Félibrige et à l'éveil scientifique que les universités du sud de la France doivent aux activités de celui-ci.

Bien entendu, il y avait une bonne proportion d'authentique enthousiasme, dans cet intérêt allemand pour le réveil provençal: une langue ancienne secoue la poussière des dictionnaires et se transforme en littérature vivante. Mais, du même coup, le peuple français se trouve détronisé, ramené au niveau d'une pastorale folklorique, comparable à l'idée que les Allemands se plaisaient à se faire de notre Suède industrielle, y voyant un musée de plein air où des Dalécarliens en costume chantent les plaintes de leurs villages. Sous le voile d'une sentimentalité condescendante, transparaît une certaine *Realpolitik*. On croit pouvoir régner en divisant ses rivaux, en suscitant un particularisme désintégrant en deçà de leurs frontières. On sent déjà venir la guerre du Kaiser de 1914, pendant laquelle les Allemands allaient encourager de toutes leurs forces la révolte gaélique en Irlande. Et même plus tard encore, au cours des guerres d'Hitler, ne les vit-on pas spéculer ouvertement sur le nationalisme de la Bretagne, et sur l'absurdité encore plus grande d'un séparatisme écossais?

Mais revenons à notre professeur. Par lettre, il se présente au Comité et organise l'offensive de tout un groupe de collègues, dans les universités allemandes. Affluent à l'appui de la candidature de Mistral des recommandations venues des chaires de langues romanes de Jéna, de Freiburg, de Breslau, de l'université allemande de Prague et même de l'université de Genève. Avec un zèle égal, on a recueilli des attestations de l'Athenaeum de Forcalquier et de l'Escolo de Lar d'Aix, qui montrent combien le poète est aimé dans sa province. Aucune discrétion naturelle n'arrête le professeur. Avec une bonne grâce d'un tact douteux, il marche dans les plats des délibérations de l'Académie française: Si on s'était souvenu à temps du nom de Mistral, jamais on n'aurait proposé Sully Prudhomme, affirme-t-il avec l'aplomb de celui qui connaît le fond des choses.

Le vieux poète de Maillane s'étonnait de ce tapage qu'amplifiaient encore les laborieuses bonnes volontés d'autres admirateurs étrangers. Il savait qu'on s'occupait de lui, mais il ne se faisait aucune illusion. — Cette fois-ci, écrivait-il en souriant le 31 mars 1901, la branche de l'oiseau est un peu trop haute, et puis, ne faut-il pas que tout le monde vive?

Tout pénétré de cette sagesse, il ne partagea pas l'indignation de ses propagandistes lorsque le prix fut attribué à Sully Prudhomme. Bien au contraire, en bon Français, il sut s'en réjouir. L'année suivante, ce fut le tour de Mommsen, et en 1903, celui de Björnson. Ne fallait-il pas que tout le monde vive?

Le temps s'écoulait. Chaque année, le nom de Mistral était avancé dans de plus dignes missives par des romanistes scandinaves, auxquels vint se joindre Gaston Paris qui renvoyait au portrait qu'il avait tracé dans *Poètes et Penseurs*. *Mireille*, *Calendau* n'étaient plus le fief d'un cénacle d'initiés.

La troupe des admirateurs grossissait. La Suède, possédant elle-même une culture provinciale vivace, richement articulée sur le plan littéraire, était bien faite pour comprendre un chantre de ce genre. Et, en effet, il devint bientôt le favori de l'influent secrétaire perpétuel. La candidature prenait du corps, comme un vin noble du Midi, et en 1904, elle était à point. Le Comité décida, cet été-là, de proposer Mistral.

Aux premiers frimas de l'automne, cependant, une ombre fâcheuse s'abattit sur ces efforts provençaux, un de ces imprévus ridicules qui peuvent parfois influencer la vie littéraire. Une traduction de *Mireille* parut en Suède, au mois de septembre. Elle était mauvaise, au point d'être parfois parodique; et le pis c'était qu'elle avait pour auteur un membre du Comité. On craignit que le public cultivé ne jugeât le chef-d'œuvre d'après son déguisement suédois, qui, vu la position officielle du traducteur, risquait de passer pour l'image exacte que l'Académie se faisait de Mistral. Ces considérations incitèrent à la prudence. A sa séance de novembre, l'Académie décida de partager le prix de 1904 en deux. L'écrivain espagnol José Echegaray en recevrait la moitié. Ce jugement digne de Salomon allait permettre d'honorer deux écrivains d'appartenance romane, et de faire entrer avec élégance l'Espagne dans la cité Nobel, Bernard de Ventadour et Lope de Vega ayant chacun leur ambassadeur.

Non nobis, Domine, non nobis, sed Provinciae nostrae da gloriam, était, dit-on, l'épithète que Mistral aurait souhaitée. Son patriotisme provençal fut sans doute sensible au fait que l'Académie, en énonçant ses motifs, ne se contenta pas de célébrer sa poésie en général, qu'elle le félicita en particulier d'avoir donné un fidèle reflet de la nature et de la vie populaire de son pays natal. C'est d'ailleurs en provençal que, le 23 novembre, le poète remercie l'Académie: — La valeur pécuniaire de cette haute récompense m'aidera à poursuivre, par des subsides et fondations, la renaissance provençale à laquelle j'ai voué mes œuvres et ma vie, ainsi que la conservation de toutes nos meilleures traditions populaires. Mais la célébrité du Prix Nobel, répandue dans le monde entier, aura, pour le salut et la glorification de notre langue de Provence, un effet incomparable.

C'est de nouveau en bon Provençal que Mistral termine sur un geste magnifique, envoyant un baiser de cousinage au petit-fils du maréchal Bernadotte: — Comme Provençal et Français du Midi, je suis charmé d'une faveur qui me vient d'un pays où la dynastie régnante a dans ses veines quelques gouttes de sang béarnais, de sang provençal.

Domage que Mistral, en raison de son grand âge, ait jugé sage de ne pas venir assister à la fête du 10 décembre à Stockholm. Il aurait senti immédiatement la sincérité avec laquelle on lui rendait hommage. Rares sont les occasions où le secrétaire perpétuel a laissé percer tant d'émotion vraie sous son éloquence officiel. On aurait dit que le soleil de Provence avait réveillé chez ce vieillard à barbiche l'âme du jeune poète qu'il avait été, au temps où il chantait d'autres amours que celles des séraphins. Il ne se contenta pas de citer Lamartine, il s'embarqua lui-même sur l'île enchantée, se familiarisa avec toutes ses merveilles. Sa voix vibra en évoquant l'amour printanier des jeunes gens, les chevaux blancs de la Camargue, les plaines rocailleuses de la Crau, le jour de Sainte Estelle et les vagues du Rhône éclairées par la lune.

1906 - L'art provençal à l'Exposition Coloniale – E. Ripert

Notes

Elle fut la grâce de notre printemps et de notre été; elle fut le charme léger, subtil, exotique de nos journées et de quelques unes de nos soirées, où le dragon, avec son fantastique cortège, parmi les flammes de Bengale et le bruit des pacifiques bombes, apparaissait comme une résurrection de la

Tarasque nationale: elle fut le beau jardin où les aimables causeries s'attardèrent autour des tasses de thé ou des musiques malgaches. Vers elle les étrangers accoururent et restèrent envoûter par son charme, si bien qu'un Parisien m'écrivait dernièrement:

— Cher ami, envoyez-nous un peu de votre soleil colonial.

Hélas! le soleil, qui se riait des vains efforts des petits platanes s'essayant en vain à nous protéger, a repris, dirait-on, le bateau de Saïgon, ou de Tamatave. Les coloniaux qui voudraient bien le suivre, obligés de tenir bon, se drapent dans leurs vastes manteaux. Encore leur garde-robe est-elle insuffisante. Ils n'avaient point prévu un tel déchaînement d'orages. Les Marseillais de là-bas leur avaient dit:

— A Marseille, il fait encore plus chaud qu'ici.

Et ils étaient venus ingénument.

Une petit Anamite m'a confié qu'elle commençait à le craindre et tout le thé qu'elle buvait ne la réchauffait pas du tout.

Un nègre authentique, ils n'étaient pas tous d'Endoume, m'a dit:

— Marsa, moi vouloir partir. Où est le soleil, moi vouloir aller.

Nous étions dans le hall du Grand Palais. Je lui ai montré la galerie où était exposé *L'Art provençal* et je lui ai dit:

— Mais il est là. C'est tout simple. Entrez.

Il est entré et n'a rien vu. Mais moi qui ai vu, avec les yeux de la foi et de l'amour, je vais tâcher de vous faire part de mes modestes découvertes.

A vrai dire, dans le dessein bien légitime d'éblouir mon noir, je nous vantais un peu. Non, tout le soleil n'est pas là. Je le dis avec tout le respect possible: à cause justement du goût passionné que j'ai pour la terre provençale, je ne la trouve pas suffisamment exprimée par son art.

[...]

Novembre 1906

Emile Ripert

1906 - Mistral et son œuvre (1) - Léopold Constans

Les parties essentielles de ce mémoire ont été lues dans une Conférence faite par l'auteur à l'Exposition universelle de Liège, le 17 juillet 1905.

En attribuant le prix Nobel au plus illustre représentant de la Renaissance provençale, au génial poète de Maillane, l'Académie suédoise a récemment consacré la célébrité mondiale de Mistral. D'autre part, en 1904, on célébrait en grande pompe le cinquantenaire de la fondation du *Félibrige* au château de Fontségugne. Il semble donc opportun de jeter un regard en arrière et d'étudier parallèlement l'ensemble de la production littéraire de Mistral et le développement depuis un demi siècle, de son œuvre de prédilection, c'est-à-dire du *Félibrige*.

Frédéric Mistral est né dans la commune de Maillane (Bouches-du-Rhône) le 8 septembre 1830, le beau jour de Notre-Dame de Septembre, comme il dit dans la courte autobiographie qu'il a placée en tête de la première édition de ses *Iles d'Or*. Son père était un propriétaire aisé qui dirigeait lui-même l'exploitation de ses terres, un grand et beau vieillard, digne dans ses propos, ferme dans son commandement, bienveillant au pauvre monde, rude pour lui seul. Sa mère était une simple fille de la terre qui entendait à peine le français. L'un et l'autre étaient fortement attachés à la vie simple, active des anciens; ils donnaient à leurs gens l'exemple du travail et les considéraient comme faisant partie de la famille.

L'enfance de Frédéric Mistral s'écoula dans la paix et dans la pleine liberté des champs. Le jour, il accompagnait les ouvriers de la ferme, dont il suivait avec intérêt les travaux, ou bien il s'en allait

seul à travers la campagne, laissant ses regards errer sur l'horizon lumineux de son pays et sur cette ligne des Alpilles qui rappelle les collines de la Grèce, emplissant à la fois ses yeux et son âme des nobles et douces impressions de cette belle nature provençale, qui fait les gars robustes et les filles belles et gracieuses; ou bien encore, étendu dans l'herbe, observant les mœurs des insectes ou celles des oiseaux. Le soir, il écoutait avec ravissement sa mère qui, tout en filant son rouet, lui disait quelques vieilles légendes du pays, quelques contes facétieux, ou lui chantait une de ces chansons de chemineau mendiant qui sont comme un écho lointain de l'âme populaire. Ainsi se développait librement chez l'enfant prédestiné l'imagination spontanée et l'amour de la nature. Il fallait cependant songer à lui apprendre quelque chose. L'école primaire du village, dont on essaya, ne réussit pas à retenir ce jeune sauvage épris de liberté, et son père, fatigué de lui voir faire l'école buissonnière et ne voulant pas laisser en friche sa vive intelligence, l'envoya comme interne dans un pensionnat libre d'Avignon.

Ce fut, comme on le pense, un grand changement dans la vie de Frédéric. Subitement transporté, à dix ans, entre les quatre murs d'une espèce de prison, d'où il ne pouvait apercevoir qu'un coin du vaste ciel qu'il avait l'habitude de contempler dans son immensité, soumis, sans transition, à des occupations strictement régulières, effarouché surtout de se voir incompris ou raillé s'il parlait la langue qui était l'expression ordinaire de ce qu'il pensait et sentait (1), il y eut pour lui une période pénible d'acclimatation. Mais bientôt il se mit à l'œuvre et ne tarda pas à se laisser prendre au charme de l'antiquité classique. Homère et Virgile l'enchantèrent par leur poésie voisine de la nature, surtout lorsqu'il crut y retrouver, comme il dit naïvement, les idées, les mœurs et les coutumes du pays maillanais.

(1) G. Paris, *Revue de Paris*, t. V, p. 483.

En 1845, l'heureuse étoile de Mistral amenait, comme professeur au pensionnat où le jeune écolier s'essayait à traduire en vers français Théocrite et Virgile, Joseph Roumanille, fils d'un jardinier de Saint-Rémy (non loin de Maillane), qui depuis quelque temps déjà avait conçu l'ambition de relever son parler maternel, presque exclusivement employé à des récits burlesques ou à de fades bergeries. Roumanille venait de terminer son recueil des Pâquerettes (*li Margarideto*), où il s'était essayé à exprimer avec naturel et simplicité des émotions vraies et des impressions poétiques. Reconnaisant en Mistral des qualités sérieuses, mais frappé de la gêne qui se laissait voir dans ces essais d'un tout jeune homme dont les élans naturels étaient comprimés par l'imitation de Chénier et de Lamartine, il l'engagea à écrire en provençal, et pour l'y décider, lui montra quelque uns de ses propres essais. A peine m'eût-il montré écrivait Mistral trente ans plus tard, à peine m'eût-il montré, dans leur nouveauté printanière, ces gentilles fleurs de pré, qu'un beau tressaillement s'empara de mon être, et je m'écriai: Voilà l'aube que mon âme attendait pour s'éveiller à la lumière! J'avais bien, jusque-là, lu quelque peu de provençal, mais ce qui me rebutait, c'est que notre langue était toujours employée en manière de dérision... Roumanille, le premier sur la rive du Rhône, chantait dignement, dans une forme simple et fraîche, tous les sentiments du cœur. Nous nous embrassâmes, et nous liâmes amitié sous une étoile si heureuse que, depuis trente ans, nous marchons de compagnie pour la même œuvre, sans que notre affection ou notre zèle se soient ralentis jamais. Embrasés tous les deux du désir de relever le parler de nos mères, nous étudiâmes ensemble les vieux livres provençaux, et nous proposâmes de restaurer la langue selon les traditions et caractères nationaux: ce qui s'est accompli depuis, avec l'aide et le vouloir de nos frères les félibres.

Ce ne fut cependant qu'après l'achèvement de ses études classiques que leva pleinement la bonne semence jetée par Roumanille dans l'âme de son élève. Revenu à Maillane, il ébaucha un poème en quatre chants, *li Meissounié*, espèce de Géorgiques provençales qu'il hésita à publier. Son père, qui sentait que Frédéric n'avait peut-être pas l'étoffe d'un agriculteur pratique, voulut, en homme prudent, l'acheminer vers une carrière qui lui permit d'utiliser l'instruction acquise et l'envoya étudier le droit à Aix. Là, une active correspondance avec Roumanille qui avait bien vite deviné dans cet enfant un enfant sublime, comme il l'écrivait plus tard à V. Duret (1), le confirma dans sa

résolution de renoncer définitivement à la versification française, et il envoya à son maître de gracieuses poésies, que celui-ci inséra dans le recueil des *Provençales*, où il réunissait pour la première fois les vers des poètes provençaux qui reconnaissaient sa direction.

De retour au *mas* paternel près de Maillane, en 1851, et ayant obtenu de son père la liberté de se choisir une carrière, il préféra n'en prendre aucune, la modeste aisance qui lui était assurée lui permettant de se livrer, sans préoccupation de la vie matérielle, à ses goûts désormais immuables, le culte de la poésie et, comme il le dit lui-même, la contemplation de ce que j'aimais tant, la splendeur de ma Provence. Quatre ans plus tard, à la mort de son père, à la suite d'un partage de famille, il se retira à Maillane, en compagnie de sa mère adorée, et il n'a plus quitté cet humble village, où je souhaite, dit-il, quand le bon Dieu voudra, de mourir et d'avoir ma tombe, en face de ces collines qui ont réjoui ma vue, asséné mes vers et reposé mon âme.

(1) Lettre du 16 mai 1859, publiée, avec un certain nombre d'autres, par M. E. Ritter, dans le *Centenaire de Diez*, Genève, 1894.

En 1858, Mistral arrivait à Paris avec le manuscrit de *Mireille*, et, présenté à Lamartine, lui en lisait quelques passages qui l'intéressèrent vivement. L'année suivante, il lui envoyait une copie définitive, et l'on sait avec quel enthousiasme, dans un *Entretien littéraire* justement célèbre, Lamartine présenta au monde surpris le jeune et glorieux poète qu'il appelait un Homère champêtre. L'année suivante, Mistral, revenu à Paris en triomphateur, eut à lutter contre les attraits dangereux de la Capitale, où l'on cherchait à le retenir et à le fixer. Mais il eut le bon sens de résister aux séductions de la flatterie qui eussent pu tromper un esprit moins délié et moins pondéré, et il revint définitivement se fixer à Maillane. Son mariage, en 1877, avec une belle et intelligente jeune fille de Dijon, Melle Marie Rivière, qui comprenait merveilleusement l'âme du poète et partageait ses goûts, ne contribua pas peu à le confirmer dans la résolution prise, résolution qu'il a strictement maintenue.

C'est aujourd'hui un beau et robuste vieillard de 76 ans, en qui il est facile de reconnaître le fier jeune homme à l'allure un peu théâtrale du portrait dessiné par Hébert en 1864. L'œil s'est adouci et un peu voilé, la chevelure toujours abondante a blanchi, ainsi que la moustache et la royale; mais la voix est toujours expressive et musicale, le geste harmonieux, la simplicité et la cordialité toujours les mêmes, avec une nuance de majesté douce et sereine qui décèle la bonté naturelle et la noblesse de l'âme. Nous n'avons rien à changer à ce que disait en 1894 notre regretté maître Gaston Paris: Tous ceux qui, dans ces dernières années, ont visité ou rencontré Mistral en ont gardé la même impression, celle de la grandeur dans la simplicité, de la force calme jointe à la bonhomie. Il reste le type de l'homme profondément attaché au sol, en qui s'incarnent les qualités de son pays et de sa race. Lamartine disait en 1858, après avoir lu *Mireille*, que la Provence avait passé tout entière dans l'âme de son poète. S'il vivait encore, il ne pourrait que répéter avec plus de force encore son affirmation, dont toute la vie et toute l'œuvre de Mistral ont confirmé la vérité prophétique.

Nous avons dit en quelques mots ce qu'a été la vie de Mistral: voyons maintenant ce qu'a été son œuvre.

Il est inutile de rappeler le sujet de *Mireille*. Tout le monde connaît cette idylle merveilleuse qui rappelle à la fois, comme on l'a dit, *Daphnis et Chloë* avec une pointe de libertinage en moins, *Hermann et Dorothee* avec, peut-être, un peu moins de relief, *Paul et Virginie* avec un sentiment plus vrai de la nature. Je me contenterai, pour le moment, de deux citations, qui me semblent bien caractériser ce qui est, en somme, l'essentiel du poème, c'est-à-dire l'amour ardent de Vincent pour Mireille et l'impression que cet amour fait sur celle-ci.

Vincent voit venir vers lui son terrible rival Ourrias, le dompteur de taureaux, qui le menace de son trident. Il fait bonne contenance, mais la peur de la mort l'étreint et il songe aussitôt à celle qu'il aime (Nous suivons naturellement, la traduction de Mistral.):

— Traître, oserais-tu? dit-il à peine. — Et résolu comme un martyr, — il s'arrête... Au loin, caché dans les arbres, — était le mas de son amante. — Il se tourna vers lui avec une grande tendresse, — comme pour dire à la pastourelle: — Regarde-moi, Mireille, pour toi je vais mourir.

*Traite! ausariès? faguè que dire,
E voulountous coume un martire,
S'aplanto... Alin, alin, dins lis aubre escoundu,
L'avié lou mas de sa mestresso.
Se ié virè 'é grand tendresso
Coume pèr dire à la pastresso:
Mirèio, espincho me, que vau mouri per tu!*

(Mireille, ch.V).

Voyons maintenant la scène de la déclaration:

— Cachés dans l'ombre pie, — leurs mains, petit à petit, se mêlaient ensemble.

*Escoundu dins l'oumbro caieto,
Si man d'à pau à pau se mesclavon ensèn.*

— Ensuite, ils se taisaient de longs intervalles, — et leurs pieds heurtaient les cailloux; — et tantôt, ne sachant se dire autre chose, — l'amant novice — contait en riant les mésaventures — qui lui arrivaient d'ordinaire: — et les nuits qu'il dormait sous le firmament.

*Pièi se teisavon de long rode,
E si pèd turtavon li code;
Et tantost, noun sachènt que se dire autramen,
Lou calignaire nouvelàri
Countavo en risènt lis auvàri
Que i'arribavon d'ourdinàri,
E li niue que dourmié souto lou fiermamen.*

— Et les dentées des chiens de ferme — dont sa cuisse portait encore les cicatrices; — tantôt Mireille, de la veille et du jour, — lui racontait ses petits travaux, et les propos de sa mère avec son père, et la chèvre — qui avait dépouillé de sa verdure (ravagé) toute une treille en fleur.

*E di chin de mas li dentado
Contro sa cueisso enca cretado.
E Mirèio, tantost, de la vuèio e dóu jour
Ié racountavo sis oubreto,
E li prepaus de sa maireto
Emé soun paire, e la cabreto
Qu'avié desverdega touto uno triho en flour.*

— Une fois Vincent ne fut plus maître (de lui); — sur l'herbe rude de la lande — couché, tel qu'un chat sauvage, il vint en rampant — jusqu'aux pieds de la jouvencelle... — Mais parlons bas, mes lèvres, — car les buissons ont des oreilles!... — Mireille! accorde-moi de te faire un baiser!

*Un cop, Vincèn fuguè plus mèstre:
Sus l'erbo rufò dóu campèstre,
Coucha, comme un cat-fèr, venguè de rebaloun
Toucant li pèd de la jouineto.
Mai parlen plan, o mi bouqueto,
Que li bouisson an d'auriheto!...
— Mirèio! acordo-me que te fague un poutoun!*

— Mireille! dit-il, je ne mange ni ne bois, — tellement tu me donnes d'amour! — Mireille! je voudrais enfermer dans mon sang — ton haleine, que le vent me dérobe! A tout le moins, de l'aurore à l'aurore, seulement sur l'ourlet de ta robe — laisse que je me roule en la couvrant de baisers!

*Mirèio! dis, ni mange ni beve,
De l'amour que de tu receve!
Mirèio! voudriéu estrema dins moun sang
Toun alen, que lou vènt me raubo!
A tout lou mens, de l'aubo à l'aubo,
Rèn que sus l'orle de ta raubo
Laisso-me que me viéute en la poutounejant!*

— Vincent! c'est là un péché noir — et les fauvelles et les pendulines — vont ensuite ébruiter le secret des amants. — N'aie pas peur qu'on en parle, — car moi demain, vois-tu, je dépeuple de fauvelles la Crau entière jusqu'en Arles! — Mireille je vois en toi le paradis pur!

*— Vincèn! acò 's un peccat negre!
E li bouscarlo emé li piègre
Van pièi di calignaire esbrudi lou secret.
— Agues pas pou que se n'en parle,
Que iéu deman, ve, desbouscarle
Touto la Crau enjusqu'en Arle!
Mirèio! vese en tu lou paradis escrèt!*

Et après avoir raconté les amours, dans les eaux du Rhône, de l'herbette aux boucles (*l'erbetò di frisoun*) Vincent termine par ces mots:

— Un baiser, puis ma mort, Mireille!... et nous sommes seuls!

Un poutoun, pièi ma mort, Mirèio!... e sian soulet!

— Elle était pâle, continue le poète, lui, avec délices, — l'admirait... Dans son trouble, — tel qu'un chat sauvage, il se dresse alors, et promptement — de sa hanche arrondie — la fillette effarouchée — veut écarter la main hardie — qui déjà lui ceint la taille; il la saisit de nouveau...

*Elo ero palo; éu pèr delice
La miravo... Dins son broulice,
Coumo un cat-fèr s'enarco, alor, e vitamen
De soun anqueto enredounido
La chatouneto espavouredido
Vòu escarta la man ardidò
Que déjà l'encenturo; éu tourna mai la pren...*

— Mais parlons bas, ô mes lèvres, — car les buissons ont des oreilles!... — Laisse-moi! gémit-elle, et elle lutte en se tordant. — Mais d'une chaude caresse déjà le jeune homme l'étreint, — joue contre joue; la fillette — le pince, se courbe, et s'échappe en riant.

*Mai parlen plan, ô mi bouqueto
Que li bouissoun an d'auriheto!..
Fenisse!, elo gemis, e lucho en se toursènt.
Mai d'uno caudo caranchouno
Deja lou drole l'empresouno
Gauto sus gauto... La chatouno
Lou pessugo, se courbo, e s'escapo en risènt.*

— Et puis après, vive — et moqueuse, elle lui chantait de loin: Languette! languette! — Ainsi eux deux semaient au crépuscule — leur blé, leur joli blé de lune, manne fleurie, heur fortuné — qu'aux manants comme aux rois Dieu envoie en abondance.

*Em' acò pièi la belugueto
De liuen, en se trufant: — Lingueto!
Lingueto! ié cantavo... Es ansin, éli dous,
Que semenavon à la bruno
Soun blad, soun poulit blad de luno,
Mano flourido, ur de fourtuno,
Qu'i pacan comme i rèi Diéu li mando aboundous.*

(Mireille, ch. V).

Lamartine a toujours persisté dans cette erreur de prendre Mistral pour un paysan de génie. Ce qui l'avait surtout frappé dans son œuvre première, c'était la spontanéité, le naturel, et cela l'empêcha toujours de voir combien chez lui l'art venait en aide à la nature. La strophe suivante de l'ode que lui adressa le poète lors de la publication de *Mireille*, strophe qu'il plaça en tête du poème, n'était pas pour détruire son erreur:

— Je te consacre Mireille: c'est mon cœur et mon âme, — c'est la fleur de mes vingt ans; — c'est un raisin de Crau, qu'avec toute sa feuille — te présente un paysan.

*Te consacre Mirèio: es moun cor e moun amo,
Es la flour de mis an;
Es un rasin de Crau, qu'emé touto sa ramo
Te porge un païsan.*

(Iles d'Or, A Lamartine).

Et cette croyance à une espèce de génération spontanée explique que Lamartine ait conseillé à Mistral de s'en tenir à *Mireille*, car, disait-il, on ne fait pas deux chefs-d'œuvre comme celui-là dans une vie. La publication de *Calendal*, en 1866, trois ans environ avant sa mort, dut, sans doute, le détromper, mais nous n'avons pas la preuve formelle de ce changement d'opinion: il est toujours dur pour un vieillard de se déjuger.

La vérité, c'est que Mistral est assez resté un homme de la nature pour produire l'illusion de la naïveté épique, mais en même temps il est trop érudit pour être tout à fait naïf; et d'ailleurs Lamartine, quoique élevé à la campagne et y ayant passé la moitié de sa vie, n'était pas assez campagnard pour ne pas être ici dupe des apparences.

Calendal, la première œuvre de l'âge mûr de Mistral, ne saurait plus être séparé aujourd'hui de *Mireille*, qu'il complète à tous les points de vue et qu'il dépasse, à mon sens. Je suis absolument sur ce point de l'avis du Maître, qui a expliqué le succès moindre de son second poème par l'éducation encore incomplète du public, même du public provençal, au regard des choses de Provence. Je crois avec lui que plus l'usage de la langue renouvelée se répandra, plus on pénétrera dans l'intelligence de ce poème savant, trop savant peut-être, mais qui atteste un génie plus vigoureux, plus étendu, plus varié surtout que *Mireille*. L'amour idéalisé et en partie symbolique de *Calendal* pour Estérelle, à la fois princesse des Baux dans la réalité et fée dans la légende, ne fut pas aussi bien compris du public que les amours plus près de la nature de Mireille et de Vincent. Cette œuvre essentiellement artistique et dans laquelle, comme l'a dit Mistral, prédomine l'imagination, ne pouvait, en effet, être aussi populaire que l'œuvre presque entièrement spontanée produite par la jeunesse en fleur du Poète. Il y a d'ailleurs dans *Calendal* un défaut grave de composition, qui devait impressionner fâcheusement la critique: c'est l'abus des digressions historiques ou légendaires.

Déjà dans *Mireille*, tel ou tel épisode pouvait sembler rattaché au sujet par un fil bien tenu, comme, par exemple, l'éloge d'Arles mis dans la bouche du petit chercheur d'escargots, Andreloun, ou la légende du *Trou de la Cape*, où fut englouti, avec ses bêtes et ses gens, un riche propriétaire qui faisait fouler son blé dimanches et fêtes, ou encore la légende de la sorcière Taven guérissant par ses conjurations Vincenet, qu'on préférerait voir guérir plus naturellement grâce aux bons soins de Mireille. Et Mistral l'a, du reste, implicitement reconnu, puisqu'il a rejeté parmi les notes, dès la deuxième édition, comme retardant l'action, la description de la fête de Noël, le souper calendal et la cérémonie si intéressante du *Cacho-fiò* (Bûche de Noël).

Dans *Calendal*, ce défaut est bien plus sensible, puisque la plus grande partie du long récit du héros au chef de bandits Séveran, récit qui n'occupe guère moins des deux tiers du poème, est composé d'épisodes qui ne sont pas tous bien intimement liés à l'action. Certes, une partie de ce récit aurait pu être transformé en actes et la vraisemblance y aurait gagné, car il est difficile d'admettre qu'un homme comme l'époux d'Estérelle puisse écouter si longuement le jeune héros qui s'attache à exciter sa jalousie, en racontant ses exploits héroïques et ses amours avec celle qu'il a si indignement trompé. Mais, cette réserve faite, et si l'on admet que Mistral a voulu rappeler et consacrer, pour ses compatriotes et pour les étrangers, toutes les gloires de la Provence (1), et que c'est là le véritable sujet de son poème, dont les amours éthérées de Calendal et d'Estérelle ne sont que le prétexte, on reconnaîtra qu'il a parfaitement réussi et que ces tableaux successifs qu'il nous a peints forment, pour son pays, un incomparable musée historique et légendaire.

(1) G. Paris *Revue de Paris* (1894), t. VI, p. 68-69.

Mais ce qu'on doit admirer sans réserve, c'est l'art avec lequel, dans ces décors si beaux où se déroulent ses poèmes, Mistral fait agir et se mouvoir les nombreux personnages qui peuplent la scène. Je me permets de citer ici un des Français du Nord qui ont le mieux réussi à comprendre le grand poète du Midi, j'ai nommé Gaston Paris.

C'est dans la représentation de la vie provençale qu'est le vrai triomphe de cette poésie. Rien ne manque au mouvant tableau. La culture, sous toutes ses formes, la plantation, le labour, les récoltes diverses depuis la fauche et la moisson jusqu'à la cueillette des olives, les vieux usages rustiques, les fêtes des laboureurs, leurs courses, leurs danses, leurs chansons; et l'élevage dans les montagnes et les plaines, les longs troupeaux dévalant des Alpes, la capture des cavales sauvages de la Camargue, la ferrade des taureaux; les industries primitives, comme celles du bûcheron, du vannier, du pêcheur; et les repos à l'ombre, et les festins, et les longues farandoles, et les tambourins, et les jeux des enfants et des jeunes filles; et sur les rochers, dans les forêts, sur l'herbe, dans l'air, dans l'eau des torrents, des ruisseaux, du grand fleuve ou de la mer, parmi les arbres tous familièrement connus et marqués d'un mot, parmi les mille plantes indigènes que le français ne sait pas nommer, la vie bruisante, frémissante, joyeuse des animaux qui courent, rampent, volent ou nagent, mêlée à la vie humaine qui travaille, qui souffre, qui aime, qui prie, qui chante. C'est un immense tumulte de vie qui nous enveloppe de son bruit, de son chatolement et de son ardeur. Mistral est par excellence le poète de la vie et du mouvement (2).

(2) G. Paris, *Revue de Paris* (1894), t. VI, p. 77-78.

On l'a dit bien des fois, mais il ne faut pas se lasser de le redire, car c'est la vérité même, Mistral est un Grec égaré en plein dix-neuvième siècle: il est Grec par le sentiment profond et légèrement panthéiste de la nature qui est en lui, Grec par sa façon de concevoir le monde, qu'il considère à la fois comme un spectacle et comme une lutte, Grec encore par la sincérité de l'expression et son adaptation parfaite à la vérité et à la vie. Il ne faut donc pas l'accuser d'outréculance pour avoir osé, dans la première strophe de *Mireille*, s'intituler *umble escoulan dóu grand Oumèro*, et Lamartine lui donne raison, quand, annonçant au monde la naissance d'un grand poète épique et faisant connaître le merveilleux poème que venait de lui dédier Mistral, il termine ainsi son célèbre *Entretien littéraire*: On dirait que, pendant la nuit, une île de l'Archipel, une flottante Délos, s'est

détachée d'un groupe d'îles grecques ou ioniennes et qu'elle est venue sans bruit s'annexer au continent de la Provence embaumée, apportant avec elle un de ces chantres divins de la famille des Mélésgènes.

Le sentiment de la nature éclate dans toute l'œuvre de Mistral, et cependant ce serait fausser le sens des termes que de parler de *naturalisme* à propos d'un poète qui ne voit dans la Nature que grandeur et qu'harmonie. Personne plus que lui n'a le sens du réel; mais, en vrai poète qu'il est, il relève et transfigure sans invraisemblance les objets les plus bas et les êtres les plus vulgaires.

Au fond Mistral, malgré son attachement inébranlable à la foi de ses pères est, tout comme Aubanel, un païen de nature transformé par l'atavisme chrétien. En lui se combattent le mysticisme religieux et une foi dans la puissance de la Nature qui touche au panthéisme. O superbes géants, s'écrie Calendal, s'adressant aux mélèzes qu'il va abattre, ô superbes géants, qui d'une involontaire crainte me remuez le cœur, oh! pardon! et salut. Et toi, Ventour, qui, sans effroi, as sur ton front subi tant de tourmentes, maintenant pour toujours tu vas perdre ta chevelure!

Et à propos de la chute du premier mélèze: Eh bien! majestueux comme un pape, dans son manteau impérial quand je vis enveloppé ce mélèze, qu'ainsi je précipitais de l'empire, à vous le dire franchement, un frisson de cimetière me passa dans le corps, ainsi qu'aux assassins.

Et Estérelle, après avoir blâmé cet exploit inutile, sinon criminel, s'écrie:

— Laissez-les vivre! car à profusion — sourd dans leurs troncs la sève, — car ils sont les fils aînés, les nourrissons inséparables, — la joie, la colossale gloire — de la nourrice universelle! — Laissez les vivre, et de ses ailes - vous recouvrant aussi, va glousser d'allégresse

— La grande couveuse!... Ah! la Nature, — si vous écoutiez son langage, — si vous la courtisiez, au lieu de la combattre méchamment, de ses mamelles — deux flux de lait, souverainement doux, — jailliraient sans tarir, et dans les brandes — ruissellerait le miel pour votre nourriture...

*Leissas-lèi vièure! car à jabo
Sourgènto dins si trounc la sabo,
Car soun li nourrigat, li fiéu ameirassi,
La gau, la glòri couloussalo
De la nourriço universalò!
Leissas-lèi vièure, e de sis alo
Peréu vous recatant, de joio vai clussi*

*La grandò clusso!... Ah! la Naturo,
S'escoutavias sa parladuro,
Se la calignavias, en-liogo malamen
De i'ana contro, de si pouso
Dos mousto de la, mai que douço,
Rajarien sèmpre, e dins li brouso
Regoulariè lou mèu pèr voste abalimen...*

(Calendal, ch. VII).

Cet amour intense qu'il a pour la Nature nourricière et bienfaisante, cette sensibilité passionnée fait qu'il ne saurait décrire l'amour humain sans y mêler les forces naturelles et les êtres animés ou inanimés. Les exemples abondent dans toute son œuvre; nous citerons au hasard quelques exemples:

Le poète cherche à faire comprendre par une série de comparaisons l'amour de Mireille et de Vincent:

— Et le clair de lune qui donne — sur les boutons de narcisse; — et la brise d'été qui frôle, au jour tombant, — les hautes barbes des épis, — quand, sous le mol chatouillement, — en mille et mille ondulations — ils se trémoussent d'amour, comme un sein qui palpète;

*E lou clar de luno que dono
Sus li boutoun de courbo-dono;
E l'aureto d'estiéu que frusto, à jour fali,
L'auto barbeno dis espigo,
Quand, souto la molo coutigo,
En milo e milo rigo-migo
Se fringouion d'amour coume un sen trefouli*

— Et la joie éperdue — qu'éprouve le chamois, lorsqu'à ses traces — il a senti, tout un jour, dans les rocs du Queyras, — les chasseurs qui le poursuivent, — et qu'enfin, sur le pic — escarpé comme une tour, — il se voit seul, dans les mélèzes, au milieu des glaciers!

*E la joio desmemouriado
Qu'a lou chamous, quand à si piado
Tout un jour a senti, dins li ro dóu Queiras,
Li cassaire que lou fan courre,
E qu'à la longo, sus un moure
Escalabrous coume uno tourre,
Se vèi soul, dins li mèle, au mitan di counglas;*

— Ce n'est qu'une rosée, au prix — des courts moments de félicité — que passaient alors Mireille et Vincent....

*N'es qu'uno eigagno, en coumparanço
Di moumenet de benuranço
Que passavon alor Mirèio e Vincèn...*

Et lorsque Mireille et Vincent tombent enlacés de la branche du mûrier qui vient de craquer sous leur poids:

— Frais zéphyr, (vent) largue et (vent) grec, — qui des bois remuez le dais, — sur le jeune couple que votre gai murmure — un petit moment mollisse et se taise! — Folles brises, respirez doucement! — Donnez le temps que l'on rêve, — le temps qu'à tout le moins ils rêvent le bonheur!

*Fres ventoulet, Larg e Gregàli,
Que di bos boulegas li pàli,
Sus lou jouine parèu que veste gai murmur
Un moumenet mole e se taise!
Fòlis aureto, alenas d'aise!
Dounas lou tèms que l'on pantaise,
Lou tèms qu'a tout lou mens pantaison lou bonur!*

— Toi qui gazouilles dans ton lit, — va lentement, va lentement, petit ruisseau! — Parmi les galets sonores ne fais pas tant de bruit! — pas tant de bruit, car leurs deux âmes — sont, dans le même rayon de feu, — parties comme une ruche qui essaime... — Laissez-les se perdre dans les airs pleins d'étoiles!

*Tu que lalejes dins ta gorgo,
Vai plan, vai plan, pichouno sorgo!
Dintre ti cascagnou menes pas tant de brut!
Pas tant de brut, que si dos amo
Soun, dins lou meme rai de flamo,
Partido coume un brusc qu'eissamo...
Leissas-lèi s'emplana dins lis èr benastru!*

Si nous passons à *Calendal*, les exemples sont peut-être encore plus nombreux.
Voyez cette invocation superbe d'Estérelle prenant la Nature entière à témoin de son amour:

Arbres du mont Gibal! bois de pins, — bois d'yeuses, myrtes et genévriers! — et toi, soleil couchant! et toi, lande tranquille! — et toi, mer superbe! à l'agonie, — je vous prends, moi, pour témoins de mon éternel hyménée! — Oiseaux de la forêt, chantez le chant de noce!

*Aubre dóu mount Gibau! pinedo,
Éusiero, nerto e mourvenedo!
E tu, soulèu tremount! e tu, campèstre siau!
E tu, mar superbo! à l'angòni,
Vous prene, iéu, pèr testimòni
Aucèu de la fourèst, cantas lou cant nouviau!*

(Ch. XII)

Et ce merveilleux passage de la déclaration de Calendal à Esterelle:

— Regarde: la Nature brûle — autour de nous, et se roule — dans les bras de l'Été, et hume — la dévorante haleine de son fiancé fauve.

*Regardo: la Naturo brulo
A noste entour, e se barrulo
Dins li bras de l'Estiéu, e chulo
Lou devourant alen de soun nòvi roussèu.*

— Les pitons clairs et bleus, les collines — pâles et molles de chaleur — tressaillent, remuant leurs mamelons... Vois la mer: chatoyante et limpide comme verre, — aux avides rayons du grand soleil — jusques au fond elle se laisse voir, — par le Var et le Rhône elle se laisse caresser.

*Li serre clar e blu, li colo
Palo de la calour e molo,
Boulegon trefouli si mourre... Ve la mar:
Courouso e lindo coume un vèire,
Dóu gran soulèu i rai bevèire
Enjusqu'au founs se laisso vèire,
Se laisso coutiga pèr lou Rose et lou Var...*

(Ch. I).

Ce qui fait que les descriptions de paysage dans *Mireille* et dans *Calendal*, au lieu de nous fatiguer, nous attachent au contraire, et nous charment, c'est que, le plus souvent, elles servent à nous intéresser aux acteurs du drame et ne constituent pas un vain ornement. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire les pages admirables où le poète retrace le douloureux pèlerinage de Mireille aux Saintes-Maries à travers la Crau et la Camargue. Dans *Calendal*, ces descriptions sont peut-être encore plus brillantes.

Il semble tout d'abord que cet amour passionné de la Nature, ce panthéisme presque inconscient, doive fatalement donner aux tableaux amoureux du Poète une couleur fortement sensuelle. Voyez, par exemple, cette admirable scène du bain de *l'Anglore*, dans le *Poème du Rhône*, que je demande la permission de citer ici par anticipation: *Par une nuit brûlante l'Anglore, qui ne peut trouver le sommeil, est descendue sur la rive du Rhône:*

A terre, la petite laissa d'un coup tomber sa chemisette, et dans le Rhône, ardente et tressaillie (tressaillant), lentement elle entra, penchée, croisant les mains sur le frémissement de ses deux seins

de vierge. Au premier frisson, avec un soupir, elle fit halte un moment, hésitante, et de côté et d'autre tourna, tout émue, les yeux autour d'elle dans l'obscurité, où elle croyait toujours qu'entre les arbres quelqu'un, dévêtue, l'épiât de loin. Puis, peu à peu, dans l'eau moelleuse du courant, elle s'enfonçait encore, vivement éclairée par les rayons de la lune baisant sa nuque fine, sa jeune chair d'ambre, ses bras potelés, ses reins bien râblés et ses petits seins harmonieux et fermes, qui se blottissaient comme deux tourterelles dans l'éparpillement de sa chevelure. (*Elle tremble au moindre bruit*).

Et de descendre. Mais jusqu'à la ceinture, et puis plus haut, tout aise de se sentir vêtue par le manteau fastueux du torrent, elle ne pensa plus qu'au bonheur de son être mêlé, confondu avec le grand Rhône. Le sable sous ses pieds était si doux! Une impression moite, une fraîcheur tiède l'enveloppait d'un charme halitueux (*d'un imourous chalun l'agouloupavo*). A fleur de peau, à fleur de carnation, mignardement les ondes tournoyantes lui faisaient des baisers, des chatouillis, en murmurant de suaves paroles qui lui donnaient des spasmes de plaisir...

C'est alors qu'elle croit voir au fond de l'eau le jeune dieu du Rhône sous la forme d'un beau jeune homme qui lui présente en souriant une fleur de jonc.

Voilà certes un tableau qu'on ne peut guère s'empêcher de trouver sensuel, et cependant il est chaste, au fond, parce qu'il est essentiellement vrai et qu'on le sent inspiré par un sentiment vrai de la Nature. On peut en dire autant de l'admirable scène entre Vincent et Mireille au cinquième chant, que je citais tout à l'heure. Mistral peint la vie réelle, c'est vrai, mais ce n'est point un réaliste. S'il exalte les petits, s'il chante de préférence les vanniers de Valabrègue et les pêcheurs de Cassis, il n'est pas une de ces humbles figures qu'il n'éclaire d'un reflet idéal. M. Saint-René-Taillandier lui a reproché d'avoir fait parler en princesse les paysannes qui dépouillent les cocons; mais, comme on l'a dit, dans ce milieu tout épique, le ton s'élève sans effort, la médiocrité, la laideur même s'embellissent et se transfigurent sans invraisemblance (1).

(1) Hémon, *Rev. polit. et litt.* juillet 1885.

D'ailleurs quelle est l'œuvre d'art vraiment belle où le choix n'intervient pas et où n'entre pas une dose d'idéal? Aussi les héros de ses poèmes, partis de si bas, tendent-ils toujours à s'élever plus haut par un effort persévérant. Voyez Vincent et Mireille; voyez surtout Estérelle et Calendal. Vous connaissez la déclaration brûlante du premier chant: — Tais toi dit Estérelle. — Non! la terre et l'onde parlent, et de partout exaltent la passion et le cri et le besoin d'amour... Oh! mais rassure ton effroi! Viens, je te conduis à l'autel: — une vie, si longue qu'elle soit, — jamais n'apaisera les ardeurs de ma faim. Admirable cri de passion, dont il convient de rapprocher les strophes non moins enflammées, mais d'un idéal si pur, dans lesquelles Calendal peint à Séveran ses sentiments à l'égard d'Estérelle:

— Le corps de mon amie est beau comme le jour! — Mais une perle, honneur du Gange, — peut d'aventure être mangée par un pourceau... — Ce que j'adore, moi, à cette heure, c'est l'Ange — qui incarne son séjour dans cette perle.

*Lou cors de mon amigo es bèu coume lou jour!
Mai une perlo, ounour dóu Gange,
Pòu arriba qu'un porc la mange...
Vuèi, ço qu'adore, iéu, es l'Ange
Que dins aquelo perlo encarno soun sejour.*

— L'amour des sens, pâture abjecte, — comme un vertige maintenant me passe: — de ma céleste sœur j'admire maintenant le beau — interne; et de cet intérieur — où s'enivre ma vue, où j'entre, — tant qu'il me plaît, il n'y a pas de peintre — qui puisse seule ment en retracer l'enseigne...

... L'amour dóu cors, pasturo basso,

*Coume un lourdige aro me passo:
De ma celèsto sorre-amire vuèi lou bèu
Interiour, e d'aquéu dintre,
Ounte iéu bade, ounte iéu intré
Tant que me plais, i'a ges de pintre
Que poscon soulamen n'en rauba lou simbèu...*

— Ô merveilles et joie de l'âme, — vous êtes le vrai paradis! ô feux — où se purifie l'amour, où il s'embrase! — ô pénétrant mélange de deux en un! ô symphonie — harmonieuse, tendre, insinuante — qui dit tout! ô bonheur et délicieux trouble!

*Ô meravinho e gau de l'amo,
Sias bèu lou paradis! ô flamo,
Ounte se purifico e s'abrando l'amour!
Ô penetranto mescladisso
De dous en un! ô cantadisso
Tendro, acourdado, couladisso,
Que dis tout! ô bounur e delicious coumbour!...*

(Calendal, ch. X).

Nous passons rapidement sur la partie lyrique de l'œuvre de Mistral.

Déjà dans *Mireille* (ch. III), il avait fort habilement introduit dans l'action la chanson de *Magali*, la belle insensible, en faisant dire à l'amoureuse de Vincent, taquinée par ses compagnes, que, plutôt que de se marier, elle se ferait nonne. Vous connaissez cette belle légende, qu'on retrouve chez les peuples les plus divers, et que cisela d'une façon si exquise le jeune poète maillanais:

— O Magali, ma tant aimée, — mets la tête à la fenêtre! — Ecoute un peu cette aubade — de tambourins et de violons.

*O Magali, ma tant amado,
Mete la tèsto au fenestroun!
Escouto un pau aquesto aubado
De tambourin et de viouloun.*

— C'est plein d'étoiles, là-haut! — Le vent est tombé, — mais les étoiles pâleront — En te voyant...

*Ei plen d'estello, aperamount!
L'auro es toumbado,
Mai lis estello paliran,
Quand te veiran!*

— Maintenant je commence enfin à croire — que tu ne parles pas en riant. — Voici mon annelet de verre — pour souvenir, beau jouvenceau!

*Aro coumence enfin de crèire
Que noun me parles en risènt.
Vaqui moun aneloun de vèire
Pèr souvenènço, o bèu jouvènt!*

— O Magali, tu me fais du bien!... — Mais, dès qu'elles t'ont vu, — ô Magali, vois les étoiles — comme elles ont pâli!

Ô Magali, me fas de bèu!...

*Mai, tre te vèire,
Ve lis estello, o Magali,
Coumo an pali!*

La prière de Mireille aux Saintes-Maries, si pathétique dans sa naïve simplicité, est tout à fait en situation, et la ballade, de ton populaire, sur le bailli de Suffren ne fait pas mauvaise figure au chant premier.

Si l'on ne retrouve pas de morceaux de forme lyrique dans *Calendal*, où d'ailleurs le lyrisme déborde de toutes parts, ni dans *Nerte*, qui est essentiellement un conte, il n'en est pas de même de la tragédie de *la Reine Jeanne*, composée postérieurement à la publication des *Iles d'Or*, *Rhône*, qui renferme, entre autres pièces lyriques, cette où l'on n'en compte pas moins de cinq, et du *Poème du Rhône*, exquise chanson des Vénitiennes qui, à elle seule, suffirait assurer la renommée d'un poète ordinaire. La belle Norine a laissé tomber à la mer son anneau; le pêcheur qui le lui rapporte lui demande pour récompense un baiser sur la bouche:

— De jour nul ne se baise, — car nous verrait quelqu'un. — De nuit, sous la tonnelle, nul ne nous (re) connaîtra. — Mais la lune illumine — là-haut dans le ciel grand. — Dans le bocage ombreux — mes bras te cacheront. — De mon corset la rose — va changer de couleur. — Au rosier piquons-nous, — avant que la fleur tombe.

1907 - Lou Cadet d'Ais - Critiques de Memòri – E. Ripert

Lis evenimen prouvençau de l'an passa

Moun espelido

Memòri e Raconte de Frédéric Mistral

L'événement félibréen le plus important de l'année 1906, c'est la publication des mémoires de notre Frédéric Mistral, dans le texte français, d'abord par les *Annales Politiques et Littéraires*, puis en librairie sous une triple forme : édition en provençal, édition en français et édition provençale avec la traduction française.

D'aucuns, à la nouvelle de l'apparition de la nouvelle œuvre du maître avaient rêvé d'une série de gros volumes relatant par le menu tous les incidents de la jeunesse du poète et surtout entrant dans le détail des événements qui précédèrent, accompagnèrent et suivirent la Renaissance provençale. Ceux-là ont éprouvé une déception, car Mistral s'est borné à nous tracer à grands traits un tableau de sa vie jusqu'après l'apparition de Mireille, se bornant à relier entre eux et à coordonner des articles déjà publiés dans l'*Armana Prouvençau* et dans l'*Aiòli*. Mais cet exposé synthétique, avec quel art sûr de lui-même, avec quelle simplicité pleine de fraîcheur, avec quelle verve toujours jeune il a su le faire, c'est ce que pourront seuls apprécier ceux qui auront lu dans le texte provençal les *Memòri e Raconte* du félibre de Maillane.

Je dis dans le texte provençal, car malgré la parfaite maîtrise avec laquelle Mistral, qui n'entrera jamais dans l'Académie, manie la langue française, j'estime qu'il n'y a pas de comparaison à établir entre les deux faces de l'œuvre. La face française, d'un très pur dessin, est loin cependant de donner l'impression que donne par son relief la face provençale.

Pour ma part j'estime qu'il n'y a pas à regretter que Mistral pouvant, évidemment, nous donner une toile surchargée en couleur et fourmillant de détails, se soit borné à mettre sous nos yeux une fresque traitée largement et simplement avec la noble et puissante simplicité que nous admirons dans les œuvres de Puvis de Chavannes. La simplicité est une des formes, et non la moins

séduisante, de la grandeur. La vie toute unie, noblement écoulée dans la paix des champs provençaux, de notre grand poète, appelait le récit qu'il nous en a donné. Elle ne comportait ni pédanterie, ni grande éloquence, ni indiscretions plus ou moins alléchantes, mais à coup sûr sans utilité pour la cause que Mistral a si fidèlement servie.

L'un des chapitres des Memòri e Raconte à pour titre: *A-z-Ais en Prouvènço*. Il contient de notre vieille cité une description dont la fidélité ne peut être contestée.

Qu'on en juge:

Après vendèmio d'aquel an (1848), mi gènt, que me vesien badant la civèco, o à la luno, s'amas miés, me mandèron à-z-Ais pèr estudia lou Dre. Car avien coumprés, pecaire, que moun encartamen de bachelié en letro n'èro pas un brevet sufisènt de sagesso ni, autampau, de sciènci. Mai, avans de parti pèr la cièuta sestiano, m'arribè 'no aventuro amistouso e pietouso, que iéu vole metre eici.

En un mas, pas trop liuen de nosto demouranço, èro vengu s'establi uno famiho de la vilo ounte i'avié de damisello, que de fes rescountravian en anant à la messo. Vers la fin de l'estiéu, aquéli chato emé sa maire nous venguèron vèire au mas. E ma maire, avenènto, i'oufriguè lou caiat. Car, en estènt qu'avian un bèl escabot de fedo, avian de la en aboundànci. Ero elo, ma maire, qu'entre veni d'èstre moust, metié la presuro au la e elo-memo que, quand lou la èro pres, fasié li froumajoun, aquéli toumo d'Arle que Belaud de la Belaudiero, lou pouèto prouvençau de l'epoco di Valés, atrouvavo tant bono:

*A la vilo di Baus, pèr uno flourinado,
Avès de froumajoun uno pleno faudado
Que coumo sucre fin, foundon au gargassou.*

Ma maire, chasque jour, talo que li pastresso cantado pèr Vergèli, emé sus l'anco la caiero, venié dins lou celié 'mé soun escumadouiro e aqui, tirant de l'oulo à bèu flo, lou cai blanc, n'emplissié li fiscello redouno e trauquihado; e après, li toumo facho, li leissavo proupramen agouta sus de jounc, que iéu-meme me plasiéu d'ana coupa long di valat. E veici que mangerian, em' aquéli damisello, uno jato de caiat, e n'i'avié uno, pareissié peraqui de moun tèms, un pau palo, em' uno caro coume aquéli medaio qu'à Sant-Roumié se trovon dins lou gaudre dis Antico, emé d'iue negreiant, de grands iue langourous, que toujours me regardavon. L'apelavon Louïso. Anerian vèire li pavoun, que dins l'iero expandissien sa co en arc-de-sedo, lis abiho e si brusc arrengeira à la calo, lis agnèu que belavon embarra dins la jasso, lou pous emé sa touno sus de pieloun de pèiro, enfin tout ço qu'au mas poudié lis interessa.

Louïso, elo, semblavo camina dins l'estàsi. Quand fuguerian à l'ort dins lou tèms que ma maire parlavo emé la siéuno e cuié à si sorre quàuqui pero burrado, nous erian, nous-àutri dous, asseta sus la parabando de la vièio pouso-raco.

- Fau que vous digue eiçò, me faguè tout-d'un cop madamisello Louïso. Vous souvèn pas, moussu, d'uno pichoto raubo, uno raubo de mousselino, que vosto maire vous pourtè, quand erias en pensioun à Sant-Michèu de Ferigoulet.

- Si fe: pèr jouga 'n role dins Les enfants d'Édouard.

- Eh! bèn, aquelo raubo, moussu, èro ma raubo.

- Mai vous l'an pas rendudo, coume un nèsci ié faguère .

- Oh! si, diguè 'n pau nèco... Vous ai parla d'acò, iéu, coume d'autro causo.

E sa maire la sounè: — Louïso!

La jouvènto me pourgiguè sa man jalado; e, coume se fasié tard, s'empartiguèron pèr soun mas. Vue jour après, eiça vers la toubado d'ou jour, vaqui mai au lindau madamisello Louïso aqueste cop acoumpagnado soulamen d'uno amigo:

- Bon vèspre! dis, venian vous croumpa quàuqui liéuro d'aquéli pero burrado que nous faguerias tasta l'autre jour à voste jardin.

- *Assetas-vous, madamisello, ma maire ié diguè.*

- *Oh! noun! dis, sian pressado, que tout-aro vai èstre niue.*

E lis acoumpagnère, iéu soulet a questo fes pèr ana cueie li pero. L'amigo de Louïso, uno Sant-Roumierenco que ié disien Courrado, èro uno bello chato à como negrinello aboundouso, anelado, souto soun riban arlaten, que la damiseleto touto gènto que siguèsse, imprudènto fuguè d'adurre em' elo pèr coumpagno. Au jardin, uno fes à l'aubre, iéu, coume i'averave uno branco un pau auto, Courrado, enarquibant soun jougne reboumbet e levant si bras nus, si bras redoun, foro di mancho, se meteguè à cueie. Mai Louïso, touto palo:

- *Courrado, dis, tu, cueie, e chausisse li maduro.*

E, coume se voulié me dire quaucarèn s'escartant emé iéu, qu'ère deja treboula (sènsò bèn saché pèr quinto), anerian pas à pas, dins un rode de ciprès ounte i'avié 'n banquet de pèiro. Aqui, iéu embarrassa, elo que me bevié, nous asseterian contro, e:

- *Frederi dis, l'autre jour, vous parlave d'uno raubo qu'à l'age de vouunge an, iéu, vous aviéu prestado pèr jouga la tragèdi à Sant-Michèu de Ferigoulet... Avès bèn legi l'istòri de Dejaniro e d'Ercule?*

- *O, faguère en risènt, emai de la tunico que la bello Dejaniro dounè au paure Ercule e que ié brulé lou sang.*

- *Ah ! diguè la jouvènto, vuei es bèn lou rebous: car aquelo raubeto de mousselino blanco que vous avié touca, que vous avié revesti... Quand iéu la meteguère mai, à parti d'aqui vous amère... E, me n'en vougués pas d'a questo declaracioun, que vous dèu parèisse estranjo, que vous dèu parèisse folo, ah! me n'en vougués pas! elo countuniè 'n plourant, car aquéu fiò divin, aquéu fiò que me vèn de la raubo fatalo, aquéu fiò, Frederi, que me rënd coumbourido, l'aviéu tengu jusquo aro despièi belèu sèt an acata dins moun cor!*

Iéu, ié poutounejant sa maneto febrouso, pèr responso vouliéu ié faire uno brassado, mai elo, douçamen me repoussant:

- *Noun, dis, poudèn pas saupre, Frederi, se lou pouèmo que iéu n'ai fa lou proumié cant aura jamai uno seguido... Vous laisse. Penserés à ço que vous ai di. E coume siéu d'aquéli que se desdison pas, quinto que fugue la responso avès en iéu uno amo que s'es dounado pèr toujours.*

S'aubourè, e, courrènt vers Courrado sa coumpagno:

- *Vène lèu, dis que pesen e que paguen li pero.*

E 'm' acò rintrerian. Reglèron, s'enanèron, e iéu, lou cor en oundo, cherebiha, entrebouli d'aquelo aparacioun de chato, que me fasien, caduno, ligueto à sa façoun, long-tèms, i darrié rai dóu jour fali, alin, regardère, entre lis aubre, s'envoula li tourtouro. Mai, tout abeluga, tout urous que fuguèsse, lèu, en m'eisaminant, iéu me veguère dins l'embroi. Lou Pervigilium Veneris a bèu dire:

*Que deman ame, aquéu qu'amè jamai,
E quau amè, que deman ame mai,*

Mai l'amour se coumando pas. Aquelo valènto fiho, armado soulamen de soun vierjun e de sa gràci, poudié bèn, dins sa passioun, crèire empourta la vitòri. Poudié bèn, charmanto qu'èro e charmado elo-memo pèr soun long pantai d'amour, crèire, counfourmamen à la dicho de Dante,

Amor ch'a null' amato amar perdona,

qu'un jouvènt coume iéu, isoula dins un mas, à la flour de soun age, devié d'emblado trefouli à soun proumié roucoulamen. Mai l'amour estènt lou doun e l'abandoun de tout noste èstre, n'es-ti pas vrai que l'amo, quand se sènt perseguido pèr èstre afielatado, fai de fes coume l'aucèu que fugis lou sambé? E n'es-ti pas vrai tambèn que lou nadaire, au moumen de cabussa dins un gourg d'aigo founso, a toujours un passage d'aprensioun istintivo? Es toujours que, davans la cadeno de flour, davans li roso embaussemento que se durbien à iéu, iéu de-retenoun i'anave; e la counfidènto, l'autro, que, touto à soun devé d'amigo devouado, semblavo refugi moun abord, moun regard, iéu me sentiéu pourta, sènsò lou voulé, vers elo. Car se fau tout dire, vès en aquel age, iéu,

m'ère retipa 'no idèio e de l'amanto e de l'amour touto particuliero. O, m'ère imagina qu'à tèms o tard rescountrariéu, quauco part, en terro d'Arle, quauco superbe masiero pourtant coume uno rèino lou coustume arlaten, galoupant sus soun ègo, un fischeiroun en man, dins li ferrado de la Crau, e que, long-tèms pregado pèr mi cansoun d'amour, un bèu jour se sarié leissado adurre à noste mas, pèr ié regna, coume ma maire, sus un pople de pastre, de gardian, de bouié e de magnanarello. Semblavo que deja ravassejave ma Mirèio, e aquelo vesion d'un tipe de bèuta, d'un carnen pouderos, qu'en iéu deja grouavo, sènso que lou pousquèsse ni ausèsse avoua, pourtavo grando nouiso à la pauro Louïso, damiselenco trop pèr coumpli moun pantai. E alor, entre elo e iéu, s'engagè 'no courrespoundènci, o pulèu un escàmbi d'amour e d'amistanço, que durè mai de tres an (tout lou tèms que restère à z-Ais): iéu, poulidetamen, abundant dins soun feble, pèr la destalenta, se poudiéu, à cha pau; elo, de mai en mai adoulentido e fèrmo, me trasènt, de letro en letro, sis adiéu desespera... Veici, d'aquéli letro, la darriero que reçaupère. La reprouduse talo qualo:

- N'ai ama qu'uno fès, e mourirai, te jure, emé lou noum de Frederi grava tout soulet dins moun cor. Que de niue blanco, ai, iéu, passado en sounjant à moun mau-sort! Mai aièr, legissènt ti counsoulacioun vano, me faguère tant vioulènci pèr reteni mi plour que lou cor me faliguè. Lou medecin diguè qu'aviéu la fèbre, qu'èro d'agitacioun nervouso, que me falié lou repaus. La fèbre! m'escrièrè, ah! fuguèsse-ti la bono!

- E deja me sentiéu urouso de mourir, pèr ana t'espera eilavau ounte ta letro me douno rendèsvous... Mai, escouto, Frederi, d'abord qu'acò 's ansin. Quand te diran, e, vai, n'i'aura pas pèr long-tèms, quand te diran que iéu aurai quita la terro, douno-me, te n'en prègue, uno lagremo e un regrèt. I'a dous an, te faguère uno proumesso: èro de demanda, tóuti li jour, à Diéu, que te rendeguèsse urous, perfetamen urous... Eh! bèn, i'ai jamai manca, e ié sarai fidèlo jusqu'à moun darriè badai. Mai tu, o Frederi, te lou demande en gràci, quand, en te permenant, veiras de fueio jauno barrula sus toun passage, pènso un pau à ma vido, passido pèr li lagremo, secado pèr la doulour. E, se veses un riéu regouleja douçamen escouto soun plagnun e te dira coume t'amave. E, se quauque auceloun te flourejo de l'alo prèsto l'auriho à soun gasai, e te dira, paureto, que siéu toujour emé tu. O Frederi, te prègue, óublides jamai Louïso!

Vaqui l'adiéu suprème, sagela de soun sang, que me mandè la vierginello, em' uno medaieto de la Vierge Mario, poutounejado pèr elo, dins un pichot porto-fueio de velout cremesin, ounte avié sus la cuberto, emé soun péu castan, brouda mis inicialo au mitan d'un brout d'èurre.

*Iéu lou clot d'èurre me farai,
T'embrassarai.*

Ah! pauro Louïseto! A quauque tèms d'aquí, prenguè lou velet de mourgo, e mouriguè, pecaire, gaire d'annado après. Iéu! encaro esmóugu, au bout de tant de tèms, pèr la malancounié d'aquel amour nebla, d'aquel amour denantoura, o Louïso, te counsacre aquest pietadous remèmbe, que semounde à ti Mane, trevant belèu à moun entour. La vilo d'Ais, cap de justico (coume disien antan), ounte erian adounc vengu pèr studia lou Drech escri, en resoun de soun passat de capitalo de Prouvènço e de ciéuta parlamentàri a 'n renoum de gravita e d'auturouso cap-tenènço, que semblarien au contro dóu brinde prouvençau. Lou grand èr que ié dounon la souloumbrado de soun Cours, si font mounumentalo e sis oustalas noble, pièi lou fube d'avoucat, de magistrat, de proufessour, de gènt de raubo de tout biais que rescountras dins si carriero, countribuisson proun à soun aspèt soulenne, pèr pas dire frejas. Mai, dóu-mens de moun tèms, acò noun èro, qu'en surfàci. E dins aquéli Cadet d'Ais, i'avié, se me rapelle, uno umour famihiero, uno alegreta de raço, que tenien, aurias di, di tradicioun leissado pèr lou bon rèi Reinié. Avias de counseié, de presidènt de court que, pèr s'espaceja, dins si saloun, dins si bastido, toucavon lou tambourin. D'ome grave, coume lou dóutour d'Astros, fraire d'un cardinau, legissien à l'Acadèmi de coumpousicioun siéuno en gaio lengo de Prouvènço. Maniero coume uno outro de manteni lou culte de l'amo nacionalo e que jamai calè dins Ais, car lou comte Pourtalès, un di grand juriscounsulte dóu Code Napouleon,

n'avié-ti pas escri en prouvençau uno coumèdi! E moussu Diouloufèt, un bibliotecari de l'Ateno dóu Miejour (coume Ais de fes se noumo), n'avié-ti pas canta, souto Louis XVIII, lou pouèmo di Magnan? Moussu Mignet, l'istourian, l'academician ilustre, venié tóuti lis an à-z-Ais, pèr jouga i bocho, e avié fourmula meme aquesto massimo: — Que i'a rèn de meïour pèr reviscoula 'n ome coume d'ana au soulèu, de parla prouvençau, de manja la brandado e, tóuti li matin, de faire uno partido i bocho.

Moussu Bourèly, un ancian proucurour generau, intravo dins la vilo à chivau, engueta coume un riche toucadou, coundusènt fieramen un rai de porc anglés. E d'èu li gènt disien: — N'es pas pourqué quau si porc meno.

L'endeman de Nouvè, anavian à Sant-Sauvairè ausi li Plang de Sant-Estève, recita 'n prouvençau (coume encaro se fai) pèr un canoungè dóu chapitre. E, pèr li Rèi, s'eisecutavo dins aquelo catedralo (coume encaro s'eisecuto), em' uno poumpo espetaclouso, lou novè De matin, ai rescounfra lou trin. Au Sant-Esperit, li damo venien entèndre pèr plasènço li prone prouvençau de l'abat Emery, e aquéli dóu grand mounde, pèr pas leïssa 'svali li galànti coustumo, quand venié Carnava e lou tèms di serado, se fasièn tintourla dins de cadiero pourtantino, acoumpagnado de fa-lume, que pièi en arribant, tuavon si pegoun à l'amoussouer di porge. Pas rare que noun i'aguèsse, au courrènt de l'ivèr, quauque gros raubatòri, coume aquèu que se faguè, d'uno jusiolo subre-bello emé moussu de Castihoun, qu'avié sachu despèndre bourgalamen uno fourtuno en estènt Prince d'Amour i Jo de la Fèsto-de-Diéu Aquéli Jo, perqué n'en parle, aguerian l'oucasioun, dins noste sejour à-z-Ais, de li vèire sourti, crese, pèr la darriero o l'avans-darriero fes: lou Rèi de la Bedocho, l'Abat de la Jouvènço, li Tirassoun, li Diable, lou Ga, la Rèino Sabo, subre-que-tout li Chivau-frus, emé soun rigaudoun que Bizet a culi pèr l'Arlésienne de Daudet,

*Madamo de Limagno
Fa dansa lei Chivau-frus:
Li douno de castagno,
Dison que n'en vouelon plus*

*E danso, o gus! e danso, o gus!
Madamo de Limagno Fa dansa lei Chivau-frus.*

Se nous impressiounè, aquelo respelido dóu passat prouvençau emé si vièii joïo naïvo e tresanado, poudrias un pau lou vèire au cant desen de Calendau, ounte lis avèn descricho talo que li veguerian.

Intéressant Aix dans les *Memòri e Raconte*, nous signalons le récit du Roumavàgi dei Troubaire qui se dans notre ville le 21 août 1853, sur l'initiative du félibre Gaut, précédant de moins d'un an la décisive réunion des Sept de Font-Ségugne (21 mai 1854), c'est-à-dire la fondation officielle du Félibrige.

Au surplus, le volume est un livre qu'il faut lire en entier, comme tous les livres de Mistral. Il ne s'y trouve pas un mot de théorie, pas un exposé dogmatique, pas la moindre thèse plus ou moins habilement présentée et soutenue, et cependant, sa lecture achevée, on se sent comme imprégné de la doctrine provençaliste : on la comprend, on la raisonne, on est armé pour la défendre, on est disposé à la mettre en pratique. Elle se dégage des faits et du récit, naturellement, spontanément, sans effort. Quel plus bel éloge pouvait-on faire des *Memòri e Raconte*?

Emile Ripert

1907 - Frédéric Mistral - Extrait de *Poètes et penseurs*

Frédéric Mistral

Quelle que soit leur part d'individualité créatrice, on peut établir l'origine et la filiation de la plupart des grands écrivains. M. de Hérédia est né de Leconte de Lisle. Leconte de Lisle est né de Victor Hugo. On retrouve dans Chénier et dans Vigny les commencements même de Victor Hugo. Le Lamennais de l'indifférence est fils de Rousseau par le style. Chateaubriand sort de Bernardin de Saint-Pierre, Bernardin de Rousseau, Rousseau de Richardson et de Montaigne, Montaigne d'Amyot et de Sénèque, Pascal lui-même descend de l'admirable Guès de Balzac qui avait fixé avant lui la langue, sinon le style, des *Pensées*. A partir de Ronsard, prosateurs ou poètes, nos auteurs français peuvent être considérés comme les descendants d'une même famille, dont on pourrait tracer la généalogie, d'après la transformation et l'évolution des procédés d'écrire.

Le chancre de Calendal, du Rhône et de Mireille est un des rares artistes qui n'ont eu dans leur propre langue ni prédécesseur ni modèle. Sa place est à part, aussi bien dans la littérature provençale que dans la littérature française, puisqu'il relève des deux par son texte et par sa traduction; et c'est pour cela que cette physionomie est si séduisante, au point de vue de l'analyse esthétique et des explications d'art. Montrer en quoi consiste son génie; expliquer sa valeur à ceux qui ignorent sa langue; faire, pour ainsi dire, toucher du doigt la signification et la grandeur de ce talent; il m'a semblé qu'une telle étude serait bien accueillie du public. Mistral est toujours d'actualité. Sa gloire n'est plus seulement provençale, elle est française, elle est européenne. En Allemagne, la patrie de l'érudition effrénée, qui a connu avant nous nos épopées du moyen âge et qui étudiait le provençal avant la renaissance félibréenne, il existe une chaire publique où l'on commente Mireille! La célébrité de Mistral est universelle. Ceux-mêmes qui n'ont pas lu ses œuvres savent que ce nom est celui d'un grand poète. On lui a offert d'être de l'Académie, la musique de Gounod a popularisé le meilleur de ses poèmes, si bien qu'aujourd'hui, grâce à cette renommée victorieuse, les deux langues sœurs ont fraternisé, se sont réconciliées et Mireille est définitivement naturalisée française.

Nous laisserons de côté, dans cette étude, le rôle et l'influence exercés par le grand écrivain méridional sur le mouvement de la renaissance de la langue provençale et sur l'éclosion des nombreux poètes engendrés par sa féconde initiative. Nous nous bornerons à analyser le génie de Mistral dans sa substance la plus intime; nous essayerons de montrer par quels secrets de facture, par quels procédés inconscients est arrivé à l'expression parfaite de l'art; en quoi consiste la force intérieure et continue de son inspiration, l'éloquence profondément simple de sa vision de la nature et des êtres, ce qui constitue chez lui le peintre supérieur et le narrateur inimitable. Nous négligerons les considérations secondaires et les points de vue généraux, déjà traités maintes fois, les alentours et les milieux qui ont provoqué de Calendal et de Mireille, pour nous renfermer dans l'unité d'un examen plus technique, dont la critique littéraire a le tort de trop souvent s'écarter. C'est l'artiste que nous voulons étudier et non le chef d'école, et l'écrivain plutôt que le savant, car il y a aussi chez Mistral un savant, l'auteur du Dictionnaire provençal, digne d'un Estienne ou d'un Littré. Le caractère spécial de l'œuvre de Mistral, c'est qu'elle n'est pas, en effet, uniquement une production d'art; elle contient de plus et elle a déterminé une véritable résurrection de la langue provençale. Cette langue, qu'il a maniée si superbement, elle était avant lui, on peut le dire, à peu près discréditée, et on ne la croyait plus capable de produire de grands poèmes comme aux anciens âges. Elle avait cependant enfanté la Chanson de la croisade contre les hérétiques d'Albigéois, une admirable épopée de 10 000 vers qui, dit Mistral lui-même, dans une note inédite que nous avons sous les yeux, si elle n'a pas l'élan et la tour populaire de la Chanson de Roland, a plus qu'elle la chaleur récit, la couleur, l'accent du vrai, la splendeur homérique des batailles et la pitié pour la cause vaincue. C'est une œuvre de témoin oculaire plus que de littérature, mais c'est une œuvre palpitante de vie, de conscience nationale et hors de toute convention. L'ancienne langue provençale

a eu ses romans exquis comme *Jaufre*, *Flamenca* autres poèmes de tout genre qui, détruits par le temps ou par un long dédain, sont exhumés peu à peu par les philologues.

Cette belle langue, négligée depuis des siècles, Mistral l'a tout d'un coup miraculeusement vivifiée; a reconquis ses droits; on confond plus avec les patois provinciaux, et les œuvres qu'elle a engendrées ont mérité d'être, en quelque sorte, considérées comme des branches nouvelles de notre littérature nationale française. C'est peut-être la plus saisissante originalité de Mistral d'être arrivé à créer une langue en voulant créer une œuvre.

Cette considération seule suffirait pour placer l'auteur de *Mireille* dans un rayonnement supérieur à tous les mérites. Ceux qui, comme nous, peuvent suivre dans le génie des mots la portée de sa restauration linguistique et qui ont étudié de près l'école des talents nouveaux qu'a suscités son exemple, ceux-là ont pour Mistral des motifs d'admiration invincibles, et trouvent naturel qu'on l'ait appelé à la fois un Homère et un Littré. Par sa liberté de tournures, par sa force native et son réalisme hardi, par ses mots composés grecs et latins, par sa couleur populaire et son identité d'images, enfin par la facilité avec laquelle elle se prête à la création individuelle, la langue provençale offrait des ressources de renouvellement et de rajeunissement que Mistral a exploitées avec une science et une intuition incomparables. Je ne connais que l'espagnol qui l'emporte sur elle. La ressemblance de l'espagnol, qui allie la douceur italienne à la rudesse arabe, avec le provençal où fourmillent des proverbes qui eussent passionné Sancho, est une chose extrêmement frappante; et les Provençaux seuls peuvent se faire une idée du chef-d'œuvre que serait *Don Quichotte* traduit dans leur propre langue. Cet idiome du peuple, parlé par les paysans, Mistral le connaissait et le parlait aussi, sans doute; il vivait avec le peuple, au milieu des travaux des champs, en communication directe avec le langage et les mœurs rustiques; mais Mistral parlait aussi français; et, comme il n'était ni cultivateur ni ouvrier, mais un avocat et un monsieur, on lui a reproché de s'être assimilé facticement la langue qu'il a employée et d'avoir écrit en provençal par dilettantisme de lettré, à peu près comme Balzac écrivait le vieux français des Contes drolatiques. Nous avons voulu savoir ce que Mistral pensait de ce reproche, et voici l'explication qu'il a bien voulu nous adresser:

— Elevé dans une famille de propriétaires ruraux qui ne parlait que le provençal, dans un village et une région où l'on parle que cette langue, au milieu d'illettrés qui la parlaient d'instinct et dans toute sa richesse de locutions traditionnelles, je n'aurais pas été un homme, ni surtout un poète, si, pour quelques années de collège et de leçons banales, j'avais dépouillé ma nature et toute cette masse d'impressions ambiantes où mon âme se baignait.

— Cinq ou six ans de classes au lycée d'Avignon et trois ans d'étude libre à la Faculté de droit d'Aix n'étaient pas suffisants pour me passer au laminoir.

Au contraire, cette accointance avec des fils de bourgeois qui, parce qu'ils parlaient plus aisément que moi, semblaient le prendre de haut avec mes façons rustiques, ne fut pas sans choquer ma fierté enfantine de Provençal intact; et cet orgueil de race, si peu raisonné qu'il fût, me rendit patriote et revendicateur. Et, dès l'âge de douze ans, pour affirmer ma résistance à l'assimilation de l'instruction officielle, je rimais en provençal.

— Ma rencontre avec Roumanille, quelques années après, me trouva donc tout prêt à marcher avec lui; et dévoré du désir de relever ma caste (pour moi, c'étaient les paysans, les hommes de la terre, comme ils s'appellent entre eux) par la réhabilitation de son parler naturel, je fus heureux de recevoir, d'un poète provençal qui déjà faisait ses preuves, la certitude de ne pas me bercer d'une illusion. Ce ne fut donc qu'exceptionnellement, en 1848, sous le coup de l'enthousiasme qui enivra toute la jeunesse, que j'écrivis en français deux ou trois chants politiques.

C'est encore le désir, la passion patriotique de restaurer l'honneur de mon peuple et de ma race par l'exposé scientifique de son langage national, qui me fit entreprendre la formidable tâche du Trésor

du félibrige ou Dictionnaire de la langue parlée dans le Midi, je voulais par là même forger un instrument pour les ouvriers de la Cause.

On s'explique maintenant la facilité avec laquelle Mistral s'est assimilé le langage provençal au point d'écrire avec le relief, la saveur de terroir, l'authenticité indigène des mots les plus expressifs; comment l'usage du français n'a pas décoloré sa langue natale, et par que l'élan de vocation naturelle il a transformé un instrument trivial en un littéraire exquise. Evidemment son entreprise n'eut rien de prémédité. Cette métamorphose s'est plie par un entraînement spontané.

— Bête comme un génie, disait Duclos, qui, pour son compte, jours de l'esprit. Lorsqu'on étudie les causes déterminantes, les germes et les milieux qui expliquent les auteurs, il reste toujours une clef à trouver, un mystère à éclaircir, le dernier pourquoi de leur talent et de leur tournure d'esprit; et, plus l'auteur a de génie, plus l'énigme devient impénétrable, j'allais dire divine.

En essayant d'élucider les procédés et la filiation de Mistral, il serait injuste d'oublier la part d'influence qu'ont eue les encouragements du poète avignonnais Roumanille sur la direction du maître provençal. C'est Roumanille qui le conseilla, le devina et lui inspira l'idée du mouvement de restauration dont Mireille devait donner le signal, en le décidant à écrire des vers provençaux et non des vers français. Cette influence d'un homme compétent, expert dans son idiome et lucide dans son art, ne diminue pas l'originalité et l'initiative de Mistral. Si les exemples de poésies indigènes étaient nombreux avant lui, personne, pas même Roumanille, auteur délicat des *Oubreto* en vers et des *Margarideto*, n'avait encore réussi à ennoblir une langue qui ne semblait faite que pour les facéties et les galéjades. Mistral a eu des divinateurs, mais non pas des précurseurs. Son innovation lui est personnelle et sa gloire reste intacte.

Mais ce n'est pas assez d'avoir écrit des chefs-d'œuvre dans une langue condamnée aux productions médiocres, Mistral, son monument achevé, a réuni les matériaux dont il s'était servi, et, canalisant sa source pour que tous y puissent boire, il a publié son Dictionnaire provençal-français, fruit d'un labeur et d'une investigation qui ont duré des années. C'est une œuvre qui suffirait à l'honneur d'une vie littéraire, une compilation qu'on ne remplacera pas, dont le profit dépasse la portée d'une utilité départementale et que les savants consulteront toujours, lorsqu'ils voudront étudier l'histoire étymologique comparée des deux langues parlées sur notre territoire. Le travail que Littré a fait pour le français, Mistral l'a fait pour le provençal, avec autant de recherche, de scrupule et de minutie. Tous les mots s'y trouvent dans leurs différentes acceptions et leurs diverses citations à travers les auteurs et les dialectes régionaux. La science et l'autorité de ce répertoire ont placé Mireille dans une position inattaquable de sincérité, du moment que l'auteur donnait au public les moyens de contrôler l'instrument qu'il avait employé.

Le succès de Mireille, le chef-d'œuvre de Mistral, on le sait, ne vint pas de Paris, et c'est la publicité de la capitale qui servit cette fois la cause de la décentralisation. Le public provençal se montra d'abord rebelle à cette tentative de restauration littéraire, tant il avait pris l'habitude de mépriser sa propre langue. Les Méridionaux hésitèrent à adopter Mireille et, même aujourd'hui le félibrige laisse une partie des lettrés de ce beau pays encore bien sceptiques et souriants. A ce propos, on a accusé Mistral d'avoir créé sa langue, inventé ses mots, écrit un provençal qu'on ne parle pas. L'auteur de Mireille a toujours protesté contre ce reproche, et voici de nouveau ce qu'il nous écrit, à ce propos:

Dans toute mon œuvre, assez variée pourtant assez considérable, je n'ai pas inventé un seul mot, respectueux que j'étais, que je suis encore du génie de ma langue et de son critérium, qu'est l'usage populaire. Il n'y a qu'à feuilleter mon Dictionnaire pour voir à toutes les pages que nos dialectes encore vivants sont d'une richesse extraordinaire pour qui sait les fouiller, c'est une forêt vierge, et il est bien plus simple, plus facile surtout, de cueillir une fleur que d'en inventer une. Qu'on lise *Mirèio* devant n'importe quel paysan du pays d'Arles, ou même de Provence, et l'on verra si ma

langue n'est pas toujours comprise sentie et goûtée. Il n'y a que les citadins, les francihots et les moussus, qui soient embarrassés par certains mots de nos campagnes.

Cet essai, que Mistral demande, a été fait maintes fois et les applaudissements les plus lucides ont toujours accueilli les lectures publiques des œuvres de Mistral. J'ai, pour ma part, lu au fond d'un village de Provence, à une vieille femme du peuple, trois chants de Mireille. Non seulement elle comprit, mais certains termes que je ne saisisais pas furent salués par elle d'un sourire d'admiration, comme d'anciennes connaissances.

— Oh! les vieux mots! disait- elle. Où va t-il les dénicher? Mon père les disait autrefois... Aujourd'hui nous ne parlons plus si bien. Attendez, ça veut dire...

Et elle me donnait la signification du mot même qu'avait traduit Mistral. Le seul inconvénient qu'offre la tentative d'une restauration littéraire de la langue provençale, c'est que cet idiome n'a pas d'unité, et qu'on ne le parle pas de la même façon à Avignon, à Toulon ou à Marseille. Il y a des différences, non de construction, mais de mots, dont quelques-uns, comme *mas*, ne dépassent pas la vallée du Rhône L'avenir de la tentative d'unification linguistique poursuivie par le félibrige, avec l'appui glorieux de Mistral, est une question dont l'examen nous entraînerait trop loin.

La traduction de Mireille et la publication du dictionnaire ont prouvé que Mistral connaissait aussi profondément le provençal, sa langue natale, que le français de ses habitudes et de genre. Dans sa jeunesse, disions-nous, il a débuté par des vers français insérés dans divers journaux de province, à l'époque où il cherchait l'orientation que lui révéla la lecture des poésies Roumanille. Mistral aurait-il été un bon poète français? Je ne le crois pas. Comme tous les hommes exceptionnels, malgré ses premières hésitations, il n'a pas choisi sa voie, on imagine difficilement qu'il eût pu être autre chose que ce qu'il est. Poète français supérieur ses ouvrages n'eussent pas été plus lus, ne lui eussent pas attiré plus de réputation; et c'est précisément un auteur de nationalité française, une originalité rare d'être arrivé à être célèbre au rebours des autres, non par son texte, compris d'un petit nombre, mais par une traduction. Il est vrai que cette traduction dégage une véritable saveur d'exotisme. Cela a l'air de se passer à l'époque des patriarches, dans quelque contrée lumineuse d'Orient. Il est regrettable qu'il n'y ait pas plus d'artistes qui consentent à devenir traducteurs. Nous tiendrions alors l'idéal des traductions: un auteur expert dans les deux textes et qui s'interprète lui-même Mais ne nous attardons pas dans cette question de langue et de traduction qui, à elle seule, mériterait une étude; contentons- nous d'examiner la valeur intrinsèque de l'œuvre de Mistral et les caractères particuliers de son génie.

Un dernier point reste à éclaircir avant d'aborder cette étude du talent de Mistral. Lamartine passe pour avoir signalé le premier, en 1859, le poème de Mireille, auquel l'auteur avait travaillé sept ans. Voici, pour être juste, la vraie mise au point. Le poète Adolphe Dumas, qui était de Cabanes, village voisin de Maillane, étant venu voir Mistral en 1858, avait lu Mireille en manuscrit. A la suite de cette lecture et après l'impression du poème, il écrivit les lignes suivantes dans la Gazette de France: — *La Gazette du Midi* a déjà fait connaître à la *Gazette de France* l'arrivée à Paris du jeune Mistral, le grand poète de la Provence Qu'est-ce que Mistral? On n'en sait rien: on me le demande, et je crains de répondre des paroles qu'on ne croira pas, tant elles sont inattendues, dans ce moment de poésie d'imitation qui fait croire à la mort de la poésie et des poètes.

L'Académie française viendra dans dix ans, selon son habitude, consacrer une gloire de plus, quand tout le monde l'aura faite. L'horloge de l'institut a souvent de ces retards d'une heure avant les siècles, mais je veux être le premier à Paris qui aura découvert ce qu'on peut appeler dès aujourd'hui le Virgile de la Provence, le pâtre de Mantoue arrivant à Rome avec des chants dignes des Gallus et des Scipion.

On a souvent demandé pour notre beau pays du Midi, deux fois romain, romain latin et romain catholique, le poème de sa langue éternelle, de ses croyances saintes et de ses mœurs pures. J'ai le

poème dans les mains, il a douze chants, il est signé Frédéric Mistral, du village de Maillane, et je le contresigne de ma parole d'honneur, que je n'ai jamais engagée à faux et de ma responsabilité, qui n'a que l'ambition d'être juste.

L'accueil fait par la presse fut triomphal sur toute la ligne. H. d'Audigier (Patrie), Louis Jourdan (Le Causeur), Paul d'Ivoi (Messenger de Paris), Arm. de Pontmartin (Union), Jules de Saint-Félix (Courrier de Paris), Barbey d'Aurevilly (Le Pays), Taxile Delord (Le Siècle), Louis Ratisbonne (Journal des Débats), Clém. Caraguel (Opinion nationale). Pierre Véron (Charivari), Hip. Lucas (Le Siècle), L. de Wailly (Illustration), Alb. Second (Univers illustré), firent coup sur coup des comptes rendus superbes et, pour commencer, Lamartine consacra à Mireille 80 pages de son quatrième Entretien de littérature. C'est Reboul de Nîmes et Adolphe Dumas qui avaient recommandé à Lamartine la lecture du volume.

Une simple lecture de Mireille suffirait à nous indiquer dans quels ouvrages Mistral est allé puiser sa tournure d'esprit initiale et ses premiers procédés d'écrivain, s'il n'avait avoué lui-même quels ont été au début ses auteurs de prédilection. Bien que son talent diffère essentiellement de celui d'Homère, c'est dans Homère et son imitateur Virgile qu'il a découvert l'écho direct de ce qu'il voyait et de ce qu'il sentait. Il nous dit qu'il y a reconnu les mœurs de son pays et qu'il a trouvé la Provence en lisant la Grèce.

Il fit de bonnes études et travaillant les classiques; mai malgré cette abondante culture, qui enrichit souvent l'esprit en le démarquant, on peut dire qu'il n'a gardé l'empreinte d'aucune trace torique et d'aucune espèce de littérature. Rien chez lui ne paraît voulu; il n'a jamais l'air d'exploiter un procédé; jamais il ne s'applique à avoir du talent. C'est la simplicité la plus inconsciente et la plus sublime.

Oui, voilà le miracle: dans notre siècle de surmenage intellectuel, ce lettré français, écrivant en provençal, cet évocateur intense, cet artiste qui se dédouble est un primitif et un antique. Il n'est pas l'homme de son temps, où le talent, sous l'influence d'un dilettantisme à outrance et du renchérissement des écoles, a toujours quelque chose d'artificiel et de compliqué. Ce contemporain a l'air d'avoir deux mille ans. C'est à l'origine des civilisations, dans le mirage des légendes ou les bégayements de l'histoire que naissent les poèmes naturels, qu'ils soient tirés des faits héroïques ou de la vie patriarcale. C'est ainsi qu'a apparue l'Iliade et qu'ont été écrites nos Chansons de geste. Ici, c'est le contraire. Un poème naît quand la nationalité a disparu et que la langue est littérairement morte. Et quelle œuvre étrange, inattendue, même si on la compare aux poèmes anciens, puisqu'il faut traverser les siècles pour lui trouver des égaux! L'Iliade est un poème héroïque. Nos Chansons de geste sont des épopées féeriques ou guerrières. En dehors de certaines parties admirables de l'Odyssée, qui sont des résurrections très vivantes d'une époque; en dehors de certaines pages des Travaux et des Jours, d'Hésiode, et des Géorgiques, de Virgile, qui sont des œuvres techniques et descriptives, on chercherait en vain chez les anciens un vrai poème rustique. Au lieu des héros qu'on a chantés, Ulysse, Rolland, nous avons cette paysanne, la terre, les a deux jeunes gens en plein les mœurs intimes d'un Henriade, la Pucelle, de Chapelain Pharamond, Clovis, Childebrand, Moïse sauvé, la Dunciade, La Franciade, Jocelyn, la Légende des siècles sont des œuvres voulues, des œuvres de cerveau. Mireille est une production spontanée et de terroir. Mistral n'a même pas cherché le sujet Il a peint ce qu'il voyait sans songer, sans rien affiner; et par cela même, sa vision a été si forte, l'interprétation si étroite, la fusion si complète entre le tableau et le peintre, que toute une contrée s'est trouvée incarnée dans ce poème. Le Paradis perdu n'est pas l'Angleterre; la Messiade n'est pas l'Allemagne; malgré les allusions historiques qui datent l'ouvrage, la Divine comédie n'est pas l'Italie. Ce sont des productions qu'un autre poète eût pu écrire, mais Mireille, Calendal, le Poème du Rhône, c'est la Provence, rien que la Provence. A côté de cette idylle, Daphnis et Chloé n'a plus qu'une signification restreinte, et l'Hermann et Dorothee de Goethe n'est elle-même qu'une pastorale courte, où le génie a su mettre un peu de la vie qui manquait à Gessner. Quant aux bergeries françaises, elles n'ont pu s'élever qu'à Estelle et Némorin. Mireille, c'est

l'épopée domestique, l'œuvre locale-type, éternelle parce qu'elle contient la grande vérité humaine des caractères et passions. La répercussion d'un pareil livre devait dépasser la France, et l'auteur, qui croyait n'avoir qu'une peinture locale, a connu le plus universel des succès. Ces douzes chants vous remplissent les yeux; ils prennent des proportions énormes, comme ces lentilles grossissantes qui concentrent de près et diffusent de loin. La vibration qu'on en reçoit persiste en vous, et le souvenir quitte plus votre mémoire. La Provence vit là à travers une magie qui rend le trompe-l'œil absolu. C'est Mistral qui, le premier, a fait aimer la terre des pins odorants et des collines roses. Après lui, les félibres, dans leur langues natale, Alphonse Daudet, Arène, Aicard, dans leurs vers et dans leurs romans, ont repris la description des mœurs provençales; mais c'est dans Mireille, dans ce raccourci brûlant de soleil, que rayonnent pour la première fois le mirage du midi et la joie des cigales. La Provence entière est là avec ses veillées en plein air, sa vie rurale, les courses et les fêtes, la récolte des olives, le déconnage, les légendes de cours d'amour, ses sorcières de village, la pêche écumeuse, l'hivernage des troupeaux, les cavales et les gardians, le Rhône et les tambourins, les rivalités d'amants et les rendez-vous champêtres, les labourages, les moissonneurs, la Saint-Jean, les farandoles, les fenaisons, la Camargue, le Vaccarès, les saintes Marie miraculeuses, la Crau miroitante, Arles éblouissant, l'éternelle mer bleue, Saint-Trophime, la Madeleine, Saint-Maximin, la Sainte-Baume..... Que d'évocations splendides à travers cette histoire qui a fait couler tant de larmes! Une jeune fille éprise d'un pauvre enfant et allant mourir devant la plage d'or où les anges et les saintes montent dans le soleil avec le brouillard de la mer! Terre de Provence, seconde patrie française, Grèce de notre beau pays, ton peuple et tes paysages ne mourront plus.

Tu es désormais éternellement vivante dans la postérité. Le chant des cigales nous est venu au son d'une lyre qui ne se taira plus. La Mireille de Mistral est nôtre; elle est à tous; l'art a transfiguré son image; la musique d'un maître l'a amenée à Paris, où sa voix pure a enchanté les âmes. Les oliviers gris et les cyprès noirs, les maisons blanches sous le torrentiel soleil, les blés étouffants, les couchants de braise, l'or d'une lumière immortelle, les bois endormis dans les nuits mourantes, collines bleues comme des vapeurs, belles filles au profil grec, paysans bruns aux yeux d'aigle, villages sommeillant aux chants des coqs, terres parfumées comme des encensoirs, sécheresse des campagnes palestiniennes, plaines pierreuses broutées des chèvres, ruines violettes dans les crépuscules roses, abeilles bourdonnantes, vallons d'oliviers où se cachent les mas déserts, voilà les visions que se dressent à chaque page de Mireille, de Calendal, du Poème du Rhône. Mais tout cela n'est qu'un cadre, une sorte d'Orient charmeur. Ce qui éternise ce décor inoubliable, c'est, répétons-le, l'éternelle vérité que fait le sujet de Mireille. Comme Paul et Virginie, comme Roméo et Juliette, Mireille incarne l'amour vrai, l'amour qui s'ignore et qui s'avoue, la pudeur des premières confidences, la passion malheureuse, l'angélique fidélité d'une créature naïve, punie d'avoir aimé et heureuse d'en mourir. C'est la vie et la tendresse des humbles prise sur nature, telle qu'elle sera toujours à travers les différences des noms, des pays et des milieux. Il n'y a là qu'une histoire banale; mais tous les chefs-d'œuvres sont des lieux communs, et l'art se compose de généralité et non d'exception. Or, dans Mireille, les incidents, les péripéties, les caractères ont cette marque générale, cette humanité intérieure donnant à une œuvre une signification symbolique qui l'impose et la rend populaire. Dans un sujet épuisé et vieux comme la déclaration d'amour où l'idylle amoureuse, l'homme qui a trouvé cet aveu de Mireille est un artiste consommé:

— Comme un petit enfant qui pleure sans savoir pourquoi, dit-elle, j'ai quelque chose qui me tourmente. Cela m'ôte le voir et l'ouïr, Mon cœur en bout, mon front en rêve et le sang de mon corps ne peut demeurer calme.

— Peut-être, dit le vannier, est-ce la peur que votre mère ne vous gronde d'avoir mis trop de temps à cueillir les feuilles, comme moi, quand j'arrivais tard, déchiré, barbouillé comme un Maure, pour être allé chercher des mûres.

— Oh! non, dit Mireille, une autre peine me tient.

— Ou peut-être, dit Vincent, un coup de soleil vous a étourdie. Je sais une vieille, dans les montagnes des Baux, elle vous applique sur le front un verre plein d'eau, et aussitôt de la cervelle ivre les rayons conjurés jaillissent dans le cristal.

— Non, non! répondit la fille de Crau. Mais à quoi sert de t'abuser?... Vincent, Vincent, veux-tu le savoir? Je suis amoureuse de toi...

— Ah! que si jolie vous ayez la langue si méchante y a de quoi se jeter par terre d'étonnement. Quoi! vous amoureuse de moi? De ma pauvre vie encore heureuse n'allez pas vous jouer, Mireille au nom de Dieu! Ne me faites pas croire des choses qui, une fois là-dedans enfermées, seraient ensuite cause de ma mort. Mireille, ne vous moquez plus de moi!

— Que Dieu ne me reçoive jamais dans son paradis, s'il y a un mensonge dans ce que je dis! Va, croire que je t'aime, cela ne fait pas mourir Vincent! Mais si, par cruauté, tu ne veux pas de moi pour amante, ce sera moi que, malade de tristesse, ce sera moi qu'à tes pieds tu verras mourir.

— Oh! reprend- il, ne dites plus des chose pareilles. De vous à moi, il y a un abîme. Vous du mas des Micoules, vous êtes la reine, devant qui tout plie. Moi, vannier de Valabrègue, je ne suis qu'un vaurien, Mireille; un batteur de campagne...

On a eu raison d'appeler Mistral l'Homère provençal, en ce sens qu'il est poète à la façon de l'Odyssée et qu'il a chanté, comme Homère, sa patrie et les mœurs de son pays; mais ses procédés sont d'essence et de nature très différents. Homère est un descriptif réaliste continu, et il y a chez lui, qu'on me pardonne le mot, un photographe plastique d'un relief persistant. Chez Mistral la description est sobre, perdue dans la substance de l'œuvre, comme les nerfs dans la chair, et il est difficile de l'en sortir. Il peint par traits isolés, par touches rares, par des coups de lumière choisis:

— Mireille était dans ses quinze ans. Collines de Fontvieille et vous, plaines de Crau, vous n'en avez plus vu de si jolie. Le gai soleil l'avait éclosé. Son visage à fleur de joue avait deux fossettes Elle avait des tresses noires qui formaient des boucles, et sa poitrine arrondie était une pêche double et pas encore bien mûre.

Mistral est de la famille de Shakespeare, faisant dire à Cléopâtre parlant à son messager:

— Si tu m'apportes de bonnes nouvelles, je te donnerai mes veines les plus bleues à baiser et à Jessica:

— Regardez ce clair de lune qui dort sur ce banc. Je ne suis jamais gaie, quand j'entends une musique douce. Le ton de Mistral, vous ne le trouverez ni dans Goethe ni dans Horace, pas même dans Homère, malgré des ressemblances frappantes avec ce dernier, car il n'y a point de talent supérieur qui n'ait quelque chose d'Homère. Théocrite seul rappelle cette couleur particulière, cette simplicité incisive, ces jolis détails séparés, cette admirables fusion de la nature avec les sentiments humains.

A chaque instant, dans Mireille et Calendal, à travers les récits et les descriptions, l'élan jaillit, le souffle emporte la plume, l'auteur interpelle les êtres et les choses, et l'on sent que ce n'est plus le talent, mais l'âme qui écrit. Relisez la mort de Mireille, l'angoisse vous étreint, elle plane sur le récit, elle le prépare, elle l'accompagne. Avec quel art la nature et les larmes des choses dont parle Virgile sont étroitement mêlées! Il est des artistes qui se résument à la couleur; d'autres écrivent avec de l'imagination; d'autres seulement avec de l'esprit. Mistral écrit avec de la profondeur inconsciente et du retentissement involontaire. Un écho de Dante, le poète condensé par excellence, vibre dans ces strophes merveilleuses. Je relisais l'autre jour la fin de l'épisode de Françoise de Rimini dans l'enfer:

— En les entendant parler, je me sentis pris d'une telle pitié, qu'il me sembla que j'allais mourir, et je tombai à la renverse, comme tombe un corps mort.

Ne semble-t-elle pas tirée de l'Enfer, cette fin tragique d'Ourrias, que Mistral a écrite sur un ton de légende intraduisible? Ourrias l'assassin arrive la nuit aux bords du Rhône; le passeur le prend dans sa barque; mais le bateau s'enfonce, se cabre, va périr.

— Je ne puis plus maîtriser la barque! crie le pilote. Tu as tué quelqu'un, misérable!

— Moi? Qui te l'a dit? Que Satan, si c'est vrai, m'engloutisse dans l'abîme!

— Ah! poursuivit le pilote livide, c'est moi qui me trompe; j'oubliais que c'est la nuit de saint Médard. Tout malheureux noyé, des gouffres affreux, des tourbillons sombres, dans quelques profondeurs que l'eau l'ensevelisse, sur terre, cette nuit, doit revenir.... La longue procession déjà se

développe. Les voilà! Pauvres âmes éplorées! Les voilà! Sur la rive pierreuse, ils montent, pieds nus: de leurs vêtements limoneux de leur chevelure feutrée coule, à grosses gouttes, l'eau trouble. Dans l'ombre, sous les peupliers, ils cheminent, ils cheminent par files, un cierge allumé à la main. Oh! comme ils regardent les étoiles! Du monceau de sable qui les emprisonne en arrachant leurs jambes contractées; hélas! avec leurs bras bleuis, avec leurs têtes où la vase reste encore, ce sont eux que, tels qu'une tempête, heurtent le bateau de cette rude oscillation. Toujours quelqu'un de plus arrive et gravit avec ardeur la berge. Comme ils boivent l'air limpide, et la vue des Craux, et la senteur que vient des récoltes! et combien ils trouvent doux le mouvement, en regardant leurs vêtements pleuvoir... Toujours quelqu'un de plus monte de la voirie. Il y a des vieillards, des jeunes gens, des femmes, disait le maître de l'aviron.... Comme ils secouent la fange et l'horreur du vivier! des femmes décharnées et édentées; des pêcheurs qui cherchaient à prendre la lamproie et la perche, et qui aux perches et aux lamproies ont servi de pâture. Vois! contemple cet essaim que glisse, inconsolable, sur la grève... Ce sont les belles jeunes filles, les folles d'amour, qui se voyant séparées de l'homme aimé, de désespoir, ont demandé l'hospitalité au Rhône, pour noyer leur immense douleur. Vois-les! O pauvres jouvencelles! Dans l'obscurité diaphane palpitent leurs seins nus, avec un tel râle, sous l'algue qui les souille, que, de leur chevelure qui voile leur visage à longs flots, je doute encore si c'est l'eau qui ruisselle, ou les larmes amères. Le pilote ne parla plus. Les âmes tenaient une flamme à la main et suivaient, silencieuses et lentes, le rivage. Nous eussiez entendu le vol d'une mouche.... Maître pilote! mais, dans l'obscurité, ne vous semblent-ils pas en recherche? lui dit le camarguais, pris d'horreur et d'épouvante.

— Oui, ils sont en recherche.... Vois! infortunés! comme ils tournent la tête de toute part! Ils cherchent les bonnes œuvres et les actes de joie qu'ils semèrent, nombreux ou rares, à leur passage sur la terre. Dès qu'ils aperçoivent l'objet de leur espoir, de même qu'à la fraîche ivraie nous voyons les brebis courir, ils se précipitent; et, cueillie, entre leurs mains, la belle œuvre devient fleur; et quand pour un bouquet la moisson est suffisante, à Dieu ils montrent avec joie, et vers les portes de saint Pierre la fleur emporte celui qui l'a cueillie. Dans la gueule immense de la mort, tombés, la tête retournée, ainsi aux noyés Dieu lui-même donne un sursis pour se racheter. Mais sous la masse liquide du fleuve sombre, avant que l'aube se lève, en voilà qui retourneront s'ensevelir; renieurs de Dieu, mangeurs de pauvres, tueurs d'hommes, traîtres, troupeau rongé de vers. Ils cherchent une œuvre de salut, et ils ne foulent dans les graviers du fleuve que grands péchés et crimes, sous forme de cailloux où bronche leur orteil nu.

Non, Dante n'a rien de plus beau que cette magique peinture.

On le voit, c'est par la qualité et non par le nombre des coups de pinceau que l'auteur achève sa vision et tire ses effets. Nous n'avons plus guère d'exemples, dans notre littérature, d'un art aussi retenu et aussi sobre. Dans quel interminable empâtement M. Zola eût noyé ce morceau! Quelles pages, même les meilleures, eussent valu ces simples traits:

— Oh! comme ils regardent les étoiles!... Ils cheminent par files sous les peupliers, un cierge à la main!

Nulle part Mistral ne décrit pour le plaisir de décrire, et il serait difficile de trouver une peinture isolée dans ses poèmes. Même les purs tableaux la lutte d'Ourrias et de Vincent sont encore des raccourcis dialogués.

Une chose extrêmement frappante dans la poésie de Mistral, c'est la science avec laquelle il distribue et dose la couleur locale.

L'artiste disparaît; le milieu absorbe sa personnalité. Jamais un mot d'auteur ne sort de la bouche de ses personnages. Mistral n'existe plus; il s'est fondu dans l'âme d'autrui, et c'est bien là, je crois, la marque des grands créateurs. Ce trompe-l'œil n'est pas seulement saisissant dans la partie dramatique; mais même, comme narrateur confidentiel, quand l'écrivain prend la parole pour son compte, ses comparaisons et ses images sortent toujours du terroir. On ne rencontre cette fidélité de couleur locale, cette continuelle floraison du milieu à travers le sujet que dans les idylles de Théocrite, auquel Mistral est supérieur par le souffle et l'inspiration.

Derrière les bergers congratulateurs de Virgile, on entend vaticiner le poète latin. En dehors d'Homère, Théocrite et Mistral sont peut-être les seuls qui aient complètement disparu de leurs œuvres.

Jamais vous ne surprendrez l'auteur de Mireille en flagrant délit de transposition imaginative. Il y a toujours fusion absolue entre ce qu'il dit et ce qu'il voit:

— Il avait le teint brûlé comme une pierre d'église... Elle était rouge comme une lieuse de gerbes... Ses dents étaient des grains de sel de Berre... Vive comme une sauterelle sur un cep de vigne... La barque se secoue et se tord comme un serpent auquel un pâtre a rompu l'échine d'un coup de pierre..... Le rameur se ploya sur son banc comme un sarment de vigne.... Il resta interdit comme un oiseau fasciné qui tombe des nuages.... Le mont Ventoux se lève entre les montagnes comme un vieux chef des pasteurs qui regarde ses troupeaux.... La Crau est pleine de cailloux comme un buisson de petites prunes sauvages..... Vincent droit comme un roseau de Durance.... Couché dans l'herbe comme un chat sauvage.... Mireille belle comme le beau jour de Pâques..... La liqueur coula dans la tasse comme un fil d'or... Pendant que Nore chante, les jeunes filles au refrain partaient en chœur telles quand, d'une cigale, bruit la chanson d'été, toutes les autres reprennent en chœur..... Et les autres jeunes filles l'accompagnaient d'un penchement de tête comme les touffes de souchet qui, pendantes et dociles, se laissent aller ensemble au courant d'une fontaine.... La crinière des chevaux flotte comme les touffes des marais... Sa ceinture bariolée comme un dos de lézard.... Les mûriers sont pleins de filles comme un vol de blondes abeilles que le soleil égaye..... Je tords l'osier, dit Vincent à Ourrias. Je vais tordre ta gorge. Fuis ou, par saint Jacques! tu ne reverras plus tes tamaris. Tu n'as que la langue. Tu n'ôteras pas un âne de la lisière d'un champ..... Leurs flancs battent comme l'aile d'un ourtardeau... Leurs jambes s'arc-boutent comme les piles du pont du Gardon... Vincent bondit et rebondit autour de lui comme une trombe tourbillonnante.... Ourrias le saisit, le lance derrière l'épaule comme le blé avec la pelle.... Dans la mer lointaine et clapoteuse, elle voyait croître l'église blonde, comme un vaisseau qui cingle vers le rivage.

Isolées des phrases qui les entourent, ces comparaisons assidues peuvent sentir le procédé; mais elles répondent si bien au texte et au caractère des personnages, que leur continuité finit par donner une grande impression. Il fallait l'outrecuidance de Perrault pour critiquer dans Homère ce genre d'images locales, ou pour les défigurer dans des alexandrins bien peignés comme a fait Lamotte. Il n'y a pas, dans toute la littérature grecque et latine, un morceau plus grandiosement beau et d'une beauté plus antique que la moisson de Mireille. Quant à la mort de Mireille, c'est un récit inimitable

Une différence essentielle entre Homère et Mistral, c'est qu'Homère n'a presque pas de comparaisons courtes; toutes ont une queue, comme disaient les partisans des Modèmes, tandis que celles de Mistral sont presque toujours des raccourcis d'émotion et de douleur. Le secret d'une pareille facture échappera toujours à l'investigation de la critique la plus lucide. Quand on quitte ces pages, les yeux pleins de larmes, et qu'on veut casser ce talent, on songe à Shakespeare, au roi Lear, au sommeil de Juliette, au vieux Priam redemandant le corps d'Hector, à la mort de Virginie, aux scènes immortelles que l'art a fixées dans la mémoire des hommes; et la certitude vous vient que Mireille est bien certainement un chef-d'œuvre. C'est que Mistral n'écrit pas comme les autres. Il rappelle bien par endroits Hésiode et Homère, surtout Théocrite; mais il n'imité personne. Son œil, habitué aux espaces libres, voit les choses triées et choisies, les détails rares et frappants. Il n'accumule pas les coups de pinceau, et cependant le tableau est complet; il a le mot qu'il faut dire, le trait qui porte, le coup de pouce qui achève; il a ce qui ne s'apprend pas et ce qui est l'art.

Prenons, par exemple, cette comparaison de Mireille:

— Comme une orge appesantie par ses épis, tous se prosternent dans la poussière.. Changez appesantie par ses épis, l'image rentre dans les choses déjà dites, et nous aurons cette phrase sans relief:

— Ils se prosternent comme les blés qui ondulent. Ailleurs, le poète, comparant la poitrine de Mireille à une pêche double, ajoute: — et pas encore bien mûre, ce qui dégage toute la saveur de l'idée. Vincent pâle se dresse sur les orteils et crie de désespoir devant Mireille morte:

— Qu'ai-je fait à Dieu pour être si malheureux? Ai-je coupé la gorge à celle dont je tétai la mamelle? M'a-t-on vu allumer ma pipe, dans une église, à la veilleuse.

Et quand Mireille meurt, assise sur la terrasse de l'église:

— En ce moment tout était calme. On n'entendait sur la dalle que l'oremus du prêtre. Et la mer, à belles ondes, lentement venait se rompre, avec un long bruissement. C'est le soulignement d'un trait principal, l'art de pousser un détail qui produit cette intensité de sensation. Vouloir tout dire est un défaut des littératures en décadence. Dix pages ne sont pas plus évocatrices que dix lignes bien faites; et La Fontaine, remarquable par la qualité, sera toujours supérieur à ceux qui mettent leur talent dans la quantité. Le génie est simple; la sobriété est son instinct. Personne n'est forcé de dire beaucoup; il s'agit de dire peu, mais de donner de la valeur à ce qu'on dit. C'est en cela qu'excelle Dante. Chaque épisode de l'Enfer se détache et se groupe en bas-relief, grâce à la tournure, à la frappe spéciale des mots, dont le caractère disparaît malheureusement dans une traduction ordinaire.

L'art de la narration est donc chez Mistral d'une grande simplicité, et quelques lignes lui suffisent pour faire un tableau, précisément par l'effet total du trait à part, du trait isolé. Mireille, avec l'huile des oliviers, leur assaisonne un plat de fèves. Elle vint ensuite en courant le leur apporter de ses mains. Et ceci:

— Au donjon de ma tourelle, dit une jeune fille qui rêvait d'être aimée d'un prince, sans couronne ni mantille, avec mon prince j'aimerais à monter.

Seule, avec lui, ce serait une chose délicieuse que de perdre au loin sa vue, contre le parapet, coude à coude, appuyés.

Et ailleurs, la moisson: Les ardentes lieuses vite ramassaient les poignées d'épis et, vite, pressant la gerbe d'un coup de genou, la jetaient derrière elles.

Relisez le combat d'Ourrias:

— Fais ta prière!...

Et il le perce de son fer.

Avec un grand gémissement, le malheureux vannier roule de tout son long sur l'herbe. Et l'herbe ploie ensanglantée et, de ses jambes terreuses, les fourmis des champs font déjà leur chemin... On ne peut avec moins de mots accumuler une série de visions plus rapides et mieux montrer par un détail brusque l'allongement d'un corps mort. Un tel procédé de peinture est bien près d'être du génie, quand il caractérise une habitude d'écrire et qu'on le retrouve à chaque page d'un auteur. Voici le portrait de Vincenette:

— Les animaux de la rivière n'avaient pas plus peur d'elle que des joncs tremblants. Pauvrette! c'était la fille de maître Ambroise, Vincenette. Ses oreilles, personne encore ne les lui avait percées. Elle avait les yeux comme de petites prunes et le sein à peine enflé, épineuse fleur de câpre que le Rhône amoureux aimait à éclabousser.

Et ailleurs:

— Mireille était si jolie, que si elle allait à Arles, les jeunes filles de son âge se cacheraient en pleurant, car après elle on avait brisé le moule.

Ce don de grouper les sensations fortes atteint toute son éloquence, quand le poète décrit la nature. C'est là qu'apparaît la qualité essentiellement grecque et classique de son talent, notateur sobre et minutieux ou interpréteur au large des vastes paysages. Vincent passe la soirée à raconter sa vie à Mireille: — Ainsi s'écoulait la veillée. La charrette dételée projetait l'ombre de ses grandes roues non loin de là. De temps à autre, dans les marécages, on entendait tinter une clochette, et la chouette, qui rêve, au chant du rossignol ajoutait sa plainte.

Un mot suffit à Mistral pour évoquer la chaleur torride du Midi:

— Le soleil fait danser les galets de la Crau.

Homère seul a des paysages d'une largeur comme cette fin de jour sur le désert de la Crau:

— La Crau tranquille et muette. Au loin son étendue se perdait dans la mer dans l'air bleu. Les cygnes, les macreuses lustrées, les flamants, ailes de feu venaient de la mourante, le long des étangs, les dernières lueurs.

On croit lire du Théocrite, on entend Vincent supplier son père d'aller demander Mireille en mariage:

— Père, partez; allez au mas des Micocoules et vite, vite, à ses parents racontez tout, tel que c'est. Dites-leur qu'on doit se soucier de savoir si l'homme est honnête et non s'il est pauvre. Dites-leur que je sais biner, ébourgeonner les vignes, labourer les terrains pierreux. Dites-leur encore que leurs six paires de bœufs sous ma conduite creuseront double. Dites-leur que je suis homme à respecter les lards. Dites-leur que, s'ils nous séparent pour toujours, ils ferment nos cœurs et, tant moi qu'elle, ils nous enterrent. Et cette description de la chaleur:

— Le blond rayonnement du soleil qui scintille fait comme des essaims, des essaims furieux, des essaims de guêpes qui volent, montent, descendent et tremblotent comme des lames qui s'aiguisent. Ailleurs c'est la brise d'été qui frôle au jour tombant les hautes barbes des épis, quand sous le mol chatouillement ils se trémoussent d'amour comme un sein qui tressaille.

Et plus loin, maître Ambroise racontant ses travaux:

— La journée était commencée avant l'aube, et la lune des soirées nous a vus plus d'une fois ployés sur la charrue.

Ce ton antique qu'on retrouve chez ce descendant naïf des Grecs, il n'est pas seulement dans les mots, mais dans la façon générale de sentir et de voir. Nos modernes écrivains, je parle des meilleurs, procèdent bien, eux aussi, de l'antique et leurs plus belles descriptions sembleraient parfois calquées sur Homère, si leur talent ne délayait la goutte de liqueur qu'on leur a transmise; ils ont étendu la couleur, ils ont traité le morceau mine ouverte. Dans Mistral, le filon se retrouve à l'état pur.

Mais l'auteur de Mireille n'est pas seulement un peintre évocatif de la nature, c'est aussi un poète lyrique au souffle débordant d'enthousiasme. Cette grandeur exceptionnelle, qui n'est ni dans Aubanel ni dans Roumanille et qui éclate dans le Tambour d'Arcole, le Psaume de la pénitence et le Jugement dernier, si on l'étudie, on voit qu'elle naît encore de sa simplicité.

C'est l'application des mêmes procédés qui, suivant les sujets et les pensées, produit ce retentissement extraordinaire. Nous ne sommes plus alors dans Mireille, nous sommes dans la Bible, et la sensation que nous donne Mistral nous recule jusqu'à l'époque où la parole de Dieu inspirait les pastorales sacrées. Relisez ce portrait d'un berger de la Crau, et citez - moi un artiste moderne qui ait écrit de pareilles pages:

— Et avec ses blancs et grands chiens de parc, qui le suivaient dans les pâturages, les genoux boutonnés dans ses guêtres de peau, et l'air serein et le front sage, vous l'eussiez cru le beau roi David, quand, vers le soir, au puits des aïeux, il allait, dans sa jeunesse, abreuver les troupeaux.

Quant au Jugement dernier, qui se trouve dans les Iles d'or, le début égale de Dies iræ:

— La trompette sonne par les vallées; les étoiles pleuvent du ciel et soudain toutes les tombes ont renversé leurs couvercles. Nous sommes à la fin du monde, et tout ce que nous avons fait doit passer par le grand crible au vent de Dieu qui va souffler. Tous les morts se réveillent en sursaut, et les cloches vont pleurant; toutes les villes s'écroulent, et il n'y plus d'heure au cadran.

Quand Mistral prend ce ton, l'énergie des images est inexprimable, et il arrive à des évocations de premier ordre, comme dans sa Madeleine à la Sainte-Baume:

— Dans l'éloignement, la vois-tu qui, celle qui, ses bras blancs serrés contre prie au fond d'une grotte?... Ah! pauvre infortunée!

Ses genoux se meurtrissent à la roche dure, et elle tout vêtement que sa blonde chevelure et la lune la veille avec son flambeau pâle.

Et, pour la voir dans la grotte forêt se penche et fait silence anges, retenant le battement cœurs, l'épient par un inters lorsque sur la pierre tombe en de ses pleurs, en grande hâte il vont recueillir et le mettre en un calice d'or. Assez! assez! ô Madeleine! qui respire dans les bois t'apporte depuis trente années le pardon du Seigneur.

De tes pleurs, la roche elle-même pleurera éternellement; et tes larmes, éternellement sur tout amour de femme, comme un vent de neige, jetteront la blancheur.

En voulant localiser dans Mireille les mœurs rustiques, Mistral a écrit une idylle immortelle. Dans Calendal, c'est la légende et l'âme de la Provence qu'il ressuscite, ses traditions et ses paysages, la même couleur natale vue à travers des récits d'histoire et des incidents héroïques. Calendal est un héros d'un autre âge qui exécute de miraculeux travaux pour conquérir sa fiancée Estérelle, errante comme une fée dans les montagnes arides où son malheur l'a exilée.

On a voulu y voir un mythe, une sorte d'allusion, la conquête de la langue provençale. Sans exagérer ce côté allégorique, il est certain que le second poème de Mistral a, dans sa conception et ses développements, des caractères généraux qui n'ont plus rien de commun avec Mireille. Là défilent les travaux les plus brillants, la pêche de thons, la joute, l'épisode de Guillaume d'Orange, les marches, les sièges, les forêts colossales, les contrebandiers, les brigands, les jeux de la Fête-Dieu, les vieux châteaux nobiliaires, les enlèvements, les combats, les incendies. Ce poème d'aventures a plus d'étendue que Mireille, moins de grâce peut-être, mais autant de force, et il abonde en morceaux superbes. La même qualité d'inspiration anime cette résurrection originale, d'une saveur profonde, bien que sortie cette fois de l'imagination et non du cœur de Mistral. Mais le sujet décide la fortune d'un ouvrage, et Calendal ne pouvait avoir la popularité de Mireille. L'auteur est encore ici fidèle à ses procédés d'une simplicité antique qui sont la marque de son style. On n'oublie plus l'apparition de la fée Estérelle, racontée, par Calendal, la sublime apostrophe aux arbres de la forêt, la pêche et les descriptions de la chaleur. Le sens de la nature semble même s'être aiguisé; la peinture y est toujours aussi sobre, mais plus continue. Ce qui domine encore: — J'étais sous le rocher. Tout à coup, levant la tête par hasard vers la corniche de l'escarpement, debout clans la splendeur, avec le roc pour marche-pied, j'aperçois une femme jeune et belle, en plein azur... A mes paupières je passe la main, vite encore je regarde; elle avait disparu. Mais cette clarté non pareille, l'extrême beau et l'adorable qui rend pensifs, bien des fois, nos vingt ans, ce rêve qui prend forme dans les éclairs de l'âme obscure, cette vis on qui enhardit dans la voie de l'honneur l'apprenti le plus simple, venait de naître en chair à mes regards!

Les Chant II, III, VII VII... c'est la couleur locale, qui vivifie l'élément merveilleux du poème. Le ton antique, dont nous parlions tout à l'heure, demeure le même dans Calendal. On croirait parfois relire Mireille. Le génie de Mistral d'ailleurs est toujours resté égal à lui-même, quels qu'aient été ses compositions et ses sujets.

Il y a dans Nerte, cette ravissante histoire d'une jeune fille vendue au démon par son père, des pages qui peuvent passer pour les plus belles qu'ait écrites l'auteur de Mireille.

Et quelle résurrection éblouissante dans ce Poème du Rhône la plus raffinée, la plus ingénument épique des œuvres de Mistral, qui mériterait une étude à part dans un examen général de ses productions! C'est avec la tradition d'un pays qu'il a tramé la soie chatoyante, vivante et éternelle de ce récit imagé où il raconte le cours d'un fleuve! Mais c'est dans les Iles d'or que son lyrisme atteint la délicatesse, la plus nuancée, la grâce la plus tendre, et que son habileté inépuisable se plie aux rythmes les plus difficiles. C'est là qu'on peut lire la Fin du moissonneur, dont l'ampleur dépasse Virgile, et la Communion des saints, ce chef-d'œuvre supérieur aux lieds de Heine et à toutes les ballades de Goethe et de Schiller: Elle descendait en baissant les yeux l'escalier de l'église de Saint-Trophime.

C'était à l'entrée de la nuit. On éteignait les cierges des vêpres. Les saints du portail de pierre, comme elle passait, la bénirent, et, de l'église à sa maison, avec les yeux l'accompagnèrent. Car elle

était sage à ne pouvoir le dire, et jeune et belle; et, dans l'église, personne peut-être ne l'avait vue parler ou rire.

Mais quand l'orgue retentissait, pendant que l'on chantait les psaumes, elle croyait être en paradis et que les anges la portaient. Les saints de pierre, la voyant sortir tous les jours la dernière sous le porche resplendissant et s'acheminer dans la rue, les saints de pierre bienveillants avaient pris en grâce la fillette, et la nuit, quand le temps est doux, ils parlaient d'elle dans l'espace...

Encore une fois, nous n'avons pas voulu, dans cette étude, analyser l'action de Mistral comme chef d'école et examiner l'avenir littéraire une langue que ses œuvres ont si magistralement ressuscitée. De pareilles considérations nous eussent entraîné, trop loin. Aubanel, Roumanille et leurs continuateurs mériteraient assurément une discussion sérieuse, car leur influence a été considérable dans l'évolution de la littérature méridionale.

On trouvera, d'ailleurs, sur l'extension du félibrige, son succès et ses résultats, les renseignements les plus complets dans l'ensemble des numéros de la Revue félibréenne, de M. Paul Mariéton, qui a publié sur la Provence de curieux travaux de résurrection, des livres très artistes, et qui prépare une Histoire littéraire du Midi en deux volumes.

Sa terre Provençale, notamment, un récit de route écrit d'une plume mordante et cursive contient une exposition extrêmement documentée du félibrige et du rôle de Mistral, On ne peut plus désormais Séparer le nom de Mistral de M. Mariéton. Le disciple a si énergiquement secondé les idées du maître; il a propagé avec une si infatigable persévérance la diffusion de la littérature provençale, par ses œuvres personnelles est la publication de sa Revue, qu'une des premières places doit lui être faite dans le mouvement félibréen.

Notre but, dans ce court article, a été de dégager la beauté du génie de Mistral. Nous avons voulu, en exposant les secrets et les raisons de son talent, imposer l'évidence de sa force, indiquer techniquement les procédés de son art, n'ont pas dans sa production totale, mais dans ses meilleures pages, et donner ainsi une sorte de démonstration critique qui justifie la renommée de l'auteur de Mireille. Mistral ne mourra pas. Son nom et ses ouvrages iront à la postérité. Il restera non seulement une illustration provençale, mais une gloire française. Représentant direct de l'art antique, chantre du plus beau pays de France, incarnant les traditions et les mœurs d'une race, il laisse des figures vivantes qu'on saluera comme des types éternels d'idéal et de vérité. Il a peint des scènes immortelles, il a créé une littérature, il a ressuscité une langue. Avec Lamartine et Hugo, c'est un des plus grands poètes de notre siècle.

Paris, 1 mai 1907.

1907 - Le testament de Frédéric Mistral

Mr J. Cartier, Notaire, Saint-Rémy de Provence

Extrait du Testament de Monsieur Frédéric Mistral du 7 septembre 1907

Dépôt de Testament Olographe

L'an mil neuf cent quatorze et le deux du mois d'Avril, Maître Joseph Marie CARTIER, notaire à la résidence de Saint-Rémy (Bouches du Rhône), soussigné.

Agissant en vertu d'une ordonnance de Monsieur le Président du Tribunal Civil de Tarascon contenue en son procès-verbal d'ouverture et de description du testament ci-après relaté.

A dépose au rang de ses minutes à la date de ce jour, le testament olographe à la date du sept septembre mil neuf cent sept à Maillane, de Monsieur Joseph Etienne Frédéric MISTRAL, Félibre, né à Maillane le huit septembre mil huit cent trente, fils de feu François Mistral et de défunte Marguerite Adélaïde Poullinet, époux de Marie Louise Aimée Rivière, Commandeur de l'Ordre de la Légion d'Honneur demeurant à Maillane, où il est décédé en son domicile rue de la Croix, le vingt cinq mars mil neuf cent quatorze.

*Fait par Maître CARTIER en son étude le deux avril mil neuf cent quatorze.
Signé J. CARTIER.*

*Enregistré à Saint-Rémy le neuf avril mil neuf cent quatorze, folio II, Case 13. Reçu: trois francs 75 centimes décimes compris.
Signé de BRUN (receveur)*

(Annexe)

Testament de Frédéric MISTRAL (Joseph Etienne)

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit et de Sainte-Estelle, patronne du Félibrige, ainsi soit-il! Moi, Frédéric Mistral poète provençal de Maillane en Provence, soussigné, me trouvant sain de corps et d'esprit, ai transcrit comme ci-après mes dispositions testamentaires.

1° - je lègue à ma très chère femme Marie Aimée Rivière l'usufruit viager de tous mes biens immobiliers et mobiliers, ainsi que la perception viagère de tous mes droits d'auteurs. Je lui donne de plus en toute propriété tout l'argent et toutes les créances, actions et obligations que je pourrai posséder lors de mon décès.

2° - je lègue à la commune de Maillane la maison où j'habite et que je fis bâtir moi-même avec les terrains, jardin, grille, murs, remise et constructions qui l'entourent ou en dépendent, y compris le lieu privé qui est près de la grille à gauche de l'entrée. Je lègue cette habitation à la commune avec les objets d'art, les tableaux, les gravures, les livres et la bibliothèque qu'elle contient, afin qu'on en fasse le musée et la bibliothèque de Maillane. Je lègue aussi les meubles qui sont dans la maison à condition qu'ils n'en soient pas enlevés.

*Ne sont pas compris dans ce legs les meubles et objets d'art appartenant à ma femme tels que literie, armoire à glace, piano deux tableaux de fruits peints sur bois et trousseau.
La commune n'entrera en possession qu'après la mort de ma femme.*

3° - je lègue à la commune de Maillane, la pièce de terre inscrite au cadastre communal sous le nom de Saint-André affermée actuellement six cents francs, pour que revenu en soit affectée à l'entretien de maison ci-dessus désignée, au besoin à engager le concierge, et le surplus au budget du bureau de bienfaisance de Maillane. Mais la commune entrera en possession qu'après la mort de mon épouse.

Je charge aussi ma femme défaire en faveur de notre excellente servante Marie Bonnefoy, tel legs qu'elle aura mérité par ses bons et longs services, et si la dite servante survivait à ses maîtres, elle serait toute indiquée pour être la concierge de la Maison du Poète.

fait à Maillane le sept septembre mil neuf cent sept, et signé.

*F. Mistral.
Ne varietur*

Tarascon le deux avril mil neuf cent quatorze.
Le Président du Tribunal civil.
Signé: M. MARTRE.

Le Greffier
Signé: P. MARIOGE

Enregistré à Saint-Rémy de neuf avril mil neuf cent quatorze, folio onze, case quatorze. Reçu soixante et onze francs quatre vingt huit centimes décimes compris.
Signé: de BRUN (receveur)

Annexé à un acte de dépôt du deux avril mil neuf cent quatorze aux minutes de Maître CARTIER à Saint-Rémy.
Signé: J. CARTIER.

Pour EXTRAIT COLLATIONNE et délivré par Maître CARTIER notaire à Saint-Rémy, à la Commune de Maillane, le treize décembre mil neuf cent dix-neuf.

1909 - Sto Estello - Chabimont

L'Occitan

Cabinet du Directeur, Paris, le 15 mai 1909

— *Que se passe-t-il donc dans le Félibrige?*

— *Pourquoi célèbre-t-on la Santo-Estello à Saint-Gilles et non à Arles comme tout le monde s'y attendait?*

— *Est-il vrai que les quatre sièges vacants de majeurs soulèvent de nombreuses compétitions, que plusieurs listes sont en présence et que la lutte sera vive?*

Voilà, mon cher Chabimont, les questions qui me sont posées, vingt fois par jour, par les Méridionaux qui viennent passer un instant dans les bureaux de l'Occitan pour savoir les nouvelles du pays et vivre quelques minutes dans son atmosphère.

Que puis-je leur répondre? Les nouvelles sont rares, car la plupart des félibres sont atteints d'une vilaine maladie qui s'appelle la paresse. Elles sont, aussi, contradictoires et tandis que quelques-uns admirent tout ce qu'a fait M. Devoluy tout ce qu'il fait et tout ce qu'il fera, d'autres critiquent amèrement ses actes et assurent qu'il mène le Félibrige à l'abîme.

Vous connaissez, mieux que personne, les coins et recoins du Paris méridional. Mettez-vous donc en chasse et rapportez-moi, pour l'Occitan, tout ce que vous pourrez apprendre de vrai, de curieux et d'inédit.

Telle est la lettre que je recevais, il y a deux jours, de l'éminent directeur de l'Occitan et, suivant ses instructions, je partis en quête de renseignements.

Tout d'abord, je me rendis au Café Voltaire. C'est le lieu de réunion du Félibrige de Paris et j'espérais m'y documenter. Mais, hélas! depuis qu'une demi-douzaine de membres peu connus de l'Association ont tenu une réunion presque secrète, dans laquelle ils ont jugé à propos de renverser le président et n'ont pu lui trouver un remplaçant qui acceptât, la salle des Félibres est déserte. Dans le quartier du Luxembourg, Maurice Faure vice-préside une assemblée d'hommes qui se croient très graves et on n'entend plus son rire sonore et bon enfant.

Plus bas, sur le bord de la Seine, Tournier prépare le bonheur futur du peuple et, à deux pas des boulevards, Mariéton s'occupe de la Revue Félibréenne, des représentations d'Orange, d'un nouveau volume de vers et de neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf autres choses.

J'allais partir, ayant fait buisson creux, quand j'aperçus, assis devant une table et plongé dans la lecture de *Vivo Prouvènço!*, un vieux bonhomme à barbe blanche, mais au regard encore vif et perçant.

— Serait-ce le dernier félibre de Paris? me demandai-je.

— Le dernier! Certainement non, dit-il, en répondant à ma pensée. Mais le premier, je veux dire le plus ancien, peut-être. Depuis trente ans, j'ai vu passer bien des présidents, assisté, plus d'une fois, à de petits orages intérieurs. Ils se sont toujours calmés; la Société a repris sa marche et je me suis borné à les noter au passage pour les futurs historiens de la Renaissance Occitane.

C'était l'homme que je cherchais et je lui exposai ma mission.

— Je pourrais bien vous donner une partie de ce que vous demandez, répondit-il, il suffit de parcourir *Vivo Prouvènço!* de Devoluy, *Lou Felibrige* de Monné, le Provençal de Paris, quelques autres journaux et de savoir lire entre les lignes, pour deviner le mouvement qui s'opère dans le Félibrige. Mais si vous voulez être informé plus exactement des origines lointaines de la crise actuelle, il faudrait découvrir un Arquin et causer avec lui.

— Un Arquin, qu'es acò?

— Je vois que, comme tous les jeunes félibres, vous ignorez certaines choses. Ecoutez donc.

De 1854 à 1872 environ, le Félibrige ne fut qu'une association, ni même un groupement à visées définies et lointaines. Quelques poètes habitant la même région, ayant le même amour de la langue, pouvant se réunir fréquemment, travaillaient au relèvement de la poésie provençale et rectifiaient une orthographe vicieuse. Mais, sauf Mistral, qui eut, dès les commencements l'intuition de l'avenir, aucun ne songeait aux répercussions sociales que l'œuvre félibréenne devait avoir. Elles n'échappaient cependant pas à tous les esprits et Gaston Paris écrivait:

— *Le Félibrige est une force: le mépriser, le railler, serait faire preuve d'une grande inintelligence... Les faits de ce genre ont plus d'importance qu'on n'est communément porté à le croire. Les politiques au jour le jour peuvent en sourire; mais les hommes qui mènent le monde ne les dédaignent pas. Combien on en trouverait de semblables, ignorés, méconnus ou compris seulement par quelques-uns, à l'origine des plus grands événements de l'histoire contemporaine.*

La grande tourmente de 1870 secoua l'indolence de beaucoup d'esprits; des institutions qui paraissaient solides s'étaient effondrées en un clin d'œil, on avait vu, dans plusieurs régions méridionales, des organisations qui, bien que n'arborant pas ouvertement le drapeau fédéraliste, n'en relevaient pas moins de la Gironde et des idées de Proudhon. Tout le monde sentait qu'il y avait quelque chose de nouveau à faire, que le système centralisateur et césarien qui fonctionnait depuis près d'un siècle, sous les étiquettes de République, d'Empire, de Royauté héréditaire ou de Royauté élective, n'avait donné que des mécomptes et qu'il fallait en prendre le contre-pied si l'on voulait créer quelque chose de durable

Paris et l'exécrable clan des politiciens parlementaires eurent raison de ces tentatives qui manquaient de programme et de chef. Mais il resta l'impression qu'on pouvait lutter contre la théorie césarienne, qu'on pouvait essayer de reconstituer des groupements autonomes et qu'une occasion se présenterait, un jour, avec de meilleures chances.

Ce fut ce sentiment qui, dès le lendemain de 1870, amena au Félibrige une foule d'adhérents nouveaux. Mais tous n'étaient pas mus par le dévouement aux idées pures; tous n'avaient pas une égale compréhension de la tactique à suivre et il se forma naturellement, sans accord préalable, une petite sélection à laquelle Wyse donna le nom d'Arquinige. Pourquoi choisit-il ce mot emprunté à la Belaudière et employé aussi par Rabelais? Je l'ignore et la chose n'a aucune importance. Le même mystère règne sur l'origine du mot félibre et cela ne l'a pas empêché de faire fortune.

Les Arquins n'avaient ni statut, ni bureau, ni cotisations, ni bilan et la règle de leur quasi-association tenait dans un seul article non écrit: nul ne pouvait être admis parmi eux s'il n'obtenait l'unanimité des suffrages. Ils étaient ainsi garantis contre les intrusions.

Ils furent d'abord sept. Il y avait:

Lou Paire,
Lou Prince,
L'Aloubati,
Lou Vagounaire,

Lou Blasounaire,
Lou Jounglairé,
Lou Poutounejaire,
Lou Cago-nis.

Leur nombre s'augmenta ensuite, mais ne dépassa jamais quatorze.

Les Arquins se réunissaient tantôt dans l'auberge ensoleillée de la *Cabeladuro d'Or* aux Baux, tantôt sous les aubes de la Barthelasse, tantôt à Montpellier sur les bords du Lez, tantôt dans un de ces petits restaurants marseillais qui, le long de la Corniche, sont baignés par les îlots de la Méditerranée. Là, dans des *arquinejado* qui se prolongeaient souvent jusqu'au milieu de la nuit, on discutait l'orientation à donner aux efforts, les organisations de fêtes publiques et de jeux floraux et les mille choses qui intéressaient l'avenir de la cause. Le lendemain, chacun repartait pour sa région et rapportait à ses amis les directions qu'il avait reçues.

C'est dans ces réunions, qui ne furent jamais faites sur convocations spéciales, mais qui avaient lieu toutes les fois que quelques Arquins se rencontraient dans une ville, que furent décidées toutes les grandes manifestations de la période 1872-1876, manifestations qui brisèrent le préjugé en vertu duquel la langue occitane n'avait pas le droit d'être associée à la langue française dans une cérémonie officielle et qui amenèrent au Félibrige une foule de nouvelles recrues. C'est aussi dans une *arquinejado* célébrée à la Barthelasse qu'il fut décidé, au commencement de 1876, d'organiser le Félibrige en association régulière et de lui donner une constitution.

Vous voilà au courant du passé de l'Arquinige. Existe-t-il encore? Je ne saurais vous le dire. Mais il vous sera facile de vous en assurer. Il y a, à Paris, un des anciens Arquins. Vous le rencontrerez, tous les matins, se promenant dans les allées les plus désertes du Bois, et personne, mieux que lui, ne pourra vous dire ce que pensent les vieux félibres, ceux qui n'ont jamais rien brigué et qui sont restés les amoureux désintéressés et un peu farouches de *la Countesso*.

Je serrai la main à mon interlocuteur et je partis à la recherche de l'Arquin. Vous dire où et comment je finis par le découvrir serait sans intérêt. Qu'il vous suffise de savoir que nous nous assîmes devant une table, à l'ombre des platanes, sur la rive de la Seine et que nous causâmes longuement.

* * *

Le Statut de 1876

Le Reporter. — On ne m'a donc pas trompé en disant que vous étiez l'auteur du Statut de 1876?

L'Arquin. — Permettez. Je n'en accepte pas la paternité intégrale...

Dans la *felibrejado* de la Barthelasse à laquelle vous faisiez allusion et qui se tenait, si je ne me trompe, au commencement de 1876 nous étions une dizaine d'Arquins, tous également dévoués à la cause. Nous parlâmes de l'extension que prenait le Félibrige, des adhésions enthousiastes qui lui venaient de tous les points de l'Occitanie, du Limousin, du Périgord, du Béarn, de la Narbonnaise, et nous tombâmes d'accord sur la nécessité qu'il y avait de nous organiser et de donner une direction unique aux bonnes volontés qui s'offraient. Mes amis me chargèrent d'étudier un plan de constitution et je me mis à l'œuvre. Au bout d'un mois environ, je leur adressai des copies de mon projet et elles me revinrent bientôt avec des observations et des corrections. Il se produisit alors ce qui arrive dans tous les Parlements, lors de la discussion d'un projet de loi: le plan logique et très simple que j'avais offert se trouva alourdi par des détails dont beaucoup étaient inutiles et dont plusieurs présentaient des inconvénients. Le désir de bien faire guidait tout le monde; mais chacun voyait les choses avec sa nature particulière.

Quelques-uns désireraient assurer la prépondérance de l'élément avignonnais, dans la crainte qu'une majorité languedocienne ou gasconne ne voulut revenir sur l'adoption de certaines formes orthographiques; d'autres avaient peur que le groupe assez limité des écrivains en langue d'Oc, ne fut submergé par les historiens, les philologues, les archéologues qui se servaient, habituellement, du français. D'autres enfin redoutaient la trop grande indépendance laissée aux *escolo* et s'effrayaient des responsabilités morales que nous feraient subir des publications libres de tout contrôle.

C'est à ces sentiments que furent dus plusieurs articles qui ne se trouvaient pas dans mon projet primitif.

En ce qui concerne le recrutement des majoraux, j'avais stipulé que tous les mainteneurs seraient prévenus lorsqu'un siège deviendrait vacant et qu'ils pourraient se présenter eux-mêmes par demande écrite ou se faire présenter par un majoral. On supprima cette seconde alternative sous le prétexte, bien léger, à mon avis, qu'un candidat ainsi présenté pourrait refuser sa nomination. Il ne resta donc que deux solutions, celle du mainteneur se présentant lui-même et celle du bureau présentant un candidat, après un vote unanime de ses membres. Cette initiative du bureau ne devant s'exercer que dans des cas très rares et avec des conditions d'unanimité difficiles à obtenir, il en résultait qu'en pratique, le mainteneur était obligé de se présenter lui-même. Or, il était à prévoir que les hommes les plus distingués et qui auraient le plus de droits à être élus, montreraient quelque répugnance à solliciter un titre qu'ils auraient accepté volontiers, si un tiers avait pris l'initiative de le leur proposer.

La crainte des incartades que pourraient commettre les *escolo*, fit attribuer au bureau consistorial le droit de les dissoudre à titre provisoire, tandis que je ne l'avais accordé qu'au Consistoire entier, réuni en assemblée générale et se prononçant à une majorité des deux tiers. Cette adjonction donnait, en fait, un pouvoir exorbitant au bureau, car il devenait évident que l'Assemblée Générale suivante hésiterait à le mettre en minorité sur un point grave et que cette dissolution qui, dans ma pensée, ne devait être prononcée qu'à une majorité des deux tiers, serait, en réalité, prononcée par le *Capoulié* et deux ou trois membres du bureau.

Mon projet portait que les aspirants au titre de mainteneur pourraient se présenter eux-mêmes, par lettre adressée aux syndics ou se faire présenter par un autre mainteneur. On fit encore la même objection que pour les majoraux. Qu'arriverait-il si un candidat, proposé par un mainteneur et admis, refusait sa nomination? Je répondis que cela n'aurait aucune importance, qu'on rayerait son nom de la liste et que le Félibrige ne s'en porterait pas plus mal. Mais on insista et il fallut non seulement supprimer la proposition par un mainteneur, mais encore soumettre la demande à toute une série d'acceptations par le bureau de la Maintenance et par le *Capoulié*.

Vous voyez par ces trois exemples, et je pourrais en citer d'autres, car j'ai gardé soigneusement le dossier de mes copies annotées et corrigées, combien mon projet primitif fut compliqué par suite de craintes que je considérais et que je considère encore comme purement imaginaires. Ses grandes lignes restèrent cependant intactes et en voici la structure générale.

Le but du Félibrige n'est pas un but exclusivement littéraire ou scientifique: c'est un but SOCIAL.

Comprenez bien ce que je veux dire par là. Les académies, l'Institut de France par exemple, ont été fondés pour donner une consécration honorifique aux écrivains et aux savants qui ont bien mérité du pays; mais elles n'ont jamais songé à diriger l'opinion vers certaines idées, vers certaines théories. Ne se destinant pas à la propagande, elles n'ont pas besoin d'avoir, à côté ni au-dessous d'elles, d'autres organes. Tout au contraire, le Félibrige est essentiellement une association de propagande. Sa mission est de lutter, sur tous les plans, contre la doctrine césarienne et jacobine qui veut tout unifier, tout centraliser, détruire tous les groupements particuliers, dissoudre toutes ces cellules organisées qui s'appellent: la FAMILLE, la CORPORATION, la CITÉ et la PROVINCE et tout réduire en grains de sable, de façon à ce que César-État ne trouve plus nulle part de résistance à ses volontés.

La langue étant, pour un peuple, le signe le plus marquant et le plus durable de son autonomie, le Félibrige devait d'abord s'occuper de relever la nôtre de l'abaissement où elle était tombée. Mais son

œuvre ne s'arrêtait pas là. Dans tous les autres domaines de la pensée, il devait défendre la Province contre l'envahissement de l'État. Toute société historique, archéologique, scientifique qui se formait dans une ville du Midi et qui ne prenait pas son mot d'ordre à Paris, coopérait à son but. Bien plus, tout mouvement politique qui protestait contre le jacobinisme, relevait de sa théorie.

Est-ce à dire que le Félibrige faisait ou devait faire de la politique proprement dite? J'ai toujours répondu négativement. Qu'entend-on, en effet, dans le langage habituel, par faire de la politique? C'est être royaliste, ou impérialiste, ou républicain et défendre la forme de gouvernement que l'on préfère. Il est évident que le Félibrige n'avait pas à se mêler à des partis déterminés par ce que j'appellerai une conception purement dynastique, la seule qui saute aux yeux du vulgaire. Mais pour ceux qui réfléchissent, il y a une division des partis, plus haute et répondant mieux à la vérité philosophique.

Il y a, d'un côté, les particularistes ou individualistes qui veulent sauvegarder la liberté de chaque individu, celle de chaque famille, celle de chaque ville, celle de chaque province et n'accordent à l'organisme central, l'Etat, qu'un rôle d'arbitre et de coordinateur.

Il y a, en face, les Etatistes (que l'on peut appeler aussi Jacobins ou Césariens) qui, attribuant à l'Etat les prérogatives des anciens rois de droit divin, le considèrent comme le maître et le directeur de tout, tirant son droit de lui-même et jouissant, vis-à-vis des citoyens, de l'autorité absolue et sans appel du *pater familias* romain.

Si nous considérons la division des partis sous cet angle, le Félibrige fait de la politique. Un félibre se mentirait à lui-même, trahirait la pensée intime du Félibrige s'il était césarien ou jacobin. Mais, par cela même, il lui est impossible de s'identifier avec un des partis dynastiques actuels. En effet, s'il y a des républicains qui partagent les idées émises par Proudhon dans son admirable livre *Le Principe Fédératif*, il en est beaucoup d'autres qui se réclament de la Convention.

S'il est des royalistes comme ceux de l'Action Française qui, abandonnant les derniers Bourbons, se réclament des Capétiens et des Valois, il en est d'autres qui restent attachés à l'œuvre de Richelieu et de Louis XIV.

Même dans le parti impérialiste, héritier direct de la tradition jacobine, on trouverait cependant quelques hommes disposés à s'orienter vers un autre idéal.

Le Félibrige ne peut donc pas dire:

— *Je suis royaliste ou je suis impérialiste ou je suis républicain.*

Mais il peut dire et il dit:

— *Je ne m'occupe ni pas des questions de formes gouvernementales qui me sont indifférentes; mais je suis avec tous ceux, royalistes, impérialistes ou républicains qui veulent tuer César.*

Voilà l'idée-mère qui inspira mon projet de Statut: du moment que nous étions une association de propagande, nous devons chercher à nous affilier le plus grand nombre d'individus possible et à exercer sur eux une direction, de façon à coordonner leurs efforts.

C'est pour obtenir ce résultat que je divisai les Félibres en deux classes: les majoraux et les mainteneurs. Le titre de mainteneur n'était pas une récompense accordée à des travaux passés. Il devait être donné libéralement à toute personne honorable qui le demandait et qui, par cette demande même, indiquait sa sympathie pour nos idées. Les majoraux devaient être choisis exclusivement parmi les mainteneurs ayant donné des preuves de dévouement à la Cause, de compréhension complète de notre but.

Dans mon projet, les mainteneurs formaient la partie active de l'association. C'étaient eux qui devaient marcher en avant. Mais comment les diriger?

La direction implique des relations personnelles fréquentes, des conversations dans lesquelles on discute le pour et le contre des actes à accomplir. Le Consistoire, en tant que corps, ne pouvait assumer cette charge, car il se composait d'individus habitant des pays éloignés, ne se réunissant qu'une fois par an et tout ce qu'il pouvait faire était d'indiquer, à la Santo Estello en une marche générale.

Le Capoulier n'était pas davantage à même de connaître individuellement les mainteneurs de plusieurs provinces, de se tenir au courant de toutes les questions locales et de voyager continuellement. Si on avait voulu lui assigner ce rôle, on aurait été obligé de le choisir parmi les

deux ou trois félibres à qui leur indépendance et leur fortune permettaient des déplacements fréquents. Mais alors le prestige du capouliérat aurait été bien diminué, car on n'aurait pu y appeler les maîtres les plus illustres. En outre, l'immixtion perpétuelle du même homme dans toutes les affaires n'aurait pas manqué de soulever des protestations contre une autocratie contraire aux principes même du Félibrige.

J'estimai donc préférable que le Consistoire et le Capoulier planassent au-dessus des petites contingences journalières! qu'ils gardassent le rôle plus élevé d'arbitres et de directeurs généraux et Je fus amené à créer un autre organe qui serait chargé du détail. Ce fut la Maintenance.

Le nombre des Maintenances n'était pas limité et le texte de l'article XXI avait été rédigé de façon à permettre de les augmenter toutes les fois que le besoin s'en ferait sentir :

S'entènd pèr Mantenènço la reünion di Felibre d'un di grand dialèite de la lengo d'O.

Comme nul ne saurait dire quels sont les grands dialectes et les petits dialectes, on pouvait toujours scinder en deux ou en trois, une Maintenance qui paraîtrait trop étendue.

Le bureau de la Maintenance n'était pas, comme le Consistoire, composé de félibres résidant à de grandes distances les uns des autres. Ses réunions étaient faciles et devaient être fréquentes; les *escolo* auxquelles il devait donner appui et conseil se trouvaient à portée de lui et il pouvait intervenir en connaissance de cause, toutes les fois qu'une difficulté surgissait.

En résumé, le Consistoire était le gardien de l'idée et l'arbitre suprême; les mainteneurs étaient les soldats; les syndics de maintenance, les capitaines et les rapports directs entre le Consistoire et chacun des mainteneurs étaient assurés par l'envoi annuel du *Cartabèu*, par les convocations personnelles aux assemblées générales de la Santo-Estello et, dans ma pensée, ils devaient être encore mieux, dans l'avenir, par la distribution gratuite d'un petit bulletin mensuel tenant tous les membres de l'Association au courant des faits qui pouvaient l'intéresser.

Cette organisation donna d'excellents résultats dans les premières années et on a, pour s'en convaincre, qu'à lire le *Cartabèu* de 1877-82.

Il surgit bien, de ça, de là, quelques légères divisions. Mais elles furent promptement apaisées sans que le Capoulier eût à intervenir lui-même et à risquer son prestige. Pas une seule fois, il ne se servit des droits qu'on lui avait attribués, un peu contre mon gré, en ce qui concerne le rejet d'une candidature de mainteneur et la dissolution d'une *escolo*.

Pourquoi le Statut de 1876 ne donna-t-il pas, dans la suite, tout ce qu'on pouvait en attendre. Pour vous l'expliquer, il faudrait soulever bien des voiles et lire de nombreuses lettres qui dorment sur les rayons de ma bibliothèque. A quoi bon. Ce qui est fait est fait et il vaut mieux songer à l'avenir que récriminer sur le passé. Ni les capouliers, ni les syndics qui se succédèrent ne manquèrent de dévouement à la cause; mais ils ne furent pas toujours aidés suffisamment et eux-mêmes n'eurent pas toujours la main heureuse dans le choix de leurs collaborateurs.

Tous ceux qui ont fondé ou dirigé des associations savent que leur bon fonctionnement dépend beaucoup moins des présidents, vice-présidents et autres personnages d'apparat, que du très modeste employé qui, sous le titre de secrétaire ou autre analogue, tient la correspondance, envoie les circulaires, centralise les renseignements, recueille les cotisations, n'est qu'un agent de transmission, mais sait exactement comment il faut faire marcher les ressorts de la machine. En dépit des quelques lourdeurs que j'ai signalées dans le texte définitif du Statut de 1876, celui-ci aurait certainement gardé toute sa vigueur si le Consistoire avait été pourvu d'un tout petit rouage, un employé n'ayant d'autres qualités que des habitudes d'ordre et de régularité.

Le Reporter. — Comment se fait-il que vous n'avez pas prévu cela et que dans le Statut de 1876, vous n'avez pas fait la place d'un secrétaire révocable, à la vérité, mais n'étant pas pris dans le corps des majeurs, n'étant pas soumis tous les trois ans à la réélection et pouvant ainsi devenir le gardien fidèle de la formule?

L'Arquin. — J'avoue que ce fut une erreur ou, pour parler plus exactement, je reconnais que je ne mis pas assez d'intransigeance à défendre mes idées. C'était Mistral qui avait choisi les titres de *capoulié*, *assessour*, *sendi*, *cancelié*, *cabiscòu*, *clavaire*, et il y tenait, non sans raison. Ces dénominations originales donnaient une allure particulière au Félibrige. Ma pensée intime était que

le *cancelié* ne jouirait, en fait, que d'une dignité honorifique et que le véritable travail serait fait par un autre. C'était Louis Roumieux qui avait été désigné dans nos *arquinejado* pour être *cancelié*. Mais je le savais absorbé par ses affaires personnelles, ne pouvant donner un temps suffisant à celles du Félibrige et il n'avait accepté qu'à condition que je me chargerais provisoirement de tout le travail matériel. En effet, c'est moi qui rédigeai et expédiai toutes les premières circulaires, qui fis faire les diplômes, les cigales d'or, les pervenches d'argent et qui tins la correspondance pendant plusieurs mois.

Je n'avais pas l'intention d'assumer définitivement cette charge fort lourde à laquelle mes déplacements fréquents me rendaient peu propre et j'avais jeté les yeux sur un jeune félibre profondément dévoué à la cause, actif, exact, dénué de toute ambition personnelle et qui aurait été le secrétaire idéal.

Mais il n'avait absolument aucune fortune, on ne pouvait songer à le charger d'une mission très absorbante sans lui allouer une indemnité, si minime qu'elle fût et il fallait attendre que l'accroissement du nombre des mainteneurs permît au Consistoire de disposer annuellement de quelques centaines de francs. Certaines divergences survinrent malheureusement entre Roumieux et moi et notre ancienne amitié fut troublée. Elle ne devait se resserrer de nouveau qu'au bout de plusieurs années. Je ne voulus plus continuer à le remplacer dans ses fonctions et le projet que j'avais formé fut abandonné.

Roumieux démissionna bientôt et fut remplacé par M. Lieutaud qui prit son rôle au sérieux et publia le *Cartabèu* très complet et très bien fait de 1877-1882. Mais il abandonna ses fonctions dans des circonstances que je ne me rappelle pas exactement et, à partir de cette époque, une certaine nonchalance succéda à l'ardeur des années précédentes: les Maintenances ne tinrent plus assez régulièrement leurs réunions; les adhésions nouvelles devinrent moins nombreuses et quelques *escolo* parurent atteintes de la maladie du sommeil dont elles ne sortaient qu'à de trop longs intervalles.

Telle était la situation en 1901 lorsque, par suite de la mort de Félix Gras, M. Devoluy fut élu *Capoulié* et manifesta l'intention de revivifier l'Association félibréenne. J'estime que s'il avait été bien inspiré, il aurait dû se borner à proposer la modification de certains articles et leur élargissement dans un sens plus libéral. Il était facile de biffer quelques formalités qui n'étaient que des *entravadis* stipulés, en 1876, comme mesures de précaution et dont l'expérience avait démontré la parfaite inutilité. Au lieu de cela, il voulut faire table rase du passé, considérer comme nuls tous les actes accomplis depuis vingt-cinq ans et, sur un terrain déblayé, bâtir une maison neuve. Il formula sa proposition dans diverses réunions, la soutint malgré d'assez nombreuses résistances et le 11 juin 1905, dans une assemblée tenue à la Bartelasse un nouveau statut fut adopté par quatorze voix. Vous remarquerez que ces quatorze suffrages ne représentaient pas même le tiers du corps consistorial.

Le Reporter. — Pourquoi les Félibres hostiles aux idées de M. Devoluy ne sont-ils pas venus à la réunion pour voter et s'opposer à l'adoption du nouveau Statut?

L'Arquin. — C'est une question que je me suis souvent posée à moi-même. Tandis que dans toutes les assemblées, les opposants ne manquent jamais de venir voter, les félibres sont généralement portés à s'abstenir et à se désintéresser quand les choses ne marchent pas à leur gré. Nous avons vu, à plusieurs reprises, des hommes très distingués et dont le concours nous était précieux, donner leur démission parce que certains actes du *Capoulié* ou du Consistoire n'avaient pas leur approbation. Et cependant, bien souvent ils auraient ramené la majorité s'ils étaient venus aux réunions et s'ils avaient pris la peine de discuter. Faut-il chercher la cause de ce fait dans une exagération de la susceptibilité qui est, vous ne l'ignorez pas, un des défauts du caractère occitan? Je ne sais; mais, ce qui est certain, c'est que ces abandonnements ont eu, bien des fois, des résultats déplorable et qu'ils ont permis à des minorités audacieuses d'imposer leurs volontés.

Quoi qu'il en soit, sur la sincérité du vote émis le 11 juin 1905 et sur sa conformité avec l'opinion générale des Félibres, il est acquis. Examinons donc le nouveau Statut. Sa dominante est l'esprit autoritaire qui l'anime.

En 1876 j'avais fait tous mes efforts pour tenir le Consistoire et le Capoulier en dehors des affaires journalières et pour leur réserver le rôle d'arbitre planant au-dessus des coteries.

Le Statut de 1905 attribue officiellement tous les pouvoirs au Consistoire; en réalité, il les met, presque entièrement, dans la main du *Capoulié* qui représente la Société dans l'intervalle des assemblées, celles-ci ne conservant en fait de droit essentiel, que la nomination des majoraux. Mais nous verrons tout à l'heure comment, par la force même des choses, M. Devoluy avait fini par enlever au Consistoire ce dernier droit.

Le premier résultat du Statut de 1905 était donc de faire du *Capoulié* une sorte de touche-à-tout décidant lui-même, et sans appel pratiquement possible, sur les mille questions de détail qui pouvaient se présenter. Il était aisé de prévoir que cette autorité ne s'exercerait pas sans froisser bien des susceptibilités.

Le Statut de 1876 prescrivait de réélire le bureau tous les trois ans, de façon à y appeler successivement les majoraux capables de remplir une fonction et de donner ainsi satisfaction à ceux qui aiment les honneurs. Pour être félibre, même très dévoué, on n'en est pas moins homme et ceux qui ont la moindre expérience de la vie savent que dans une Société et, spécialement, dans une Société composée, en grande partie, de littérateurs, il y a intérêt à ménager toutes les vanités, même les plus naïves.

Le Statut de 1905 stipulait, au contraire, que le bureau était nommé pour sept ans et ceux qui n'éprouvaient pas de sympathie pour le *Capoulié* déjà en fonctions depuis quatre ans (21 avril 1901), pensèrent qu'il n'avait rédigé l'article XI que pour assurer la durée de ses fonctions pendant la période exorbitante de onze ans.

Les mainteneurs qui, dans le Statut de 1876 constituaient la partie vivante et active du Félibrige étaient supprimés. L'article VII disait bien que le *Capoulié* pourrait donner le titre de félibre mainteneur dans certains cas. Mais je ne crois pas, que le fait se soit produit et, d'ailleurs, les mainteneurs nommés dans ces conditions n'ont plus aucune analogie avec ceux de 1876. Tout rapport direct est donc supprimé entre le Consistoire et les nombreuses personnes qui s'intéressent aux idées félibréennes. C'est là le vice capital, le vice indéniable du statut de 1905. Il enlevait au Félibrige, société de propagande, ceux qui faisaient sa propagande et un adversaire qui aurait voulu le tuer n'aurait pas pu lui porter un coup aussi sensible et aussi bien dirigé.

Qu'on ne vienne pas me dire que la suppression des mainteneurs n'est qu'apparente, que ceux qui avaient ce titre sous l'ancien Statut, sont aujourd'hui membres de sociétés affiliées et reçoivent toujours l'inspiration générale du Consistoire. D'abord, cela n'est pas vrai pour une foule d'isolés qui n'ont, dans leur voisinage, aucune société affiliée et qui ne sont plus rattachés à rien. Puis, il faut tenir compte de la psychologie humaine. Tous les partisans de la Cause ne sont pas des savants ou des philosophes. Quand ils recevaient un titre et un diplôme, quand, toutes les années, ils étaient personnellement invités à la Santo-Estello ils se considéraient comme membres actifs du Félibrige et ils tenaient à honneur de signaler leur dévouement. Aujourd'hui, ils n'aperçoivent plus le Consistoire que de très loin, à travers une société affiliée, ils ne sont plus tenus au courant des faits généraux, ils n'ont plus cette ambition très légitime du majoralat qui les excitait à l'effort et ils se désintéressent peu à peu.

Je me souviens qu'aux premières réunions de Santo-Estello, il venait des mainteneurs de tous les coins du Midi. Aujourd'hui, ils ne viennent presque plus et le banquet ne réunit guère, en dehors des majoraux, que les membres de la société qui a organisé la fête.

Quant aux Maintenances, leur suppression était la conséquence directe et nécessaire de la suppression des mainteneurs. Mais M. Devoluy avait intérêt à détourner l'attention de la suppression des mainteneurs. Trop de gens auraient compris qu'elle portait atteinte à la base même du Félibrige et qu'elle transformait une association de propagande en une académie littéraire. Des protestations raisonnées auraient risqué de se produire et on aurait pu se demander quel était le but réel poursuivi par un homme inconnu la veille et que rien ne désignait à devenir le successeur de Mistral, de Roumanille et de Gras. Il était important de détourner l'attention et pour qu'on ne s'occupât pas de la suppression des mainteneurs, M. Devoluy et son fidèle Achate, M. Ronjat,

partirent en guerre contre les Maintenances qui ne servaient à rien et qui n'étaient qu'un rouage inutile.

Il suffisait, cependant, de lire *Lou Prouvençau, l'Aiòli, l'Armana Prouvençau*, pour voir qu'elles avaient rendu de nombreux services dans le passé et qu'elles pouvaient en rendre encore si on leur infusait un peu de jeunesse. Mais M. Devoluy et M. Ronjat ne s'aventuraient pas dans une discussion détaillée qui aurait pu mal tourner. Une épithète leur suffisait pour vouer les Maintenances aux gémonies: *elles étaient un roudage imita de l'amenistracioun franchimando*.

C'est d'ailleurs l'argument qu'emploie M. Devoluy toutes les fois qu'une chose lui déplait. Le Félibrige de Paris ne professe pas pour lui une admiration sans bornes: le Félibrige de Paris est une réunion de *franchimand*

Il me semble, cependant, que les Méridionaux obligés par les nécessités de la vie à résider loin du sol natal, ont plus de mérite que d'autres à rester fidèles à leur langue et à leur pays et ils ont rendu plus d'un service au Félibrige.

Le Provençal de Paris publie quelques articles dont les divulgations à lui sont désagréables; immédiatement le Provençal de Paris est baptisé *Lou Pichot Francihot*.

De même qu'on montre aux taureaux une loque rouge quand on veut les exciter, de même M. Devoluy se figure n'avoir qu'à prononcer le mot de *franchimand* pour soulever tout le Félibrige contre ses adversaires personnels. Mais ce sont là de misérables procédés de discussion et il suffit de les signaler pour leur enlever toute valeur.

En quoi la division territoriale du Félibrige en Maintenances était-elle une imitation de l'administration française? Je défie qui que ce soit de me le dire. A toute époque, les sociétés, dont l'action s'étend sur une région un peu vaste, ont été amenées à se diviser en sections correspondant à un territoire délimité. Ont-elles songé à se modeler sur la division administrative de la France? Mais la France elle-même n'a fait qu'imiter la division administrative de l'empire romain et celui-ci à son tour n'était, dans cet ordre d'idées, que le continuateur et l'imitateur des monarchies orientales! Il y a quelques milliers d'années que l'empire des Pharaons se divisait en provinces, les provinces en districts et les districts en cités.

M. Devoluy aurait donc pu dire, avec autant de raison, que la division territoriale du Félibrige était imitée de celle de l'Egypte.

Mais ce serait faire trop d'honneur à de pareilles niaiseries que de perdre son temps à les discuter.

Le Reporter. — Ne peut-on pas considérer les sociétés affiliées, tout au moins les plus importantes, comme remplaçant les Maintenances et en remplissant les fonctions, sous un nom différent?

L'Arquin. — Ce n'est pas mon avis, et vous allez en saisir le motif.

Qu'était, en fait, la Maintenance? C'était un BUREAU de quatre ou cinq personnes, un syndic, deux ou trois vice-syndics et un secrétaire. Le syndic était toujours majoral et on devait penser qu'à ce titre il partagerait les idées du Consistoire et recevrait sa direction générale. Ce bureau ne faisait aucune publication particulière. Il se bornait à convoquer tous les mainteneurs de sa région à une assemblée annuelle et à entendre les rapports que chaque *cabiscòu* faisait sur son *escolo*. Je ne prétends pas que ces rapports eussent une importance bien grande et, la plupart du temps, ils tenaient en quelques lignes. Mais ils étaient le prétexte de l'assemblée dont le but réel était de faire *freireja* et entrer en relations personnelles, des hommes qui ne se connaissaient pas toujours, qui étaient séparés par certaines divergences de caractère, de situation, d'opinions religieuses ou politiques. On les faisait asseoir à la même table; on les obligeait à se rencontrer; les inconnus de la veille sortaient, amis, du banquet, et même les adversaires voyaient leur hostilité fondre au feu de l'enthousiasme général.

La société affiliée qui publie une revue, un journal ou un almanach, n'est pas dans les mêmes conditions d'indépendance qu'un simple bureau qui ne publie rien et qui, ainsi, ne risque jamais de froisser les susceptibilités. Une longue expérience m'a appris que la pierre d'achoppement de toute société est la publication. Une phrase maladroite blesse; un article refusé ou corrigé crée un ennemi; un prix accordé à l'un plutôt qu'à l'autre fait suspecter l'impartialité. Une *escolo* ou une société

affiliée, qui est presque la même chose, forme un tout qui peut avoir une influence très utile, mais n'a d'action que sur ses membres. Elle ne peut en avoir aucune sur les sociétés voisines qui sont quelquefois ses rivales: elle ne peut en avoir aucune sur certains félibres indépendants, qui accepteraient bien de faire partie d'une très grande association ne leur causant aucune gêne, mais qui répugnent à prendre rang dans une petite compagnie trop voisine et dont les chefs n'ont pas toujours leur sympathie.

Voulez-vous un exemple pris sur le vif?

Il y a à Toulouse deux sociétés félibréennes, *l'Escolo Moundino*, et *Les Toulousans de Toulouso*. A l'origine, il n'y en avait qu'une, mais la séparation s'est faite à la suite de divisions provenant d'opinions et de tendances différentes sur des points étrangers au Félibrige et chacune, aujourd'hui marche de son côté. S'il y avait une Maintenance du Languedoc qui tint annuellement une réunion à Toulouse ou à Carcassonne ou dans toute autre ville de la région et qu'elle y convoquât les membres des deux sociétés, il est hors de doute que beaucoup répondraient à l'appel et, peut-être, en sortirait-il une nouvelle union qui ne pourrait qu'être profitable à la Cause. Tout au moins, les angles seraient émoussés, ce qui serait déjà un avantage.

Rien de pareil ne peut se faire avec le Statut de 1905. Ni les membres de *l'Escolo Moundino*, ni ceux des *Toulousans de Toulouso* ne sont convoqués individuellement à la Santo-Estello et la convocation individuelle a une importance beaucoup plus grande qu'on ne croit. En outre, la Santo-Estello se tient souvent dans une ville éloignées de Toulouse et il est moins facile de s'y rendre qu'il ne l'eût été d'aller à l'assemblée de la Maintenance. Aussi en fait, très peu de membres des deux sociétés toulousaines ont-ils paru aux réunions de la Santo-Estello, ces dernières années.

Voulez-vous un second exemple. Il y a, en Auvergne, quelques félibres isolés. Ils ne sont pas assez nombreux pour former une société et rien ne les rattache au Félibrige officiel. S'ils faisaient partie d'une Maintenance, ils pourraient venir à ses réunions, y amener de nouveaux adhérents et, dans quelques années, ils se trouveraient à même de faire un groupement autonome et sérieux.

La place que tenaient les Maintenances est donc vide et les sociétés affiliées ne peuvent se substituer utilement à elles.

Mais puisque M. Devoluy sous prétexte de simplifier les rouages, n'avait laissé subsister que le Consistoire et les sociétés affiliées, il semble qu'il aurait dû employer tous ses soins à consolider celles-ci, et la première chose à faire était de considérer d'emblée, comme affiliées toutes les *escolo* qui, depuis vingt-neuf ans, faisaient partie du Félibrige. *L'Escolo dis Aup* (Forcalquier); *l'Escolo de la Mar* (Marseille); *l'Escolo de Lar* (Aix) avaient été officiellement incorporées le 28 janvier 1877, *l'Escolo Dóufinalo* (Valence), le 2 février 1880; *l'Escolo de Bellanda* (Nice); *l'Escolo de la Mountagno*, (Gap); *l'Escolo de Touloun*, *l'Escolo dóu Var* (Draguignan), le 6 février 1881; *l'Escolo de la Mióugrano* (Nîmes); *l'Escolo dóu Parage* (Montpellier); *l'Escolo Raïolo* (Alais) le 25 mars 1877; *l'Escolo de Goudouli* (Toulouse), le 7 février 1879 et j'en oublie en grand nombre. Le Félibrige de Paris lui-même avait fait acte d'adhésion.

A la vérité, ces *escolo* n'étaient pas toutes florissantes; mais il suffisait de bien peu de chose pour rendre l'activité à celles qui sommeillaient, et si, immédiatement après la promulgation du Statut de 1905, on les avait prévenues qu'on les considérait comme continuant à faire partie intégrante du Félibrige, il est à peu près certain que pas une d'elles n'eût protesté, quoique plusieurs se composassent d'éléments peu favorables à la réforme.

Mais au lieu d'agir ainsi, de montrer de la souplesse et de la bonne humeur, M. Devoluy et M. Ronjat affectèrent de considérer comme nuls et nonavenus tous les actes antérieurs à leur arrivée au pouvoir et procédèrent avec une raideur toute militaire.

Ces *escolo*, qui luttèrent depuis trente ou quarante ans, dont les bureaux comprenaient une foule de vieux félibres ayant un actif littéraire respectable, dont tous les membres, chefs et soldats, avaient un long passé de dévouement, s'insurgèrent contre les façons de deux nouveaux venus. Les rapports s'aigrirent, les anciennes *escolo* se syndiquèrent en une *Freirié* et, malgré les efforts de beaucoup de bons esprits, l'union ne s'est pas encore rétablie.

Je me résume: le Statut de 1905 donne trop d'autorité au bureau du Consistoire, c'est-à-dire, en fait, au *Capoulié*, et, en le forçant à intervenir dans tous les détails, il l'expose à toutes les animosités.

Il prolonge outre mesure la durée des fonctions du *Capoulié* et des autres membres du bureau. Il enlève au Félibrige sa force principale en supprimant les mainteneurs, et en rompant toutes les relations directes entre le Consistoire et les milliers d'hommes qui, dans toute l'Occitanie, partagent les idées félibréennes.

Le Reporter. — Vous ne parlez pas de la suppression des Maintenances?

L'Arquin. — Je n'en dis rien parce qu'elle est un fait accessoire. Le fait important que je reproche au Statut de 1905 est de supprimer les mainteneurs; du moment que ceux-ci n'existaient plus, il est évident que les maintenances n'avaient plus de raison d'être.

Le Reporter. — Les griefs que vous venez de m'exposer, sont ils les seuls que l'on ait formulé contre la direction actuelle du Félibrige?

Les rites

L'Arquin. — Hélas! non. M. Devoluy ne s'est pas borné à concentrer tous les pouvoirs dans la main du *capoulié* et à licencier l'armée félibréenne dont il n'a gardé que l'état-major.

Soit par ignorance du passé, soit par incompréhension, il a laissé périliter des règles traditionnelles qui, pour n'être pas inscrites dans le Statut, n'en étaient pas moins importantes et respectables. Les rites ont leur utilité et tous ceux qui ont eu à manier des hommes savent l'influence qu'exercent sur eux certaines formes, certaines cérémonies. Qu'on ne s'occupe pas de cela dans le club du Café du Commerce, je le veux bien. Il ne s'agit que de faire nommer un député et d'obtenir qu'il paye sa nomination en places de facteurs ou de sergents de ville. Un *punch* d'honneur ou quelques verres de vin chaud suffisent à monter les esprits à la hauteur nécessaire.

Mais pour ceux qui rêvent de réveiller, dans la limite compatible avec les nécessités politiques, la race occitane, de faire reflourir sa langue, de lui rendre sa personnalité et sa splendeur antiques, il faut autre chose.

D'un consentement unanime, une règle avait été adoptée: la Santo-Estello se composait de trois parties bien distinctes: la réunion du Consistoire, la *felibrejado* et la fête publique.

La fête publique n'était obligatoire que l'année où se célébraient les Jeux Floraux septennaires. Les autres années, on pouvait la faire ou ne pas faire, suivant les circonstances. Il n'y avait d'indispensable que la réunion du Consistoire et la *felibrejado*.

La réunion du Consistoire avait lieu le matin, comme aujourd'hui, et les majoraux seuls y assistaient. Elle était réservée aux élections du bureau, s'il y avait lieu, au remplacement des majoraux décédés et à l'expédition des affaires de tous genres. Deux ou trois heures suffisaient largement et, à midi, commençait la *felibrejado* de la Santo-Estello. Elle avait lieu, tantôt dans une salle, tantôt en plein air sous les arbres; mais, dans ce dernier cas, on choisissait un endroit clos où l'on fût assuré d'être à l'abri des curieux et des indiscrets. La *felibrejado* était une RÉUNION PRIVÉE et jamais il ne serait venu à notre idée d'y inviter des préfets, des maires, des journalistes et des étrangers quelconques. Les majoraux, les mainteneurs, les *sòci* et les *mèstre en gai-sabé* qui avaient tous été convoqués individuellement, avaient, seuls, le droit de s'asseoir à notre table. Aucune femme n'y paraissait, à moins qu'elle ne fut *manteneiris* ou *mestresso en gai-sabé*.

Le *capoulié*, seul, avait son siège marqué au milieu de la table et chacun se plaçait comme il l'entendait. Le repas achevé, on renvoyait le personnel de service. Le *capoulié* se levait, prenait la Coupe et chantait l'hymne:

Coupo Santo
E versanto,
Vuejo à plen bord
Vuejo abord
Lis estrambord
E l'enavans di fort.

Tous les assistants debout répétaient en chœur le refrain. Puis l'hymne achevé, le *capoulié* passait la Coupe à son voisin de droite et elle circulait de main en main, jusqu'à ce qu'elle revint au *capoulié*. La séance était quelquefois longue; mais chacun avait eu la Coupe; chacun avait joué son rôle, grand ou petit. La Coupe avait versé à chacun l'amitié, l'espérance et la foi; pour un moment, au moins, toutes les petites rivalités s'étaient effacées et l'amour de l'idée enflammait seul les cœurs. Je vois encore, comme si j'y étais, la *felibrejado* de 1876 à Avignon, dans la salle des Templiers. Il était une heure de l'après-midi quand Mistral entonna l'hymne et il était minuit quand la Coupe lui revint. Le ciel brillait, étincelant, à travers les grandes fenêtres ogivales; l'étoile du Félibrige resplendissait au milieu de la plus haute rosace; une émotion intense agitait les soixante-dix assistants et beaucoup ne pouvaient retenir leurs larmes. Jamais, depuis, je n'ai vu une assemblée battre ainsi à l'unisson; jamais je n'ai vu l'idée planer ainsi au-dessus d'une foule et étreindre tous les cerveaux.

Quand la Coupe lui arrivait, chacun pouvait parler librement: il n'avait ni à se faire inscrire à l'avance, ni à communiquer le sujet qu'il voulait traiter. Il n'était, en effet, donné à la presse qu'un compte rendu très sommaire et les imprudences de langage, si par hasard il s'en produisait, ne pouvaient avoir aucune répercussion.

Quelques-uns faisaient des discours; d'autres lisaient des vers; la plupart se contentaient d'un simple brinde. D'autres même ne voulaient pas prendre la parole et passaient la Coupe à leur voisin. Mais, le soir, chacun partait satisfait, car il avait pu placer son mot, il avait vu qu'il n'y avait, dans le Félibrige, ni supérieurs ni inférieurs, ni premières places ni dernières, il avait compris qu'au moment où il tenait la Coupe, si humble et si petit qu'il fût, il était le prêtre qui prononce la consécration.

Combien de jeunes mainteneurs ai-je vu entrer à la *felibrejado* de la Santo-Estello, hésitants et sceptiques, et en sortir frappés par les langues de feu.

M. Devoluy a changé tout cela. Aujourd'hui la *felibrejado* de la Santo-Estello est un banquet public où tout le monde peut venir en payant sa cotisation, et elle ressemble à une noce dans une guinguette suburbaine: les trois quarts des assistants sont étrangers au Félibrige et beaucoup n'en comprennent pas même la langue. On y coudoie tous les fonctionnaires de la localité; on y amène sa femme, sa fille, sa mère, sa cousine, son amie et on est forcé de subir la petite fille prodige qui ânonne la chanson apprise à grand peine.

M. Devoluy chante toujours:

Coupo santo
E versanto..

mais la cérémonie grave et admirable qui se déroulait autrefois devant les initiés, s'est transformée en un geste banal et vulgaire. L'hymne perd sa sonorité quand il est chanté devant les Philistins.

La Coupe ne circule plus. Comme à la Loge franc-maçonne ou aux réunions du Club démocratique les orateurs sont invités, par la circulaire annuelle de convocation, à se faire inscrire à l'avance. Naturellement, tous ceux qui ont quelque dignité et qui ne cherchent pas à se mettre en vedette, s'abstiennent; de même, tous les jeunes, tous les timides, tous ceux qui seraient heureux de se faire entendre, mais qui ont peur d'être taxés d'indiscrétion, et la parole n'est donnée qu'aux *m'as-tu-vu* qui ne doutent jamais d'eux-mêmes.

La *felibrejado* de la Santo-Estello pour laquelle on réservait autrefois toute la journée, ne dure plus aujourd'hui que deux heures et on la trouve longue.

Et cependant, M. Devoluy ne peut arguer de son ignorance à ce sujet. Lorsqu'en février 1908, à l'occasion du septième centenaire de Jacques le Conquérant, les félibres Montpelliérains organisèrent un banquet offert aux délégués catalans, ils remirent en honneur l'ancienne coutume. La Coupe circula de main en main et M. Devoluy qui était présent put se rendre compte de l'enthousiasme que souleva cette cérémonie, nouvelle pour beaucoup. Mais à la Santo-Estello de Toulon qui suivit, la Coupe resta immobile.

Veut-on, après avoir détruit les mainteneurs qui étaient la force active du Félibrige, détruire les rites et les légendes dans lesquels il puisait l'enthousiasme et la foi?

Quant à la séance publique qui n'était obligatoire que tous les sept ans, à l'époque des grands Jeux Floraux, on la célébrait ou on ne la célébrait pas, les autres années, selon les circonstances; mais elle n'avait jamais lieu que le lendemain de la *felibrejado* à laquelle on consacrait toute la première journée. Quand on la célébrait, elle avait le caractère d'une fête littéraire, elle était absolument publique et elle était présidée soit par le *Capoulié*, soit par le majoral qu'il désignait. Les discours qui étaient prononcés, les poésies qui étaient lues faisaient l'objet d'un programme arrêté à l'avance et toutes les précautions étaient prises pour qu'aucune incorrection ne se produisit. Mous n'étions plus entre nous et il fallait tenir compte des interprétations.

Les élections de 1909

Le Reporter. — Vous m'avez expliqué très clairement tout ce qui se rapporte au remplacement du Statut de 1876 par celui de 1905. Mais le public aimerait à être renseigné sur des faits plus récents. Vous n'ignorez pas que **L'Occitan** s'est fait l'écho de certaines plaintes relatives au choix de Saint Gilles pour y tenir la Santo-Estello de 1909 et plusieurs de ses correspondants ont laissé entendre qu'il y avait là une simple manœuvre électorale.

L'Arquin. — Ils ont vu juste.

A la Santo-Estello de 1908, il fut question de l'assemblée de 1909. Mais comme d'habitude, le Consistoire qui est beaucoup trop indolent, à mon humble avis, laissa au bureau le soin de choisir le lieu où elle se tiendrait. Tout le monde pensait qu'Arles ou Maillane serait désigné et je suis persuadé que si on n'avait pas eu cette conviction, on aurait pris une résolution ferme. Mais l'érection de la statue de Mistral n'était pas encore décidée. On savait seulement que 1909 serait le cinquantième anniversaire de l'apparition de *Mirèio* et qu'à cette occasion, une manifestation publique aurait lieu pour glorifier le Maître. Que serait cette manifestation? Se ferait-elle à Arles? Se ferait-elle à Maillane? Nul ne pouvait le dire. Quelques personnes même se demandaient s'il ne serait pas possible d'élever aux Baux, cette Acropole de l'ancienne Provence, un monument portant, non l'effigie de Mistral, mais celles de *Mirèio* et de *Calendau*. Ce ne fut qu'à la fin de 1908 que le projet de M. Jules Charles-Roux, ayant pris corps, toutes les autres idées furent abandonnées.

Quand le Conseil Municipal d'Arles eut autorisé l'érection de la statue de Mistral et qu'un Comité se fut formé pour organiser les fêtes du mois de mai, personne ne mit en doute que la Santo-Estello de 1909 se tiendrait à Arles. On fut extrêmement surpris quand on apprit, par les lettres de convocation, qu'elle se ferait à Saint-Gilles. M. Devoluy ne manquera pas de rejeter la responsabilité de la décision sur le Bureau Consistorial. Mais pour ceux qui sont au courant des choses, il n'y a pas de doute qu'elle lui incombe personnellement et exclusivement, et j'attendrai, pour changer d'opinion à cet égard de savoir si MM. Arnavielle, Mouzin et Planté ont été consultés et mis au courant de la situation vraie. Je ne parle pas de M. Ronjat qui n'a jamais eu d'autre opinion que celle de son capitaine.

Le choix de Saint-Gilles rapproché d'une note qui a paru dans *Vivo Prouvènço!* du 7 avril 1909, a fait penser à beaucoup que M. Devoluy voulait protester contre l'érection de la statue de Mistral et créer une sorte de schisme. Il y a un peu de vrai dans cela. M. Devoluy apporte dans la direction du Félibrige un exclusivisme singulier. Il considère comme fait contre lui et contre le Félibrige dont il

se croit l'âme éternelle et indestructible, tout ce qui est fait en dehors de lui. M. Charles-Roux est un Provençal de vieille roche, un ardent et un dévoué; ce que nous appelions autrefois un bon mainteneur Mais il n'est pas encore majoral; surtout il ne fait pas partie de la petite coterie qui a accaparé le Félibrige. De quel droit vient-il se mêler de glorifier le Maître qui est la propriété personnelle de M. Devoluy? Une telle audace mérite tous les châtiments et il fallait lui faire voir qu'on le considérait comme un trouble-fête.

Ce sentiment n'a pas été le seul à inspirer le choix de Saint-Gilles. Il y a autre chose. l'article VIII du Statut de 1905 dit que le Consistoire nomme les majoraux. Mais il est muet sur les circonstances préparatoires de l'élection. Il ne dit pas, comme celui de 1876, que les vacances doivent être signalées aux mainteneurs; il n'indique pas si les candidats doivent se présenter eux-mêmes ou se faire présenter par quelqu'un. Ce silence n'était pas un oubli, car il a permis, M. Devoluy de se substituer peu à peu au Consistoire et de faire à lui seul les nominations. Le mécanisme de l'opération était fort simple: tous les félibres ne lisent pas avec une attention soutenue *Vivo Prouvènço!* ou les autres publications félibréennes. Un court entrefilet annonçant la mort d'un majoral peu connu, leur échappait souvent et j'ai rencontré, il n'y a pas plus d'un mois, un majoral qui connaissait la vacance du siège de Chabaneau, mais qui ignorait celle des sièges de Marcelin, de Chabrand et de Plauchud. *Vivo Prouvènço!* que tout le monde sait être l'organe de MM. Devoluy et Ronjat, évitait, d'ailleurs, avec soin, tout ce qui aurait pu attirer l'attention sur la vacance d'un siège et quand le majoral mort ne portait pas un nom illustre, on reléguait sa notice nécrologique dans un bout de quatrième page. Il en résultait que nul ne s'occupait des élections avant la réunion du Consistoire... excepté MM. Devoluy et Ronjat qui choisissaient d'avance leur candidat, le recommandaient par lettres particulières à leurs amis et si un majoral étranger à la coterie venait à la réunion, il n'avait qu'à accepter la carte forcée qu'on lui présentait.

J'avais été frappé par les inconvénients de ce système qui tendait à éloigner du Consistoire toutes les personnalités marquantes, tous les hommes capables de porter ombrage à l'autoritarisme jaloux du *Capoulié*. Je m'en expliquai publiquement à la Santo-Estello de 1908 et je demandai:

1° Que toute candidature à un siège vacant fut présentée par un majoral avant le 1er avril.

2° Que le 15 avril au plus tard, le baile fit connaître à tous les majoraux les noms des candidats et ceux de leurs parrains.

Ma proposition fut vivement discutée et MM. Devoluy et Ronjat manifestèrent hautement leur opposition. Mais comme il devenait évident qu'une grosse majorité se prononçait en ma faveur, M. Devoluy renonça à provoquer un scrutin par bulletins écrits et le vote eut lieu à mains levées, à l'unanimité des votants moins un. La décision du Consistoire était définitive. Mais M. Devoluy espéra probablement pouvoir trouver un biais pour la tourner, et, dans le compte rendu qu'il publia ou fit publier, dans *Vivo Prouvènço!* de la réunion consistoriale, il parla de tous les votes émis, même des plus insignifiants et ne fit pas la moindre allusion à la discussion qui avait tenu les trois quarts de la séance. Il affecta même de ne pas citer mon nom parmi ceux des assistants.

Un article du Provençal de Paris informa le Félibrige de ce qui s'était passé et précisa les faits avec une exactitude absolue. M. Devoluy et M. Ronjat s'empressèrent d'envoyer des lettres de rectification dans lesquelles perçait leur mauvaise humeur et qui ne rectifiaient rien du tout:

— Vos articles sont inexacts, disait en substance M. Devoluy.

Et quand on lui demandait de préciser quels étaient les points inexacts, il répondait:

— Je ne puis rien dire, car je suis tenu au secret en vertu de l'article VII du règlement intérieur.

Cet article VII n'est pas une des moins curieuses innovations du Statut de 1905. On dirait véritablement que M. Devoluy a voulu assimiler le Félibrige à une loge de francs-maçons! A quoi rime ce secret sur nos délibérations? Notre but est connu et, bien loin de le cacher, nous nous en faisons gloire. Nos moyens d'action n'ont rien d'inavouable: nous ne nous introduisons pas dans les sociétés rivales pour les tuer; nous ne faisons appel à aucune mauvaise passion; nous pouvons parler publiquement et marcher le front haut.

Qu'il y ait quelquefois, dans notre association, comme dans toute autre, certaines choses qu'il est bon de ne pas ébruiter, je l'admets. Qu'un félibre se mette dans le cas d'être expulsé pour faute contre l'honneur, par exemple, je comprends fort bien que les membres du Consistoire, qui ont

examiné le cas, gardent le silence sur les détails. Mais ceci relève du tact de chacun et n'a pas à être inscrit dans un règlement.

Mais le secret sur des décisions qui intéressent tout le Félibrige et qui n'ont aucun caractère personnel! Pourquoi?

D'ailleurs, M. Devoluy ne se fait pas faute de raconter, dans son journal ce qui se passe dans les séances du Consistoire. Mais il voudrait être seul à pouvoir en parler. Eh bien! il faut qu'il s'y résigne. Qu'il le veuille ou qu'il ne le veuille pas, chaque majoral a les droits qu'il prétend se réserver et, en ce qui me concerne, j'en ai usé et j'en userai.

La polémique du Provençal de Paris eut un résultat immédiat et tangible. M. Devoluy, comprenant qu'il ne pouvait plus faire le silence sur la décision de Toulon, adressa à tous les majoraux une circulaire datée du 21 août 1908, par laquelle il portait à leur connaissance les décisions prises. Il profitait de l'occasion pour s'élever contre les confidences faites à des ennemis ou faux amis de notre cause. Il est vraiment singulier de voir l'homme qui est en train de détruire le Félibrige, traiter d'ennemis ou de faux amis de la cause ceux qui l'ont toujours servie sans profit personnel et qui ne lui ont jamais demandé la moindre satisfaction de vanité.

La décision de Toulon a porté ses fruits: tous les majoraux se sont intéressés aux quatre élections qui doivent avoir lieu le 31 mai 1909 pour remplacer les majoraux Chabaneau, Marcelin, Chabrand et Plauchud, et de nombreuses candidatures ont été posées.

Si M. Devoluy avait eu le tact de comprendre que le président d'une association a tout intérêt à ne pas se mêler aux luttes personnelles et qu'il ne peut garder la confiance et le respect qu'en s'élevant au-dessus des partis et en se bornant au rôle d'arbitre, il aurait saisi la portée du vote de Toulon et se serait gardé d'avoir ses candidats propres. C'est ce que faisaient autrefois Mistral; Roumanille et Gras; les *capouliés* que nous regrettons. Mais M. Devoluy n'a pas leur hauteur d'attitude et il s'est jeté à corps perdu dans la mêlée. Non seulement il a fait une liste, mais, par tous les procédés, de concert avec son ami M. Ronjat, il a essayé de lui recruter des adhérents. Je me ferais scrupule de livrer à la publicité les lettres que j'ai reçues de partout. Mais je ne vous cacherais pas que, depuis un mois, je passe mon temps à rectifier des affirmations inexactes et à éclairer les ténèbres dans lesquelles M. Devoluy enveloppe ses menées.

Il ne sera pas inutile cependant d'appeler l'attention de vos lecteurs sur deux faits précis dont j'ai eu les preuves écrites sous les yeux.

Un majoral de mes amis avait présenté, de la façon la plus régulière, la candidature d'un écrivain provençal aimé et estimé entre tous. M. Devoluy écrivit immédiatement qu'il ne pouvait accepter cette candidature et, sans attendre même la réponse, il envoya à tous les majoraux la circulaire relative aux candidats. Bien entendu, le nom de l'écrivain auquel je fais allusion, n'y figurait pas.

Le parrain se fâcha, protesta et M. Devoluy lui répondit tranquillement, qu'en vertu des articles XI et XII du Statut il avait le droit de s'opposer à une candidature. Or, voici le texte de ces deux articles:

Article XI. - *Dins l'entrevaus dis acamp dóu Counsistòri e dóu Counsèu Generau, la direicioun dis affaire felibren es assegurado pèr lou burèu dóu Counsistòri coumpausa dóu Capoulié.... etc..*

Article XII. - *Lou burèu a plen poudé pèr amenistra l'assouciacioun, franc dis atribucioun reservado au Counsistòri e au Counsèu Generau pèr lis article VIII et IX.*

L'article VIII auquel l'article XII renvoie, dit que le Consistoire nomme les majoraux..., etc... et l'article IX dit que le Conseil Général reçoit les comptes, vote le bilan et se prononce sur les questions que le Consistoire a renvoyées à sa décision.

Je ne vois pas un mot dans ces quatre articles qui puisse justifier et même expliquer les prétentions de M. Devoluy.

La question n'est pas de savoir si la candidature posée était opportune ou non. Cela était du ressort exclusif du Consistoire qui l'aurait admise ou rejetée et devant lequel M. Devoluy était libre, comme tous ses collègues, de présenter les objections qu'il aurait cru convenables; mais personne n'acceptera que de sa propre autorité, il puisse s'opposer à l'initiative d'un majoral et exercer un contrôle sur les propositions. M. Devoluy a trop gardé les habitudes de son métier. Il confond trop

souvent le Consistoire avec la caserne et il a tort de croire qu'il peut traiter ses collègues comme ses conscrits.

Le second fait sur lequel je veux attirer l'attention est celui-ci : parmi les candidats présentés, se trouve M. Ferroul. M. Devoluy lui est peu favorable et je reconnais que c'est son droit. Mais savez-vous quel argument il a employé pour détourner de lui des suffrages acquis ?

— Si on nommait Ferroul a-t-il gémi, cela mettrait en mauvaise posture les fonctionnaires qui font partie du Félibrige.

Alors, parce que M. Devoluy s'appelle en réalité M. Paul Gros-Long, capitaine au 7^e régiment de génie et qu'il aspire à un quatrième galon, nous serons obligés, nous, de ne pas voter pour qui a nos sympathies.

Eh ! bien ! c'est là une situation inadmissible, et je m'étonne que ceux qui, en 1901, ont porté M. Devoluy au capouliérat, ne l'aient pas prévu. Je vous ai parlé tout à l'heure du but du Félibrige. Ce but n'est ni républicain, ni royaliste, ni impérialiste ; mais il est contraire à la doctrine de l'Etat césarien, quelle que soit son étiquette. Or, nous vivons depuis plus de cent ans, je pourrais dire depuis plus de deux cent cinquante ans, en plein césarisme. Comment peut-on concevoir qu'une société combattant les idées générales sur lesquelles s'appuie le gouvernement parisien, celui qui, selon la parole du Maître,

... *Nous regis*
e nous cougis.

ait pour chef un homme enchaîné à ce même gouvernement par les lois de la plus stricte discipline ?

Qu'un fonctionnaire inamovible, jouissant ainsi de son indépendance à peu près complète, puisse être élu au capouliérat, je n'y contredirai pas.

Qu'un fonctionnaire, même amovible, puisse faire partie du Consistoire, je l'admets volontiers.

Mais que toutes les destinées de l'association soient remises entre les mains d'un homme qui n'a pas le droit de signer une ligne de son vrai nom, sans la permission de son colonel, cela je ne l'admettrai jamais. Un *Capoulié* doit être libre. Il faut qu'il puisse tendre la main aux ennemis du gouvernement aussi bien qu'à ses amis. Il ne faut pas que ses intérêts personnels de carrière puissent être en contradiction avec ses devoirs de *Capoulié*.

Je viens de vous dire pour quel motif je blâmais M. Devoluy de s'être mêlé des élections consistoriales, après le vote de Toulon qui était une indication très claire et qui aurait dû lui servir d'avertissement. S'il avait eu le sentiment de la situation, il n'aurait présenté aucun candidat, n'en aurait laissé présenter aucun par M. Ronjat, qui est son alter ego, et il aurait assisté, serein et impassible, à la bataille qui se serait livrée, non sur deux listes déterminées, mais sur des noms isolés.

Si même M. Devoluy n'avait présenté qu'un candidat, comme ont fait la plupart des indépendants, il aurait pu dire qu'il n'entrait dans la lutte qu'à titre de simple majoral et non comme *Capoulié*.

Il s'est bien gardé d'agir ainsi : l'assemblée de Toulon avait blâmé indirectement la façon dont se passaient les élections au majoralat. M. Devoluy a voulu protester contre cette décision, montrer qu'il était le maître, et qu'il entendait le rester. Il ne s'est donc pas abstenu comme il l'aurait dû ; il ne s'est pas borné à proposer une candidature comme il l'aurait pu ; il a composé une liste de quatre noms, un pour chaque siège, et il a fait signer par quatre de ses amis, de façon à lui donner l'allure d'une liste officielle.

Rien de pareil ne s'est passé de l'autre côté : sauf M. Valère Bernard qui a proposé trois noms tous les autres indépendants n'en ont proposé qu'un seul, montrant par là qu'ils n'avaient pas l'intention de faire une liste et d'engager un combat ayant un caractère général. S'il y a aujourd'hui lutte ouverte entre les indépendants et M. Devoluy, c'est parce que celui-ci l'a voulu. Il a appelé, lui-même, ses amis et ses adversaires à se compter sur l'élection du 31 mai et c'est pour augmenter ses chances de succès qu'il a décidé de tenir la Santo-Estello à Saint-Gilles. Il savait qu'à Arles, le

courant lui était plutôt défavorable et il espérait trouver une meilleure ambiance à Saint-Gilles où il est reçu par une société dont M. Laforêt, un de ses quatre candidats, est le créateur et l'inspirateur.

Le Reporter. — Croyez-vous que le choix de Saint-Gilles puisse avoir une influence sur le résultat des élections?

L'Arquin. — Je suis persuadé du contraire. Cette petite manœuvre aura, si je ne me trompe, un résultat opposé à celui qu'espérait M. Devoluy. Elle a été blâmée presque universellement. On y a vu une inconvenance vis-à-vis de Mistral, vis-à-vis du Comité du Monument, vis-à-vis de toutes les personnalités marquantes qui viendront assister aux fêtes.

La situation est donc fort claire: M. Devoluy ayant fait une liste, les indépendants qui avaient individuellement présenté sept noms, ont été amenés à se réunir et à former, eux aussi, une liste.

Le Reporter. — Pouvez-vous me donner quelques détails sur ces deux listes?

L'Arquin. — J'ai parlé très librement sur les choses générales; mais je serai beaucoup plus réservé sur ce qui touche les candidats eux-mêmes. Les indépendants n'ont aucune hostilité personnelle contre les candidats proposés par M. Devoluy et ne leur refuseront probablement pas leurs suffrages dans une autre occasion. Je me bornerai donc à citer leurs noms. Ce sont MM. Daniel, Fabre et Laforêt. Je vous parlerai tout à l'heure de M. Benoît qui se trouve en tête des deux listes.

M. Daniel est un des vice-présidents du *Bournat*; M. Fabre est l'illustre entomologiste dont le nom est connu dans l'Europe entière et il a fait d'excellents vers provençaux; M. Laforêt a publié des recueils de poésies qui sont loin d'être sans mérite.

Je m'étendrai un peu plus sur les candidats des indépendants, MM. Benoît, Charles-Roux, Fallen, Ferroul, Fournel, de La Salle et Maurel.

M. Robert Benoît est le premier et on lui destine la succession de son compatriote Chabaneau. C'est l'auteur de *Servilhoto* et le poète le mieux

inspiré et le plus populaire du Périgord. Dès le mois d'octobre 1908, sa candidature était posée par le président du *Bournat*, M. Dujarric-Descombes, et au bout de quelques semaines, j'avais l'assurance que tous les indépendants voteraient pour lui. Son mérite était universellement reconnu et sa personnalité jouissait d'une sympathie générale. A cette époque, M. Ronjat qui était, comme toujours, l'interprète fidèle des idées de son chef, repoussait la candidature de Benoît et voulait lui substituer celle de M. Daniel. Mais les morts successives de MM. Marcelin, Chabrand et Plauchud ayant augmenté le nombre des sièges vacants, M. Ronjat, qui sentait le succès de Benoît assuré, a fini par l'admettre sur sa liste: Benoît passera donc sans concurrent et, probablement, à l'unanimité.

M. Jules Charles-Roux est l'ancien député de Marseille, aujourd'hui président du Conseil d'Administration de la Compagnie Transatlantique. Il n'a jamais perdu ses attaches avec le sol natal et il est aussi souvent à Marseille qu'à Paris. Il a publié de magnifiques ouvrages sur l'archéologie et le costume de la Provence et c'est lui qui a eu l'idée d'ériger à Arles la statue de Mistral. Il a dû faire violence à la modestie du Maître qui lui répondait en plaisantant:

— Je n'oserai plus me promener dans Arles, car on dira: Voilà le bronze qui est descendu de son piédestal.

Mais il a eu raison de toutes les objections et il prépare la fête du 30 mai qui sera une apothéose de l'œuvre félibréenne.

Tout le monde connaît le rôle de Ferroul. On peut approuver ou désapprouver ses idées politiques; mais on ne saurait contester une chose; c'est le seul homme qui, depuis cent vingt ans, depuis les insurrections fédéralistes de 1793, ait osé résister, par des actes, et non par des paroles à l'autocratie parisienne. Il a réveillé l'âme méridionale et ceux qui ont assisté, comme moi, aux admirables manifestations de Montpellier se sont rendus compte de ce qu'il y avait encore d'énergie dans le vieux peuple de la Narbonnaise, de ce qu'on pourrait en attendre s'il avait un programme et un chef.

Le succès, ou du moins le succès, apparent n'a pas couronné l'œuvre de Ferroul. La naïveté consciente ou inconsciente de Marcelin Albert, la trahison de quelques faux frères, les menées

sourdes de la Franc-Maçonnerie et la force brutale, ont eu momentanément raison des vigneron. Ils se taisent; mais l'automne dernier, quand je traversais leurs villages où règne la misère, il me revenait à l'esprit la belle strophe d'Aubanel:

... *sèmblo mut,*
mai lou fiò couvo.

.....
un jour qu'aura lesi
vous fara fernesì.

A mon avis, l'homme qui a été l'inspirateur de ce grand mouvement a sa place marquée dans le Félibrige.

Jean Fournel a été un des lieutenants de Ferroul et a écrit un excellent livre *Avec ceux d'Argelliers* dans lequel il réfute point par point les calomnies expectorées contre les chefs du mouvement viticole, par un des sous-verge de Clémenceau.

Le docteur Fallen mérite une mention spéciale. Il est le président de la *Freirié Prouvençalo*, c'est-à-dire, de cet ensemble d'anciennes *escolo* qui datent, presque toutes, des environs de 1875, qui faisaient partie du Félibrige sous l'empire du Statut de 1876 et que M. Devoluy a éloignées, par ses maladroites. Les chefs de la *Freirié* ont adressé, le 15 avril 1909, une circulaire à tous les majeurs pour leur indiquer l'importance qu'ils mettaient à l'élection de leur président et, bien que la circulaire ne le dise pas expressément, on peut prévoir que le succès de Fallen sera l'occasion d'une union féconde en résultats.

Le duc de La Salle-Rochemaure est Auvergnat et a eu le mérite d'être un des premiers à propager les idées félibréennes dans sa province restée, jusqu'à présent, un peu en dehors du mouvement. Il a écrit un ouvrage en prose dans lequel il montre une connaissance approfondie de son dialecte.

Louis Maurel est un très ancien félibre qui est, depuis plus de quarante ans, sur la brèche; il a montré, dans toutes les circonstances, un dévouement désintéressé à la Cause et il a succédé, comme *cabiscòu de l'Escolo dis Aup*, à M. Plauchud.

Le Reporter. — Vous venez de me citer sept noms proposés par les indépendants. Or, il n'y a que quatre sièges. Ne craignez-vous pas que vos voix ne se dispersent et que M. Devoluy n'en profite pour faire passer les siens ?

L'Arquin. — La chose est prévue. Nous avons sept noms parce que, ainsi que je vous l'ai déjà dit, nous n'avons nullement l'intention d'opposer une liste à une autre liste. Chacun de nous avait proposé qui il voulait, en pleine indépendance. Mais quand nous avons vu que M. Devoluy faisait une liste, qu'il proposait un candidat pour chaque siège, bien plus, qu'il ne se contentait pas de les proposer lui-même, mais qu'il faisait signer sa liste par quatre de ses amis, nous avons compris que nous devions, nous aussi, nous réunir et opposer à son bloc un autre bloc. Vous pouvez donc être assuré que le 31 mai, nous aurons, nous aussi, notre liste. Je n'ai pas à vous dire par quel procédé nous arriverons à une entente. Mais après nous être concertés, nous choisirons, sur nos sept candidats, les quatre qui nous paraîtront avoir le plus de chance de succès et les trois que nous aurons été obligés d'éliminer seront nos candidats lorsque de nouvelles vacances se produiront.

Voilà, mon cher reporter, tout ce qu'il était nécessaire de dire aux Félibres. Ni moi, ni aucun de mes amis, nous n'avons cherché la lutte et beaucoup pourraient affirmer que, depuis quelques années, vis-à-vis de ceux qui se plaignaient de la direction donnée au Félibrige, j'ai constamment plaidé les circonstances atténuantes en faveur de M. Devoluy et conseillé la patience, son capouliérat devant avoir une fin. Mais puisqu'il a plu à celui-ci d'établir, par une manifestation dont le caractère est indéniable, qu'il avait la prétention de s'insurger contre la décision prise, à la presque unanimité, dans le Consistoire de Toulon, puisqu'il lui a plu d'affirmer qu'il entendait continuer à régenter notre association, il fallait que la vérité intégrale fût portée à la connaissance de tous les félibres. C'était le seul moyen de dissiper les nuages sous lesquels MM. Devoluy et Ronjat tentent de la cacher.

Un dernier mot. Il y a dans le Félibrige, comme partout, un certain nombre d'hommes qui se croient très fins et très prudents et qui, prenant des airs effarouchés, vous disent:

— Pourquoi mettre les points sur les i? Pourquoi souligner les différences d'opinions? La paix! La paix! ! il n'y a que cela.....

Leur mentalité est pareille à celle des politiciens qui ont créé le tribunal de la Haye, lequel n'a empêché ni la monstrueuse guerre du Transvaal, ni la formidable lutte de la Russie et du Japon et qui n'empêchera pas davantage la grande conflagration européenne que tout le monde prévoit, dans un délai plus ou moins rapproché.

La paix est une excellente chose et je la désire, autant que qui que ce soit. Mais quand certaines situations s'enveniment, quand les moyens de conciliation sont épuisés, il faut être homme et savoir envisager la lutte. Celui qui a peur de la guerre et qui s'abandonne pour l'éviter, est un demi mort, car d'abandon en abandon il finit par perdre tout ce qui était sa raison de vivre. Cela est vrai pour les sociétés comme pour les individus et pour les nations.

Je vous ai expliqué, aussi complètement que je l'ai pu, comment M. Devoluy menait le Félibrige à l'abîme. C'est aux félibres épris de leur idéal, à ceux qui n'ont jamais douté de ses destinées, à ceux qui le considèrent comme le prodrome d'un grand mouvement social, à lui donner un puissant coup de barre et à le remettre dans sa voie.

Le soleil se couchait derrière le mont Valérien; les flots de la Seine prenaient des teintes argentées et les feuilles des grands arbres s'agitaient sous le vent du soir. Je pris congé de l'Arquin et, dans le bureau de *l'Occitan*, je transcrivis fidèlement ce qu'il m'avait dit.

1909 - Cinquantenàri de Mirèio

Discours de M. Charles-Roux

Moussu lou Conse,

Au noum dóu Coumitat dóu Cinquantenàri de Mirèio, ai l'ounour de remetre à l'antico vilo d'Arle l'estatuo de Frederi Mistral.

Es l'obro de l'egrègi escultour Teodor Rivière, d'après l'estatuetto qu'avié adeja moudelado, de si man abilo, pèr noste car tresourié, Angelo Mariani, la Prouvidènci di literatour e dis artisto.

Lou pedestau s'es auboura souto la direicioun de voste coumpatrioto Ferigoulo, counservatour dóu Museon dis Antico, e ai pas à vous aprene soun galant biais.

Belèu que l'estatuo arié gagna en s'aubourant dins un rode mai vaste e en se destacant sus lou cèu blu; mai se capito que la plaço dóu Forum, la plaço dis Ome, es lou liò de rescontre dis Arlaten, lou liò di charradisso di travaïadou de touto meno, de la vilo e dis alentour. Mistral s'atroubara ansin au mitan d'aquéli qu'amo e canto dins si vers inmourtau.

(Seguïsson de gramaci pèr tóuti li gènt que se soun assoucia à l'aubouraduro de l'estatuo dóu Mèstre).

Ero, noste coumitat, coumpausa de mai de 200 persouno, despièi li mèmbe li mai egrègi de l'Acadèmi Franceso e de l'Istitut, li prouffessour li mai saberu en lengo roumano, li representant dis Acadèmi dóu Miejour e dis escolo felibrenco, e jusqu'à de simple travaïaire de touto meno.

Siéu veritablamen fièr e esmógu de parla au noum d'uno talo assemblado e de poudé celebra lou proumié lou jour de soun jubiléu, un ome qu'ame e amire despièi mai de 40 an, car avèn tengu ensèn de court d'amour au tèms de nosto jouïnesso dins li mount dóu Leberoun. Siéu urous de rëndre óumage à la Vilo d'Arle, un di mai meravihous museon en plen èr que se posque vèire, de

rèndre óumage à soun pople, à si Mirèio mouderno, descendèto de Giptis e Protis, de quau lou galant coustume, qu'a espeli en meme tèms que lou pouèmo dóu Mèstre dins lou Felibrige, es un cap-d'obro d'eleganço e de bèuta. Ah! midamo e midamisello, coume vous l'a di lou Mèstre i fèsto vierginenco de 1904:

Gràci au coustume que pourtas fieramen, patriouticamen, coustume qu'au jour-d'uei es lou plus elegant de tóuti, sias la glòri d'un pople, sias lou signe vivènt de la Prouvènço lumenouso.

Aro vous demande la permissioun de vous explica perqué avèn dreissa uno estatuo à Mistral de soun vivènt.

La pouèsio prouvençalo, midamo e missiés, qu'au mejan-age a ilumina de sa resplendour l'Europo entiero, qu'a agu lou privilège d'acampa, avans tóuti, la flour de l'inspiracioun nouvello que lou Crestianisme a espandi sus lou mounde, noun poudié s'amoussa pèr sèmpe dins la sanguiniero de la crousado dis Albigés e l'envasioun di Franchimand. Forço siècle durant, tèms-en-tèms, d'un gran escapa de l'aubre anti, greiavo un pouèto; e es ansin que cantèron, Belaud de la Belaudière, Saboly e Vitor Gelu. Aquèsti troubaire atarda vo bèn aquèsti precursour, coume voudrés, soun lis anèu forço lache de la cadeno que religo li troubaire i felibre, Bertrand de Born à Mistral, à Roumanille, à Aubanèu, à Tavan, à Ansèume Mathieu, à Fèlis Gras e i nombrous e egrègi representant dis escolo felibrenco fourmado souto lis eisèmple e li leiçoun di mèstre.

Mai Mistral, éu, es lou roure dóu tèms passa, sourti un bèu jour dóu grun counserva dins la bono mouto: a trachi tout-à-un-cop, carrejant em' éu la sabo de forço siècle e l'engèni de touto uno raço. Es mounta bèn pus aut de vers lou soulèu que lis àutri roure que l'avien precedi.

Foro d'acò, se li troubaire an canta divinamen, an subre-tout canta l'amour i pèd di segnouresso, e sis ispiracioun èron quàsi limitado en aquéu galant rode. Sarié pas juste de dire que li troubaire èron estrangié au pople estènt que nombrous soun aquéli que n'en soun sourti. Pamens, devèn recounèisse que si pouèsio s'adreissavon quàsi jamai au pople, e que sa vido i'èro à pau près estrangiero.

Mistral, en rabaiant la liro deleissado di Troubaire, e en fasènt, éu tambèn, d'un cant d'amour soun proumié pouèmo, s'es servi d'aquesto liro, mai a canta l'amour en s'adreissant au pople em' uno plenitudo de councepcioun, d'aport epi, de detai sus nòstis us e nòsti legèndo, de descricioun talamen meravihouso de noste cèu, de noste soulèu, de nosto mar, de noste Rose, de noste terradou, que soun engèni pòu s'abouca à-n-aquéu de Vergéli, vo bèn dóu Dante, un autre escoulan di Troubaire.

Vaqui, Mèstre, fasènt viólènci à vosto moudestio de pouèto rustique avèn vougu vous dreissa 'no estatuo de voste vivènt; perqué vòstis obro soun pas soulamen uno seguïdo de vesïoun lumenouso e pouètico mai tambèn lou grand reliquàri de l'istòri prouvençalo, la provo n'en es facho, en partido, dins lou Museon Arlaten, qu'avans de naisse, vivié tout entié dins vòstis obro: chascun dis óujèt, di besougno espausa, pourrié servi à ilustra un de vòsti vers; perqué dins lou Tresor dóu felibrige ounte s'es foundu vint an de vosto carriero de pouèto, avès fa vèire que nosto lengo es lengo e avès encarta lis article de la lèi que la regisson; perqué vosto idèio estènt toujours d'associa la Prouvènço en ço que vous arribo d'urous, em' un gèste magnifi de desinterès, avès counsacra voste Pres Nobel au Museon Arlaten; perqué sias l'aposto de la decentralisacioun e de l'encarnacioun de noste terradou; perqué avès resista i mirage de la capitalo, qu'avès vougu que tóuti vòsti bèllis obro espeliguèsson souto noste ardènt soulèu e li brefounié dóu mistrau, dins voste mas de Maiano, couvadou de pouèsio clarinello, biblico e idilenco, à coustat de vosto douço e gènto mouié, moudèlo de gràci, de bounta, de devouamen e d'amour .

Mèstre, dins un moumen ounte li tèsto parèisson proun escaufado, avès espandi un aflat de pas e de counçòrdi, e voste noum ama e respeta nous a tóuti rassembla eici, la man dins la man, em' uno souleto pensado d'unioun patrioutico e d'envanc generous.

E vivo Frederi Mistral! E longo mai!

1909 - Mistral

Pour le Centenaire de Mireille, en 1909, le journal Théatra (qui est devenu par la suite Massalia), à Marseille, organise un concours de la plus belle poésie en l'honneur de Frédéric Mistral.

Quatrain lauréat : Thyde Monnier (22 ans).

Maître, pour vous chanter comme on devrait le faire,
Je voudrais m'en aller, par un soir chaud d'été,
Cueillir tous les parfums de fleurs de volupté
Qui frémissent quand naît l'heure crépusculaire.

Je voudrais prendre aux pins l'harmonique beauté
De leurs gestes tordus, au bord de la mer claire.
Je voudrais bien avant que la nuit les fit taire,
Des cigales d'or brun ravir l'hymne enchanté.

Sous les oliviers gris que le mistral tourmente,
Je voudrais dans les flots d'une source chantante,
Décrire l'âme du bois avec l'âme du val.

Puis, dans un vase d'or, verser cette ambrosie
Et le tendre aux bras nus d'une Arlèse choisie,
Afin qu'elle vous l'offre, ô mon Maître! ô Mistral!

1910 - Li 80 an de FM

Le 12 septembre dernier Mistral atteignit sa quatre-vingtième année.

Parmi les hommages qui allèrent droit au cœur du grand poète, il faut à coup sûr compter celui que Sa Sainteté Pie X adressa à l'auteur de Nerte, le 24 mai 1910 après avoir lu son poème de Nerte.

— Votre œuvre immortelle de la renaissance provençale, écrivait en même temps le Cardinal Secrétaire d'Etat, la vénération d'une langue vénérable entre toutes, particulièrement de la tradition religieuse, si riche, d'une province, dont vous portes l'âme dans votre âme, votre attachement aux traditions et à la foi de vos pères, tout cela vous place au premier rang des grands auteurs qui honorent le plus les lettres humaines et chrétiennes.

Le Saint Père, à la date du 12 septembre, renouvelait à Mistral l'expression de son admiration et de ses sympathies, et Mistral répondait par des remerciements qui se terminaient par ces mots: — *Vivo Diéu e soun Grand Prèire.*

Longo mai!

1913 - Frédéric Mistral à Aix (1)

Salut à la vilo d'Ais !

Dins l'oustau municipau de nosto capitalo, dins aqueste palais, tout plen e tout relènt de l'istòri de Prouvènço, me fai gau de remembra la memòri de Pascalis, aquéu grand patrioto que, davans lou Parlamen e lis Estat Generau de Prouvènço, acampa pèr lou darrié cop, proutestè autamen e courajousamen contre l'aboulcioun di liberta prouvençalo e mouriguè martire de sa proutestacioun.

Me fai gau de remembra que Mirabèu, eici, parlant de nòsti liberta, disiè dins un de si discours:

La nation provençale avait sur beaucoup de points une constitution très libre.

E alor, n'aguen pas crento de nous dire Prouvençau, emai de manteni tout ço qu'es de Prouvènço.

Vuei que nosto Prouvènço es visitado e amirado coume jamai fuguè, rapelen-nous, messiés, pèr justifica noste orguei la definicioun magnifiquo que Cesar de Nostro-Damo a fa de noste terradou:

L'une des plus illustres pièces de Dieu est le monde, du monde l'Europe, de l'Europe, la France et de la France, la Provence.

E Pline, i'a dous milo an, veici ço que escrivié:

Noun l'a ges de prouvinço plus bello que la Prouvènço, e la Prouvènço es uno Itàli pulèu qu'uno prouvinço.

Vaqui perqué nòstis aujou noumavon sa patriò *Provincia provinciarum*, la Prouvinço di prouvinço!

Salut dounc à la ciéuta d'Ais, antico capouliero de la beilo Prouvènço: Ais ounte, i'a tres cènts an, emè lou sabourous e fièr pouèto La Belaudiero e, lis Arquin que l'envirounavon, aguè liò la proumièro Reneissènço dóu Gai Sabé: à-z-Ais ounte Brueys creè gaiardamen lou tiatre prouvençau; à-z-Ais ounte se tenguè, en 1853 *Lou Roumavage di Troubaire* emé Jan-Batisto Gaut, Francés Vidau, lou tambourinaire, e lou bon dótour d'Astros, amable fabulisto, tóuti tres, representant de l'Acadèmi d'Ais; à-z-Ais ounte flouris un di plus gènt rampau de noste Felibrige, vosto Escolò de Lar, qu'aquésti bèlli festo temougnon de sa vido; à-z-Ais ounte flamejo, souto l'aflat dóu rèi Reiniè, e de tóuti li façoun, per lis art, pèr li sciènci e pèr la literaturo, nosto counsciènci nacionalo à-z-Ais, enfin, tant bèn noumado a Ateno dóu Miejour, salut e gramaci!, gramaci, Moussu lou Maire, à vous e au Counsèu municipau de z-Ais!

1913 - FM à Aix (2)

Bràvi jouvènt, siéu pretouca, e mai que mai, pèr lou salut tant amistous que me fasès, aqui davans la Faculta, la venerablo Faculta mounte estudièra coume vautre, dins lis annado li plus gaio, li plus gènto de ma vido (1849-50-51).

Jouvènço rimo eme Prouvènço, e l'óumage que me rendès, à iéu, pouèto prouvençau, es l'espressioun escrèto de l'afecioun qu'avès pèr nosto terro maire.

Gardas la longo-mai, l'afecioun patrioto que vous acampo à moun entour! Gardas lou longo-mai l'amour de nòsti tradicioun! Gardas voste respèt pèr la lengo di rèire, qu'es aquelo dóu pople e pèr

tóuti li causo que signalon nosto raço! Gardas noste bèu gàubi de Prouvençau fidèu e gardas, vous dirai, meme vòstis ilusioun, car li cresènço de jouinesso soun lou soulèu levant que rejoüi touto la vido.

Avans que de mouri, lou bon felibre, Pau Arenò, veici l'epitàfi que se faguè:

*Siéu parti, l'amo ravidò
D'avé pantaia ma vido.*

Vaqui perqué, Messiés, de me vèire au mitan de vautre me sèmblo que iéu siéu à la taulado de Nouvè, quand la famiho es acampado e, tau que lou segne grand, vous doune iéu ma benedicioun em' aquèsti paraulo sacramentalo de Calèndo:

Alègre! Alègre! Diéu vous alègre! Nous fague Diéu la gràci de veire l'an que vèn! E, se sian pas mai, que fuguen pas mèns.

1913 - Pèr Gounod

Pèr lou mounumen de Charle Gounod

*Coumpousitour de l'Opera Mirèio
à Sant Roumié*

*Mirèio, un bèu matin, cantavo
Mèste Gounod que l'escoutavo
Aprenguè sa cansoun de cor
E desèmpièi canton d'acord.*

7 de setèmbre 1913

1914 - Lou Cadet d'Ais, Escolo de Lar - 25, 26 et 27 mars 1914, Aix en Provence

Avant propos

Le 12 mai 1913, une vague d'enthousiasme, une vague de fond, soulevait la ville d'Aix et jetait son peuple frémissant autour de Celui qu'un instinct irrésistible et sûr lui, désignait comme le Chef, le Souverain spirituel du Pays de Provence: Frédéric Mistral

Spectacle sans précédent dans les annales de l'antique capitale, que celui de cette *Santo Estello* qui, par la spontanéité et l'unanimité de l'acclamation populaire, éclipsa sans conteste tels événements auxquels on la voulut, par la suite, comparer: le couronnement de Pétrarque, au Capitole, en 1341, le couronnement de Voltaire à Paris en 1778!

De cette fête muée soudainement en une indicible apothéose, *l'Escolo de Lar* avait tracé les grandes lignes, préparé l'organisation matérielle dispensable, donné avis à la population. Par là (et de ce rôle modeste elle ne cherche point, en le rappelant à tirer vanité) elle fut associée à l'évènement le plus éclatant et le plus significatif qui ait marqué les derniers mois de l'existence du

Maître, de cette vie d'existence qu'un soleil de gloire et d'immortalité auréolait et sur laquelle nul œil ne discernait l'ombre mystérieuse d'un funèbre présage.

Du triomphe qu'Aix transporté lui avait décerné, Frédéric Mistral conserva un souvenir ému et reconnaissant. Plusieurs d'entre les membres de notre *Escolo* le pourraient attester. Le majoral Edouard Aude, notamment, dépositaire de tant de confidences émouvantes; d'autres également. Et par exemple, le dimanche 15 mars, notre *cabiscòu* le Marquis d'Ille, et deux de nos mainteneurs les plus agissants, M. l'ingénieur et Madame Lacoste, furent durant une partie de la journée à Maillane, les hôtes du Poète. La conversation suivit les méandres les plus divers, mais à maintes reprises, comme si elle y eût été ramenée par une pente naturelle, elle revint vers Aix et vers les choses d'Aix. En prenant congé de ses amis, Frédéric Mistral les accompagna jusqu'à l'auto qui les avait transportés. Il était tête nue et l'air était vif. On lui en fit la remarque. Il répondit en plaisantant qu'il ne s'était jamais senti aussi jeune. On se sépara sur cette répartie confiante et gaie.

Le 19 Mars, on baptisait à Maillane une nouvelle cloche. M. l'abbé Mascle, *souto cabiscòu* à l'*Escolo de Lar* avait été prié de prendre la parole, en provençal, naturellement, au cours de la cérémonie liturgique. S'étant rendu à cette invitation il n'avait pas manqué d'aller saluer Mistral que le refroidissement fatal, d'allure encore bénigne, contracté la veille dans l'église, avait retenu chez lui. A son tour il avait recueilli l'expression de l'affection du Maître pour le groupement félibréen aixois et pour son action soutenue.

Six jours plus tard la mort faisait son œuvre foudroyante.

Il a paru à l'*Escolo de Lar* qu'elle puisait, dans les circonstances qui viennent d'être rappelées, titre suffisant pour dresser ce qu'elle voudrait voir appeler le procès-verbal de la mort du Poète.

Faut-il pour justifier et fortifier ce sentiment, rappeler les liens qui rattachaient Mistral à Aix; notamment ce séjour qu'il y fit comme étudiant en droit de 1849 à 1851, *lis annado li plus galoio, li plus gènto de ma vido*, disait-il le 12 mai dernier, dans son allocution à la jeunesse de nos Ecoles? Faut-il transcrire ici les pages colorées qu'il consacra dans ses *Memòri e Raconte*, à la ville qui lui avait été si accueillante, et aussi à ce *Roumavàgi di Troubaire* qui, en 1853, préludait, en notre glorieuse Salle des Etats, à la prochaine et décisive réunion de Font-Ségugne? Faut-il reproduire ce Xème Chant de *Calendal* où est retracée une des plus magnifiques cérémonies aixoises: les Jeux de la Fête Dieu?

* * *

Devons-nous d'autre part donner les raisons de l'initiative qui aboutit à la publication des pages que l'on va lire? Quelques lignes seront, à cet égard, suffisantes.

Fait aussi remarquable qu'inquiétant, l'information écrite, telle qu'elle est pratiquée de nos jours, concourt à déformer la vérité et à créer la légende avec une puissance et une instantanéité dont fut dépourvue la tradition orale dans sa transmission à travers les siècles. Quel pullulement d'inexactitudes dans les comptes-rendus envoyés de Maillane par la plupart des nouvellistes professionnels! quelle dépense d'imagination de la part de certains informateurs avides de donner à la magnifique figure de poète, comme si sa simplicité et sa majesté souveraines n'eussent pas été suffisantes pour la caractériser, des aspects originaux ou inédits!

Il importait absolument d'élaguer le fouillis et de fixer avec une exactitude rigoureuse, qui n'exclurait pas nécessairement l'émotion que l'on sentira passer à travers ces pages véridiques, la physionomie des journées que la conscience et la sensibilité provençales, auxquelles elles appartiennent, ne peuvent accepter de voir altérer par des imaginations étrangères. A plus forte raison, fallait-il empêcher qu'à l'heure où la mort le soustrayait à nos regards, le cher et auguste visage nous fût restitué altéré, par le zèle imprudent ou la fantaisie indiscreète de certains portraitistes mal ou insuffisamment documentés...

Aussi ne saurions-nous trop remercier les fidèles amis du maître qui, répondant à l'appel de *l'Escolo de Lar*, ont bien voulu lui fournir les documents dans lesquels les historiens les biographes de demain, et dès à présent, le peuple provençal, trouveront des précisions nécessaires. Les majoraux Edouard Aude, Jean Fournel, de Baroncelli-Javon, Marius Jouveau, le poète Joseph d'Arbaud et E. Fages-Fabre, ce publiciste d'âme si provençale et d'esprit si français, à qui Mistral témoigna une confiance et une affection bien mérités, tous ont droit aux remerciements de ceux qui liront ce livre et qui, l'ayant lu, voudront bien se souvenir qu'il fut, monument modeste mais inspiré par un amour immense, le premier cippe funéraire érigé sur la terre de Provence à la mémoire du Poète disparu.

Le Cadet d'Aix

25 mars 1914

Mistral est mort!

C'est entre trois et quatre heures de l'après-midi que, dans les villes de Provence, la stupéfiante nouvelle arriva et commença de se répandre. Elle se heurta tout d'abord à une sorte d'incrédulité.

Eh! quoi le chêne vigoureux qui étendait comme une protection et comme une bénédiction permanentes sur le sol méridional sa ramure puissante et harmonieuse e se sera brusquement effondré sous le coup d'une cognée aveugle et impitoyable?

- Eh quoi! le patriarche qu'un peuple avait, d'instinct, entouré, comme une famille, son chef, aurait pu être enlevé soudainement à ses enfants, par un coup du sort, et entrer vivant dans l'immortalité?

- Eh quoi! au moment où le levain de sa parole et de sa doctrine mettait dans toutes les âmes des ferments de vie nouvelle, des bouillonnements d'espérances, à l'heure où flottaient encore dans l'air ému les acclamations d'Aix, de Villeneuve-lès-Avignon, du Paradou, d'Arles et de Saint-Rémi de Provence, la mort aurait fait son œuvre, scellant les lèvres enthousiastes et glaçant les cœurs?

Hélas! il fallut bientôt se rendre à l'évidence. Ce 25 mars 1914, à une heure du soir Joseph, Etienne, Frédéric Mistral, félibre né à Maillane le 8 septembre 1830, était décédé à Maillane, en son domicile, rue de la Croix.

Sans retard, le pèlerinage de Maillane commença. Il se perpétuera à travers les siècles.

Les curiosités douloureuses et avides s'enquirent. Et voici ce qu'elles apprirent.

L'église de Maillane venait d'être dotée d'une cloche nouvelle. Le baptême de cette cloche était fixé au 19 mars, jour de saint Joseph, qui est un jour férié à Maillane où une importante confrérie d'hommes est instituée sous le patronage du bienheureux Patriarche.

La cloche, fondue dans les ateliers Pacard, d'Annecy, avait été, en vue de la cérémonie liturgique, installée dans l'église.

On avait tout naturellement, demandé au Poète de composer l'inscription qui serait gravée aux flancs du bronze sacré, et il avait écrit ces vers, les derniers qu'il ait composés

*Campano, voues de Dieu, à nòstis alegresso
Apounde ti trignoun;
E, pietadousamen, sus nòstis amaresso
Escampo li plagnoun!
E longo-mai, Daiano
Campanejo à Maiano
Pèr rejoui li cor
E nous teni d'acord!*

Le mercredi 18 mars, Mistral se rendit à l'église où la cloche était exposée. Il négligea d'emporter la calotte de velours dont il avait l'habitude de protéger sa tête lorsqu'il quittait son chapeau. Dès le seuil il éprouva un frisson.

— *Eici fa pas caud!* remarqua-t-il.

Il examina la cloche et l'inscription qu'elle portait; puis il rentra chez lui.

— *Me sarai aganta!* dit-il à Mme Mistral.

M. le Docteur Terras, de Maillane, qui, depuis des années était le médecin écouté de Mistral, n'hésite pas à penser qu'il faut placer à ce moment la naissance du mal qui allait, insidieusement, suivre son cours et accomplir son œuvre destructrice.

Le 19 au matin, un rhume violent s'était nettement déclaré. Le poète dut s'imposer, à son très grand regret, de ne pas assister à la cérémonie du baptême de la cloche.

Il reçut cependant, comme nous l'avons dit, M. l'abbé Mascle, et, dans le courant de l'après-midi, M. le docteur Cassin, d'Avignon et Madame Thérèse Roumanille-Boissière, fille de son cher Roumanille et ancienne reine du Félibrige. Il fut plein d'affabilité, et quand il fut question de se séparer, il insista pour retenir un moment encore Mme Boissière.

Agité de quelque vague pressentiment voulait-il lui faire une confidence suprême? Son insistance était-elle simplement un témoignage aimable du plaisir qu'il avait eu de sa visite? Nul ne le saura jamais.

Le vendredi et le samedi rien d'anormal ne donna l'éveil à la sollicitude inquiète de l'entourage. Le rhume paraissait suivre son cours. Le dimanche seulement, Mistral se décida à mander le docteur Terras. La fièvre s'était déclarée la température atteignait 40°. Le médecin s'étonna d'être appelé tardivement et il en fit au Poète l'amical reproche, observant qu'il devait souffrir depuis de longues heures. Mistral avoua qu'en effet il souffrait depuis le vendredi ne sachant où se mettre, ne trouvant pas de bonne place.

Le lundi d'ailleurs le pronostic fut nettement rassurant. Plus de température. L'admirable organisme de ce vieillard de 84 ans était, au dire du docteur, aussi sain qu'à trente ans. Le cerveau était entièrement libre.

Le mardi matin, Mistral reçut le médecin gaiement. Lui qui eût pu vivre dans les nuées de gloire amassées autour de son front, il n'avait jamais cessé de s'intéresser aux menus détails de la vie locale. Les élections législatives étaient proches.

— *E li pouliticiare soun pa' enca vengu?* demanda-t-il, peut-être avec une pointe d'ironie, faisant allusion aux candidats qui, en quête d'une popularité fructueuse et précaire, couraient, à ce moment, les champs et les suffrages des électeurs.

Le soir, la température remonta légèrement.

Dans la nuit, le malade souffrit, vraisemblablement. Cependant la poitrine sembla, au matin, se dégager. Il prit un peu de lait chaud.

— *Que siéu bèn!* dit-il.

Il s'attendrit sur le dévouement dont l'entouraient Madame Mistral et la fidèle Marie. Un moment après il demanda quel jour de la semaine venait de commencer. Et il parut s'absorber dans un silence méditatif.

Soudain, vers midi et demi, Madame Mistral crut s'apercevoir que le regard se troublait. Pendant qu'elle envoyait quérir d'urgence M. le Curé Celse, ami fidèle du Maître, et le docteur Terras, penchée sur le malade et le soutenant dans ses bras:

— *Recoumanden-se i gràndi Santo!* lui suggéra-t-elle pieusement.

— *Li Santo!* répondit-il d'une voix lointaine

Peut-être, à ce moment, se renouvelait pour lui la vision de *Mirèio* agonisante, et dans cette invocation: — *Li Santo!* résumait-il les paroles d'adieu et d'espérance qu'il avait mise sur les lèvres mourante:

*La despartido se preparo...
Anen! touquen-nous la man aro
Que dóu front di Marìo, aumento la lusour...
O bòni Santo! me fan signe
Que, coume entèndon is Ensigne,
Sa barco en Paradis tout dre nous menara!*

M. le Curé Celse accourut. La mort était proche Elle attendit cependant que les paroles de l'absolution et celles qui devaient conférer l'indulgence plénière à l'agonisant eussent été prononcé, puis elle ôta la vie à Mistral... doucement.

Lorsque le docteur Terras arriva à son tour, tout était consommé!

* * *

Suspendons un moment ce récit; que le souci fixer en des lignes rigoureusement véridique détails et les incidents de ces tragiques heures ne mette point obstacle au débordement de l'émotion dont les cœurs sont pleins à éclater.

Cette émotion, elle s'est exprimée dans les pages que l'on va lire, et qui ont été écrites pour un journal aimé de Mistral! (La Farandole, directeur E. Fages-Fabre, Avignon du 7 avril 1914, NDLR) par le majoral Baroncelli-Javon. Elle s'est traduite, en définitive par un cri d'invincible espérance qui répond, écho vivant et immortel, au dernier soupir de Mistral.

Leissas-me davans aquel Avignoun que Mistral amavo pèr dessus tóuti lis àutri ciéuta prouvençalo, Avignoun, noste bèl Avignoun, sèti e capitalo dóu Felibrige coume escriéu dins la prefàci de la Farandoulo de Matiéu, leissas-me, pèr noste Avignoun, desgounfla moun cor e respondre i prepaus di pàuri tantalòri qu'à la mort de Mistral veson clavado nosto reneissènço, esvali lou pantai de noste deliéuranço.

Pamens l'anda fatau dóu mounde e l'endevenènço di causo soun avuglant pèr tóuti, autant pèr li nègo Bon Diéu coume pèr li cresènt e, aro que vesèn, coumplido, souto nòstis iue mercado pèr l'Estello enjusqu'au bout, la vido dóu Pouèto, nàutri li Miejournal poudèn seca nòsti lagremo e crida: — Esperanço!

Car, tau, aguènt, lou vèspre, trecoula, ufanous darrié li colo de Vilo-Novo, lou Soulèu, de matin, regis clo, esbarlugant de glòri, de dela lou Leberoun e lou Ventour e tau Mistral deja s'aubouro de dela lou toumbèu pèr escampa sus nosto Terro d'O li rai d'uno aubo espetaclouso.

Aquel engèni clar n'a agu de la mort que ço qu'es impoussible à l'ome de n'en foro-jita. Pèr s'agandi vers lou fiéu dóu Soulèu, elo a quita soun vièsti de tenèbro s'es agaloupado de lus, de parfum, de tebour, a chausi lou printèms e l'ouro ounte l'astre de glòri es au cèu sin, dins soun pountificat, aquelo mort amirablo, douço armouniouso e simplò, se n'èi belèu pas bèn coumprès l'astrado, lou simbèu e lou grand sèns misti. Coume lou noumbro 7, li fèsto de la Vierge Marìo, de la Vierge dóu mes de Mai, s'entreno emé la vido de Mistral: èi nascu lou 8 de Setèmbre, fèsto de la Nativita; a bandi Mirèio lou 2 de febré, fèsto de la Purificacioun, Mirèio que purifiquè nosto lengo; anounciaire, èi mort lou 25 de mars, fèsto de l'Anounciacioun. Eron liuen, lou sabès, de lou créire tant proche de sa fin, e pamens au courrènt d'aquelo darriero matinado dóu 25 de mars, si paraulo, raro coume se s'empetelavo dins éu-meme e se reculissié, an espremi quaucarèn d'interiour e de misterious que depasso li raro de l'asard e devèn la pressentido. A dono Mistralenco, tant piouso, à la bravo Marìo, qu'à l'aubo i'aduguèron de béure, diguè, coume pèr ié rèndre gràci à jamai:

— Pàuri femo, que de peno que vous doune! e pièi, tau que soun paire antan, avans de mourì, avié demanda:

— Que tèms fai?, éu, sounant Marìo venguè:

— *Mario, dequ'èi vuei?*

Mario respoundeguè:

— *Dimècre, mèstre.*

Em' acò, aguènt tra lis iue dins la lunchour, coume se venié plus vèire d'àutri matin, dimècre tout lou jour coumençant de sa vido eternalo sant-estelenco! O, pèr soun obro, eici en terro, dimècre tout lou jour, fa de siècle e de siècle, qu'espandira sus li pople regreiant dôu mounde entié lou noum souleious de Mistral em' aquéu de Prouvènço, entre-signè de deliéuranço, de resurreicioun e de pouësiò!

Adounc, tout en marcant éu-meme lou lindau de soun jour eternau, se reviravo, en un suprème gramaci, vers lou tèms que ié venié de permettre d'escrincela sa pensado dins la matèri e de boufa la vido sus la limo terrèstro. Car la mort, pau après, l'agroupè e, dins li bras de dono Mistralenco, que ié murmurejavo:

— *Arrecoumanden-se i gràndi Santo! virè devers l'Eternita e lis iue grand dubert sus lou Paradis, regardant, alin, aperalin, coume Mirèio au cresten de la glèiso di Santo, faguè:*

— *Li Santo! Li Santo! e aguènt souspira tres cop, mouriguè.*

Me sèmblo dins moun cor, se ié demandave:

— *Mèstre, coume aurias ama mouri?*

E de l'entèndre respondre:

— *Coume siéu mort: Santo Estello a bèn fa li causo.*

Car, i jour benesi d'autre-tèms, quand, bailejant l'Aiòli souto soun gouvèr, charravian de tout, asseta dôu Rose, en Bartelasso, souvènt m'a agu di:

— *Li pouèto déurien mouri en pleno forço, avans lou vieiounge amar e laid, sènso rangoulun.*

Eu, à 84 an, s'es amoussa en pleno forço sènso avé couneigu lis amarun e lou laidige dôu vieiounge sènso angòni. E me disié tambèn:

— *Iéu toumbarai coume uno quiho.*

Ei toumba dins un cop, coume un grand éuse.

— Laissez-moi devant cet Avignon que Mistral aimait par-dessus toutes les autres cités provençales, Avignon, notre bel Avignon, siège et capitale du Félibrige, comme il a écrit dans la préface de la Farandole de Mathieu, laissez-moi, pour notre Avignon, épancher mon cœur et répondre aux propos de ces pauvres imaginaires d'après qui la mort fera évanouir le songe de notre délivrance.

Pourtant, la marche du monde et l'évolution des choses s'imposent aveuglantes à tous, également aux athées et aux croyants, et maintenant que nous voyons, accomplie sous nos yeux, marquée jusqu'au bout par l'Etoile, la vie du Poète, nous, les fils du Midi, nous pouvons sécher nos larmes et crier: — Espérance!

Car tel, ayant, le soir, disparu dans sa pompe rayonnante derrière les collines de Villeneuve, le soleil au matin, jaillit derechef, éblouissant de gloire, par-delà le Luberon et le Ventoux, tel Mistral déjà se dresse par-delà le tombeau pour répandre sur notre terre d'Oc les rayons d'une prodigieuse aurore.

Ce clair génie n'aura connu de la mort que ce qu'il est impossible à l'homme d'en rejeter. Pour venir au Fils du Soleil elle a dépouillé son vêtement de ténèbres; elle s'est entourée de clarté, de parfum et de tiédeur; elle a choisi le printemps et l'heure où l'astre de gloire atteint dans le ciel serein le point culminant de sa course.

Cette mort admirable, douce, harmonieuse et simple, on n'en a peut-être pas bien saisi le sens, le symbolisme, la grande signification mystique. Comme le nombre 7, les fêtes de la Vierge Marie, de la Vierge du mois de mai, se retrouvent comme tressées avec la vie de Mistral il est né le 8

septembre, fête de la Nativité; il a livré au public *Mirèio* le 2 février, jour de la Purification, *Mirèio* qui purifia notre langue; annonciateur, il est mort le 25 mars, fête de l'Annonciation.

On était loin, vous le savez, de le croire si proche de sa fin, et pourtant pendant cette dernière matinée du 25 mars, ses paroles, rares comme s'il se renfermait en lui-même et se recueillait, ont exprimé un sens intérieur et mystérieux qui déborde les limites du hasard et devient le pressentiment.

A Madame Mistral, si pieuse, à la brave Marie qui, au lever du jour, lui apportèrent à boire, il dit, comme pour leur rendre grâce à jamais:

— Pauvres femmes, que de peines, je vous donne!

Puis, comme autrefois, son père avant de mourir, avait demandé: - Quel temps fait-il?, lui, appelant Marie lui demanda:

— Quel jour sommes-nous?

Marie répondit:

— Mercredi, maître.

Alors, ayant fixé ses regards vers le lointain, il dit avec bonne humeur et gravité à la fois, comme s'il venait de découvrir un signe:

— Alors, ce sera mercredi tout le jour!

Mercredi tout le jour! Oui, pour lui qui ne devait plus voir d'autres matins, mercredi tout ce jour où commençait l'éternité de sa vie en *Santo Estello*.

Oui, pour son œuvre, ici sur terre, mercredi tout le jour fait de siècles et de siècles qui répandra sur les peuples sans cesse renaissants du monde entier le nom ensoleillé de Mistral et celui de Provence, symboles de délivrance, de résurrection et de poésie.

Et donc, tout en marquant lui-même le seuil de son jour éternel, il se tournait, pour un remerciement suprême, vers le Temps qui lui avait permis de graver sa pensée sur la matière et de souffler la vie sur le limon terrestre. Car, un moment après, la Mort l'enveloppa et, dans les bras de Mme Mistral qui lui murmurait:

— Recommandons-nous aux grandes Saintes! tourné vers l'Eternité et les yeux grands ouverts sur le Paradis, regardant loin vers l'au delà, comme *Mirèio* au faite de l'église des Saintes, il dit:

— Les Saintes! Les Saintes! et ayant soupiré trois fois, il mourut.

Il me semble, lui posant en mon cœur cette question:

— Maître, comment auriez-vous désiré mourir?

E il me semble entendre sa réponse:

- Comme je suis mort: Sainte Estelle a bien fait choses.

Car aux jours bénis d'autrefois, quand dirigeant *l'Aiòli* sous son inspiration, nous devisions de toutes choses, assis sur les bords du Rhône, en Bartelasse, souvent il m'a eu dit:

- Les poètes devraient mourir en pleine force, avant la vieillesse amère et laide, sans rôle.

- Lui, à 84 ans, il s'est éteint en pleine force, ayant ignoré l'amertume et la laideur de la vieillesse, sans agonie.

Il me disait encore:

- Je tomberai comme une quille.

Il est tombé d'un seul coup, comme un grand chêne.

1914 - A Mistral

Vers écrits au lendemain de sa mort

Quel enseignement de paix et de douceur cette mort dans l'heure trouble où nous sommes

Les Journaux

Tandis que, malgré tout, chère à la foule abjecte.
L'Idole du Forum, folle ivre de clameurs,
Descend jusqu'à la honte et qu'une brume infecte
S'élève sur Paris fangeux, Maître tu meurs.

Alors qu'ailleurs, toujours favori de la plèbe,
Le prévaricateur ose lever son front,
Toi qui fus, fier enfant du sol, roi de la glèbe,
Tu meurs où ton orgueil est resté sans affront.

Oh! cette boue au cœur de ceux dont la foi sombre,
Ce mal dont même, hélas ! les meilleurs sont atteints.
Loin de tout ce que l'heure a de laid et de sombre,
Toi doucement, poète, Ô Mistral ! tu t'éteins.

Ce bruit, qui monte autour des flèches et des dômes.
De blasphèmes, de cris, de chants fous et de pleurs,
Tu ne l'entendais pas comme tant d'autres hommes,
Et tu, finis parmi les amandiers en fleurs.

Quand la saison d'amour renaît, la mort te touche.
Le même air doux que tu respirais à vingt ans
A recueilli le dernier souffle de ta bouche,
Qui s'est évaporé dans l'âme du printemps.

C'est ton dernier soupir que ta fenêtre ouverte
A laissé s'envoler ainsi qu'un papillon
Qui s'enivre de jour, d'azur, de forêt verte,
Et va de fleur en fleur, de sillon en sillon.

Grave, une ombre a passé le seuil gai de ta porte,
Et tout ce qui fut toi: génie, honneur, vertu,
L'aile de l'Esprit Saint, l'aile du vent l'emporte,
Et le Rhône attentif, là-bas, au loin, s'est tu.

Oh! ces deux mains de nuit, soudain, sur tes paupières,
Sur le rayonnement de ta sérénité,
Ce grand adieu de toi qui fait pleurer les pierres,
De toi que l'on croyait fait pour l'éternité!

Maillane est maintenant veuf de tes longs jours calmes.
La Gloire en deuil qui va te conduire au tombeau,
Silencieuse, est là les bras charges de palmes,
Et le cierge des morts qui brûle est un flambeau.

Une cloche dans l'air gémit. La terre entière,
A qui ton nom chantait dans un matin vermeil,
Va te suivre jusqu'à ce petit cimetière

Où t'attendait le lit de ton dernier sommeil.

C'est tout près du berceau de ton heure première
Que tu le préparas ce lit car la raison,
Sœur grave du poète, était dans ta lumière.
Une odeur de sagesse embaumait ta maison

C'est aux lieux où le cœur universel des choses
A battu dans ton cœur, qu'appartiendra ta chair,
Et, frère humain des blés, des vignes et des rose
Tu resteras avec tout ce qui te fut cher.

Tu resteras où doit, pendant des jours sans nombre,
S'épanouir la fleur de tes jeunes espoirs,
Et, pensive, je vois sourire dans ton ombre
Mireille, ton enfant aux limpides yeux noirs.

La grande taciturne, O père ! à clos tés lèvres.
C'est triste, la mort vient pourtant à son moment,
Et, parmi le mauvais délire de nos fièvres,
C'est, malgré tout, comme un parfum d'apaisement.

1917 - Mistral et l'Académie – Léon de Berluc-Pérussis

Mistral et l'Académie

Encore que la personnalité de Mistral soit une des suréminentes de notre temps, la question tant débattue de sa candidature académique m'apparaît, certes, plus haute qu'une pure questionnette de personne.

Que Mistral et l'Académie soient on ne peut plus dignes l'un de l'autre, que les trente-neuf neuf ne se puissent plus, heureusement compléter que par ce génial quarantième, cela va tout un. Si le problème gisait là seulement, il y a beaux jours qu'à l'immortalité sereine de son œuvre, le poète aurait ajouté la caduque immortalité des Quarante.

Mais des principes sont en jeu, qui rendent la solution complexe, irritante à plus d'un égard. Si l'artiste admiré plane au-dessus de toute discussion, il n'en va pas de même de l'instrument.

L'Académie redoute, en appelant à soi le grand Provençal, de consacrer en droit l'existence, indéniable en fait, d'une deuxième langue nationale. Elle craint de distribuer aux millions de Français qui la parlent, un encouragement officiel à l'écrire.

Ah! si Mistral avait composé *Mireille* avec le vocabulaire de Labiche et la syntaxe de Freycinet, c'est à larges battants que les portes du temple se seraient ouvertes devant lui. Mais un peuple a-t-il le droit d'avoir deux parlars, et n'y a-t-il pas danger, scandale, antipatriotisme à galvaniser le mourant idiome des troubadours?

Ce scrupule est pour étonner non seulement la trilingue république helvétique mais aussi notre bon ami le Czar, qui, sans la moindre frayeur d'entamer l'unité de son empire, permet aux Finnois d'user, aux actes publics, de l'une des trois langues indigènes, à leur choix. Il n'est pas, jusqu'à l'empereur d'Autriche, qui ne sourie sans doute dans sa barbe de Nestor, de la pusillanimité

parisienne, lui le 15 mars de l'an dernier, autorisait Bohêmes et Moraves à employer indistinctement en justice l'allemand ou dialecte natal.

A parler franc, c'est l'inévitable, la sempiternelle question de la liberté qui s'agite ici, comme en toute controverse française. La vieille indépendance médiévale, confisquée et reconfinée par Richelieu, par ses fils de la Convention et par son petit-fils de Brumaire, se bute à vouloir revivre; et Paris, le Paris littéraire gouvernemental, voit, Dieu lui pardonne! une sécession en perspective dans toute protestation en faveur des imprescriptibles droits de l'individu, de la commune, de la province ou de la race.

Parmi ceux qui, à la moindre de nos revendications, geignent apeurés, bon nombre, la chose va sans dire, sont d'absolue bonne foi. L'éducation jacobine que tous, peu ou prou, nous reçûmes, nous prédisposa médiocrement à la compréhension et au respect des libertés; mais il suffit d'avoir étudié nos annales aux sources et sans parti pris, pour réagir contre le préjugé prudhommesque des politiciens, et s'assurer que l'épanouissement total des initiatives est la condition rigoureuse du vrai ordre social. En histoire comme en physique, toute compression a pour corollaire un recul.

Ceux-là donc qui prétendent, sur le terrain des lettres, aussi bien que sur celui de la politique, gêner une quelconque franchise de l'esprit sont, pour si progressistes qu'ils s'estiment, les plus avérés des réacteurs.

Au surplus, ce n'est pas à la liberté seule que s'en prend l'exclusivisme académique: c'est à l'égalité tout autant. Nos immortels, en effet, ne se contentent pas de repousser du Palais Mazarin, les dévots de tel idiome héréditaire, déclaré hétérodoxe. Le plus glorieux écrivain, même d'Oil, ne peut ambitionner le fauteuil qu'à la condition sotté, et bien française hélas! d'un domicile à Paris. Par deux fois, la candidature de Corneille fut écartée parce qu'il habitait la Normandie. On lui préféra en 1644, Virelade, et en 1646, Du Ryer! Il fut élu l'année suivante, parce que, dit le registre officiel, il fit dire à la compagnie qu'il avait disposé ses affaires de telle sorte qu'il pourrait passer une partie de l'année à Paris. Disons, à la décharge de Richelieu, que cet exclusivisme ne lui est pas imputable, et qu'il avait laissé à l'Académie, à ce que nous apprend Pellisson, la liberté du choix. N'est-il pas piquant que nous puissions, dans nos revendications régionalistes, nous réclamer du cardinal Protecteur, et que le droit primordial que nous revendiquons pour tous les Français de France, leur ait été reconnu sans l'ombre d'une hésitation, par le fondateur de l'Académie, si fondateur qu'il fût, en même temps, de l'oppression centralisatrice? Voilà qui démontrerait, s'il en était besoin, qu'en toute école, les élèves ont trop tôt fait d'outrepasser le programme du maître.

Il n'est chef-d'œuvre qui soit un titre suffisant aux apothéoses de la Coupole, si l'auteur a l'indignité d'habiter, au plaisant pays de France, l'une de ces contrées incivilisées qui se nomment Bourbonnais ou Touraine. C'est à peine si d'aventure, une exception sera faite pour quelque plume épiscopale. Il est de rigueur d'avoir logis dans l'un des vingt arrondissements de la cité Lumière; car, sachez-le, la Seine est seule est un fleuve authentiquement français, et les riverains du Rhône, très citoyen assurément à l'estimation du percepteur, ne le sont en aucune sorte aux yeux de l'Académie.

La noble dame ne laisse jamais choir son éventail que parmi cette aristocratie d'intellectuels qui a pour frontière le chemin de fer de ceinture. Et l'étrange en ceci, c'est que cette Académie toute lutécienne, cet Institut de pur Paris se qualifient, est-ce aplomb ou candeur? l'Académie Française, Institut de France.

Il y a plus, et il y a mieux. Par un raffinement d'impertinence à l'endroit de la Province, toutes les classes de cet Institut, moins une, ont imaginé d'installer, au dessous des fauteuils réservés aux Parisiens parisiennants, des façons de chaises de paille à l'usage des départementaux qui veulent bien accepter d'être de ce bas cœur. Serait-il jamais venu au cerveau du plus centraliste de nos rois,

de recruter ses officiers parmi les seuls naturels de l'Ile de France, et de réduire les trente et une autres provinces à ne lui fournir que de simples soldats? C'est pourtant le tableau que nous offre, à la veille du XXe siècle, une institution proclamée nationale et subventionnée comme telle. Ses membres sont exclusivement pris parmi les deux millions d'habitants de la Capitale, et les trente-six millions établis dans les quatre-vingt-six départements ne sont éligibles qu'au titre de *correspondant*. On dissimule ainsi les dix neuf vingtièmes des Français, au sein de leur propre nation, à des étrangers: Breton ou Japonais, Provençal ou Brésilien, c'est tout un.

Le jour où le sang gaulois, la vraie notion de la Patrie seront complètement revigorés chez nous, on se demandera, non sans tristesse, comment une telle organisation des choses qui touchent à l'esprit a pu se prolonger des générations durant, en un pays proverbiallement jaloux de l'égalité.

J'ai parlé d'une exception unique, et bien vite j'ajoute, à l'honneur de l'Académie française que, plus différente envers la Province, elle n'a pas, elle, de ces injurieux sièges de correspondants, dédiés aux vanités accommodantes. Mistral n'a donc pas à craindre qu'en manière de transaction, on lui inflige le titre d'académicien à la suite.

Il restera simplement le poète national dont la France est orgueilleuse.

Tout aussi bien, son élection, celle même de quelques départementaux du Nord ou du Midi seraient insuffisantes à masquer le vice essentiel de ce mécanisme impondéré. L'Académie n'aura légitimement droit à cette grande et fière épithète de Française que le jour où le département de la Seine n'y entrera que dans la proportion numérique qui lui est due. Nous avons bien du chemin à faire, et, par malheur à reculons, avant d'en arriver là. Pourtant ce serait le premier, le plus efficace moyen à employer par un gouvernement qui serait sincèrement désireux de décentralisation intellectuelle. L'attraction des boulevards perdrait les trois quarts de sa force magnétique, où il serait possible au provincial d'atteindre, sans déraciner au maréchalat littéraire

Louons, en attendant, Mistral d'une réserve où il est permis d'entrevoir comme un discret avertissement civique. Sa claire vue a nettement distingué, dans la centromanie qui nous étreint, le legs détestable du passé et les efforts plus détestables encore, des parasites actuels, pour maintenir et exploiter l'erreur de nos pères. En sage, il dénonce le danger de demain, en même temps qu'il plane en olympien sur les petites choses d'aujourd'hui.

1918 - Émile Ripert, *La Renaissance Provençale*.

Mistral osera-t-il revenir à l'art classique? A la vérité, une telle question ne se pose pas pour lui: elle n'existe que pour la littérature française vieille et tout encombrée de querelles littéraires. Celle de la Provence est jeune et ne connaît qu'une règle, chanter selon la nature. La nature provençale vers le milieu du XIXème siècle, c'est encore la nature antique. Les horizons sont les mêmes, les mœurs ne sont point très différentes. De la campagne de Mantoue à celle de Maillane, malgré tant de siècles écoulés, l'âme de Virgile ne se sent point dépaylée...

Ce que Mistral doit à Homère... c'est... la Foi épique, c'est qu'il put croire, grâce à ce noble exemple, à la possibilité d'un grand poème, et qu'il sut comprendre cette loi éternelle que, pour imiter les grands modèles, il ne faut pas faire ce qu'ils ont fait, mais ce qu'ils feraient s'ils vivaient de notre temps...

Surtout Homère lui donna le sens de la poésie réaliste. Si l'on y réfléchit, c'est là toute la fortune de Mistral; il retrouve en un siècle analytique et philosophique la poésie réaliste des anciens. La langue française admirable s'il s'agit de critique littéraire ou de poésie sentimentale, devient pour

exprimer les aspects des choses sensibles un instrument assez médiocre; surtout elle ne peut s'abaisser, sans ridicule, aux spectacles populaires.

1922 - Manifeste

Cette déclaration a été lue par Bernard de Montaut-Manse, le 27 mars 1922, sur la tombe de Frédéric Mistral

Déclaration du Comité d'action des revendications nationales du Midi

Nous vivons au printemps sacré d'idées classiques et politiques qui referont le monde.

A l'heure où le Félibrige salue avec joie l'indépendance de l'Irlande, nous avons pensé qu'il importait de déclarer, sur cette tombe, les buts véritables du patriotisme méridional:

Depuis l'arrêt subit de la dernière guerre, deux courants d'opinions, contradictoires en apparence, semblent diviser le monde.

Le premier veut effacer toutes les frontières et bâtir, sur la ruine des Etats, la République universelle. Il espère arriver à ses fins par la lutte des classes.

Le second veut au contraire augmenter le nombre des Nations et multiplier entre elles les lignes de démarcation.

Partout où se trouve une Race, partout où l'on parle une langue, il veut ressusciter une Nation, la doter d'un Gouvernement autonome, et son principe est ainsi formulé: autant de Groupements ethniques, autant de nationalités.

Après avoir fait ces constatations, nous pensons que le bonheur des peuples dépendra de leur habileté et de leur bonne volonté à mettre en harmonie ces deux tendances opposées de la politique mondiale. Cet effort doit être l'œuvre de l'avenir Et nous voulons y collaborer.

Si nous considérons le problème de la République universelle, nous déclarons:

Il est juste et nécessaire que la classe ouvrière voit croître sa part de bonheur humain, en même temps que son influence politique: le Paysan et l'Ouvrier sont la base même de la Nation. Mais la fraternité universelle, dont nous souhaitons l'avènement, ne doit pas s'établir au mépris de la personnalité distincte de chaque Race: elle ne doit pas être imposée par une tyrannie quelle qu'elle soit, et surtout par une tyrannie anonyme. Nous voulons montrer au peuple que le règlement des difficultés économiques et l'apaisement des luttes sociales doivent être obtenus facilement, d'abord dans la Commune, dans le Pays, dans les limites du domaine de la Langue et qu'il convient donc de tenir à ces cadres de la vie politique et sociale.

Avant de songer à instaurer la fraternité humaine sur une alliance universelle de classes, nous croyons prudent, nous croyons utile, de la fonder sur l'affinité naturelle des races qui rechercheront librement leurs maîtres et leurs amis.

Mais ce fonctionnement idéal de la politique et de la diplomatie est lié à la solution du second problème des temps modernes. Il se trouve précisément que les races affirment leur volonté d'indépendance, et leur nationalisme. Elles ont souffert pendant la Guerre, elles ont payé le tribut du sang: elles veulent détenir le pouvoir de disposer d'elles-mêmes, elles veulent au moins retrouver leur personnalité.

Au nom de la Justice, nous devons leur donner satisfaction.

C'est ici qu'apparaît la difficulté. D'une part, nous signalons les vices des vieux Etats qui portent en eux le germe des guerres extérieures et des luttes intestines. D'autre part nous reconnaissons à cent groupes divers le droit de former des nations nouvelles et des Etats nouveaux.

Il n'y a là qu'une apparente contradiction.

Aux groupements ethniques et linguistiques ressuscités, nous apportons la nourriture vivifiante, aux Etats qui les contiennent (parfois nombreux et disparates) et composent tant bien que mal avec eux, nous offrons une garantie d'union à l'intérieur, de paix au-dehors. Nous voulons parler du Fédéralisme.

Grâce à ce système, les vieux gouvernements se dépouilleront du corselet de la centralisation, les frontières cesseront d'être des remparts gardés par la haine. Mais ce qui est irréalisable entre une France et un Empire allemand tous deux centralisés, peut, par contre, aisément se concevoir entre une Alsace française et un pays Rhénan allemand.

En ce qui nous concerne, persuadés que l'union des classes et la paix des peuples sont liés au triomphe de ces idées, nous travaillerons à refaire l'âme d'une Race chaque fois que cette race s'affirmera et se manifesterá par une Langue et, limitant au début nos efforts à la question méridionale, nous travaillerons à recréer l'âme du Midi.

Membres de la famille latine, nous préparerons ainsi la Fédération qui doit unir un jour les peuples de la Méditerranée.

Mais qui parle de Fédération parle d'individus fédérés. Après avoir exposé les raisons de notre politique générale, nous devons donc indiquer notre programme de politique méridionale: les libertés que nous réclamons pour la Terre d'Oc, la nature de l'indépendance à laquelle elle a droit, et la conduite, que nous avons résolu de tenir à l'égard de la France, cet illustre et magnanime pays latin.

La liberté que nous réclamons au premier chef, celle qui nous paraît fondamentale est l'usage de notre langue. Nous voulons qu'elle obtienne dans les établissements d'instruction, dans les prétoires de la justice, sur les places publiques, la même place et les mêmes honneurs, au moins que la langue française. La langue est l'âme même du Peuple C'est le peuple qui l'a forgée au long des siècles, selon ses croyances, sa civilisation, ses usages, son génie.

Les générations futures devront connaître et reprendre le parler de nos aïeux faute de quoi notre œuvre serait stérile.

Voilà donc notre revendication capitale la clef de voûte de toutes les autres.

Nous réclamons ensuite nos libertés communales Il est aisé de comprendre que des libertés ne sauraient être, par avance, définitivement énumérées!

En effet, le principe qui les régit est celui-ci: Selon la Cité, le Droit.

Néanmoins nous déclarons d'une manière générale que nous sommes opposés à l'ingérence du pouvoir central dans l'étude des entreprises, la formation des décisions qui touchent les intérêts de la Cité.

Prenons des exemples: La ville de Montpellier possède une Université. Selon notre politique elle doit avoir sur cette Université une autorité décisive et l'administrer au point de vue financier.

Dans le Languedoc, un grand nombre de villes et villages possèdent des caves coopératives Un contrôle de la Cité ou de la Région languedocienne doit donc s'exercer seul, et à l'exclusion du pouvoir central, sur ces caves, sur leur construction sur leur gérance et sur leur exploitation

En résumé, nous voulons que le Pays méridional ait des pouvoirs politiques suffisamment étendus pour régler lui-même sa situation économique.

C'est là évidemment un principe dont l'application toujours plus développée et plus parfaite sera l'objet de l'étude et des propositions des économistes et des hommes politiques spécialisés. En suprême ressort, le peuple méridional fera connaître sa volonté.

Cette volonté, nous la guiderons, nous l'éclairerons. Nous voulons à cet effet qu'une Ligue puissante embrasse les Sociétés qui s'intéressent à la vitalité méridionale, diversement manifestée.

Le Félibrige, les Chambres de Commerce, la C. G. V., les Conseils généraux, la Nation Gardiane, les Associations industrielles, artistiques, sportives, doivent former cette ligue dont le travail sera double: d'une part, elle donnera des indications précieuses au pouvoir central sur celles de ses attributions dont il doit consentir à se dépouiller; d'autre part, elle préparera le programme des Assemblées constitutives du Midi, qui devront nous donner des lois dans tous les domaines repris à la Centralisation.

C'est ainsi que cette Ligue mettra à l'étude, par exemple, l'organisation de tribunaux méridionaux compétents au civil et au criminel en dernier ressort jusqu'à telle limite que nous pourrions souhaiter. Libertés politiques, libertés économiques, nous les réclamerons chacune en temps, à l'heure convenable, selon la volonté du Peuple et les progrès de la conscience nationale du Midi.

Hier nous avons exigé la liberté municipale des courses de taureaux, demain nous exigerons le droit d'élire un parlement provençal.

Les libertés s'appellent l'une l'autre.

Mistral a sauvé les droits de la Langue.

Ferroul ceux de la Vigne.

Mais il faut de toute évidence et de toute nécessité, répétons-le, que nous puissions un jour élire des Assemblées méridionales capables de légiférer et composées d'hommes indépendants de l'influence politique de Paris.

Lorsque nous aurons accoutumé de tenir de ces assemblées nos directives, de leur demander la sauvegarde de nos libertés, nous aurons nos véritables Parlements. L'indépendance méridionale sera définitive et les éléments de la Fédération latine auront enfin pris naissance.

Nous verrons alors le jour de ce que nous appelons volontiers: les Républiques françaises car nous ne voulons rien supprimer de l'Histoire; nous savons trop la part du Midi dans la gloire et le bon renom de la France pour qu'il entre dans nos plans de détruire le pays qui porte si haut et défend si bien le Flambeau latin! Ce serait là frapper à mort l'idée même d'une Fédération latine. Nous disons simplement: — France unifiée, pays mourant... France diversifiée, pays renaissant!

Or:

Nous couvons la croyance

D'une renaissance!...

Si nous ne voulons plus que Marseille, chef-lieu de département, reçoive servilement les ordres de Paris, capitale, nous tenons à voir Marseille, libre cité, fraterniser avec Paris, cité libre.

Nous voulons être forts par le moyen d'une union féconde: le territoire français, la civilisation latine, la paix du monde ont tout à y gagner.

Nous avons conscience de travailler pour l'avenir, et nous saurons nous mettre à l'œuvre immédiatement. Nous connaissons les fondements historiques de nos Droits, nous savons la noblesse de nos aïeux méridionaux, nous pouvons juger de la générosité d'un peuple qui depuis sept cents ans, privé du droit de parler sa langue a fait en sorte qu'elle vive sans le secours de l'enseignement et malgré l'injustice.

Et nous apercevons les fruits certains de notre entreprise: depuis la Grèce, mère de notre civilisation; depuis l'Afrique vase de Latinité, jusqu'aux Espagnes d'Oc, jusqu'à l'Italie de Gênes et de Naples, nous voyons le bassin de et réchauffer l'olivier, arbre de paix, d'abondance et d'harmonie.

Nos efforts, nous ne l'ignorons pas, sont liés à ceux de bien d'autres peuples de France.

En 1919, lorsque fut posé sous une forme nouvelle le principe de la liberté des peuples qui était, à vrai dire, la récompense du sang versé sur les champs de bataille, la Bretagne, par la voix de neuf députés, de quatre évêques, d'un cardinal et d'un millier de patriotes, protestait qu'elle ne voulait plus vivre enchaînée à la France par une loi uniforme, mais librement attachée à elle, avec tous les avantages d'une administration autonome, dirigée par des Bretons.

L'Alsace, elle aussi, compte plus d'un enfant qui estime avec raison servir la cause française en travaillant pour une Alsace libre.

Pour nous, plaçant notre œuvre sous l'égide des *Primadié* et sous la protection de notre Maître bien-aimé, nous croyons avec le grand Mistral que le Félibrige porte en lui la solution des grandes questions politiques et sociales qui agitent l'humanité.

Refaisons donc avec ardeur, avec piété, le souhait que le Maître clairvoyant adressait à nos frères catalans:

Puisse-t-elle arriver l'heure où chaque nation
Ayant reçu sa part, et libre d'oppression,
Lèvera comme un blé fécond

Nous verrons alors, je le dis, à la moindre Cité
Redescendre l'antique Liberté
Et l'amour seul joindre les Races!

Et si jamais revient la griffe sombre d'un tyran,
Toutes les races bondiront
Pour chasser et tuer le rapace!

Lunel-Viel, le 15 mars 1922

Bernard. de Montaut-Manse, avocat à la Cour d'Appel de Montpellier.
Jean Grand, capitaine de la Nacioun Gardiano.
Marquis de Baroncelli-Javon, félibre Majoral, Manadier.
Frédéric Mistral, Neveu, avocat au barreau d'Avignon.
Gaston Audry, président de la Fédération des Sociétés Taurines de France et d'Algérie.
Joseph d'Arbaud, directeur du Feu, Félibre Majoral
Jules Bœuf, ancien président de l'Ecole félibréenne "Lou Flourège".

Ont contresigné cette déclaration, les personnes dont les noms suivent:
(Ces noms ont été lus, le 27 mars 1922, sur la tombe de Mistral, à la suite des sept signataires
du manifeste.)

La reine du Félibrige, Melle Marie Vinas;
Philadelphie de Gerde (Mme Régnier);
Simin Palay, félibre Majoral;
Pierre Fontan, félibre Majoral;
Alexis Mouzin, félibre Majoral;
Prosper Estieu, félibre Majoral;
Jean Vinas félibre Majoral;
Escolo dóu Vidourle, de Lunel;
Escolo de la Targo, de Toulon;
Revue Méridionale, de Bordeaux;
Revue Fédéraliste, de Lyon;
Pierre Devoluy, ancien Capoulié du Félibrige;
Roque, vice-président de l'Association des Etudiants de Montpellier;
Ismaël Girard, secrétaire de l'Escolo Gaston Phébus;
M. le Docteur Levrat, directeur de la Revue Lou gay saber, de Toulouso;
Jean Soulairol, rédacteur en chef du Publicateur de Béziers;
Etienne Boudon, de l'Escolo Gaston Phébus, avocat à la Cour d'appel de Pau;
Paul Dubié, directeur de Pau-Pyrénées
Louis Fourmaud, félibre mainteneur;
Louis Abric, félibre mainteneur;
Léon Teissier, félibre mainteneur;
Boudon-Lashermes, félibre mainteneur;
Achille Vidal, président des Enfants de Font-Ségugne.

1922 - Mirèio au cinema

Avèn parla, dins noste n° 20 dóu filme meravious que la soucieta Servaès a coumpausa emé li sceno dóu pouèmo de *Mirèio* e que nous siguè presenta li 24 d'avoust e 10 de setèmbe passa à Comœdia-Cinema, de Marsiho.

Despièi aquelo epoco, l'amirable cap-d'obro es esta pourrejita à Paris e dins de vilo noumbrouso de Franço: lou publi marsihès avié pancaro pouescu lou vèire.

Or, trouvan bèn delicato aquelo façoun de saluda la dato de la mort dóu Mèstre, lou 25 de mars, à Marsiho, la direicioun dóu Grand Casino Cinema metié *Mirèio* sus soun aficho e dos semano de tèms, la foulo a pas cessa d'ana ié bada davans.

Pièi, coume sus un mot d'ordre, lusiour grands establiment, lou Ciné Max Linder, de Paris, lou Victoria Palace de Brussel, lou Kursaal-Cinema à-z-Ais e à Marsiho etc... la remeteguèron à soun prougramo e de journau noumbrous: lou *Matin*, l'*Intransigeant*, *Bonsoir Cinéma*, la *Nation Belge*, l'*Etoile Belge* etc..., n'en faguèron li plus bèlli lausenjo. Tóuti celebrèron la bèuta di païsage prouvençau, la simplessa e lou naturau di persounage que soun esta representa pèr de gènt dóu païs, de simpli paisan de Crau, de gardian de Camargo e de barcatié dóu Rose, e tóuti uno nouvello fes prouclamèron la grandour e la magnificènci de l'obro inmourtalo de Mistral.

Aquel óumage universau poudié pas miés s'endeveni e nous fai gau de lou nouta.

1928. Marius André, *La Vie harmonieuse de Mistral*, (p. 99).

Mistral sait qu'il a une haute mission à remplir. Il retournera bien dans son village, comme le lui conseille Lamartine, et il y serait retourné sans ce conseil. Mais il ne cessera pas d'écrire. Il a fait un chef-d'œuvre, il en fera d'autres. Il ira, sans défaillance, tendant de plus en plus vers la perfection de son art, et la beauté du grand poème de sa vieillesse, *Le Rhône*, surpassera celle de Mireille.

1930. Pierre Lasserre, *Frédéric Mistral, poète, moraliste, citoyen*, (p. 89).

A la lettre, Mireille meurt par une conséquence de la rigueur et de la dureté paternelles. Peut-être comprend-on mieux les choses en pensant que c'est de son amour même qu'elle meurt et que le refus du père n'est que la pathétique expression des convenances supérieures qui veulent qu'aimant comme elle le fait, elle ne traverse pas l'expérience de la vie. Son amour pour le gentil chemineau, beau de visage, aux bras forts, au cœur brûlant, est du plus entier naturel. Il respire toute la saine ardeur de son âge, tout le feu de son jeune sang. Mais il engage aussi toutes les forces, toutes les pensées de son âme, il n'y laisse place à aucune réserve d'égoïsme, à rien de caché, il en fonde sa flamme jusqu'aux dernières parcelles; il est le don complet et sans mélange. En cela, il est un sentiment humain et vrai, mais il est ce sentiment à son degré de perfection.

1930 - Albert Thibaudet, *Mistral ou la République du Soleil*, (pp. 259-260).

La destinée de Mistral est contenue dans celle de Mireille comme le fruit dans la fleur. La jeune Mireille est terrassée, non, comme le vieux poète, par le froid d'une église, mais, en pleine Crau, par le splendide soleil. Les Saintes la reçoivent. Le soleil de Provence s'achève pour elle comme il s'achèvera pour Mistral en Soleil du monde intelligible. Ainsi Platon, à la fin du *Phédon*, compose l'univers surnaturel des justes en transfigurant les couleurs de pierre précieuse que l'Hymette prend au crépuscule sur l'horizon de sa patrie.

1930 - Manifeste

Ce manifeste rédigé par Joan Blavet, fut lu lors d'une conférence donnée par ce dernier à la Maison des Etudiants de Paris, le 16 janvier 1930 et présidée par Frédéric Mistral neveu.

Manifeste du jeune Midi

La guerre a désaxé les hommes et les peuplés. Toute gloire est promise aux sensations inexplorées. Comme si la marée incessante d'un cosmopolitisme incolore venait à chaque instant couvrir leurs espérances, leurs ambitions, leur volonté, les hommes tendent à perdre le sentiment de leur valeur dans un matérialisme qu'expliquent, sans l'excuser, les dures conditions de l'économie nouvelle. Il semble que la vie courante, exaltée par le bruit et gagnée par la vitesse, se précipite à la mort et l'on serait tenté de croire à une déformation contractée pendant la guerre elle-même.

Dix ans de paix ingrate doivent pourtant aider à se reprendre. Dix années de recueillement doivent inciter à réagir contre une conception qui livre l'art, la littérature, la pensée au chaos. Dans un siècle d'égoïsme à outrance et d'impersonnalité, il faut restituer à l'homme sa dignité et travailler à instaurer le règne du cœur et de l'esprit. L'automatisme consécutif aux cruelles immobilisations de la période guerrière a fait son temps. Trop de froide raison conduit au rétrécissement de l'horizon idéologique, trop d'analyse à la sécheresse, trop de scepticisme au désenchantement.

Or le cœur et l'esprit ne sont pas seulement les antennes vigilantes de la sensibilité des individus, ils résument aussi l'expression héréditaire de la race. Seuls ils pourront nous élever à cette source infinie de certitudes que constitue le culte de la Race.

C'est ce culte qui procure les plus hautes jouissances, celles qui selon le vers du grand Maillanais, se moquent du tombeau. Par le cadre éternel qu'il assure à tous les destins, il embellit la vie et rend la mort plus douce.

C'est lui qui dégagera les générations actuelles de l'absolu des théories et de la trop grande conscience qu'elles ont d'elles-mêmes. C'est lui qui leur rendra la plus grande noblesse de vie, sans quoi l'homme se change en bête.

Mais les générations de l'après-guerre ne peuvent plus se confiner dans l'observance stérile de ces règles, inspirées de la terre et des ancêtres, qui n'aboutissent qu'à échafauder de vains systèmes de théorie politique. L'homme est aujourd'hui dépassé, par les systèmes économiques.

Voilà pourquoi le Régionalisme de 1930 se doit à lui-même, de réaliser la synthèse des élans du cœur et des besoins du siècle, en s'évadant des ombres de la théorie pure, pour s'adapter à la pratique quotidienne qu'imposent les nécessités de la vie moderne et la résurrection des provinces.

Le Félibrige, qui doit servir de piédestal à toute passion régionaliste, a porté avec le Capoulié Jouveau, à la Santo Estello de Clermont le premier flambeau dans les ténèbres.

Le Jeune Midi reprend aujourd'hui en l'élargissant et en la modelant selon le rêve des peuples amoindris, la tradition des Fédéralistes de 1892. Il représente l'espoir tenace des provinciaux à qui

l'exil fait sentir davantage la puissance de la Race. Il flétrit la centralisation injuste qui vole leurs richesses aux patries locales pour l'oisir au gaspillage d'un parisianisme éphémère.

Conscient de son rôle, fort de son droit, pénétré d'une vérité qui s'affirme de toutes parts dans l'ordre international, le Jeune midi élève au-dessus de l'égoïsme d'après-guerre la grande clameur fédéraliste des peuples qui ne veulent pas mourir.

II

Contre la voix du sang, les vicissitudes de la politique ne peuvent rien. Forte et grave, elle s'élève par-dessus les frontières et dans un remous incessant, la mer bleue qui baigne des terres sœurs porte de vague en vague l'espoir sacré des peuples ivres de lumière et de joie.

Fidèles à la coutume fixée dès 1867 par le catalan Victor Balaguer et confirmée en 1878, aux fêtes de Montpellier par le roumain Vasile Alecsandri et par le provençal Frédéric Mistral, les jeunes Méridionaux de Paris, instruits de la vanité des guerres et de la déception des traités qui les suivent, affirment à la face des diplomaties leur foi dans l'Idée latine et dans la fraternité ethnique des nations issues des mêmes origines et bercées des mêmes espérances.

(N. B.: Le Jeune Midi garde intactes ses espérances et maintient ces affirmations après les discours belliqueux prononcés au cours de l'année 1930, par le chef actuel du gouvernement de Rome (Note de l'auteur).

Ils savent qu'elle est seule capable de développer à l'encontre du courant affairiste de la civilisation anglo-saxonne le grand courant de la générosité humaine, où l'homme puise des raisons de vie et ils gardent la conviction que la même Idée facilitera, par sa puissance de contrepoids et par son rayonnement, le maintien de la paix mondiale.

Ils souhaitent que la langue de Mireille devienne le trait d'union et le symbole vivant de tous les peuples qui se revendiquent de la race latine et qu'elle permette ainsi à celle qui incarne ce qu'il y a de plus beau, de s'élever toujours plus haut sous la chape du soleil.

III

Par ce manifeste, L'Union du Jeune Midi a tenu à marquer l'heure de l'après-guerre au cadran de la pensée régionaliste. Elle a, du même coup, affirmé son attachement indéfectible à l'idéal commun des hommes de civilisation latine.

Mais cette double mission ne lui fait point oublier le rôle que lui ont dévolu les statuts élaborés par ses sept Fondateurs.

Association Amicale des Méridionaux du Sud-Est, en résidence dans la région parisienne, l'U.J.M. s'efforce de jouer le rôle d'un organisme fédératif, entre les originaires des départements du Languedoc et de Provence, en agissant notamment de concert, avec les Associations départementales.

Par l'organe de ses représentants ou de ses délégués, L'Union du Jeune Midi est présente à toutes les manifestations artistiques, littéraires, félibréennes, économiques, organisées chaque année par les Sociétés méridionales.

Centre de rayonnement des originaires de la France du Sud-Est, le Jeune Midi comme le délégué permanent de la Province à Paris et, à ce titre, il se déclare prêt à hâter par tous les moyens, l'aboutissement des réformes destinées à accroître l'intensité et le bien-être de la vie provinciale.

Attentif à tout effort d'émancipation régionale admirablement placé sur ce poste d'observation que constitue pour les déracinés la capitale parisienne, le Jeune Midi demeure les yeux braqués sur la centralisation contemporaine, convaincu avec Mistral que le Félibrige porte en lui l'apaisement des éternelles inquiétudes humaines.

1930 - Représentation de *Mirèio* de Jean Gabriel-Marie, donnée le 8 septembre 1930 à Maillane, devant le Mas du Juge.

Mireille au théâtre

Les manifestations qui ont eu lieu au cours de cette année à l'occasion du centenaire de *Mirèio* auront sans doute largement contribué à faire mieux connaître ce chef-d'œuvre mistralien. Car, hélas! et aussi invraisemblable que la chose puisse paraître, le grand public connaît assez mal ce poème qui a chanté incomparablement la Provence.

Beaucoup, certes, croient connaître Mireille par le souvenir des représentations de l'opéra qui porte ce nom. Sans doute, le théâtre est un excellent moyen de vulgarisation, mais à condition de ne point déformer l'œuvre littéraire dont il s'empare. Faire vivre un poème à la scène par l'intermédiaire de personnages est souvent utile, bien que chose délicate et difficile à réussir.

Le cas se pose pour Mireille qui a été mise deux fois à la scène.

Tout d'abord par l'opéra de Charles Gounod: Mireille, sur un livret de Michel Carré, et une deuxième fois par une adaptation scénique de Paul Giran avec une importante partition musicale de Jean Gabriel-Marie. Cette deuxième pièce, *Mirèio*, respectueuse du texte mistralien, a été créée à Maillane le 8 septembre 1930 (1).

Cette dualité appelle assez naturellement la comparaison: c'est ce que je voudrais tenter aujourd'hui. La différence essentielle entre ces deux pièces est que la Mireille de Gounod est un opéra dont le livret est en vers français, tandis que la *Mirèio* de Jean Gabriel-Marie est une adaptation théâtrale du poème en provençal (ou en français) avec musique de scène sans chants (ou presque), c'est-à-dire selon la formule de L'Arlésienne.

Mirèio n'est donc pas comme Mireille seulement inspirée de Mistral: elle est *Mirèio* même, d'où sa supériorité artistique évidente.

L'utilisation du poème

Le librettiste de Gounod, Michel Carré, a pris des libertés telles, qu'avec son texte, on est parfois fort loin de Mistral. Il a modifié *Mirèio*, ajoutant ou supprimant à sa guise, dénaturant parfois l'action et allant jusqu'à supprimer un personnage. Par exemple, *Jano-Marìo*, femme de Ramon et mère de Mireille n'existe pas dans l'opéra. Or, il s'agit d'un rôle important. Quand Mireille avoue à ses parents son amour pour Vincent et fait preuve d'entêtement, *Jano-Marìo* n'hésite pas à chasser sa fille de la maison familiale, l'accusant de déshonorer les siens. Et Raimon de dire à Mireille:

— Elle a raison, oui, ta mère.

Dans la situation analogue, Michel Carré fait ainsi parler son héroïne (Ramon étant veuf):

— Si ma pauvre mère était là, elle aurait pitié de mes larmes.

Cet exemple montre assez bien les libertés prises par Michel Carré.

A l'opposé du librettiste de Gounod se trouve la conception de Paul Giran qui a adapté à la scène le poème mistralien avec le respect qu'un homme de lettres doit à un chef-d'œuvre. Ayant obtenu une autorisation spéciale de Mme Vve Frédéric Mistral, Paul Giran a procédé à un habile découpage du poème. Seules, quelques suppressions évitent d'allonger trop la représentation. Et plutôt que de négliger certains vers magnifiques mais inadaptables au dialogue, Giran a préféré ajouter à ses personnages un récitant qui fait entendre les passages dépouillés de toute action théâtrale. C'est par exemple le cas du d'art du début du chant premier:

*Cante uno chato de Prouvenco.
Dins lis amour de sa jouvènço,
A travès de la Crau, vers la mar, dins li bla,
Umble escoulan dóu grand Oumèro,
Ièu la vole segui,*

La musique

Très certainement la partition de Gounod est infiniment supérieure au livret de Michel Carré. L'audition en est assez séduisante, et l'on peut dire de cette musique facile qu'elle charme dès le premier abord. Certes, ni l'harmonisation, ni l'orchestration ne sont recherchées: l'auteur semble de plus avoir fait de trop fréquentes concessions au goût du public, et surtout de sa première interprète, Mmm Miolan-Carvalho pour qui il a dit-on écrit la fameuse Valse, aux vocalises interminables. Hélas! les concessions faites au public ou aux acteurs n'ont jamais eu pour effet de rehausser le niveau d'une œuvre d'art.

Mais il y a un reproche plus sérieux que l'on est obligé de faire à Gounod: c'est le caractère de sa musique qui n'est nullement provençal.

Il est certain qu'un séjour de quelques semaines à Saint-Rémy ne fut pas suffisant pour s'imprégner de l'atmosphère locale. Mistral qui avait parfaitement réalisé la chose, offrit au compositeur de le renseigner sur les sources auxquelles il pourrait puiser les types mélodiques qui donneraient à sa musique une couleur appropriée au sujet et à l'endroit. Mais Gounod refusa.

Aussi, remarquons-nous que si la musique de Mireille est fraîche, agréable et pastorale, elle n'est, en revanche, jamais provençale.

C'est là une erreur fondamentale qu'a évitée le compositeur marseillais Jean Gabriel-Marie en écrivant sa partition de *Mirèio* pour laquelle il a puisé les thèmes parmi les vieux airs et, Noël provençaux.

Jetons un bref coup d'œil sur sa partition, en soulignant que c'est dans son ascension intérieure qu'elle suit le poème de Mistral.

L'œuvre débute dans un sentiment de fraîcheur, dans la douceur d'une idylle, puis s'assombrit au moment du drame avant de s'éclairer à la fin dans la béatification de *Mirèio*.

Parmi les passages importants, il faut citer le Prologue construit sur deux thèmes dont le premier symbolise la Terre qui, avec l'Amour et la Foi, sont les trois idées dominantes du poème, le second dépeignant le Mas des Falabrègues à midi.

Au début du premier acte, une atmosphère tout d'abord mystique indique l'évocation des Saintes Maries. Puis, c'est le chœur des joyeuses magnanarelles constitué par le charmant air provençal: *Ai rescountra ma mïo*.

Ensuite, alors que Mireille avoue son amour à Vincent, c'est à l'orchestre un duo de clarinette et de basson soutenu en sourdine par le quatuor. Entre autres choses, une curiosité d'un fort joli effet est, au cours de la fête villageoise du deuxième acte, l'audition de deux airs populaires à la fois: Magali et la Farandole où basson et petite flûte se mêlent en un ingénieux contrepunt.

Le motif de Magali reparaît ensuite sous un aspect volontairement rugueux et dissonant parce qu'harmonisé en septièmes, car le drame commence, et il personnifie maintenant Ourrias le farouche gardien.

Ne pouvant énumérer tous les principaux passages, je voudrais cependant mentionner spécialement le Prélude du quatrième acte décrivant la Crau et illustrant la course de Mireille, seule dans cette plaine aride, sous les rayons d'un ardent soleil:

Ni d'aubre, ni d'oumbro, ni d'amo!

L'impressionnisme musical de cette scène de la Crau est particulièrement saisissant. On y remarque le chant des cigales curieusement imité par des secondes aux clarinettes, alors que des trémolos au

quatuor formant des agrégations sonores inédites, se dégage une impression, chaleur qui est presque une buée effleurant le sol brûlant de la Crau.

Enfin pour le cantique final qui s'élève pendant la mort de Mireille, Jean Gabriel-Marie a utilisé, de nouveau transformé, le thème de Magali, ce qui est plein d'à-propos, car avant d'être une chanson d'amour, l'air de Magali fut un cantique véritable.

Quelle admirable chose que cette mort de *Mirèio*:

*Is èr de sa risènto caro,
Aurien di que parlavo encaro...*

Les représentations

La Mireille de Gounod fut créée au Théâtre Lyrique le 19 mars 1864 où elle ne remporta qu'un faible succès. Elle fut jouée à Marseille (où elle était attendue avec curiosité) le 28 décembre 1865. L'accueil du public ne fut pas non plus enthousiaste. Ce n'est qu'après 1900 que Mireille connut un succès qui, il faut le dire, s'il s'est atténué, a résisté dans une certaine mesure à l'épreuve du temps. Ce succès est sans doute dû à la musique de Gounod. Mistral lui-même n'a-t-il pas dit: - Le succès, si succès il y a, reviendra justement à l'illustre compositeur et non au livret de l'opéra.

Beaucoup plus jeune, la *Mirèio*, avec musique de Jean Gabriel-Marie, fut représentée pour la première fois, je l'ai déjà dit, en 1930 à Maillane à l'occasion du centenaire du poète, où elle reçut un chaleureux accueil. C'est Madeleine Silvain qui incarnait l'héroïne de Mistral.

Ensuite *Mirèio* fut jouée dans plusieurs villes de Provence, puis au Théâtre des Champs-Élysées. A Marseille, la première de *Mirèio* eut lieu le 13 septembre 1930 devant un fort bel auditoire, et la critique fut très élogieuse.

Il faut déplorer, dans les années qui suivirent. La rareté des représentations qui furent très espacées. Aussi, doit-on se réjouir qu'en cette année du centenaire, l'Opéra de Marseille ait donné trois représentations de *Mirèio* en français dans l'adaptation de Pierre Julian, majoral du Félibrige. Le public fut aussi nombreux qu'enthousiaste. En conséquence, avant la fin de la saison musicale, *Mirèio* fut jouée également aux Arènes de Béziers et au Théâtre de l'Archevêché d'Aix en Provence. Il convient de souligner l'excellente réalisation scénique de ces dernières représentations due à Marcel Sicard qui a dirigé les répétitions d'une œuvre qu'il possède dans ses moindres détails.

Mirèio était jouée par la très jeune Annie Nesi tandis qu'Henri Bon était Vincent: tous deux en tête de la troupe dramatique de Marseille Provence. La partie musicale, orchestre, chœurs, soli et ballets, était assumée par l'Opéra de Marseille sous la direction du Maître Jean Trik.

Souhaitons que ce nouveau et excellent départ de *Mirèio* dû à son centenaire soit suivi de nombreux lendemains, qu'elle prenne place définitive au répertoire, et que l'on puisse enfin la réentendre dans sa beauté intégrale, c'est-à-dire, en provençal.

José Bonnaud.

Revue Illustrée du Musée du Vieux Marseille, III – 1959.

(1) Ultérieurement, en 1935, Pierre Julian a réalisé exactement dans le même esprit une adaptation française du texte mistralien. Dans le but d'atteindre un public ignorant la langue provençale. La traduction est celle de Mistral. Cette adaptation a pu être réalisée grâce à l'autorisation de la veuve du poète.

1933 - Notre Provence - Léon Daudet

Le Félibrige - Mistral et la Provence

Le Félibrige n'est pas pour moi une connaissance livresque. Tout enfant, j'ai participé aux réunions, rencontres, petites fêtes, gais repas, promenades et joyeux devis, au milieu desquels se développa cette Renaissance, dont les effets commencent seulement à apparaître. J'ai entendu, dans les auberges des bords du Rhône, de Barbentane, de Saint-Rémy, des Baux, les chants de Mistral, alors en pleine sève, beau comme un dieu, environné de l'admiration populaire et que les servantes écoutaient, appuyées à la porte, les yeux brillants. Car il était prophète en son pays, je vous en réponds, et couronné. de cette gloire unique, qui va du pâtre à la belle faneuse et du pêcheur de calanques à la vieille au rouet.

Au moment de son mariage, Aubanel pouvait s'écrier dans une strophe immortelle: En vous voyant passer, l'un à l'autre enlacés, les pâtres de la Crau diront:

- De ce Mistral!

Mais le *d'aquéu mistrau* est intraduisible, avec sa nuance de vénération attendrie.

Je me rappelle qu'un vendredi, comme tout le monde avait grand faim, Roumanille, cependant orthodoxe, se laissa aller, en bon amphitryon (chacun régala à son tour comme il se doit), à commander des côtelettes. L'hôtesse leva les bras au ciel:

- Des côtelettes un vendredi, ah! Seigneur Dieu.

Mais Mistral, intervenant avec son inimitable sourire, sous l'aile de son grand chapeau gris:

- Chassez ce scrupule, ma bonne femme, nous sommes les poètes, c'est nous qui faisons les psaumes.

La raison était péremptoire.

Sur le chapitre de la beauté des Provençales, Frédéric Mistral ne plaisantait pas. Jean Aicard, caricature sans talent, tantôt de Paul Arène, tantôt de Félix Gras, raillait lourdement, un jour, en présence du Maillanais, des silhouettes de lavandières entrevues, revenant du travail:

- Je te conseille, lui dit Mistral, de parler du physique d'autrui, avec ta mine de vieux caillou poreux, retiré du Rhône. Le fait que cet anti-poète, dont s'affubla comiquement l'Académie, cherchait à ennoblir, par la lave, le tourment et la fulgurance oculaires, une physionomie pauvre, cabossarde et empruntée comme son art... Diable que tu es laid, fit Mistral en matière de conclusion.

Vers 1898, nous étions allés le voir avec Mariéton qu'il aimait tendrement et qui le lui rendait. Il nous avait retenus à déjeuner, nous avait traités avec sa magnificence coutumière, faisant apporter sans arrêt par Marie, sa fidèle servante, des bouteilles de Château-neuf et de Tavel, puis il nous emmena, après le repas, faire une promenade sur la route des Alpilles, et nous parla de la littérature et de la vie. Ayant en moi, disait-il, un certain sentiment du rythme, je n'ai fait que peindre sans amplifier les coutumes et les passions des gens de chez nous. En somme, j'ai plutôt atténué.

Sur le moment, cette déclaration me surprit. Aujourd'hui j'ai mieux pénétré la sensualité directe, normale, mais débordante qui souffle et brûle, comme le vent mistral, sur toute la vallée du Rhône et des étangs jusqu'à Hyères, j'en comprends la profondeur singulière.

Une autre fois, le poète des Iles d'Or (porte d'entrée de la fête mistralienne, comme les Olivades en sont le portique de sortie) m'exposa qu'à sa connaissance la région provençale était la seule où il arrivât fréquemment aux amants de mourir par excès d'amour à force de se chercher et de se trouver. Mon père avait aussi connu de tels cas, où apparaît une frénésie double du cœur et des sens, léguée ataviquement, renouvelée par l'ambiance, la noblesse, jamais accablante, des travaux des champs, la verdure du vignoble, la nourriture alliée et ce quelque chose de libre, de généreux, de spontané, de dévoué, d'habile sans ruse et de frémissant, qui double la splendeur charnelle et la volupté des Arlésiennes, des Vauclusiennes, des Camarguaises, des Istriennes, des Marseillaises,

des Aixoises, des Tarasconnaises, de toutes les sœurs harmonieuses et violentes de la petite pèlerine d'amour des Saintes Maries. Je me rappelle un retour de vendange vers Sylveréal, où l'assemblée des jeunes femmes, debout ou assises dans les voitures et environnées de corbeilles et de bannes de raisins noirs et blancs, présentaient tous les types de beauté les plus purs, fins et classiques, sous la lueur suprême du jour tombant. Elles riaient et s'interpellaient; leur jeune sueur avait le parfum de la lavande fraîche. Les garçons suivaient en chantant, la veste sur l'épaule, aussi moqueurs qu'elles, mais cachant quelque chose de grave.

Au tournant de la route, il y avait un crucifix de bois. On fit halte. Les garçons décorèrent, de grappes lourdes et magnifiques, l'arbre consacré. Les filles se signèrent pieusement. Ce recueillement et ce silence ajoutaient la solennité chrétienne au crépuscule latin. Il y avait là autant de poésie, de chants, de drames en puissance, que de couples momentanément séparés. Cela était profondément mistralien.

Dans les fêtes votives des villages provençaux que je fréquentais au temps de ma jeunesse, j'ai entendu des propos ardents, vifs, d'une ellipse étonnante, sortant de lèvres ourlées à la Vinci; je n'ai jamais entendu une parole basse ou vile. La substance vitale, dans la vallée du Rhône, est à l'image de la substance verbale, naturellement lyrique. Je parle, bien entendu, des paysans plus proches de la terre et chez qui la sève ethnique s'est conservée intacte, avec les traits du visage, les gestes et les propos. Mais Mistral a toujours déclaré qu'il était un paysan...

- C'est un raisin de Crau qu'avec toutes ses feuilles te tend un paysan, disait-il dans sa dédicace à Lamartine, le 8 septembre 1859. Un paysan inspiré et affiné et gentilhomme, certes, demeuré néanmoins en relations étroites avec la terre, les eaux et le sol, les bucoliques et géorgiques de son patelin, les métiers ruraux, montagnards et marins et les termes francs de ces métiers; et chez qui la culture immense, sans rivale, avait ses racines dans le quotidien. La fumée de la soupe, l'aboiement du chien, le cri de l'essieu, les changements de la température, le bruit de l'eau, le crépitement de la cigale, sont dans cette œuvre, comme dans la nature, avec la cadence, l'entremêlement et le prolongement de la vie. Le sublime se montre dans l'absence de l'apprêt. La poésie de Mistral, c'est la Vénus d'Arles.

La puissance du lyrique se mesure à ses images. Celles de Mistral ont l'ampleur et la sérénité qui caractérisent Virgile plus que Lucrèce, on l'a dit cent fois. Elles relèvent du soi plus que du moi, de la personnalité spontanée et commençante, plus que de la personnalité congénitale et continuante, par la fraîcheur, la simplicité et la perspective infinie. Elles sont empruntées généralement au paysage, au métier, aux troupeaux, aux flots mouvants, au danger et à la cessation du danger, et, même douloureuses, baignées dans la joie. L'âme qui les conçoit, dans ses chambres héréditaires, oculaires, visuelles, tactiles, pressentimentales et intuitives, est tourmentée en ses apparences, mais tranquille en ses profondeurs.

Le père de Mistral, s'informant du temps avant de mourir, et apprenant qu'il pleuvait, concluait aussitôt qu'il faisait beau pour les semailles. Cet optimisme revivait en Frédéric, sous la forme d'une magnanime indulgence, éparse sur l'univers entier et le peuple complet des humains. Nul ne fut plus éloigné du fatalisme, plus proche de l'enchaînement des causes et plus familièrement mêlé au miracle. Sa vision, philosophique et historique, faisait le pont entre Platon et saint Thomas, et se mouvait au-dessus de tous les systèmes, sur une foi assurée et souriante.

- Invoque les saintes, lui dit pieusement Mme Mistral, à sa dernière heure, et il mourut en balbutiant leurs noms, sur le seuil de l'immortalité, comme quand il était tout petit. En cette existence, unie et claire à la façon d'un diamant taillé, les images mentales étaient les reviviscences, sans tiraillements, d'ancêtres observateurs et sages.

Mon père me disait que Mistral, tout jeune, avait déjà son développement complet, sa volonté formée, son dessein arrêté de réveiller, de relever les mœurs, usages, costumes et le parler de la Provence. La mère de Mistral lui avait fourni, sur cette précocité d'un long projet, des renseignements précis. Il savait aussi, ce grand homme, en fondant et propageant le félibrige, qu'il codifiait les règles de toute renaissance future, qu'il jalonnait la route où passeraient tous les aèdes, doués du magique pouvoir de résurgence... Il ne laissait rien au hasard ni à la précipitation, recommençant jusqu'à sept ou huit fois ses poèmes, cherchant à accumuler, dans les mots et les

rythmes, simples et grands, le plus de cette sincérité unique qui assure la pérennité. Il échappa au châtement, défini par Baudelaire, d'avoir voulu changer de place en demeurant immuablement fidèle à son village, à ce Maillane, où chaque pierre était pour lui vivante, chaque famille ouverte et lisible, ainsi qu'un livre de raison. Il savait que la pensée prend son vol chez le sédentaire et replie ses ailes chez le nomade. Un perpétuel errant comme Loti ne réfléchit jamais à rien et vit dans la terreur nuancée de la vieillesse et de la mort, enfant perpétuellement embarqué vers de lointains horizons, qu'il croit plus beaux et plus tentants que les prochains. D'où le ressassement monotone des horizons et paysages. Mistral savait que l'homme vieillit, qu'il est mortel, et il jouissait de l'heure qui fuit, en regardant passionnément autour de lui et en profondeur. Il prétendait que, chaque année, il découvrait quelque chose de nouveau dans les coutumes ou le parler de la Provence. Il ne mettait pas l'extraordinaire ni le sublime dans l'étrange. Il les plaçait dans l'habituel, il les extrayait du coutumier:

Ses récits, d'une bonhomie narquoise et qu'il relevait d'une pointe d'accent du pays d'Arles (les Provençaux me comprendront), avaient un charme et une syntaxe à part. Il parlait souvent de lui à la seconde ou à la troisième personne:

- Je me suis dit: tu as tort...

Alors j'emmenai mon pauvre Mistral... Et je songeais: mais qu'est-ce qui te prend, mon bonhomme? D'un petit épisode, il faisait jaillir un enseignement général.

Connaissez-vous le musée arlésien, fondation de Mistral à Arles, et auquel il consacra intégralement les cent mille francs de son prix Nobel? Si vous ne le connaissez pas, faites le voyage. Vous verrez là de quoi est formé et se nourrit le génie épique, qui perpétue, comme l'airain et la pierre taillée, les annales des peuples. J'ai visité une trentaine de fois, dans son ancienne installation et dans la nouvelle, ces salles si pleines d'enseignements, où tout a été rangé, classé, étiqueté dans les vitrines, de la main même du maître disparu.

Aujourd'hui, je n'aperçois plus qu'à travers une brume de larmes le trousseau de clés de sa pauvre mère et l'inscription du cri fameux:

- Comme au mas, comme au temps de mon *païre, aïe, aïe, aïe*, où tient toute la nostalgie humaine. Mais, par delà cette émotion passagère, quelle autre émotion plus large, devant cet effort pour échapper au temps dévorant, à sa faux, à son sablier ensevelisseur, pour secouer l'inertie des morts par les accessoires de toute épopée! Voici les vêtements de noce et de deuil; voici les meubles, les antiques bahuts, polis et luisants de confidences, et comme prêts à parler, à chuchoter; voici les madragues, les filets, les voiles de pêcheurs; voici les modèles de moissonneuses, de faucheuses, de lieuses, ancêtres vénérables des machines agricoles actuelles; voici les coquillages, les insectes rares, les formes des maisons; voici les outils de pêche et de chasse. Chaque semaine, le jeudi, si j'ai bonne mémoire, Mistral venait de Maillane à Arles, passait la journée dans le musée, auquel il attachait, quant au félibrige, une importance de premier plan, faisait la causette avec la belle et solide gardienne, en costume arlésien, qui accueillait, avec bonne grâce, les visiteurs et leur fournissait les explications nécessaires.

Le musée arlésien était et est, en quelque sorte, la mise en action du Trésor du Félibrige, du monumental dictionnaire de la langue d'oc, qui prit à Mistral dix ans de sa vie, et qui demeure l'outil indispensable de toutes les études romanes, présentes et futures. Alphonse Daudet avait toujours derrière lui, dans sa bibliothèque, à portée de sa main, un tome du Trésor, comme il l'appelait justement et abrégativement. Il m'en faisait admirer la composition, qui est à celle du dictionnaire lamentable de l'Académie (passe-temps de vieillards lamentables et inoccupés) ce que la Librairie de Montaigne est à une boîte du quai Conti. Chaque mot, dans cette œuvre de bénédictin, apparaît comme une personne vivante, avec ses atours et ses relations, sa nudité corporelle, son habitat, ses déguisements, ses abandons, ses paresse et ses ruses. Mistral n'avait attendu ni Darmesteter pour étudier la vie des mots ni Michel Bréal pour fonder la science de leurs significations varices ou sémantiques. L'ayant longtemps et passionnément pratiqué, je considère le Trésor du Félibrige comme l'autobiographie introspective la plus vraie de Mistral, celle qui donne le mieux le dessin de

son esprit, habile à saisir les concordances intimes, les relations éphémères entre les objets, les états d'esprit et les termes qui les représentent.

En même temps qu'il agissait, par ses poésies, ses chants, ses discours sur le peuple provençal et en général sur les provinces françaises, par son dictionnaire et son musée sur les érudits et les savants, le Maillanais attachait une importance extrême aux commémorations, anniversaires, cérémonies patriotiques et rituelles, en vue de réveiller la mémoire des gens. La disparition d'une coiffe ou d'un costume, d'un usage, d'un vestige local, lui causait une douleur ou un ennui vif. Il se déplaçait au besoin pour l'empêcher et rendre courage aux continuateurs, aux vieilles et aux vieux, chapitrant les jeunes à ce sujet. A cette race, qui a le sens du ridicule, il parlait le langage qui convenait, faisant comprendre qu'un chapeau à l'instar de Paris n'aura jamais l'élégance d'un petit bonnet de dentelle, de toile fine, de soie ou de saint, harmonisé au ciel, au vent, aux traits du visage. Je l'ai entendu, non une fois, mais cent fois, prêchant aux paysannes la coquetterie locale, traditionnelle, appropriée, avec des arguments qui eussent ravi les plus grands peintres de la femme et ses plus notoires amoureux, Gainsborough et Don Juan, Nattier et Roméo. Les grincheux disaient:

- Ce pauvre Mistral se donne bien de la peine pour remonter un courant devenu irrésistible. Dans vingt ans, il n'y aura plus une seule coiffe ni une seule chapelle au pays d'Arles.

Ils disaient cela en 1880, les grincheux. Or, pas plus tard que cette année, je constatais au contraire une sorte de recrudescence des coiffes en ce même pays, et des coiffes portées par des jeunes, qui auraient pu, avec moins de goût, préférer les chapeaux de la ville. Ma conviction est que l'enseignement mistralien est descendu, s'est propagé, plus profondément qu'on ne le croit. Il rejoint aujourd'hui, cet enseignement, la réaction, partout visible, de l'homme des campagnes contre le citadin et ses inventions éphémères et baroques. Le rat des champs, depuis La Fontaine, a encore fait des progrès dans ses prudentes constatations, quant aux précaires voluptés du rat de ville.

Il y a de cela quelque quarante-cinq ans, mon père, revenant des eaux de Lamalou, avait donné rendez-vous à Mistral dans une propriété appartenant à un de nos parents, sise aux portes d'Arles et qui s'appelait le Mas Blanc. Le hasard heureux fit que, ce même jour, était de passage au mas, avec un parent, une jeune fille d'une parfaite beauté et réalisant le type de Mireille. Ces choses arrivent régulièrement aux poètes. Provençale de race, elle était néanmoins habillée comme une Parisienne, et je dois dire que sa robe de linon blanc ne lui allait vraiment pas mal. Mistral, cependant, avec cette grâce qu'il mettait en tout, la lui reprocha et lui fit solennellement promettre de porter désormais, en terre d'Arles, le costume d'Arles. Je ne sais rien de plus aéré, de plus galant, de plus exquis que le petit discours qu'il fit à cette occasion, entre la roubine, le long de laquelle courait un chien ratier, et le ciel lamé, par bandes alternées, d'or et de bleu discret. L'âme de la Provence s'exprimait par sa bouche et portait, en chacun de nous, la conviction, mêlée à la mélancolie d'une trop belle minute trop rapide.

*Qui tient sa langue tient la clé
Qui de ses chaînes le délivre.*

Cette formule mistralienne rejoint la strophe fameuse de la chanson la Renaissance (*La Respelido*), qu'on trouve dans les Olivades.

Nous touchons ici un des points essentiels de la pensée de Mistral, diffuse à travers son œuvre et d'où cette œuvre est sortie: l'homme est profondément lié à sa langue natale. Elle est son moyen de communion avec ses compatriotes. Elle est sa défense contre l'étranger. Elle est sa possibilité de goûter la vie, en nommant le courage, l'amour, le pain et le vin. Elle est le peuplement de son silence, où il se refait, et le soubassement réel de tous ses rêves. La langue empruntée, la langue imposée, la langue apprise, par rapport à la langue naturelle, à la langue des ancêtres, est une demi-aphasie, un malaise, qui peut tourner à l'angoisse, une sorte d'exil intérieur. Ceci est merveilleusement exprimé dans le Renégat des Iles d'Or.

Jean de Gonfaron, prisonnier des Turcs, est convié à un rendez-vous d'amour par la fille du roi jolie et brillante. Il y va, mais...

Qui ne vous a dit qu'étant à l'espère
De l'heure prospère,
Auprès du rivage,
Jean, d'un bâtiment prêt au descampage,
Entend l'équipage
Chanter marseillais.

Comme l'eau jaillit sous un coup de rame,
Un grand flot de larmes
Crève son cœur dur.
Le despatrié pense à sa patrie
Et se désespère
D'être chez les Turcs.

Vous devinez la suite: Jean de Gonfaron plante là, pour rejoindre ses compatriotes, la belle, le banc de marbre, le turban, le sabre, et tout le bahut.

Moralité et refrain:

Boire l'allégresse — avec sa maîtresse, — est de Mahomet la félicité. — Mais sur la montagne — manger les châtaignes, — vaut mieux que l'amour — sans la liberté.

Or, il est certain que les racines verbales, que le substratum émotif, et même figuratif, essentiel du langage et de l'idiome, se transmettent héréditairement, comme les tours de l'esprit, les principaux penchants et les traits du visage. Un enfant de Provençaux naît avec une propension, verbale et auditive, au provençal; un enfant de Bretons naît avec une propension, verbale et auditive, au breton; un enfant de l'Ile-de-France naît avec une telle propension au français courant. Il est bien entendu que le français courant est la langue générale de notre pays, que chacun doit parler et écrire, que chacun a intérêt à parler et à écrire. Mais il n'y a aucune espèce de raison ni de justice à ce que disparaissent, en conséquence, le breton et le provençal; à ce que tarissent les sèves linguistiques provinciales, au détriment de la richesse nationale; à ce que soit diminuée ainsi la puissance ou la possibilité littéraire et poétique d'un pays; à ce que ce malaise, par privation de l'idiome autochtone, soit imposé, administrativement, à des populations d'ailleurs ardemment patriotes. Car l'amour de la petite patrie fortifie et assied l'amour de la grande; de là cette formule encore félibréenne:

- J'aime mon village plus que ton village; j'aime ma province plus que ta province; j'aime la France pardessus tout.

En célébrant Mistral

En l'honneur du Virgile français, tout le peuple brun s'est levé en 1930. De Lyon à la mer, de Sisteron à Montpellier et au-delà, dans Avignon qui rit, ce fut un hymne étourdissant pour le centenaire du poète sublime, qui apporta au monde latin, par des chants immortels, les formules de son réveil, de sa résistance et de sa survie. Remémorons ces journées magnifiques.

Les fêtes de la latinité sont commencées. Non seulement tout le pays d'oc, mais la France entière et l'élite intellectuelle du vaste univers observent, en l'honneur du poète sublime, cette minute de recueillement où peut tenir tant d'espérance. L'union de la latinité, à l'heure où nous sommes, est une nécessité pour la civilisation méditerranéenne et pour la civilisation tout court. Quand le 25 mai 1878, sur la place du Peyrou à Montpellier, ville de grand savoir, Mistral s'écriait:

- Réveille-toi, race latine, dessous la chape du soleil!... (*Aubouro-te raço latino, souto la capo dou soulèu!...*)

Il prévoyait l'avenir, en vrai *vates*, mot qui signifie à la fois poète et devin. Le poète est commandé par les âges qui viennent, plus encore que par les âges passés. Un avertissement mystérieux fait que

la célébration millénaire de Virgile a coïncidé avec le centenaire du prophète de Maillane. En y ajoutant Dante, c'est bien sous le signe (*lou sant signau*) des trois suprêmes Latins que s'ouvrit cette semaine sacrée, alors que, par la folie imprévoyante des hommes, des bruits de guerre sont à nouveau sur le monde.

Fait à noter, mais qui sera peu noté vu la misère de la critique contemporaine, les anniversaires romantiques ne sont réellement fêtés par personne. Il y a dans le romantisme, esthétiquement parlant, d'admirables élans et morceaux de bravoure, Hugo, Lamartine, Musset, Baudelaire, Vigny ont atteint parfois le sommet de la prose drapée, ce que Barrès appelait la magie. Mais tout cela est individuel, non relié, magnifiquement épars et absolument vide de message. Hugo, qu'on croit le plus inspiré de tous, et qui vaticine sans arrêt, s'époumone à crier, comme un enfant dans le vent. Il n'a en fait rien à dire ni à transmettre aux âges futurs, et, dans ses rythmes incomparables, en dehors des sons et des couleurs, des jeux de l'ombre et de la lumière, on trouve rarement une pensée juste, alors qu'on y trouve souvent un sentiment vrai. Père déchiré, mari malheureux, amant parfait, écrivain comblé, il dispose d'une lyre merveilleuse à son usage, mais il n'est pas en communication avec les hauts Elémentaires, qui sont aussi les poignantes préoccupations, angoisses et espérances, du genre humain. En outre, le romantisme est tombé politiquement, sinon littérairement, sous les coups d'un quatrième latin: Maurras. Tout cela explique qu'on se batte les flancs pour célébrer le centenaire d'Hernani et que la représentation de Marion Delorme laisse les gens absolument froids.

En terre d'oc, la gloire de Mistral est plus haute que jamais, et la puissance émotive de son message, et non pas seulement de son œuvre, est universellement comprise. Il a pour lui tout ce peuple de princes paysans, fiers et fins, de la vallée du Rhône, qui, des Alpes à la mer, est enveloppé des grands souvenirs de l'Antiquité et de ceux du christianisme, qui sent la beauté comme il respire, pour qui la morale évangélique, traditionnelle, familiale, quelles que soient les passions politiques, est demeurée hors de la discussion. Mais attention! Saint-Rémy de Provence, où sont les monuments antiques les plus parfaits, tout près des Baux, message de pierre, où Dante, dit-on, conçut l'Enfer, Saint-Rémy est aussi le pays de Nostradamus, qui voyait et fixa les formes de l'avenir avec une prescience interprétative étonnante. Le sage de Maillane (voir la Sagesse de Mistral, de Maurras) et le sage de Saint-Rémy sont ainsi deux plantes du même terroir, et il est possible qu'il y ait là tout autre chose qu'une coïncidence.

C'est cette imprégnation par le message, qu'ils portent en eux, qui fait que la gloire d'un Virgile, d'un Dante, d'un Mistral change de forme et, en quelque sorte, de couleur avec les âges. Pour tout le moyen âge, Virgile a été un magicien, un faiseur de prodiges, presque un jeteur de bons sorts. Maintenant, il apparaît à plusieurs, dont je suis, comme un baume de pacification et de consolation parmi les hommes aberrants et malheureux par leurs fautes, parce qu'ils ne savent pas. Mistral, considéré de son vivant comme un grand poète local, une sorte de Jasmin ou de Reboul, de la vallée du Rhône (nous étions peu nombreux, il y a trente ans, à discerner sa hauteur et son universalité), est aujourd'hui regardé, par les gens qui comptent, comme un docteur de la latinité et, par là, comme un des maîtres de l'équilibre civilisé. C'était déjà l'opinion de Meredith et de plusieurs Anglais cultivés de l'époque. Au lieu que les professeurs allemands espéraient trouver en lui un diviseur de l'esprit français. Chose absurde de la part de savants qui attachent une grande importance, et à bon droit, aux racines linguistiques, et qui n'ignorent pas que l'oc et l'oïl ont les mêmes racines.

Le docteur Bucher, de Strasbourg, mainteneur de l'influence française en Alsace sous la domination allemande, envisageait dans Mistral, comme Barrès, un gardien des mœurs, coutumes et du langage autochtone, celui qui écarte et éparpille la cendre de l'oubli. Je leur faisais remarquer que Mistral était aussi un maître de reviviscences et qui ne croyait pas du tout à l'effacement définitif, puis à la disparition des essences ethniques. Il était, ce grand génie universel, pour le

Multa renascentur quæ fam cecidere...

Toute sa vie, il chercha à refaire, par les sommets de la beauté esthétique et morale, le plein des peuples bruns, à les faire communier dans un même idéal, à réveiller les dormeurs, à stimuler les jeunes, les vaillants et les forts de sa race. Constructeur né, esprit synthétique par excellence et âme

d'amour, il avait horreur de ce qui détruit, de ce qui dévaste, de ce qui fait souffrir, de ce qui menace, de ce qui asservit, et il était lui-même, dans son village, auprès de son admirable compagne, une grandiose leçon d'indépendance dans la lumière.

Ceci dit, nous n'en sommes encore qu'à la vision du centenaire. Peut-être, derrière le message latin de Mistral, en est-il un autre, que nous n'entrevoions pas encore, et d'un ordre différent. Cette dualité mystérieuse du langage français, cette apparition d'une pléiade du Rhône, après une pléiade de la Loire, correspondent peut-être à un grave passage, ou défilé, de l'avenir, à une nécessité pressante, à un besoin éthique, linguistique et incertain. Contentons-nous du spectacle actuel. Il est assez beau pour donner des ailes à nos cœurs, comme disait précisément une Provençale à mon père, en parlant d'un événement heureux.

*

Maillane tressaille dans la lumière étincelante. Débarqués du rapide en Avignon, nous sommes montés, quatre, dans la limousine de mon cher Mouret, le premier chauffeur de la région, qui depuis vingt et un ans me transporte, ainsi que les miens, sur toutes les routes de la Mère Provence. Une foule immense a envahi le glorieux village, foule grave, nullement bruyante, animée de cette fidélité aux morts qui est une caractéristique des princes paysans d'ici. Il est venu du monde de partout. Jeunes et vieux se dirigent vers le cimetière où est le tombeau de l'auteur de Mireille, défini par lui-même de longue date, dans un inoubliable poème. L'émotion est profonde, car Maurras, avec l'accent poignant qu'on lui connaît, vient de réciter pieusement, devant le monument sacré, l'invocation à l'âme de la Provence, qui illumine tout le poème de Calendal:

Ame de mon pays, toi qui rayonnes, manifeste...

Inoubliable minute! Tant de beaux et fiers regards sont pleins de larmes qu'ils se confondent en une vaste grappe de raisin noir, embuée encore de la rosée du matin, Maurras aussi est prophète en son pays. Un murmure d'affection et de reconnaissance l'accompagne, et nous nous étreignons sans rien dire, mais animés d'une même pensée: c'est, cette fois, la pleine gloire, la vraie, celle n'appartenant qu'à de rares privilégiés au cours des siècles, la gloire sereine, dégagée des trompettes et sonneries de la renommée, qui s'est levée pour Lui, notre maître et notre ami. Son fantôme est là, au milieu de nous, sa belle forme humaine, qu'animait un esprit incomparable, inaccessible à toute pensée médiocre.

Nombreux et débonnaires, les gendarmes essaient de canaliser ce peuple déambulant à travers les rues étroites, comme dans des limbes soleilleuses. Mais en vain. Les cafés sont vides.

Les gens sont sobres, et puis le déjeuner va venir et il s'agit de ne pas se gâter le goût.

Voici la demeure de Mistral. Mme Mistral, compagne admirable et vénérée du poète, elle avait une trentaine d'années de moins que lui quand il l'épousa, est demeurée à la mairie où Lautier lui a remis la Légion d'Honneur. Mais Marie, la fidèle servante, est là, en costume arlésien, entourée de Devoluy, du fils du grand Aubanel, de nombreuses dames et demoiselles admises à visiter l'illustre maison et le jardinet. Que de souvenirs doux et cruels j'ai ici, mon Dieu! Celui de ma petite enfance dans la maison d'en face, celle de la maman Mistral, où Mistral fit à mon père la lecture de Calendal, racontée dans les Contes du Lundi. Ceux de ma jeunesse, puis de mon mariage, la table hospitalière, les chants au dessert, les récitations de poèmes, la joie, l'enthousiasme et l'amitié! Chaque fois que je venais à Maillane, Mistral évoquait le souvenir de son bel Alphonse, de leurs félibrées, de leurs rires et, quand Mme Mistral était sortie, de leurs équipées du temps des moulins. Ses récits étaient nets, détaillés, nuancés, se détachant sur une philosophie souriante de la vie, comme les cyprès sur le ciel clair. Il avait la familiarité du génie et la manière proverbiale. Tout cela sans nulle fadeur ni aucun effet oratoire, car sa perspicacité psychologique allait très loin. Il comprenait et devinait tout.

Nous n'entendrons plus sa forte voix harmonieuse, chantant jusqu'au bout l'amour et la vie, nous ne verrons plus ses beaux regards, que plissait à certaines minutes une ironie souveraine; il ne nous

mènera plus dans sa blanche salle à manger hospitalière, où étaient les gâteaux et le vin; il ne nous - accompagnera plus à la petite porte de sa maison, faisant face à la maison où mourut sa mère; à ce tournant sacré qui donnait sur la rue de Maillane et sur le vaste monde. Nous ne le rencontrerons plus aux champs, marchant droit et fier sur la route blanche, aux côtés de son admirable compagne, douce gardienne de son génie, Pain Perdu, le chien sorcier, gambadant devant eux. Quand il mourut, un voile noir fut tendu sur la Provence, sur la France entière, sur la haute culture, sur la poésie sublime et vraie. Toutes les gracieuses et souples filles de sa race, de son sang, de notre sang, purent prendre le deuil qui les fit plus pâles encore à l'heure où l'on éteint les cierges des vêpres. Le glas sonna à Saint Trophime, à tous les clochers de la vallée du Rhône, et je sais des bergers de Camargue qui pleurèrent auprès de leurs troupeaux. Le fleuve impétueux qu'il a célébré, de Condrieu à Saint-Louis, a gémi en courant le long de ses rives. Il n'est pas un métier, pas un usage, pas une coiffure, pas un instrument aratoire, pas une cérémonie de fête ou de larmes, qui n'ait perdu en Mistral un maître et un ami.

Aux Saintes-Maries-de-la-Mer, tendant ses bras si purs à l'immensité bleue, la fine Mireille, dont sont épris tous les cœurs lyriques, expira une seconde fois.

Mistral est toute ma jeunesse. Je le vois parmi ses amis, dans ce milieu félibréen dont on peut dire que, malgré la folie romantique et la corruption naturaliste, celle-ci conséquence de celle-là, il a sauvé la raison française. Je le vois avec mon père, qu'il aimait comme un frère, avec mon père qui avait avec Mistral un même amour de la Provence et tant de fibres communes. Car Alphonse Daudet parlait merveilleusement le provençal; il en sentait toutes les finesses, l'ironie sous-jacente qui fait de lui, non seulement une suave musique, mais une raison; et il savait émouvoir ou faire rire, en deux mots, un berger suivi de son troupeau, un cultivateur devant son mas. A quiconque le lit, et sa syntaxe, attentivement, le tour proprement provençal, mi-rires, mi-pleurs, apparaît et, chose remarquable, aucun critique contemporain de mon père, même pas Lemaître, n'y a rien vu. Cependant, une pièce comme l'Arlésienne est manifestement une transmutation de l'esprit d'oc dans le langage d'oïl, un embrasement pathétique de l'être par le désir charnel, chose fréquente sur la terre gallo-romaine. Car il est bien vrai que quelquefois les paysans de la terre d'or solaire et d'argent lunaire meurent d'amour. Les mas ne disent pas leurs secrets.

Je le revois entre Roumanille, Aubanel, Paul Arène, Félix Gras et les autres, il apparaissait rayonnant d'entrain et de lumière, tout dévoué à cette tâche immense: la rénovation de son pays. On n'apercevait point alors l'extrémité de son dessein, mais les marches en étaient géniales, et quiconque les gravissait avec lui s'en trouvait ennobli et grandi. Il était un prodigieux entraîneur d'hommes et pliait à son rythme majestueux quiconque l'approchait. Son dédain de toute publicité, de tout ce qui touche à la réclame était prodigieux. D'une politesse, d'une courtoisie, d'une urbanité de grand seigneur, il attendait que l'on vînt à lui. Il comprenait les pensées et les formes les plus éloignées de ses conceptions, mais le sens aigu des hiérarchies et son invincible désir de beauté faisaient qu'il mettait chacun à sa place et ne tombait point dans les erreurs coutumières de la solitude et de l'éloignement. Son peuple de Provence lui tenait compagnie. Il avait la joie à sa droite et à sa gauche la gravité. On entendait, quand il se taisait, le bruissement de son expérience.

Je lisais, il y a quelques mois, une relation par Mistral et Mme Mistral de leur Excursion en Italie, il y a quelque trente ans. La Ville Eternelle avait évidemment fait sur l'auteur de Mireille une forte impression, mais, à travers l'éloge qu'il en fait, on sent que les aspects et les paysages provençaux priment pour lui, en splendeurs et même en évocation historique, les aspects et paysages des fils de la Louve, comme il dit. J'avais eu la joie de déjeuner à sa table quelques semaines après son retour d'Italie.

Il y avait là l'auteur d'un Empereur d'Arles dont j'ai oublié le nom, Folco de Baroncelli et quelques autres convives dont le nombre ne dépassait pas sept, chiffre fatidique. Mistral, tout en célébrant Rome et sa campagne (le forum de Boni commençait à peine à sortir du sol), nous expliqua que l'essence proprement antique avait été moins recouverte par les diverses alluvions des siècles en Provence qu'en Italie, et il en donna quelques exemples saisissants.

C'était à table, comme tous les grands esprits, qu'il était le plus extraordinaire, la chère et les vins étaient chez lui merveilleux et dans une profusion toute princière, et qu'il découvrait les formules

les plus vraies et les plus éblouissantes à la fois touchant la poésie, l'histoire, la légende, la linguistique. Il est malheureux qu'il ne se soit pas trouvé auprès de lui un Benjamin ou un Martet, mieux encore qu'un Eckermann ou qu'un Boswell, pour recueillir ces jaillissements spontanés, issus de longues méditations en plein air, qu'accompagnait un joli verre, servi à la ronde, de Châteauneuf ou d'hermitage. Paul Mariéton eût pu remplir ce rôle, mais il eût craint sans doute de déplaire à celui qu'il chérissait et admirait au delà de tout.

Nul homme ne fut moins altier Nul ne fut plus profondément fier, dans ces régions de l'âme où la pudeur du sentiment voisine avec l'intensité du verbe. Pouvant tout exprimer, il n'en exprimait pas le quart ni même le dixième du quart. Une sereine gaîté planait au-dessus de ses récits, lumineux ainsi que la blanche salle à manger elle-même, et que tous, y compris la noble servante Marie du Poète, une assiette de faïence à la main, écoutaient religieusement.

A l'époque dont je parle (1892), mon père ne se déplaçait plus que de Paris à Champrosay. Mais j'ai de Mistral et de lui conversant une image, datant de quelques années auparavant, qui est un peu différente. Une même conception souriante, à la fois amère et voluptueuse, dans le sens le plus ardent et élevé du mot, de la vie, des femmes, des aubes, des couchants, des amitiés, de l'amour, donnait à leur duo ces jeux de la dorure crépusculaire, ces moires, comme dit Maurras, rappelant les plis de la statuaire grecque sur les formes pures des déesses et des héros. La sagesse de Mistral qu'a peinte, dans un autre glorieux ouvrage, l'auteur d'Anthinéa, comportait, comme celle d'Alphonse Daudet, un hommage constant au beau sous toutes ses formes. Elle n'était ni professorale ni guindée. J'étais alors un jeune homme enivré de médecine et de philosophie. Ces deux maîtres de la pensée sensible et de son expression parlaient devant moi sans se gêner, et leur causerie toute platonicienne, et jusqu'aux plus diamantiques pointes du Banquet, était pour moi un ravissement. Cependant, ils ne perdaient jamais la retenue, ce qui est aussi proprement provençal. Les natures intimement passionnées connaissent mieux que les autres le prix de ce que les anciens si sages, appelaient la *reverentia* dans les propos.

Son besoin de sympathie universelle avait poussé mon père à mettre en contact Goncourt et Mistral. La rencontre eut lieu chez nos amis Parrocel, au château de Saint-Estève, près de Cavaillon. Elle ne donna rien qu'une aimable courtoisie réciproque. Elle est consignée, autant que je me rappelle, dans le fameux journal. Mistral vit bien la finesse de Goncourt, Goncourt vit bien la finesse de Mistral; mais ce qu'il y avait de rare, chez l'un comme chez l'autre, leur échappa réciproquement. Le chancre sensuellement un peu godiche de la femme au XVIIIème siècle, le chancre averti de la Provençale au XIXème se frôlèrent dans les belles allées de Saint-Estève, sans s'étreindre à aucun moment. Je ris quelquefois en y pensant.

L'œuvre poétique de Mistral est un monument. Son dictionnaire franco-provençal en est un autre. Son musée en est un troisième. Nous commençons à mesurer la taille et l'influence de ce pasteur d'hommes, qui lisait sa route dans les étoiles. A une époque d'aveuglement quasi universel, il s'est porté à tous les points où la tradition était menacée et il a fait ce qu'il fallait pour sauver ce qui pouvait être sauvé, en préparant les voies de l'avenir. De connivence avec la nature, il connaissait ses secrets de reviviscence, et la mort, son ennemie, n'a eu de lui que ce qui n'était pas universel, que sa forme terrestre et sa voix immédiate. Ce qui ne périra point de Mistral est sans bornes. Ce qui, grâce à lui, ne périra point de son pays est incommensurable. Concret comme pas un, appuyé sur une longue sagesse, il a allumé dans la nuit que fut la fin du dix-neuvième siècle un feu inextinguible, dont la clarté se mêle à l'aurore du vingtième. Il a préparé et rendu possible sur les sommets de la poésie ce que nous cherchons aujourd'hui à réaliser dans la plaine. Il est et demeurera le maître de toute restauration, en politique, en morale, en linguistique, en littérature. Il s'est prêté à tous les chants, à toutes les splendeurs, à toutes les ardeurs et il n'a jamais dévié de sa ligne.

Le mistralisme, c'est-à-dire l'ensemble de ses doctrines, peut être considéré comme le bréviaire des nations opprimées, désireuses de ne pas périr. Chaque fois que je rendais visite à l'auguste vieillard, j'avais soin de lui rappeler le rôle profond qu'il avait joué dans la maintenance de fidélité de l'Alsace-Lorraine, et chaque fois sa voix s'altérait en constatant que c'était exact. Sollicité de se rendre à Strasbourg où l'attendait une apothéose, il refusa néanmoins de faire le voyage, redoutant que sa présence réelle ne donnât le prétexte au gouvernement allemand d'un redoublement de

rigueurs. Il préférerait l'action lente et souterraine de ses méthodes à leur révélation glorieuse. Il avait la patience du paysan et la clairvoyance du grand médecin. Son geste habituel était un petit mouvement de la main qui signifiait:

- Laisse faire; ne hâte pas les choses; elles suivront leur cours, une fois le branle donné.

On chercherait vainement le modèle d'une autre existence aussi sereine et aussi utile. C'est à Mistral, à son labeur sublime, à sa prescience altière que se rattache aujourd'hui notre espoir prochain. Ses yeux sont fermés à jamais, mais leur vision nous éblouit.

Ainsi l'évoquions-nous aux deux repas, provençaux et magnifiques, sous le toit d'une belle maison maillanaise. Puis, au dessert, nous reprîmes, jeunes et vieux, la tradition mistralienne des vers et des chansons, qui animèrent de beaux visages féminins et des voix douces et graves. C'est en de pareils moments que se peut mesurer la force suprême de l'absence, quand l'absent, du fait de la tombe, a relevé les coutumes, la grandeur, la fierté de tout un peuple. Il n'est pas vrai que les absents aient toujours tort, et, même dans la rivalité amoureuse, celui qui n'est pas là est souvent plus puissant que celui qui est là.

Dans la journée, nous sommes montés une fois de plus aux Baux et à Saint Remy: batailles, sépulcres, stèles funéraires, arcs de triomphe, monuments commémoratifs, aqueducs brisés. Depuis le temps de Marius et de Sylla, les civilisations se sont succédé et superposées là, de telle façon que la poussière et les cendres y sont confondues. C'est la chanson de ces aïeux si sages, si sages que nous n'avons pas connus, et qui ont vécu, ont tenu, autant qu'ils ont pu. La chaleur était forte et laissait prévoir un orage. Pendant que nos amis parcouraient la cité morte, je me suis tenu à l'écart, pensant à mon petit Philippe, qui fut si heureux ici avec moi et dont j'avais fait un mistralisant passionné, à mon petit Philippe victime, comme la France, du régime infâme d'assassins, d'imbéciles et de bourreaux.

... *Miserande puer! Si qua fata aspera rumpas!*
Tu Marcellus eris.....

Au crépuscule, de retour à Maillane, nous serrions, Maurras et moi, bien des mains amies, nous embrassions les jeunes enfants que leurs mères gracieuses nous tendaient. A quoi bon, les paroles entre gens qui sentent et pensent de même! Le ciel était devenu d'un rose assombri et d'une majesté toute beethovénienne. Maillane rentrait dans le silence.

- A quelle heure partons-nous pour Martigues ?

- Dans deux heures, mon brave Mouret.

*

Le 11 septembre suivant, nous avons fêté une fois encore, au château de Lourmarin, restauré par les soins du si regretté Laurent Vibert, la sublime mémoire de Frédéric Mistral.

Mistral, comme Homère et Virgile, est un poète du plein air. Il convenait de le fêter en plein air, sur ces terrasses qui rappellent un vieux champ de guerre de religion.

Cheveau-Léger, mon bel ami,
A Lourmarin, on s'éventre (*s'espancho*)
Cheveau-Léger, mon bel ami,
Mon cœur s'évanouit (*es esvani*)

Ces belles et anciennes paroles, Mistral et mon père les chantaient avec délices. Elles leur rappelaient leur jeunesse, les courses sur les routes lumineuses, l'odorant aioli de l'auberge claire et la bouteille de Châteauneuf. Je ne me les rappelle jamais sans mélancolie:

Comme au mas. Comme au temps de mon paire aie, aie, aie!

Et le poème mistralien:

Sont morts les beaux diseurs,
Mais les voix ont retenti.
Sont morts les bâtisseurs,
Mais le temple est bâti...

L'idée de Laurent Vibert, en voie de réalisation, était grandiose: une colonie en ce site incomparable de l'intelligence et de la sensibilité latine, un rassemblement des esprits dans une atmosphère d'étude et de sérénité, être seul et méditant parmi plusieurs *In angulo cum libello*. Cette idée a été patiemment réalisée grâce à un ensemble de bonnes volontés agissantes. Le château de Lourmarin, hier en ruine, aujourd'hui un accueillant palais, est un bloc dans la plaine vauclusienne, un rempart devant un refuge intellectuel, le don de la civilisation du Midi. Il faut visiter ses salles fraîches, ses bibliothèques, son installation, par une journée chaude, crissante de cigales, d'une vapeur dorée, alors que les travaux des champs sont assoupis et que, seul, marche de tube en tube le pinceau infatigable et magique de Noël Vesper.

On retrouve ici ces belles dames du temps jadis, qu'après Villon a ressuscitées Mistral, et qui tenaient des cours d'amour, avant que les partisans s'y espanchassent en s'y tirant les entrailles du ventre.

Quand je me souviens de madame Laure,
Je crois devenir amoureux du vent,
Depuis qu'elle ne hante plus
La fontaine de Vaucluse,
La chaleur y est lourde,
La roche y est nue.

Mais ô Magali,
Douce Magali,
Magali allègre,
C'est toi qui m'as fait tressaillir (*trefouli*)

Des terrasses du château de Lourmarin, admirable vestige de la Renaissance, on découvre un panorama grandiose, des coteaux boisés et verdoyants, où croissent le cyprès et l'olivier, dans des encadrements de pinèdes. Lorsque je commençai à parler devant un auditoire affectueux et charmant de Provençaux et de Provençales, plusieurs de celles-ci dans le costume cher à Mistral, l'orbe du ciel était parcouru de nuages inquiétants progressivement assombris. On entendait le roulement lointain de l'orage. Toute la question était de savoir si j'aurais le temps d'achever avant que commençât une averse ou trombe d'eau présentement contenue dans cette sonore urne de plomb. J'avais, non loin de moi, Bosco, écrivain et poète, qui possède la plus belle voix du monde et un inépuisable répertoire des chants de terroir. Je l'interrogeai de l'œil. Il eut une moue peu rassurante. Aussi, attaquai-je le chant du cinquantenaire du félibrige avec accompagnement de Messire Tonnerre et au flamboiement des premiers éclairs.

Puis, brusquement, comme dans le Midi, l'orbe creva et tout le monde se réfugia dans le château tandis que ruisselaient les gargouilles et qu'une chaude brume d'eau s'enroulait aux tours massives du vieux donjon, mais il n'y eut ni confusion ni tumulte et l'ordre latin s'imposa tout de suite, grâce à une aimable jeune dame tout de blanc vêtue, comme une fée, qui, aidée de robustes amis accourus des quatre coins de la Provence, installa dans les immenses salles du rez-de-chaussée une bonne et humble table de chêne sur laquelle nous grimpâmes, Maurras et moi. De cet observatoire improvisé, nous pouvions contempler la foule des visages virils et féminins, solides quant aux premiers,

adorables quant aux seconds, tendus vers nous et au-delà, vers la mémoire du père de Mireille et des Iles d'Or. Qui ne se serait moqué de la tempête et de la foudre désormais inoffensives!

Alors commença notre duo, si je puis dire, Maurras récitant, moi chantant, soutenu par Bosco et quelques autres qui savent, comme nous, leur Mistral par cœur. Peuple merveilleux et vibrant, peuple du gai savoir et de l'émotion franche, peuple en qui frémit et revit la latinité tout entière, c'est dans de semblables circonstances, surmontant la tombe et l'oubli, qu'il faut te voir, afin de te comprendre jusqu'au bout. Soutenues par les basses d'hommes, les voix pures et nuancées des femmes et des jeunes filles lançaient jusqu'aux voûtes ces hymnes d'honneur et d'amour dans un rythme sans défaillance. La finale, le Chant de la Coupe, prit sa puissance évocatoire comme jamais et je m'attendais à voir entrer Mistral avec sa mine fière et son grand chapeau, entre son chien Pain Perdu et son chat Mercabrun. La chose se serait produite que personne n'en eût été étonné.

Ensuite ce furent les tambourinaires, venus d'Avignon, qui nous régalerent d'airs fameux, joyeux ou graves, que l'on bissait sans discontinuer.

Mais on ne se nourrit pas que de poésie et il fallait bien songer à dîner. Ce repas, servi chez Ollier, restaurateur justement réputé, groupait quelque cinq cents convives dans des salles capables d'en contenir cent. Je dis cinq cents environ assis. Mais il y en avait autant debout, dans la cuisine où flambaient les perdreaux et les poulets, dans les couloirs et les dégagements. Tout le monde mangeait et mangeait bien. Tout le monde buvait et buvait ferme. Tout le monde était de bonne humeur. Nul ne se plaignait de l'orage, ni du dérangement, ni de la boue où risquaient de s'enliser les automobiles, ni de la pluie impitoyable, ni de quoi que ce fût. Les femmes n'étaient pas bousculées, chacun s'effaçait devant elles, leur donnait une serviette, leur sacrifiait son verre et son couteau. La Mère Provence est ainsi. Elle sait, à tous les niveaux sociaux, élever ses enfants et leur inculquer les bonnes manières d'autrefois, conservées, comme le reste, selon une longue et sage tradition.

Honneur à nos aïeux,
Si sages, si sages.
Honneur à nos aïeux,
Que nous n'avons pas connus.
Ils ont vécu, ils ont tenu,
Vivante notre langue.
Ils ont vécu, ils ont tenu
Autant qu'ils ont pu.

Chantée par M. Aude, bibliothécaire de la Méjanès d'Aix, le premier romaniste de France, cette chanson des aïeux fut reprise au refrain par tous les convives assis ou debout. D'autres suivirent. Georges Rémond, droit comme un pâtre, ayant auprès de lui la belle et toute charmante Mme Rémond, entonna Le 31 du mois d'août. Animateur de la journée de Lourmarin, il sut clore ainsi splendidement le plus joyeux et pittoresque banquet du monde... et quel feu de Dieu dans l'accent!

La pluie avait cessé. Tout le monde revint au château, aussitôt embrasé de cent flammes de Bengale, sans compter le saint signal sur la plus haute tour, cependant que commençait la farandole. Ce plaisir n'est malheureusement plus de mon âge. Laissant un jeune homme de ma connaissance s'y livrer avec l'ardeur du sien, j'allai me coucher dans une vaste chambre aménagée à mon intention. Je ne pouvais dormir, songeant à tout cela, non sans la mélancolie du passé et des disparus, hélas! Longtemps dans la nuit, j'entendis, sous les voûtes et le long des escaliers tournants de vieille pierre, éclairés à giorno par de petites lampes posées à plat sur la dalle, j'écoutai le ronflement du tambourin et les stridulences du galoubet.

Léon Daudet

1940 - Pétain

Au cours de la cérémonie qui s'est déroulée au début de septembre 1940 à Maillane, pour le cent dixième anniversaire de la naissance de Mistral, lecture a été donnée d'un message du maréchal Pétain :

Je tiens à m'associer du plus profond de mon esprit et de mon cœur à la célébration, qui ne fut jamais plus opportune, de la mémoire de Frédéric Mistral, parce que je vois en lui l'évocat sublime de la France nouvelle que nous voulons instaurer, en même temps que de la France traditionnelle, que nous voulons redresser.

J'adresse mon fervent hommage:

— Au poète, l'égal des plus grands, qui consacra la force et la grâce de son génie à glorifier tout ce qu'il y a de noble et de pur dans l'univers et dans l'homme;

— Au sage, l'égal des plus sages, qui joignant l'exemple au précepte, ne cessa de répandre autour de lui la contagion des plus hautes vertus : courage optimiste, mâle persévérance, charme des choses de la terre et des humbles rites de la vie domestique, culte des autels des foyers et des tombeaux ;

— Au citoyen, au patriote, dont l'œuvre et la vie témoignent que l'attachement à la petite patrie, non seulement n'ôte rien à l'amour de la grande, mais contribue à l'accroître, en opposant une résistance invincible à tout ce qui veut nous déclasser, nous niveler, nous déraciner;

— Au chantre inspiré de la race latine et des trésors spirituels dont elle est l'héritière et qui constituent pour elle une promesse d'éternité.

Et puisse notre renaissance française trouver en Mistral son guide et son maître, son animateur et son inspirateur.

1954 - Calendau - Emile Bodin

Letro dóu Majourau Emile Bodin (Cassis) au Majourau Pèire Reynier (Touloun)

Cassis sur Mer lou 30 de mai 54

Moun bèu majourau e bèn car ami,

Ai ta bono letro dóu 29 de mai. As cènt cop resoun. Sara gaire possible d'ana au segound centenari dóu Felibrige!!

Siéu talamen de toun vejaire qu'ai adeja adreissa pèr viramen poustau li dardèno à Francés Combe pèr lou banquet de la Coupo.

Comte d'èstre à l'acamp dóu Counsistòri lou 5 de jun e à la taulejado lou 6. Mai siéu jamai segu de rèn. Acò deprendra de moun estat de santa, qu'es pas toujours ço que deurié èstre maugrat lis aparènci, qu'enganon lou mounde. Es pèr acò que t'ai à l'avanço adreissa mi poudé. D'aquéu biais siéu "para".

Ai dijòu o divèndre, telefouna à Bachas pèr lou prega de m'adreissa d'acord emé tu, la Revirado en prouvençau dóu tèste que lou Dóutour Pèire Claustre, 11 Crs Lieutaud à Marsiho, vèn faire escrincela sus uno lauso que sarié pausado sus l'oustau qu'auto-fes apartenié à Legré:

*C'est dans cette maison
en face au Mont Gibal*

*qu'au printemps 1859
Frédéric Mistral
commença d'écrire son poème
Calendal.*

Lou farié escrinçela dins uno pèiro dóu Luberon ounte à soun avejaire, la legido sarié mai eisado que sus la pèiro de Cassis. Vau pas nimai, dóu maubre que sarié trop (illisible).

Mai siéu inquiet en vesènt que me n'en dis rèn, e qu'ai encaro rèn agu de Bachas.

Tout retard fai marr!do impressioun. E la marrido impressioun es iéu que la dounariéu. E acò me sarié forço peniblo.

Adounc saras brave e amistadous de t'aranja pèr l'agué de suito.

Pèr ana plus vito, poudriés escriéure direitamen au Dct Claustre, en li disènt que toun ami e counfraire, segne Bodin, t'a prega de li adurre direitamen pèr ana plus vito. En mumo tèms me mandariés lou duplicata de ta letro e la li counfirmariéu.

Eiço li dounarié fisanço pèr pas faire aquelo manifestacioun souto lou espèu, mai 'mé quàuqui representant dóu Felibrige.

Pos li respoundre en lengo nostro. Es forço enfiouca pèr l'obro dóu mèstre. Saup de cor de passage entié de Calendau, de mai a vougu que soun enfant siegue premié tambourinaire de Mountolivet vo de santo Estello de Marsiho. L'avien vist uno fes à Calendau 'mé aquéli de Mountolivet.

Lou proupritari de l'oustau en questioun es lou proufessour Guiral, mai aquèu es liun d'agué lou fiò de l'autre.

As aqui tóuti lis entre-signè vougu. Ço que te demande es de faire vito, saras brave.

E dins l'espèro de lèu te legi e la de te vèire en seguido en Avignoun, mi meiouri pensado e moun record à toun oustaldo, e à tu, brave ami touto ma brassado.

E. Bodin

NB : se d'uni t'an parla de l'emissioun de T.S.F. dóu "Poste Parisen" dissate 22/5 à 21 ouro 50, m'en vaqui lou perqué:

Aquéu que l'a facho, es un di journalisto de Paris (segne Stephane Pizella) qu'èron vengu pèr lou coungrès à l'oustalarié, e que coutriò emé l'Office de Tourisme, des ajoints de la municipalité de Marseille e des membres de la Chambre de Commerce e du Conseil Général, accompagnés de congressistes sous les banquets de Marseille, d'Aix et de Cassis où ils étaient tous les invités du Maire de la ville. Etait-il intéressé plus encore que ses collègues (ils l'étaient tous) parce que je leur avais dit au banquet des Roches Blanches lorsque le maire a pris la parole pour leur parler de la Provence. Il a été content de cette très belle émission. C'est la préfecture qui le matin m'a téléphoné de prendre l'écoute à 23 heure 50.

Le programme à Cassis comportait : visite des calanques, vin d'honneur à la Mairie, champagne au Casino, banquet aux Roches Blanches et visite du Mas Calendal.

Je leur ai commenté Calendal un peu l'ode à la Roubatine et je leur ai déclamé Lou Gripo roussignòu toujours en français d'abord puis en provençal de suite après ce qui leur permettait de suivre et d'apprécier.

L'après-midi à Calendal, ils se sont documentés.!

M. Pizella a acheté Lis Isclo d'or e Calendal à son retour à Paris

1954 - Charles Mauron, *Estudi mistralen*, (pp. 46-47).

Thème de la jeune fille qui fuit (nous traduisons le texte provençal): La jeune fille devient fleur dans l'eau (c'est la légende de Galatée), belle, idéale, protégée des destructeurs, mais emprisonnée dans son éloignement, et pour ainsi dire morte. Car ce qui fuit d'abord, c'est la fleur, l'enfant ne peut que la suivre, il essaie de l'atteindre. Dans la réalité, Frédéric tombe, Ainsi nous dirons que la fuite de l'âme, en la protégeant la détache, l'éloigne de la réalité: entre l'âme et la personnalité, un fossé se creuse. Nous prenons ici le mot âme dans le sens de vie essentielle, d'amour unique et précoce, de commun avec l'objet d'amour; et nous donnons à la personnalité le sens approximatif que les psychologues donnent à l'ego. Dans le bonheur le plus calme (l'enfant nageant dans le ruisseau), l'âme et la personnalité se mêlent, enthousiasmés. Après la fuite de l'âme, l'inhibition les tient éloignés l'un de l'autre. Donc la personnalité abandonne la réalité (de devant le mas), sans pouvoir (derrière le mas) atteindre l'âme qui l'ensorcelle. Tant que demeure la personnalité d'un enfant, que la réalité des parents protège, il court d'ici, de là, et s'enivre de ces allées et venues. Mais quand la réalité se fait dure, la fleur fuit de plus en plus, la personnalité se croit persécutée par les hommes, elle croit qu'un démon veut lui dérober son âme et aussitôt elle tombe dans la mélancolie. C'est ainsi que les choses se passent dans *Mirèio*. L'âme fuit. Elle fuit vers la mer qui la protégera. Elle échappe à la violence qui trouble le mas. Mais la violence la persécute et la suit dans le désert. Le soleil, aussitôt, la suit comme une ombre: *O Crau, as toumba flour*. Du milieu des eaux, les Saintes, dans leur barque, appellent l'âme, qu'elles protégeront éternellement. Mais Mireille meurt sur la terrasse de l'église, cette barque de pierre, et Vincent, sa personnalité, ne peut la rejoindre que pour la voir disparaître. La personnalité devenue folle se retourne alors et condamne les hommes que l'esprit de possession a dévoyés...

1954 - Marcel Decremps, *Mistral mage de l'Occident*, (p. 41).

S'il se bornait à ce récit d'amours enfantines, Mistral n'apporterait rien de bien nouveau. Mais il dispose d'un ressort qui va élargir considérablement le drame. *Mirèio* est une jeune fille chrétienne et l'épreuve qui la frappe transformera sa passion amoureuse en divine charité. L'analyse de cet amour, son cheminement, son élévation finale sous l'inspiration de la grâce figurée par les Saintes Maries, tel est le véritable sujet d'un poème qui resterait incompréhensible en dehors des réalités de la doctrine catholique. *Mireille* est un poème chrétien.

1954 - Robert Lafont, *Mistral ou l'Illusion*, (p. 48).

On n'a jamais trouvé quelqu'un qui restât extérieur au malheur de Mireille. Autant que *Jocelyn* mais d'une manière plus large, plus humaine, c'est là une épopée de la tendresse. Elle se place dans l'histoire de la littérature française au moment exact où les longs épanchements du sentiment lamartinien bouleversent encore les cœurs, alors que le mal du siècle, feu de paille, feu malsain, est en train de s'éteindre... Mistral, provençal et français de son temps, mise pour émouvoir sur ce qui l'émeut lui-même: un destin tout simple, des sentiments jamais exceptionnels, l'ascèse et le sacrifice d'une fille des champs: Je chante une fille qui, pauvrete (*pecaire!*), ne put avoir son amoureux. Ainsi commençait le poème dans sa première rédaction.

1959 - Marie Mauron, *Pages libres des écrivains dauphinois*, février, (p. 12).

Je l'ai dit: la vie de ce mas [le mas du Juge], de ce peuple, l'amour des deux héros et la mort de Mireille vont se développer, tourner au rythme des travaux et des jours. Mais d'autres thèmes, bien plus vastes, tellement plus essentiels, des thèmes cosmiques si chers à Mistral vont, comme un arc-en-ciel, les envelopper à leur tour à une échelle d'infini. C'est la Terre, le Rhône. Et la Mer (qui est bien la mère de la Mort) pour finir.

1959 - René Gillouin, *ibid.*, (p. 23).

Contemporain des Lamartine et des V. Hugo, leur égal par le génie, ayant reçu du premier le baptême de la gloire, sincère admirateur de l'un et de l'autre, il n'a été à aucun degré influencé par eux. Comme il l'a déclaré lui-même en termes catégoriques, ce fut exactement pour lui comme si ces poètes n'avaient pas existé. Plus généralement, on peut dire que, sans avoir à faire, pour cela, aucun effort, sans avoir à subir aucun déchirement, il se trouva tout naturellement préservé des égarements de son époque par la simple méditation des conditions de vie où il avait trouvé la paix et le bonheur.

1959 - Hommages à Mistral

Hommage à Mistral
par le Duc de Lévis-Mirepoix,
délégué de l'Académie Française,
devant la plaque apposée sur l'immeuble Seguin,

le 1^{er} février 1959 à Avignon.

Messieurs,

Dans ma prime jeunesse, j'ai entendu Eugène Melchior de Vogüé, que j'avais l'honneur de rencontrer souvent dans le hôtel de la rue de Varenne qu'il avait loué à mon père, raconter, avec émotion, ses instances auprès de Mistral pour l'inviter, au nom de l'Académie Française tout entière, à venir siéger dans son sein. Déjà, quand avait paru Mireille, elle s'était donnée la joie d'offrir au poème provençal sa plus belle couronne, mais le chantre des cigales voulut demeurer près d'elles, et c'est l'Académie qui, en la personne de Melchior de Vogüé, alla vers Mistral, vers le grand confrère du soleil.

Cinquante ans ont passé. Un messenger de l'Académie reprend le chemin de la Provence pour s'incliner devant l'ombre illustre de Frédéric Mistral et devant l'image éternellement printanière de Mireille.

Ce siècle qu'elle a vécu, transfigurée par les Saintes Marie de la Mer et par une gloire universelle n'a point altéré sa fraîcheur. Et le messenger ne sait vraiment s'il est plus comblé ou plus confus d'une telle mission.

Qu'il lui soit permis d'invoquer deux motifs pour la soutenir.

Le premier, c'est d'avoir l'honneur d'occuper le fauteuil de Charles Maurras, majoral du Félibrige, pour qui l'admiration de Mistral, son ami, était un article de foi.

L'autre motif, c'est d'appartenir depuis 35 ans à la vieille Académie toulousaine, d'être un de ces mainteneurs de ces Jeux Floraux qui, le 3 mai 1879, entendirent Mistral en personne les remercier de ses Lettres de maîtrise, par un de ses plus beaux poèmes. Aussi voudrais-je mettre le souvenir de Clémence Isaure dans l'hommage que j'apporte au roi des Troubadours.

Lorsque le Collège du Gai Savoir se réunit au XIV^e siècle, à l'ombre d'un laurier, pour maintenir le parler roman dans sa pureté primitive, en offrant, au meilleur, une violette d'or, il apportait la preuve que le drame du XIII^e siècle, si terrible qu'il eût été, n'avait pas tué le génie d'oc.

En effet, grâce à la sagesse d'un de nos plus grands politiques, que l'Histoire ne considère pas assez sur ce jour et qui s'appelle Saint Louis, la terre romane ne fut pas vacante, ses moissonneurs continuaient. Les deux France se soudèrent pour participer, chacune, avec son génie, au destin national.

Saint Louis les réunit dans son manteau royal et Mistral, aussi grand historien que grand poète, a exprimé cet embrasement par ces paroles lapidaires: Le Midi n'a pas été réuni au Nord comme un accessoire à un principal, mais comme un principal à un autre principal.

Lui-même et le grand mouvement du Félibrige, et les beaux poètes d'Avignon, n'auraient jamais pu s'épanouir sur les débris d'une civilisation morte. Le verger ne s'était point desséché.

Si l'Académie Française a reçu pour mission d'exprimer l'unité sacrée de notre culture, elle ne saurait la comprendre que soutenue par le libre génie des provinces qui l'ont formée, dans une garantie mutuelle et le respect des coutumes et des foyers.

La langue nationale et la langue patriarcale, comme sur la double page de Mireille, se pénètrent et se réchauffent, elles ont chacune leur rythme et leur souffle, mais elles marient leur inspiration.

La gloire de Mireille si elle est toute romane est aussi toute française et, sur les sommets d'où rayonnent les génies nationaux, il y a Mistral, avec toute son œuvre, la main posée sur l'épaule de Mireille.

A l'instant, mon regard cherchait le livre ouvert où se déploie le double aspect des strophes, et il est juste d'en considérer la valeur de substance et de célébrer le premier éditeur du chef-d'œuvre M. Seguin, celui qui eût foi en son envol et lui offrit des ailes pour se jeter dans l'inconnu... cet inconnu fut la gloire.

Et les lettres tracées par les mains du poète ont communiqué leur fluide aux caractères d'imprimerie, dans un grand essor de confiance que les hommes leur apportaient.

Tout montait vers Mireille, la tendresse de Lamartine, l'inspiration symphonique de Gounod, de sorte que la jeune fille de Provence est une cigale immortelle qui chante en toutes saisons.

Hommage à Mistral par M. le Duc de Lévis-Mirepoix de l'Académie Française

Librairie Roumanille, février 1959

A Avignon, devant le manuscrit du premier chant de Mireille à la Librairie Roumanille, M. le Duc de Lévis-Mirepoix prononça l'allocution suivante:

Dans les minutes augustes du rite arménien, on tend devant le rideau devant le sanctuaire. Il me semble en ce moment éprouver une crainte révérencielle comme, si, au contraire, le rideau s'ouvrait devant une chose sacrée.

Qu'y a-t-il, en effet, sur le plan humain, de plus sacré que le manuscrit d'un chef-d'œuvre? En le découvrant, on ouvre un monde ces fruits du jardin des Hespérides qui reste toujours mûr. On l'ouvre jusqu'au cœur et l'on aperçoit quelques gouttes de sang! Quel grand acte!

Voici une simple feuille de papier, celle d'un cahier d'écolier. Le poète est penché sur elle. Son cerveau bout, les yeux suivent la main qui, de moment en moment, trace les caractères, comme s'il écoutait sa pensée, il est entre deux mondes l'infini du possible et de l'impossible, l'inexprimé, et, en face de lui, dépendant de lui, de la forme, les mystérieuses limites par lesquelles ce qui n'est pas entre dans l'être. C'est la création poétique dans la conquête de cette forme qui, selon la doctrine platonicienne rend la pensée accessible à l'homme.

Regardez encore tout ce qui a ce qui a concouru à ce tracé: dans les jambages, les ratures, les surcharges, il y a toutes les nuances hésitantes sur le point d'atteindre les limites, en quelque sorte géométriques de l'expression parfaite. Mais, tout ne s'ordonne peu à peu. Le génie est une longue patience.

Cependant, tout à coup, après avoir beaucoup souffert, car la création d'une œuvre traverse toujours les sommets douloureux, il est sûr.

Il est comme Rembrandt s'approchant un jour d'une de ses toiles oubliées, couvertes de poussière, mouillant légèrement un doigt pour l'écarter et murmurant avec une certitude complètement étrangère à la présomption:

- Oui, je suis tranquille!

Mistral n'avait pas beaucoup plus de vingt ans lorsque, sur le modeste petit bureau, au coin d'une fenêtre, dans son cabinet de travail, il pouvait, en se penchant, dire lui aussi:

- Je suis tranquille!

Cent ans ont passé sur ce trésor conservé pour le bonheur de quiconque est sensible à cette sorte de création que Dieu a permise à quelques êtres. Nous le revoyons presque naître, comme si nous le retrouvions une ancienne prophétie dans le moment où tout ce qu'elle annonça est arrivé.

Hommage à Mistral par le duc de Lévis-Mirepoix, Délégué de l'Académie Française,

à Maillane, le 2 février 1959

Nous voici donc à Maillane, dans l'intimité du génie dont nous célébrons parmi tant de chefs d'œuvre toujours honorés, le poème qui, sous les traits d'une jeune fille de Provence, rayonne aujourd'hui d'une gloire centenaire plus fraîche que jamais. Et je salue son neveu, M. Frédéric Mistral, au milieu des siens, gardien et continuateur d'un nom illustre et des souvenirs sur lesquels il penche son respect filial. Que M. le Maire de Maillane, si attentif au trésor spirituel auquel s'attache son écharpe, veuillez bien accepter mon remerciement pour son charmant accueil

L'Académie Française s'associe avec ferveur à ce pèlerinage vers le sanctuaire du poète et le berceau de l'héroïne. Que les rives de la Seine se joignent en ce jour à celle de la Méditerranée, mais aussi, en ce haut lieu, resserrons l'espace pour obtenir plus de recueillement.

Elles supportent le souffle

J'aime ici à joindre la patrie toute petite, et dans ce mot, je ne mets que de la tendresse, à l'immense patrie de la civilisation gréco-latine.

Mistral se reposait sur la première, accoudé à cette table de travail que vient embrasser, comme une vague, l'émotion de tout un peuple. Mais de l'autre patrie, la vaste patrie méditerranéenne dont l'univers le plus éloigné reste débiteur, le solitaire de Maillane fut un serviteur illustre.

Dans un foyer il y a des rayons, il y a le feu central, nous y sommes. Ici un homme a donné à sa pensée la force de l'action.

Mistral est poète au sens total du mot qui veut dire créateur. N'a-t-il donc pas rêvé puisqu'il était poète? Sans doute. Il a rêvé sur la Crau, cette mer aux vagues immobiles Il a rêvé sur le rivage où l'étendue devient mouvante et chantante. Il a rêvé devant les cyprès, mais son rêve ne s'est point égaré.

Quelles que soient les modulations qui l'emportent, il en reste le maître. Maître du vent, du flot des jours, des nuances du jour et de la nuit, il s'arc-boute une idée solide de l'homme et de la maison

Il n'a pas voulu faire du père de Mireille un être mauvais. Premier à la table comme au labour, Ramon est cordial et bien accueillant, il n'est que de l'écouter parlant de compère à compère avec Maître Ambroise, tant que le drame n'a pas éclaté.

C'est un olivier nouveau attaché à sa souche. Il voit les familles saines et résistantes à l'orage. De la terre, ardemment travaillée, il a fait surgir un domaine et il en est jaloux Dur au choc de la vie et de la passion capricieuse, il n'aperçoit que les quatre saisons entourant son mas triomphant. Sa femme est bien sa compagne.

Mais le poète ne les a pas maudits Il les plaint. Il sait que le cours de la vie est torrentueux. Père et mère se masquent leur sensibilité, mais leur rudesse ne tiendra pas devant l'immense douleur qui s'approche.

Et leur enfant reste la jeune fille angoissée, sous la coiffe et la robe arlésienne, glissant, ombre lumineuse, dans le sabre décor.

Non, Mireille ne nous semble pas le poème de la révolte. C'est le, poème du foyer, de la terre, de la tradition Mais aussi de l'amour pur animant l'un des couples les plus radieux jusqu'en leur désespoir qu'un poète ait tiré de la nature humaine, frère et sœur de Roméo et Juliette.

On y trouve aussi les disciplines de la civilisation patriarcale, cependant, elles n'apparaissent pas dans un éden artificiel. Elles supportent le souffle irrégulier de la vie.

Dans Mireille il y a comme un chant clair, celui de Mireille et Vincent, une orchestration profonde, tout offerte au musicien qui allait joindre son génie à celui du mage.

Mistral, ce grand vivant, s'il ne perd pas de vue les impératifs austères qui empêchent de s'égarer, ne peut fermer ses yeux aux troubles d'un monde hanté, à la fois, par la crainte et le désir de la paix.

Il règne à Maillane, en ce haut lieu, cette sorte de paix qui charme sans être lourde. Non pas celle que les moines du désert allaient chercher loin des bruits de la terre, mais celle qui s'entrouvre, selon les termes même de Mistral, aux moments célestes dans lesquels l'amour, l'enthousiasme ou la douleur nous font poètes.

A son foyer il réchauffe ses pensées, moissonnant ses poèmes, tour à tour pensifs, gracieux et brûlants, qu'il répandra dans le tumulte des hommes pour leur faire aimer la gloire des aïeux la beauté de la terre natale et la fierté de la langue maternelle.

1959 - S.-A. Peyre, *Essai sur Mistral.*

P. 50. *Mirèio* est un poème de vie rustique et familière, mais il y a un intermède de sorcellerie et une fin mystique, et Vincent est un héros faible condamné d'avance. A la course des hommes, à Nîmes, il roule dans la poussière, court d'haleine, au beau moment où il dépassait les autres coureurs. Son seul triomphe est sur Ourrias qu'il terrasse, mais qui ensuite le frappe traîtreusement. Ses grands travaux sont tout chimériques: chercher la Chèvre d'or et l'amener à Mireille, décrocher pour elle une étoile du firmament, dépeupler de fauvelles la Crau entière jusqu'en Arles ! Tout cela est assez puéril et Vincent perd Mireille. N'est-ce pas lui qui, dès le premier chant, l'envoie à la mort, en lui conseillant: Si le malheur accable vos forces, courez, courez aux Saintes! vous aurez du soulagement.

N'eût-il pas mieux fait de l'enlever quand on la lui refuse?

P. 52. *Mirèio* est une pauvre histoire d'amour malheureux, sur la fin de laquelle un christianisme très conventionnel, très conformiste, et, disons-le, un christianisme de folklore (au sens péjoratif du mot) étend son linceul.

P. 56. *Mirèio* est un poème de jeunesse, encore qu'une étonnante maturité d'esprit y paraisse dans la présentation de la plupart des caractères, et si Mireille et Vincent nous semblent bien falots, c'est que nous oublions leur âge: quinze et seize ans. La jeunesse est propice, paradoxalement, aux conventions (et, si elle a fait ses humanités, aux imitations de Virgile et d'Horace).

P. 137. Si bien souvent, surtout dans ses grandes fresques, Mistral est descriptif, chez lui *l'ut pictura poesis* n'est pas l'invasion de la poésie par la peinture, n'est pas un essai de cette synthèse que tentent encore quelques poètes, mais une transfiguration de la description par la poésie et par des traits soudains de forme. Même ses notations les plus familières, des travaux et des jours, se résolvent en lumière, et démontrent combien l'expression écrite est supérieure à l'expression plastique, car la parole va où la main n'atteint point.

1959 - Charles Camproux, *Mirèio*, (p. 119).

Mireille poème d'amour? Oui, sept fois sept fois pour employer le chiffre de Mistral. Le poème dont nous célébrons le centenaire a su émouvoir, toucher, charmer d'innombrables lecteurs. Et qui ne sont pas tous provençaux, qui ne sont pas tous les fils de l'Occitanie mystique. Bien des raisons, certainement, y ont contribué, y contribuent toujours. Dont certaines demeurent mystérieuses et que l'on met sur le compte du génie. Mais parmi ces raisons peut-être est-il possible de prétendre que l'une des principales est cette conception de l'amour provençal traditionnel diffus à travers l'œuvre entière du Poète. Si bien que l'on pourrait conclure, sans trop forcer la pensée, que si *Mireille* est bien avant tout, le poème de la Provence, c'est parce qu'il renferme en lui ce que l'héritage de la civilisation du *Joi d'Amor* des troubadours, a légué de meilleur à la civilisation des hommes.

1964 - Louis Bayle, *Grandeur de Mistral*, (pp. 46-51).

Tout s'allie en *Mirèio* de miraculeuse façon, la pensée et le sentiment, l'aimable et le tragique, la sagesse et la folie, la puissance et cependant la fraîcheur, la naïveté en même temps, ce qui paraît contradictoire, la révélation de vérités fondamentales qui confèrent à l'ensemble, quand on passe des évidences (les amours de Mireille et de Vincent, le conflit de la richesse et de la pauvreté, la description des paysages et des mœurs provençales) au plan des réalités secondes (la guérison de Vincent, l'insolation de Mireille dont nous verrons plus loin la signification secrète) des résonances d'une exceptionnelle gravité...

Nous relèverons... l'idée de fatalité qui s'impose dès le 1er chant, c'est Vincent qui conseille à Mireille d'aller, si besoin est un jour, demander secours aux Saintes Maries dans leur chapelle de la mer... Mireille est le jouet des forces profondes, dont elle n'a point conscience, et qui la poussent impitoyablement sur la voie qu'elles lui imposent. Vincent est l'instrument de ces forces. Tous les autres personnages du poème... sont, du point de vue qui est le nôtre, plus ou moins négligeables, sauf *Taven*, la sorcière. Car *Taven*... est d'une importance majeure: elle soigne Vincent et l'arrache à la mort... en permettant le conflit à la suite duquel l'héroïne... quittera le *mas* paternel... Mais le rôle de *Taven* prend une autre signification... si nous voyons en elle... la maîtresse des secrets, l'intermédiaire entre les forces telluriques (sa grotte s'enfonce dans les entrailles du sol) et ceux qui

les subissent... La descente de Vincent dans les salles souterraines, c'est la réplique mistralienne du mythe d'Antée: c'est le contact du vannier avec les profondeurs terrestres qui le sauve de la mort. En revanche Mireille... maudit la terre, veut lui échapper, et ce ne sont pas ses parents, déjà prêts à lui pardonner sa fuite et sa trahison, qui la châtient: c'est la nature elle-même.

1964 - J. Soulayrol, *Introduction à Mistral.*

P. 58. Comme le nom de l'héroïne est sorti d'un vieux dicton populaire dont nul ne sait l'origine, c'est vraiment du spectacle de la vie quotidienne, des récits des bergers et des laboureurs, des vieilles chansons, légendes et proverbes, en même temps que de l'histoire, des plus authentiques souvenirs du peuple provençal que l'épopée de *Mireille* s'est composée dans l'âme de Mistral. Qu'il ait su tout fondre dans un art magistral, qu'il ait demandé au moindre mot ses titres de noblesse, qu'il ait connu comme pas un l'œuvre des anciens troubadours qui furent la gloire de son pays, cela n'ôte rien à la fraîcheur naturelle des eaux qu'il sut endiguer pour en faire à jamais des fontaines de jeunesse...

P. 61. Ce que je trouve de plus grand, je ne me lasserai pas de le redire, c'est que ce sont les éléments les plus familiers, les plus quotidiens, qui viennent s'insérer dans la trame des fermes et souples strophes.

1964 - Max-Philippe Delavouet, *Pèr lou cinquantenàri de la mort de Mistral, (p. 21).*

Je n'ai rien contre les savants, bien au contraire: ils font leur métier et le font bien. Seulement leur recherche trouve en elle sa propre fin; ils n'ont pas à se préoccuper de la faire aboutir à la connaissance et à la glorification de la beauté. Et le lustre que Mistral peut retirer d'eux risque de nous tromper: 9 fois sur 10 ils parleront de la matière que l'œuvre fournit à leur recherche, presque jamais de la grandeur du poète.

Tout cela pour dire, au fond, que Mistral est un poète à peine connu. On a écrit sur lui un tas de livres, mais, sauf dans l'un d'eux, on y parle sans cesse du sage, du Maillanais, du maître, du mage, de son illusion, du républicain, du catholique, jamais du poète. Personne, jusqu'à Charles Mauron, ne s'est préoccupé d'expliquer que Mistral était un grand poète et d'en donner les raisons à partir de son œuvre, c'est-à-dire du poète et non du bourgeois de Maillane.

1977 - *Frédéric Mistral et le problème de l'orthographe provençale* - Marcel Carrières

Frédéric Mistral et le problème de l'orthographe provençale

L'un des premiers soucis de Frédéric Mistral fut de donner au provençal et plus extensivement aux autres dialectes de la Langue d'Oc, une orthographe adéquate, logique dans son principe,

suffisamment simple et pratique dans son application; moderne en un mot. Dans ses *Memòri e Raconte*, Chapitre VII, il écrit:

— Depuis Louis XIV, les traditions usitées pour écrire notre langue s'étaient à peu près perdues. Les poètes méridionaux avaient, par insouciance ou plutôt par ignorance, accepté la graphie de la langue française. Et à ce système-là, qui n'étant pas fait pour lui, disgraciait en plein notre joli parler, chacun ajoutait ensuite ses fantaisies orthographiques: à tel point que les dialectes de l'idiome d'Oc, à force d'être ainsi défigurés par l'écriture, paraissaient complètement étrangers les uns aux autres.

Il explique ensuite comment, en accord avec Roumanille, et pour conformer le provençal écrit à la prononciation générale en Provence, on décida de supprimer quelques lettres finales ou étymologiques tombées en désuétude, telles que l'S du pluriel, le T des participes, l'R des infinitifs et le CH de quelques mots, tels que fach, dich, puech, etc...

Ce passage de ses Mémoires doit être considéré avec la plus grande attention, car s'il reflète l'état final de la question de la réforme de l'orthographe provençale, il est loin au contraire de refléter la pensée intime de Mistral. On l'a cru longtemps, et il a fallu attendre l'année 1924 pour concevoir les premiers doutes.

Sans doute, nous avait-il déjà laissé entendre que son action effective n'était pas toujours celle qu'il aurait souhaitée. Il n'est que de relire ces deux vers de *La Coumtesso*, qui reviennent comme un leit-motiv:

*Ai! Se me sabien entèndre
Ai! Se me voulien segui!...*

Mais qui se serait douté que cette orthographe, dont, dans ses Mémoires, il endossait la responsabilité par moitié avec Roumanille, il est vrai, n'était pas celle qu'il aurait voulu adopter et faire adopter?

Or, dans la préface de son admirable recueil de poèmes paru en 1924 *Emé d'arange un cargamen*, Marius André, qui fut le disciple chéri du poète, afin de justifier les modifications qu'il apporte à l'orthographe provençale traditionnelle, écrit:

— *S'avié previst (Mistral) lou larg espadimen de soun obro, s'avié previst qu'anavo deveni lou capoulié pouliti d'aquéli pople que se rambavon de soun entour, se sarié seguramen soucita de l'obro d'unificacioun de nòsti dialèite, dins la mesuro ounte se poudié, en gardant pèr cadun soun caratère essenciau... De vièis ami, counfidènt de Mistral, nous dounon l'asseguranço que fuguè regretous de noun l'agué fa...*

Un doute était né, mais les affirmations de Marius André, non reprises dans son ouvrage posthume *La Vie Harmonieuse de Mistral*, paru en 1929, demeurèrent ignorées de la plupart des félibres, le recueil de ses poèmes contenant cette préface ayant par ailleurs été tiré à un nombre restreint d'exemplaires, et étant, de ce fait, comme trop de publications occitanes, d'un prix assez élevé, inabordable, en tout cas, pour les *pastre e gènt di mas* pour lesquels Mistral prétendait écrire.

Et il fallut attendre l'année 1952, année de la commémoration du centenaire de la publication des *Prouvençalo*, prélude à la fondation du Félibrige deux années plus tard (1854), pour avoir quelques précisions. Ces précisions, c'est l'abbé Joseph Salvat qui nous les apportera, dans une suite d'articles parus en 1952 et 1953 dans la revue *Lo Gai Saber*. Joseph Salvat est amené à reprendre, dans le détail, au vu des documents originaux, dont Frédéric Mistral neveu du poète, lui permit la consultation, l'historique de la genèse du Félibrige que le poète expédie, nous l'avons vu, en quelques lignes. Or, il ressort de ces recherches que tout n'était pas allé aussi bien qu'il l'avait écrit. En effet, ainsi que le rapporte l'abbé Salvat:

— Dès le début de leur publication commune, Mistral et Roumanille sont d'un avis différent sur la graphie à adopter. Leur différent s'accroît à certaines heures, et à lire leur correspondance, on

voit qu'à deux reprises au moins les deux amis furent sur le point d'une rupture définitive. Mistral optait pour une graphie plus rationnelle, regrettant de ne pas employer l'S du pluriel, l'R de l'infinitif, le T des participes présent et passé, etc....

Roumanille, plus habile et plus tenace, devait avoir raison des révoltes de son jeune ami et l'amener à adopter définitivement son point de vue et ses principes.

Définitivement? Oui, sans doute, et la décision de Mistral de se rallier au système de Roumanille, amendé tout de même quelque peu, et qu'il exprime au début d'une lettre adressée à Crousillat le 23 mai 1854 le confirme.

Et cette décision s'explique. D'abord, par la pression exercée sur lui par Roumanille et ses amis, en particulier Anselme Mathieu. Ensuite, par l'incompréhension de ceux qu'il appelle les Marseillais, dont faisait partie Crousillat, qui ne voulurent accepter aucune des concessions proposées par Mistral. Partisans, en théorie, du système étymologique proposé par Honorat, ils avalent en réalité adopté un certain nombre de lettres inutiles qui alourdissaient leurs productions. Lettres qui, ainsi que n'a pas de peine à le démontrer Mistral dans sa correspondance à Crousillat, de même que dans une autre correspondance du 11 Juillet de la même année, ne sont pas véritablement des lettres étymologiques. Le poète fait référence à l'usage des Troubadours pour justifier les simplifications qu'il propose. Enfin, il est compréhensible qu'à une époque où l'enseignement de la langue était encore inexistant, où le lecteur était familiarisé uniquement avec l'orthographe du français, et où les œuvres des premiers félibres commençaient à prendre une certaine importance, un changement d'orthographe eût dérouté le public. Enfin, quel était réellement l'avenir de la littérature provençale? Nul ne pouvait le dire et dans leur for intérieur, les poètes d'Oc demeuraient assez pessimistes. Pour toutes ces raisons, Frédéric Mistral allait conserver, jusqu'à la fin de sa vie, le système orthographique qui porte son nom et qui est encore de nos jours, celui des écrivains provençaux qui prétendent être fidèles à sa pensée.

A la lumière des documents que nous possédons maintenant, il est désormais possible de montrer, de démontrer, que cette fidélité n'est qu'illusoire, car dans la pensée de Mistral les choses se sont passées tout autrement, Ainsi que le suggère Marius André et que le laisse entrevoir Joseph Salvat, ce ne fut pas sans réticences que Mistral se rallia au système que lui imposa Roumanille, et Mistral ne considéra jamais ce système comme devant habiller définitivement le provençal. C'est même tout le contraire!

Quel est donc le système orthographique désiré par Mistral?

C'est le système Honorat avec quelques adoucissements (lettre à Roumanille du 9 Janvier 1852), ce qu'il appellera ailleurs le système Crousillat (lettre du même jour, début). Ce système se caractérise essentiellement par la conservation de l'S du pluriel, l'R de l'infinitif, le T du participe passé, et de quelques autres graphismes (M de la première personne des verbes, TZ de la seconde personne, groupe LH pour L mouillé). De plus, les poètes, essentiellement "marseillais adeptes de ces systèmes utilisaient également d'autres graphismes, comme ce T à la troisième personne du singulier, ou du pluriel, des verbes par exemples: vaut, disiet, voulient, pour vau (val chez les Troubadours), disié (disia chez les Troubadours), voulien (volian chez les Troubadours).

Mistral tiendra essentiellement à conserver les premiers graphismes, l'S du pluriel entre autres, de la suppression duquel il soulignera les inconvénients plusieurs de ses lettres (14 Juillet 1853, 13 Août 1853, etc...). En ce qui concerne le R de l'infinitif et le T du participe passé, la lettre à Roumanille du 9 Janvier 1852 apporte les justifications nécessaires. Dans la lettre du 12 Mars de la même année, il adoptera le LH (lis abihos) auquel il songera malgré tout lorsque, dans sa lettre du 7 Septembre 1854, il acceptera de noter par un H l'ancienne notation LH (famiho pour familha).

Mais une orthographe archaïque ne serait plus compatible avec l'époque moderne, avec les exigences modernes. Aussi, conviendra-t-il d'apporter au système, fort judicieux en soi d'Honorat, quelques adoucissements. Mistral s'en explique dans sa lettre du 14 Juillet 1853: — J'ai trouvé enfin la clef orthographique. Deux camps sont depuis longtemps en présence, vous le savez: les archaïstes

demandent la restitution complète de l'ancien système d'écriture; vous en connaissez les inconvénients. Les novateurs se basent seulement sur la prononciation, grave erreur dans laquelle J'avais donné tête première, grave erreur en ce que leur système tend à hâter la corruption et la disparition de la langue, grave erreur en ce que la suppression des S du pluriel n'est bonne qu'à rendre équivoque la plupart des passages de nos œuvres.

Et il en donne un exemple significatif. Dans sa lettre à Anselme Mathieu *De l'orthographe provençale* publiée en 1865, Damase Arbaud en fournit d'autres non moins éloquents. Mistral adoptera donc les S du pluriel partout où la raison conseille de les placer. Et, partout où les S ont besoin d'être élidés pour rendre la diction plus euphonique, je les supprime et les remplacé par une apostrophe. Et il donne en exemple un vers de Mireille qu'il se propose de récrire suivant ces principes: *leis canestellos routo e leis paniers traucats*.

Mistral avance un autre argument, celui de l'expansion de son œuvre. Un écrivain n'écrit pas pour lui-même, il écrit pour être lu et par le plus grand nombre. Dans sa lettre à Roumanille du 13 août 1853, on peut lire:

— J'ai beau chercher, je trouve que je ne perds rien à ma réforme, pas même l'euphonie et j'ai l'avantage de parler dans une langue comprise par ce moyen dans tout le Midi, au lieu de l'être seulement par quelques amateurs de l'arrondissement d'Arles.

Cet argument, il l'opposera également à Anselme Mathieu dans une lettre datée du 9 octobre 1853 où il écrit:

— J'ai aussi l'avantage d'être lu et parfaitement compris non seulement par tous les Provençaux, mais encore par tous les Languedociens et Gascons qui peuvent tout à leur aise prononcer, comme c'est leur droit, les S de mes vers.

C'est qu'en effet, l'orthographe ne doit pas retracer exclusivement la prononciation des mots (il suffirait alors d'adopter la transcription phonétique internationale!), mais elle doit répondre également à des exigences logiques, C'est ce qu'écrit Mistral dans cette même lettre à Anselme Mathieu:

— Longtemps, à propos d'orthographe, J'ai été dans la même erreur que Roumanille et les amis. Comme eux, je m'imaginai follement que l'orthographe provençale devait se baser seulement sur la prononciation. Abusé par cette erreur, et parce que, dans la plupart des cas, l'S du pluriel ne se prononce pas, croyant qu'aux pluriels il ne fallait pas d'S, jusqu'ici j'avais fait chorus à ce sujet avec les joyeux Troubadours riverains du Rhône... .

L'opinion de Mistral semble donc solidement fixée. Du moins repose-t-elle sur des arguments sérieux et logiques qu'il semble difficile de combattre ou de contrer. Le poète, nous l'avons vu, fut cependant contraint pour les raisons énoncées, d'abandonner ce système et de se rallier à celui de Roumanille. Cet abandon fut définitif. Fut-il sans arrières pensées?

La préface de Marius André que nous avons citée, fait état des regrets du poste, regrets exprimés, non publiquement, mais à des intimes, à des confidents. A quelle époque furent-ils exprimés? Nous ne le savons pas. Ce qu'on peut dire cependant c'est qu'il ne s'agit certainement pas de propos accidentels, mais de l'expression d'une pensée intime.

C'est cette pensée que l'on retrouve dans une lettre qu'il adressait le 10 Mars 1874 au poète carcassonnais Achille Mir. Il lui écrivait:

— Il faut, si l'on veut exister, affirmer carrément son existence en reprenant les traditions de notre littérature nationale. Il faut expulser hardiment tous les gallicismes, et appliquer à nos dialectes modernes le système orthographique des Troubadours du XIIème siècle.

Par littérature nationale, il faut, bien entendu, entendre la littérature occitane, et pas seulement provençale, stricto sensu. Comme il est aisé de le démontrer, Frédéric Mistral a eu toujours en vue le Midi tout entier et non pas sa seule province d'origine. C'est la raison d'être elle-même du

Félibrige qui déborda bien vite sur la rive droite du Rhône et rayonna *dis Aup i Pirenéu*. C'est la justification de ce monument que représente Le Trésor du Félibrige qui embrasse les divers dialectes de la Langue d'Oc moderne, comme le porte son sous-titre.

Le premier soin de l'écrivain sera d'abord de rendre à sa langue sa pureté originale en "expulsant hardiment tous les gallicismes", ce qu'il n'a pas toujours fait lui-même, mais ne chicanons pas.

Il faudra ensuite appliquer à nos dialectes modernes le système orthographique des Troubadours du XIII^{ème} siècle. Cela mérite réflexion. Mistral qui s'adresse à un poète languedocien, ne dit pas: — Appliquez à votre dialecte... mais à NOS dialectes modernes, c'est-à-dire également au provençal, l'emploi de l'adjectif possessif de la première personne du pluriel précise une appartenance, une prise de possession en quelque sorte. Cela répond par avance à ceux qui reconnaissent que l'adoption de la graphie occitane se justifie pour certains dialectes mais qu'elle ne concerne pas le provençal. Mistral au contraire, étend la nécessité de la réforme orthographique à TOUS les dialectes d'Oc.

Par ailleurs, il ne recommande pas à Achille Mir, comme on aurait pu s'y attendre, l'adoption de la graphie félibréenne, mais celle d'un tout autre système, celui des Troubadours du XII^{ème} siècle, c'est-à-dire en d'autres termes, le système d'Honorat avec ses adoucissements, Mistral a connu l'œuvre des Troubadours lors de son séjour à Aix, et c'est en se référant aux Troubadours qu'il rejette certains graphismes des écrivains marseillais. Voyez les lettres adressées à Crousillat les 23 Mai et 11 Juillet 1854.

Peut-être conviendrait-il d'apporter une rectification. Dans le langage courant, l'ancienne orthographe, celle antérieure au XVI^{ème} siècle, est appelée orthographe des Troubadours. Sans doute, les règles orthographiques restèrent les mêmes jusqu'à cette époque, mais, comme le note judicieusement Damase Arbaud dans l'introduction du Tome II de ses *Chants populaires de la Provence*, paru en 1864, c'est dans le cours du XV^{ème} siècle que se produisit une révolution qui pour s'être opérée lentement et sans bruit n'en fut pas moins réelle: la distinction des cas directs et des cas obliques au moyen d'un signe particulier ou de flexions diverses s'était effacée et avait été définitivement remplacée par l'usage des préposition (p. XXXII). Cette précision n'empêche cependant pas la proposition de Frédéric Mistral de conserver toute sa valeur. C'est bien, dans son principe, le système orthographique des Troubadours du XIII^{ème} siècle qui demeurera en usage jusqu'à l'aube du XVI^{ème} siècle et qu'adoptera, entre autres, le gascon Pey de Garros.

Mistral eut encore l'occasion d'exprimer sa pensée sur cette question. Dans une réunion tenue le 24 Novembre 1912, la Maintenance de Languedoc souleva, avec un rapport de l'excellent écrivain Père Jép Bédard, la question de l'unification de l'orthographe, unification devenue nécessaire devant le renouveau de notre littérature et devant les perspectives, encore bien éloignées, il est vrai, de l'enseignement de notre langue dans les écoles, enseignement réclamé entre autres par Jean Jaurès en 1911.

Alors que les non-provençaux exprimaient leur approbation, les provençaux, au contraire, estimaient devoir s'en tenir à l'état actuel, ce que résumait Valère Bernard dans cette phrase:

— *Dóumaci nautre, Prouvençau, nostro lengo ne varietur rèsto fissado pèr Mistral emé soun ourtougràfi.*

Rappelons au passage que, sur la fin de sa vie, ce même Valère Bernard devait adopter, avec d'autres écrivains provençaux, Paul Eyssavel, Jorgi Reboul, la graphie occitane.

Frédéric Mistral lui-même avait été pressenti. Il exprima son opinion dans une lettre, datée du 7 Mars 1913, qui fut publiée intégralement dans le fascicule de juin de cette même année de la revue *Vivo Prouvènço!*.

Contrairement à l'opinion de Valère Bernard, il ne se prononçait pas pour un statu quo orthographique, mais admettait, au contraire, l'idée d'une réforme possible. Toutefois, il assortissait ses propos de certaines craintes, pas toutes injustifiées. Mais, écoutons le poète: — L'unification absolue de notre graphie exigerait l'abolition des dialectes et cette abolition ne pourrait se faire que

sous l'influence d'une capitale politique où règnerait notre langue, La force des choses empêchera toujours cela, et c'est perdre son temps que de vouloir agir contre la nécessité.

Arrêtons nous un instant à ce passage. Mistral parle d'unification absolue, alors que dans son avant-projet Bérard n'envisageait qu'une unification relative de l'orthographe. Mistral commet là une première confusion. Il en commet une seconde, car il ne s'agissait pas du tout d'une unification de la langue. Il est vrai que, quelques années auparavant, les poètes Antonin Perbosc et Prosper Estiéu, dans la revue *Montségur* (Décembre 1904) avaient jeté les bases d'une refonte de la langue d'une manière unitaire, et c'est sans doute à cela que pensait Mistral. Mais il s'agit en réalité de deux problèmes bien distincts et une réforme orthographique limitée rendra les communications plus faciles entre les divers dialectes tout en conservant chez chacun d'eux, comme l'écrivait Marius André, ses caractères essentiels. Il est bien évident que l'établissement d'une koiné occitane, même faite de mots vivants (Perbosc, Estiéu) n'aurait pour seule conséquence que celle de couper le peuple de ses écrivains, et donc de hâter la mort de la langue, déjà assez mal en point.

Mais Mistral, nous l'avons dit, ne rejette quand même pas absolument l'idée d'une réforme. Il poursuit:

— Il faut, je crois, laisser le triomphe de la meilleure orthographe à l'intelligence des meilleurs écrivains de la langue, dont l'intérêt est d'être lu et compris de tous, et en même temps, de se rattacher au grand mat de notre tradition, qui est le roman et le latin...

Nous retrouvons ici, curieusement, l'un des arguments opposés, il y a bien longtemps, en 1853, à Roumanille et à Anselme Mathieu, Etre lu et compris de tous. De tous les Provençaux? De tous les Occitans? De ces derniers bien sûr, et alors la nécessité d'une réforme s'imposera à nouveau.

Une autre condition aussi: la meilleure orthographe devra se rattacher au grand mat de notre tradition qui est le roman et le latin. Dans le Trésor du Félibrige, Mistral donne pour tous les mots la forme romane, qui est curieusement la forme du mot en graphie occitane moderne. Et cette graphie a également l'avantage de rapprocher visuellement notre langue des autres langues latines... C'est l'un des arguments, du reste, des partisans de la réforme.

Mais, toujours précautionneux, Mistral exprime une crainte:

— Méfions-nous des grammairiens, bons pour coucher les langues sur le lit de Procuste, et laissons aux poètes le droit de chanter comme ils le veulent et d'écrire à leur goût, et aussi à leurs risques, les chansons qu'ils nous font...

Ces derniers arguments étaient également connus depuis longtemps, et avaient été exprimés par Anselme Mathieu dans une note de *L'Armana Prouvençau* pour 1865. Damase Arbaud y avait répondu fort judicieusement, en rappelant que Dante, dont se réclamèrent souvent les félibres, avant d'être poète, s'était également penché sur l'étude de la langue et s'y était absorbé longuement.

Il est vrai toutefois que les réformes doivent être entreprises avec précautions. Il ne faut pas se couper du peuple si on veut être compris de lui. Il ne faut pas pousser le goût de l'étymologie à l'extrême. Il faut, comme le disait Mistral lui-même, reprendre le système d'Honorat avec des adoucissements, et ne pas ériger en règles de simples licences poétiques, comme il l'écrivait à Roumanille à propos de l'élision des S (lettre du 14 Juillet 1853). Et peut-être, effectivement certains écrivains actuels poussent-ils trop loin ces essais de réforme... Oui, les craintes de Mistral sont fondées.

Mais cela signifie-t-il qu'on doive demeurer sur les positions actuelles? Cela signifie-t-il que la graphie du provençal doive demeurer cristallisée au point que l'a laissé Mistral en 1914? Cela signifie-t-il que, malgré un enseignement de la langue qui s'organise, cahin-caha, malgré le développement des relations culturelles régionales, inter-régionales, voire internationales dans le cadre de cette idée Latine dont Mistral rêvait déjà, malgré la continuité d'un Félibrige qu'on peut certes critiquer mais qui n'en poursuit pas moins son existence et des activités, cela signifie-t-il que le provençal, seul, doit rester en dehors de la communauté des dialectes occitans? Ce serait aller à l'encontre de la pensée même de Frédéric Mistral qui voyait dans cette communauté des provinces

occitanes, ainsi qu'il le déclare dans la fameuse note du Chant I de Calendal, la réalité culturelle occitane de demain.

Ceux que, en 1952, le regretté Majoral gascon Pierre Louis Berthaud qualifiait à juste titre de séparatistes, mus par des mobiles difficilement explicables, sont partisans de cette dernière solution. Interprétant d'une manière radicale les craintes exprimées par Mistral ils veulent conserver la forme matérielle de son œuvre ne varietur, sans songer que la langue est une chose vivante, et oublieux de ce que, sans une mise à jour orthographique, qui ne change rien au fond de la langue, l'œuvre des grands écrivains français des XVI, XVII et XVIIIème siècles serait devenue inintelligible. Mistral lui-même était-il aussi intransigeant? Nous ne le pensons pas, au vu même des propos ou des confidences qui nous sont parvenues.

Alors, si l'on veut que l'œuvre et la pensée de Mistral demeurent actuelles, demeurent vivantes, et, que l'on me pardonne ce propos personnel, je dis et répète volontiers que Mistral est né un siècle trop tôt... alors, comme l'écrivait et le pensait Marius André, il faudra bien que le provençal, lui aussi, entre dans la voie des réformes, et qu'il adopte enfin une orthographe plus conforme au génie de la Langue d'Oc, dont ce système orthographique des Troubadours du XIIIème siècle est un des plus beaux fleurons... Sans pour autant perdre ses caractéristiques essentielles.

Mais, compte tenu de tous les éléments, dans l'application de cette réforme, qui devra être entreprise, nous l'avons dit avec une infinie circonspection, il faudra s'appuyer essentiellement sur la tradition provençale uniquement, Honnorat, Mistral, Marius André...

Il n'entrait pas dans notre dessein de proposer des normes pour une réforme orthographique du provençal. Seulement voulions-nous expliquer la pensée de Mistral sur cette importante question. D'autres l'ont tenté cependant, entre autres Louis Bayle, dans sa Dissertation sur l'orthographe provençale parue dans les n° 2, 3 et 4 de la revue *L'Astrado*, tout en s'en défendant, et en particulier dans le n° 4 de la revue (p 80 et 81); entre autres également, Robert Lafont, dans son ouvrage *L'Ortografi occitania - Lo provençau* publié par le Centre d'Etudes Occitanes de l'Université de Montpellier III. Nous renvoyons le lecteur à ces ouvrages.

Malgré la réserve et les limites que nous nous étions imposées, nous permettra-t-on peut-être d'exposer à notre tour certaines idées. Nous croyons, nous l'avons dit, que la réforme orthographique du provençal devra s'appuyer essentiellement et exclusivement, sur la tradition provençale, sur les idées formulées par Honnorat et reprises en partie par Damase Arbaud, par Frédéric Mistral au cours des années 1852 et 1854, et par Marius André. Les règles que nous pouvons en déduire sont du reste assez peu nombreuses et si l'on applique la formule d'Honorat:

— Ecrivez bien et prononcez comme vous voudrez... elles n'altéreront nullement le fond même de la langue et, de plus sauvegarderaient... les caractères distinctifs du provençal tout en accentuant sa parenté avec les autres langues d'Oc.

Elles peuvent se résumer dans les quelques propositions qui suivent:

- reprise de la finale féminine A, qu'on retrouve d'ailleurs encore à l'audition dans plusieurs cantons de Provence même;

- adoption de la voyelle O destinée à représenter le son OU, graphisme que nous avons emprunté au français. Le son O habituel étant représenté par cette lettre surmontée d'un accent grave;

- adoption de l'S au pluriel, même si cette finale ne se prononce en provençal rhodanien que dans les liaisons

- adoption de l'R de l'infinitif, cette lettre ne se prononçait déjà quasiment plus au Moyen Age, mais elle se retrouve dans les temps dérivés, futur, conditionnel...

- adoption du T du participe passé;

- adoption de M et de TZ pour la première et la seconde personne du pluriel des verbes, ces lettres se prononçant toujours N et S en provençal;

- adoption de LH pour L mouillé (ILL) et de NH pour rendre le son GN (1).

Et ce serait à peu près tout, compte tenu naturellement des simplifications déjà envisagées par Roumanille et Mistral dans leur système actuel. Comme on le voit rien n'est changé au fond même

de la langue, ni à la prononciation actuelle, et toutes les particularités du provençal, et donc sa richesse et sa saveur, sont intégralement conservées.

Ainsi, pourrait se trouver résolu l'un des plus irritants problèmes de notre culture occitane, en restant proche de la pensée de Frédéric Mistral, son plus représentatif génie.

Marcel Carrières

Rappelons à ce sujet que le Majoral provençal Victor Lieutaud admettait ce graphisme ainsi que me le confiait avant la guerre son fils Auzias Lieutaud qui fut je crois, juge de paix à Veynes.

1990 - *Frédéric Mistral et la pensée contemporaine*, René Jouveau

Je ne crois pas que Mistral occupe, dans une certaine *intelligenza*, la place que mérite son génie, même reconnu.

Le génie de Mistral n'est pas contesté de façon brutale, encore qu'un professeur de la Sorbonne ait proféré, il y a quelque temps, un *Zéro Mistral*, reproduit par *L'Occitan*, avec un commentaire justement indigné.

Mistral passe volontiers pour un poète folklorique. Quant à sa pensée, je pense que peu de lettrés y attachent quelque importance et qu'en tout cas elle est considérée comme l'exaltation de quelque chose de surannée, anachronique, passéiste pour tout dire.

Il est vrai que dans l'œuvre de Mistral le recours au passé est essentiel. C'est à la Coupe que Mistral demande *dou passat la remembranço e la fe dins l'an que vèn*, qui contrebalance d'ailleurs très bien ce recours au passé.

Je n'ai pas besoin d'insister beaucoup sur l'attitude opposée qui renie le passé à l'avantage de l'avenir, avec une hargne qui fait vraiment deux parts de la pensée humaine.

Ne m'étant pas contenté, dans ma vie de félibre, de relire Mistral, je me suis aperçu que sa pensée, en ce qui concerne le passé, était partagée par beaucoup de contemporains, en France et à l'étranger, ce qui m'a paru tout de même intéressant dans le cas de Mistral, qui ne serait ni un isolé ni un anachronique, comme il peut apparaître à certains.

Je laisse de côté des écrivains qui ont précédé Mistral, mais aussi des contemporains de Mistral qui ont largement partagé ses vues, comme Renan, Barrès, Maurras, ce qui n'est un secret pour personne.

Non ! il s'agit d'écrivains qui n'ont sans doute pas connu l'œuvre de Mistral et, même si certains l'ont lue, ce que, bien entendu, j'ignore, ce n'est pas de Mistral que s'inspira sans doute leur pensée. Ce qui est intéressant, c'est qu'ils représentent d'eux-mêmes, ce qui, à mes yeux de mistralien, donne une importance actuelle à la pensée de Mistral.

Je commencerai, si vous le voulez bien, par des écrivains français dont la notoriété donne une certaine importance à leur pensée. Il s'agit d'André Maurois, qui écrit:

— *Ainsi, par le culte des morts, nos pensées préférées sont toujours meilleures que nous. L'entretien avec les morts ressemble à la lecture des poètes dont nous tirons ingénieusement les plus belles pensées et les meilleurs conseils par le bonheur d'admirer, qui est le sentiment le plus commun. Nous vivons d'admirer et nous formons silencieusement les modèles de l'homme. L'espèce se redresse en commémorant. Par cette pieuse réflexion nous sommes toujours purifiés un peu.*

Voici une citation du promeneur de Paris Léon-Paul Fargue, qui se révèle par ailleurs un félibre exemplaire, ce qui ne va pas manquer d'étonner. Que dit Léon-Paul Fargue?

— *Nous sommes fabriqués par le passé, nous nous sommes battus pour sauvegarder notre passé, qui est aussi notre carte d'identité, notre pain quotidien, notre poésie, et cette terre qui ne s'ouvre pas encore sous nos pieds.*

Voilà Drieu la Rochelle, qui était fait pour comprendre Mistral, pour qui le Passé n'occulta jamais ce goût de la jeunesse, du tambourin et de la fille de 15 ans:

— *En réalité, quand on aime le passé, c'est qu'on aime la jeunesse. Ce qui fut autrefois, ce fut la jeunesse. Ce que les Américains goûtent chez nous, aux alentours de la Baltique ou de la Méditerranée c'est une jeunesse persistante qui s'est préservée.*

Avec André Malraux, la notion d'héritage se confond avec celle de noblesse du monde. Mistral en eut certainement fait l'amalgame:

— *Peut-être serait-il temps de s'apercevoir que ce qu'on appelle culture, c'est d'abord de retrouver, d'hériter et d'accroître ce qui fut la noblesse du monde.*

Voilà un écrivain que l'on attendait moins quoique, on le verra, sa référence à Renan soit éclairante. Il s'agit de Jean Guehenno:

— *Il faudrait pour bien vivre, tout espérer tous les jours, mais aussi ne rien oublier, ne pas laisser mourir le temps. Nous devons autant à nos souvenirs qu'à nos espérances. C'est ce que j'ai éprouvé ces derniers jours. Que serait un homme sans mémoire?*

C'est également lui qui a écrit:

— *Ce qu'il y a de meilleur en nous disait-il (Renan) vient d'avant nous. C'est la profondeur du passé, la vieille ardeur des hommes qui fait leur nourriture et commande le présent et l'avenir.*

On trouverait bien des textes de Saint-Exupéry allant dans le sens de Mistral. J'ai choisi celui-ci:

— *Il est difficile de tout sauver. Les morts sont longs à recueillir. Il te faut longtemps les pleurer et méditer leur existence et fêter leurs anniversaires. Il te faut bien des fois te retourner pour observer que tu n'oublies pas quelque chose.*

Egalement avec Simone Weil nous sommes très proches de la pensée mistralienne. Sans doute faut-il penser à l'amitié de Simone Weil avec Gustave Thibon. J'ai choisi d'elle ces quelques textes:

— *La perte du passé, collective ou individuelle, est la grande tragédie humaine, et nous avons jeté le nôtre comme un enfant déchire une rose. C'est avant tout pour éviter cette perte que les peuples résistent désespérément à la conquête.*

Et encore:

— *Il serait vain de se détourner du passé pour ne penser qu'à l'avenir. C'est une illusion dangereuse de croire qu'il y ait même là une possibilité. L'opposition entre l'avenir et le passé est absurde. L'avenir ne nous apporte rien, c'est nous qui, pour le construire, devons tout lui donner, lui donner notre vie elle-même. Mais pour donner il faut posséder, et nous ne possédons d'autre vie, d'autre sève, que les trésors hérités du passé et digérés, assimilés, recrées par nous. De tous les besoins de l'âme humaine, il n'y en a pas de plus vital que le passé.*

Enfin, cette dernière pensée de Simone Weil:

— *La durée discrimine le diabolique et le divin.*

Je ne parlerai pas de Gustave Thibon, qui appartient entièrement à la mouvance mistralienne.

Je voudrais citer maintenant quelques écrivains actuels qui se sont particulièrement occupés de ces questions si importantes pour notre planète. De Jean Fourestié, qui vient de mourir:

— *La vie n'a donc pas de sens si on ne la replace pas dans l'évolution millénaire de l'univers astronomique et de l'humanité terrestre. L'existentialisme, qui ne s'intéresse qu'à un être vivant sans ancêtres ni descendants, s'interdit à la fois toute connaissance et toute compréhension de l'homme et donc de l'être même.*

D'Etienne Gilson:

— *J'admire la fatuité avec laquelle ceux qui, ne sachant rien du passé, se flattent de le laisser derrière eux. Rien ne les retenant en arrière, ils se précipitent sans cesse en avant, à la manière des moutons de Panurge que rien ne saurait arrêter sur la route du progrès. Le vrai révolutionnaire, au contraire, est celui qui tient fermement une vérité, si vieille soit-elle, alors que tout le monde l'abandonne.*

Et de Charles Baudouin:

— *Il n'y a pas d'humanisme sans ce double mouvement: s'imprégner des plus riches traditions de culture, mais pour que, de leur sève toujours vivante elles gonflent la vie qui vient.*

Conclusion que n'eut pas reniée Mistral.

Il ne faut pas s'étonner de trouver des pensées parentes de celles de Mistral chez des écrivains suisses. Gonzague de Reynold écrit:

— *Ceux qui ne possèdent ni morts, ni traditions, ni souvenirs, ne seront jamais civilisés au même degré, n'auront jamais au même degré que les autres, l'esprit du pays, par conséquent le droit de penser, de parler et d'agir en citoyens.*

Je n'insiste pas sur l'actualité de ce texte.

Chez Ramuz, pas d'étonnement à avoir non plus, quand il écrit:

— *Le passé et le présent rejoints, la vie des hommes, la vie des choses, rien d'archéologique, rien d'un musée, tout ce qui a servi sert encore: il n'y a pas d'opposition, c'est une parfaite continuité.*

On entend Mistral:

*Mai d'abord que fai traço la raço, la raço
Fasèn noste degu.*

De Maurice Chappaz (1968):

— *La culture avec toutes ses nuances, avec son souvenir vivant du passé, son audace désintéressée, je le souligne, dans son invention du futur, c'est peut-être la nouvelle religion qui permettra aux hommes de toutes opinions, de toutes situations, de vivre ensemble sans se dévorer.*

On retrouve dans ces quelques lignes la double perspective qui caractérise la pensée de Mistral: *dôu passat la remembranço e la fe dins l'an que vèn*, le souvenir vivant du passé et l'invention du futur.

Si nous passons à la littérature anglo-saxonne, voilà, empruntée à l'auteur d'*Ainsi va toute chair*, Samuel Butler, cette phrase de ses *Carnets*:

— *La mémoire et l'oubli sont à l'égard l'une de l'autre comme la vie et la mort. Vivre c'est se souvenir et se souvenir c'est vivre. Mourir, c'est oublier et oublier, c'est mourir.*

Ne nous étonnons pas si la pensée de Mistral s'internationalise.

D'Harvey Cox (tiré de *La Fête des Fous*):

— *Quand une civilisation devient étrangère à son passé et cynique sur son avenir, comme Rome autrefois, son énergie spirituelle s'amollit. Elle trébuche et décline.*

Enfin, de Lev Kogan:

— *L'assimilation de toutes les valeurs culturelles accumulées depuis des siècles, de tout ce qui demeure des anciennes civilisations, est la condition sine qua non, la base de toute activité de création de nouvelles valeurs.*

Passons une autre frontière, pour lire ce beau poème d'Hermann Hesse:

L'Héritage

*Chacun de nous a reçu un héritage
Qu'il vienne de la mère ou du père.
Des traits de caractère venus de lointains ancêtres
Il les a hérités, bons ou mauvais, agréables ou pénibles,
Tout cela réuni compose sa personne
Tout cela, qui est unique, il doit l'administrer
Le vivre jusqu'à sa mort
Le laisser mûrir
Et finalement le restituer, plus ou moins achevé.*

Commentaire possible de Mistral.

Du très grand écrivain allemand, Ernst Jünger:

— *Si vous privez un homme de sa mythologie et de son enracinement historique, il devient une moyenne statistique, un nombre. C'est-à-dire qu'il se réduit à rien. Il est privé de sa valeur spécifique, de l'expérience de sa valeur unique.*

Et d'Heinrich Mann:

— *Nous autres hommes, nous n'avons pas d'esprit de suite, nous n'avons pas assez de mémoire et c'est là la cause de la moitié de nos maux.*

On pense à:

*Aquéli qu'an la memòri,
Aquéli qu'an lou cor aut...*

Et voilà un espoir italien, Adolphe Omodeo (+ 1946)

— *Une chose doit nous conforter: même si la vulgarité s'acharne sur nous, si nous conservons avec dévotion la lumière de la culture, et la religion des mémoires, nous finirons par triompher. Le monde ne peut pas vivre sans cette lumière.*

J'achèverai la première partie de mon exposé par ce texte du grand philosophe espagnol Ortega y Gasset:

— *L'homme fait de l'histoire parce que, devant le futur qui n'est pas en sa possession, la seule chose qui soit à lui c'est son passé. Il n'a rien d'autre sous la main, c'est la nacelle dans laquelle il s'embarque vers l'inquiétant avenir.*

Voilà donc sur un premier propos, l'espèce de consensus que l'on peut trouver dans la littérature de notre temps et qu'il nous plaît de réunir autour de la pensée de Mistral. On peut évoquer d'autres problèmes tout aussi actuels et quêter chez les écrivains d'aujourd'hui cette parenté de pensée qui n'est pas indifférente aux mistraliens que nous sommes.

Je ne pourrais guère ajouter à ces premières citations. Je voudrais pourtant évoquer la forme de patriotisme que révèle la pensée de Mistral et qui, sous le nom de régionalisme est volontiers tenu

pour une sorte de patriotisme folklorique. Et cela en dépit de l'actualité du régionalisme en France, depuis la loi Defferre.

D'un écrivain qui a roulé sa bosse et a fait l'expérience de pas mal d'exil, Rainer Maria Rilke, cette vue d'une patrie très proche de l'homme et telle que Mistral l'a voulue:

Qui a trouvé une patrie doit s'occuper d'elle et l'aimer et l'abandonner le moins possible. Pour lui, le monde n'est pas au dehors, qu'il attende donc, dans la patience et le travail, et il verra venir cet univers de tous les lointains et les choses qui l'entourent revêtir une immense et multiple splendeur.

Les choses qui l'entourent, n'est-ce pas là la conception mistralienne du patriotisme?

Nous attendons-nous à cette formule de Barbey d'Aurevilly?

— *Plantons-nous hardiment, comme des thermes, sur les portes d'un pays dont nous sommes, et n'en bougeons plus.*

De François Mauriac:

— *Les pins sont restés mes inspirateurs.*

De Saint-Exupéry:

— *Si je t'installe dans ta maison, tu habites simplement la maison et tu pars de cette origine pour juger les choses.*

Bien que succinct, le témoignage de Soljenitsyne, contraint de vivre loin de son pays, me paraît essentiel:

— *C'est là où l'on est né que l'on est le plus utile.*

L'humanisme le plus efficace est pour Mistral le plus naturel. Il n'est pas le seul à le penser. Le peintre Maurice Denis a écrit:

— *Se réfugier dans ce que l'on aime, les siens, son pays, nos manières de penser, nos saints, nos traditions, l'honneur, la foi, et dans les arts ce qui est parfait.*

Et le peintre Renoir, de son côté, écrit:

— *Le climat, le pays, ce terreau, cette base de vie.*

André Chamson a écrit, je le cite de mémoire, que la doctrine de Mistral était à la limite d'un nationalisme. Je pense, à ce propos, à ce qu'a écrit le philosophe Bertrand Russell:

— *Il y a beaucoup à dire en faveur du nationalisme, car il préserve la diversité, que ce soit dans l'art, dans la littérature, dans le langage, etc. Mais en politique, le nationalisme, c'est le mal à l'état pur.*

Mistral, qui a dit: *Sian de la grando Franço, e ni court ni coustié*, n'a jamais pensé à un nationalisme provençal, mais à un patriotisme.

Personne n'a mieux plaidé la cause de Mistral que ce Parisien de Paris, Léon-Paul Fargue, dont le témoignage, inattendu, n'en est pas moins capital. Que dit L.-P. Fargue?

— *Je crains que les hommes qui ne portent pas au front quelque étoile berrichonne, picarde, provençale ou, naturellement, parisienne, n'aiment pas assez leur métier d'homme sur la planète, qu'ils ne se situent pas assez bien, à leur exacte place, entre les minéraux, les ruminants, les coquillages, les chênes, les moutons, les nuages, les cascades et les travaux. Ils ne sont pas suffisamment imperturbables à mon goût.*

Le régionalisme plaide pour une défense de la diversité. C'était l'avis de Péguy écrivant:

— *Je n'éprouve aucun besoin d'unifier le monde. Plus je vais, plus je découvre que les hommes libres et que les événements libres sont variés.*

Et Paul Valéry, dont l'opinion compte, dit:

— *Il y a longtemps que les Suisses ont compris que la diversité est une richesse qu'il ne faut ni laisser se corrompre en antagonisme, ni se dissoudre en unité systématique. Ce pays est un sage.*

A l'heure où la décentralisation connaît des résistances, il n'est peut-être pas inutile de rappeler qu'un poète aussi important que Valéry plaidait pour la cause d'une vraie décentralisation.

Enfin, la défense des dialectes d'oc paraît-elle anachronique? Miguel de Unamuno répond pour nous:

— *L'on peut soutenir qu'il y a autant de philosophies que de langues, comportant autant de variantes qu'il y a de dialectes, y compris ce que nous pourrions appeler le dialecte individuel.*

Vu le temps, je m'en tiendrai à ces quelques rapprochements qui, à mon sens, replacent Mistral dans une mouvance actuelle et apportent, peut-être, une preuve de ce qu'ont pu penser des penseurs contemporains du rôle du Midi et de la Méditerranée dans le renouveau européen.

Dans *L'Art de la Vie*, Keyserling écrit, et ce sera ma conclusion:

— *Il est tout à fait naturel que, chaque fois, les périodes d'humanisme et d'humanisation ont ou bien débuté dans le Midi, ou bien conduit à un renouveau de prestige des civilisations méditerranéennes. Or, de nos jours, nous l'avons expliqué, la déshumanisation de l'Europe a atteint son apogée théoriquement possible; l'humanité méditerranéenne peut donc jouer un rôle régénérateur comme jamais elle n'en a joué.*

Ajoutons: par des moyens aussi simples que nos rencontres internationales de sympathisants du courant d'Oc.

1998 - *La Gastrounoumìo Mistralenco*, René Jouveau

Li causo que se manjon en Prouvènço e que Mistral a mes dins soun obro provon que, pèr éu, rèn de ço qu'èro prouvençau èro mespresable e, qu'au contro, la mangiho, dins un pople coume lou nostre, es un agramen vertadié e que s'ameritavo l'interès dóu grand pouèto qu'èro Mistral, gèni san e que sabié avaloura ço que, dins la vido ajudo l'ome vièure e me sèmblo que rèn l'ajudo mai vièure que ço qu'a retrouva dins l'eiretage e que ié retrovo lou goust de sa part.

Fau-ti parla de la pouèsio de l'òli dins l'obro de Mistral? Aquelo pouèsio que se vèi pintado sus li vas grè, a segui Mistral tout de long de sa vido. Que l'òli siegue lou fru d'aquel aubre meravious qu'argènto nòsti colo es adeja quicon de proun estraordinàri. Mai, se nous ramentan lou role que l'òli aguè dins lou mounde anti, e fin qu'à vuei, nous estouan pas que Mistral, e n'i'a que i'an reproucha, ague apela soun journau *L'Aiòli*, e soun darrié libre *Lis Oulivado*.

*Lou tèms que se refrejo e la mar que salivo
Tout me dis que l'ivèr es arriba pèr iéu
E que fau, lèu e lèu, acampa mis óulivo
E n'óufri l'òli vierge à l'autar dóu bon Diéu.*

Li Prouvençau fasien fèsto à l'òucasioun dis óulivado e se coumpren. La sabour de la vido memo èro estacado à-n-aquel òli que tóuti recounèisson coume lou meior.

Farai pas lou laus de l'aiòli. Mistral éu meme n'a douna la receto dins l'*Armana Prouvençau* de 1874, souto un escais-noum que retrouvaren de Cousinié Macàri, qu'acò vòu dire *cousinié dóu diable*.

Mai l'aiòli èro pèr Mistral mai qu'un manja. Ero un simbole. Es ansin qu'escrîeu, dins lou proumié numerò de soun journau:

— *L'aiòli, dins soun essènci, councèntro la calour, la forço, l'alegrìo dóu soulèu de Prouvènço. Mai a tambèn uno vertu: es de coucha li mousco. Aquéli que l'amon pas, aquéli que noste òli ié fai veni la cremesoun, d'aquéu biais, vendran pas nous tartifleja à l'entour. Restaren en famiho.*

Bèn entendu, aquéli que l'amon saran sèmpre li benvenu en Prouvènço. Fau pièi pas èstre gousto-soulet.

L'aiòli avié meme, pèr Mistral, uno significacioun poulitico. Dis-ti pas: — *Nàutri, li bon Prouvençau — Au sufrage universau — Voutaren pèr l'òli — E faren l'aiòli?*

De que fau pensa d'aquéli vers? Pèire Azema n'en dounavo dos esplicacioun: — *La proumièro es que li Prouvençau déurien s'esfourça d'entreteni entre éli l'armouniò necito au bon ordre de la ciéuta. Es ansin que disié à-n-aquéli que lou voulien entendre: D'òli! d'òli!*

La segoundo esplicacioun es mai ecounoumico e, diriéu, mai atualo. S'agis d'apara de noste mies nòsti bèn naciounau, e de n'en fisa la defènso i gènt dóu païs. Sian belèu sus lou bon camin.

Aro anan sourti di biblioutèco pèr intra en cousino.

Es di soupo que fau parla en proumié e, dintre li soupo de la mai simplò, e tambèn la mai populàri: l'*aigo boullido*, bouioun d'aïet que perfumo la sàuvi o lou lausié, e tambèn, es Mistral éu meme que l'a nouta dins soun diciounàri e vous demande de pas l'òubliada, de nose muscado raspado. Si letro de noublesso, l'aigo boullido li dèu à Mistral que, dins *La Founfòni de l'Oustau* fai dire à l'oulo:

*L'oulo canto sus lou fiò:
Oh! la bono aigo boullido.
Entre li dous grand cafìò,
Lando, lando, regalido.
Nòsti gènt vènon dina,
Arrena
Un brout de sàuvi dins l'oulo
Reviscoulo
Lou crestian...
Li roubuste,
Coume es juste,
Fau que pescon i gros tian.
Adusès, emé l'ouliero
La cuiero
Pèr trempa li lesco d'or
A la soupo de bon cor
Sènso touaio ni servièto
Zóu! tiras, tiras, pichoun e grand.
Li femeto serviran
Manjant drecho emé sa sièto.*

Pourriéu arresta 'qui lou flourilege de l'aigo boullido. Se pòu remarca, pènse, coume lou gèni poueti de Mistral se tiro d'uno receto de cousino...

Rapelen-se, aro, de l'aigo boullido que Mistral, Aubanel e lou pintre Grivolàs mangèron dins lou Ventour, un jour qu'escalavon nosto mountagno e que s'èron arresta dins uno famiho de cabrié, que lis avien recata de soun mies. Mai escouten Mistral: — *La meinagiero, en meme tèms, avié mes l'oulo sus lou fiò. Emé d'aïet, de sàuvi e 'no pougado de sau, lou tout bèn garni d'òli, vitamen nous*

trepè uno redoulènto aigo-boulido, tant bono qu'Aubanèu, tout pichot que fuguèsse, n'escudelè vounge sietado...

Uno soupo qu'es gaire famihiero en Prouvènço es la soupo au vin. Mistral, pamens, l'oublidè pas dins sis *Oulivado*:

*Vau mai cinq sòu en pòchi
Pèr faire l'espoumpòchi,
Que cènt escu presta
Pèr lou Mount de Pieta.*

L'usanço de vuela de vin rouge dins la soupo (particulieramen dins la soupo grasso) es uno abitudo en Perigord ounte, à l'òucasioun d'uno Santo Estello, m'avisère que li gènt d'eila vuejon lou vin dins si sieto encaro caudo, mai vuejo. De tout biaï, li marinié dóu Rose mancon pas à-n-aquelo abitudo.

Parlarai gaire di salado, que li Prouvençau manjon voulountié. Mistral fai manja i meissounié la salado de *barbabou* que tradus pèr *barbes de bouc*, dins *Mirèio*, e *salsifis des près* dins soun *Tresor*. Lou famous cousinié Escoffier se souvenié que, dinant emé Mistral, l'avien servi uno salado de barbabou pèr acoumpagna de caïo, ço que provo au mens qu'èro un acoumpagnamen digne d'aquéu gibié.

Se dèu apoundre que Mistral a counsacra touto uno proso d'armana i salado fero. L'avié d'aiours, dins Mistral, un boutanisto manca. Se pòu vèire, au Museon Arlaten, un erbié que Mistral a coumpausa, emé l'ajudo de soun ami Legré, mai tóuti li noum de planto soun de la man de Mistral.

Quouro, après lou sucès de *Mirèio*, Mistral entrepenguè *Calendau*, venguè, counvida pèr soun ami Legré, passa quauque tèms à Cassis, dins un mas ounte, en 1980, avèn inagura uno lauso que remembro aquéu sejour.

Mistral, se saup, a fa de soun eros, *Calendau*, un pescaire d'anchoïo, amourous d'uno fado. Ço que fau saupre es que l'anchoïo a jouga un role forço impourtant dins l'alimentacioun di Prouvençau.

L'espression *quicha l'anchoïo* revèn souvènt soutu la plumo de Mistral. Pèr faire un quichet segound li normo, fau dos meno de pan: de pan fres e de pan pausa (rassis). Dóu fres l'on se servié pèr esquicha l'anchoïo sus la lesco de pan pausa. Se n'en manjavo li boucado à flour e mesuro de l'òuperacioun. Quand, pièi, la lesco de pan pausa èro bèn recuberto d'anchoïo, se presentavo à-uno-flamo e se manjavo caudo. Mistral a fa, de l'espressioun quicha l'anchoïo lou sinounime meme de viéure:

*Emai iéu, en laurant, e quichant moun anchoïo
Pèr lou noum de Prouvènço, ai fa ço que poudiéu.*

(Isclò d'Or - Au Miejour)

L'anchoïo se manjo tambèn en *anchouiado*, valènt-à-dire foundudo dins l'òli sus un cantoun dóu fiò. Se ié trempo l'api e la cardo cruso, en particulié pèr Nouvè.

Mai l'anchoïo intravo, en Prouvènço, dins forço preparacioun e, dins tóuti li cas, forço mai que vuei, ço que fau regreta.

Mistral, dins *Calendau*, parlo de la poumpo à l'anchoïo, que tradus pèr la *fouace aux anchois*.

D'aiours, Mistral, emai ague fa de soun eros un Cassiden, parlo, sins dou *Pouèmo dóu Rose*, dis anchoïo de Frejus qu'èron reputado e que se vendien dins de boucau de vèire forço elegant, emé subre lou noum d'anchoïo de Frejus.

Un pèis qu'a sa plaço à-n-un cop dins l'obro de Mistral e dins l'alimentacioun di Prouvençau, es la merlusso. L'on pòu s'estouna d'aprendre que la merlusso de Terro Novo èro, au siècle dès-e-vuechen expandido pèr Marsiho. Es segne gastoun Rambert que nous l'a apres, dins un article de la revisto *Delta* sus lou grau dóu Rose de Colbert à la Revoulucioun.

Mistral, sèmpre souto l'escais noum de Cousinié Macàri, a douna, dins l'*Armana Prouvençau*, la receto de la brandado, que noumo la merlusso à la brando, preparacioun que Mistral evoco dins *Calendau*, ounte s'ausis:

*An! pourgès nous la carbounado
Noun! la brandado e la panado.*

Li coumpan dóu bregand Severan sabon pas trop ço que volon. La merlusso èro manjado en Prouvènço de mant-un biais: à la matrasso, valènt-à-dire cuecho sus la braso, emé touto sa sau, e bèn arouzado de vinaigre; is espinarc, en capiloutado, en raito, i porre, au coulis, au vin rouge e meme en boui-abaisso. Mai belèu es jamai autant bono qu'en brandado. Mignet e Thiers se n'en regalavon, à la dessaupudo de dono Thiers, soucitouso de la santa de soun ome en quau soun medecin defendié la brandado, mai qu'ignourè sèmpre que Mignet escoundié la famouso poumado dins un einorme cartable qu'èro sènsa counteni de doucumen forço impourtant.

Mistral, à Cassis, aprenuguè à counèisse li pèis e, en particulié, li pèis de boui-abaisso e noste pouèto, qu'èro capable de tout en pouèsio, escriéu:

*Eici la langousto arpatejo
Eici lou muge couètejo
Lou muge, avé marin, tresor di Martegau
Que de sis iòu mòuson la cargo
E la coundisson en poutargo
E dins si voto e jour de targo
N'en fan si fretto.*

La poutargo èro facho emé lis ióu dóu muge seca. Soun goust es tau que li Martegau, que n'en dejunon belèu encaro, l'esfrisavon en la fretant sus li dènt. N'en falié gaire pèr manja 'n pan. Devèn à M. Lombard, Conse dóu Martegue, de n'avé tasta pèr la Santo Estello d'aquest an. Mistral perseguis:

*Anen, mòssi! di dos man! ausso,
Que li Pagèu fan bono sausso!
Aubouren la palangro, ami! Descaton-se
Aquéli fort musclau de ferre
Qu'au fin founs de la mar van querre
Lou Mounge, lou Pagne, lou Gerre
Pople mut, esglaria de counèisse lou se!*

*O boui-abaisso! quènti lesco!
Lou Pèis-sant-Pèire a mourdu l'esco!*

Mistral a escouta li gènt de Cassis. Oublido que la Rascasso que s'impauso pamens dins lou boui-abaisso. Mai l'a pas ignourado d'abord que fai dire à-n-un estafié dóu Comte Severan, s'adreissant à Calendau:

*S'au liò de vièure de rascasso
Aviés viscu de noblo casso
A la rèino Esterello auriés, e i'a long tèms,
Douna ta fe!*

Mistral ignouravo pas qu'eisistavo mai d'uno meno de boui-abaisso. Coume varianto, cito: l'aigo-sau e lou revesset.

Fau saupre que, dins l'aigo-sau, soun d'èstre forobandi li pèis gras, tau que lou muge, la sardino, l'auriòu, la palamino, la tounino, lou toun blanc, e meme la rascasso que douno tant bon goust, pamens, au boui-abaisso. Au contro, l'aigo sau se trovo bèn dóu merlan, dóu Sant-Pèire, de la baudroio, de la galineto e dóu cavioun, rouget di Parisen. A l'aigo sau se dis tambèn lou boui-abaisso blanc e tambèn, dintre li vièii peissouniero reialisto: lou boui-abaisso d'Enri V.

Lou revesset es tambèn uno preparacioun ouriginalo. S'alestis emé de sardino, de bogo que se bouton un quart d'ouro dins uno oulo ounte an bouli de blede, d'espinarc e un pau d'eigreto.

Mai es pamens vrai que se fai de boui-abaisso emé tóuti li pèis e meme emé la merlusso. De tout biais, fau esvarta dóu boui-abaisso li pèis blu coume li macarèu, lou severan, lou muge e la sardino qu'an trop de goust pèr éli-meme e que pourtarien tort au melange. Au contro, se podon metre soulet en boui-abaisso, mai alor fau se precauciouna de faire reveni dins l'oulo un pau de cebo chaplado pèr fin de redurre un pau lou gras d'aquéli pèis. Se vèi que tout es questioun de sabé.

S'es douna de receto estravaganto de boui-abaisso. Talamen que, dins la prefâci pleno d'esperit que Mas-Felip Delavouët a escri pèr moun libre sus la cousino prouvençalo (1) a manca de me facha em'Oliver, ço que, d'aiours, sarié pas esta un drame.

De peissoun, passen, aro, i liéume. Ço qu'apelon bajan, en Prouvènço, es de liéume cue à l'aigo e manja en salado. L'aigo ounte avien cue servié à trempa la soupo, ço que, fin finalo, coustituissié un repas coumplet.

Quouro Mèste Ambroi e soun drole arribon au mas di Micoucoulo:

*Mirèio vitamen, braveto
Emé l'òli de l'òuliveto
Ié garniguè 'n plat de faveto.*

Mistral a pas evouca forço liéume dins soun obro, mai a fa uno plaço à la merinjano, qu'evoco dins *Lis Oulivado*:

*Pos te gandi vers li pople nouvèu
Que fan sa soupo à l'òli de gavèu
Mai de bajano
De merinjano
Qu'embausemavon l'òli d'òulivié
Osco seguro
N'auras rancuro
E dóu bon vin que toun paire bevié.*

Fau apoundre que Mistral a escri pèr la merinjano uno de si mai celèbro *Proso d'armana*. S'agis de la counsultacioun presidado pèr Jùli Uzès, president di sartanié de Paris e ounte cadun dis lou biais que counèis de prepara li merinjano. Acampa, lis ami de la Sartan, o Sartanié, se soun di de debana cadun soun biais de manja li merinjano. Lou proumié que parlo es lou chivalié Escoffier, redatour dóu *Pichot Journau*:

— *A Serignan, dis, lou mai que li manjan es fricassado. Veici coume se fai: li refendèn en dous, lis entretaian emé lou coutèu, i'esquichan bèn soun aigo, pièi zóu! dintre la sartan, emé de bon òli, soun famouso.*

— *A Carpentras, diguè lou dóutour Delóume, lis amon mies au tian; n'en fichon de clapas dins un grand lavo-pèd; pièi fan couire acò au four... Oh! queto manjo! Vès, vous n'en dise pas mai...*

— *Au Tor, diguè lou musicaire Tèste, lis adoubon en barbouiado, valènt-à-dire que li fasèn roussi, emé d'aïet, de cebo e quàuqui poumo d'amour, dins uno cassolo... Acò's bon!*

— *Perqué parlas de poumo d'amour, diguè Bechard l'engeniaire, nous autre à L'Islo, poumo d'amour e merinjano, li farcissèn à la sardan... Mai que farçun! vous n'en liparias li det!*

— *Se m'es permès, lou dótout Violet diguè, de fourni moun avis après d'ome tant coumpetènt, vous dirai qu'à Maiano, nòsti galànti chato lis apreston en bougneto... Parlas de barbouiado, de farçun e de tian? Se tastavias nòsti bougneto, n'en manjarías tout lou jour.*

— *Ato, diguè M. Jan (aquèu que tèn lou cafè de Bado), voulès que vous ensigne pèr n'en manja tout l'an? Nautre, à Sant-Savournin, li coupan à roundello coume lou saucissot; pièi, enfilado, li fasèn seca au soulèu. L'ivèr, emé de saucisso, sèmblo de berigoulo!*

— *Uno causo, diguè l'avoucat Jùli Gaillard, que vous pode afourti, es qu'en At, moun païs, n'en fan de counfituro! E, quand uno merinjano, poumpouso dins soun sucre e rousso coume l'or, aparèis sus uno taulo, i'a rèr que fague tant de gau!*

— *Perdoun, mèste Gaillard, aqui faguè lou presidènt, crese que sourtès de la questioun; s'agis, en aquest moumen, di merinjano à la sardan... Sian sardanié o counfisèire?*

— *Coume! respoudeguè Sant Martin lou deputa, cresès d'avé tout di emé vòsti sardanado?*

— *Eh bèn, nautre, à Pertus, li fasèn couire à la matrasso e i'a rèr de meiour. Prenès un bon viedase, lou metès sus la braso sènso ié leva la pèu. Quand es cue, durbès-lou: dedins es blanc coume un ile! boutas-ié de sau, de pebre, em'uno raiado d'òli... Acò s'arrapo i rougnoun!*

Mistral parlo pas di rabasso, lüssi pamens di Prouvençau. Parlo un cop di pignen (lactaire délicieux), mai es pèr evouca la pauro vido que fai Esterello dins li bos:

*De roumaniéu-couniéu e d'ameloun de pin,
D'arbouso que fan bono goulo,
De pignen jaune e meringoulo,
A ma videto mendrigoulo
Sufison: me nourris de-rèsto lou charpin...*

Vaqui au mens uno femo que devié pas agué pòu de groussi. Curiousamen, Mistral tradus *pignen* pèr *oranges*, d'autant que, dins soun *Tresor*, au mot *pignen* dis bèn *agaric délicieux*. Ié signalo meme uno tarto de pignen que, dis, es uno pastissarié que se fai à-z-Ais. Quau nous dira ço qu'èro? Belèu la fau cerca dintre li tarto que se fasien à-z-Ais à l'óucasioun de la Fèsto de Diéu e que Roux-Alphéran n'en douno touto uno tiero. Ié dis *tartres*. N'i'a de thoume, de pignoun, de cremo, de grosse gruetto, de poumo, de raizin de Corinthe.

La voulaio es, d'en proumié, l'iòu. Lis iòu figuravon au grand béure, repas que li meisounié, nous dis Mistral dins soun *Tresor*, fasien vers li 10 ouro dóu matin.

Li Prouvençau amon bèn lis oumeleto. Se fau souveni eici di prepaus de la Counenco, en quau èron vengu s'entaula, un vèspre, Mistral, Daudet e sis ami:

— Ato! diguè la borgno, se nous avias prevengu, tambèn aurian poussu vous alesti uno gardiano o quauco troucho mourvelouso.

Se noumo *troucho*, en generau, lis oumeleto d'erbo. Es à-n-uno d'aquélis oumeleto que Mistral pènso dins *Lou Pouèmo dóu Rose*, quand s'escrido:

*Oh! de bon Diéu! li sardanado einormo
De sang de biòu, li tian de tripo grasso
Lou catigot, li carbounado o chouio
E li troucho farcido emé de berlo.*

Mistral tradus: *et les berles farcies en omelettes*.

La *berlo* es lou *sium angustifolium* di boutanisto. Es uno planto que crèis voulountié dins lis aigo lindo de la Font de Vaucluso. Avèn assaja l'oumeleto de berlo, es eicelènto.

L'avèn vist: li Prouvençau soun pas de gros manjaire de viando de boucharié. Fau pas cerca d'alusioun i plat de viando dins *Mirèio*, mai dins *Calendau* e lou *Pouèmo dóu Rose*. Dins lou *Pouèmo dóu Rose*, Mistral parlo di *brout de biòu emé sa graisso moufo*, que tradus: *les poitrails de bœuf à graisse potelée*. I'es questiou tanbèn de la *chouio* que Mistral fai veni de l'espagnòu *chulla*, alor que, dins lou diciounàri espagnòu-francés s'atrovo *chuleto*, côtelette. Mistral tradus *chouio* pèr *grillade*. Ero de lesco de louiéu (aloyau) o de fielat de biòu cue sus la grasiho e jita dins uno sauço picanto emé de cournichoun e de tapeno chapla prim. Lou Dr d'Astros, un di plus ancian felibre, parlo de la chouio i cournichoun.

Lou pouèto Marius André parlo d'uno adobo que manjà à la taulo de Mistral: *La daube, dis, comme on sait la faire à Maillane, avec un petit goût d'anchois, dans une sauce relevée, noire, bien nourrie, pas allongée, exquise*.

A-z-Ais, la sauço de l'adobo es fluido, trasparènto e, s'embaumo la pèu d'arange, l'anchoio i'a pas sa plaço. Se manjavo eicelènto à la Crous de Malto, sus lou Cous Sextius.

Un plat que se manjavo dins lis oustalarié dóu bord dóu Rose es la broufado. Mistral dis de si marinié: “ E manjon la broufado espesso e forto que i'es lou biòu empiela sus li cebo. ”

Sèmblo que s'aquéu plat a dispareigu di taulo prouvençalo es qu'èro subretout uno especialita dis oustalarié di bord dóu Rose e qu'a dispareigu em'elo. E se coumpren d'autant mai que la broufado se poudié alesti qu'en grosso quantita, estènt qiè li rèng de viando alternavon emé li rèng de cebo, à resoun de vuech à dès rèng de caduno. Se ié trovavo d'aïet, de tapeno e d'anchoio.

La receto de Mistral dins lou *Pouèmo dóu Rose* es mai justo qu'aquelo que douno dins l'anèisse dóu grand *Tresor*: *Friture de viande avec sauce au poivre, aux câpres et aux cornichons*.

Sèmpre dins lou *Pouèmo dóu Rose*, mai à l'oustalarié dóu Mau Uni (valènt-à-dire *le grêlé*), se manjavo de sartanado einorme de sang de biòu. Entre nautre, devié gaire èstre quicon de fin, alor que lou sang dóu poulet o *sanguet*, es delicious.

Lou moutoun e l'agnèu soun sèmpre esta mai aprecia en Prouvènço que lou biòu. Avèn vist au passage que, dins lou *Pouèmo dóu Rose* Mistral parlo de la *carbounado*. Sabèn qu'Anfos Daudet, dins soun eisil liounés, n'en regretavo la sabour. Vaquí mai un plat qu'a deserta li taulo prouvençalo. Es pamens un plat coumplèt qu'associo la viando de moutoun à touto meno de liéume: cebeto, garoto, navèu, poumo d'amour, grè d'api, faiòu en gran e artichaut jouine.

I'a tanbèn la gardiano, que Don Roudrigo de Luno óufris à si Catalan au cant V de *Nerto*, emé lou catigot dóu Vacarés, l'aiòli, li pebroun nadant dins l'òli o lou reguignèu.

Adounc, la *gardiano* es un biais de blanqueto sènso la, emé forço veno d'aïet, d'òli e de tartifle en fini lesco, tant fino que se retrovon plus.

Ai cita lou *reguignèu*, que Mistral fai manja i coumpagnoun de Roudrigo de Luno, dins *Nerto*. Ai mes de tèms à saupre ço qu'èro. Fin finalo, es un de mis escoulan, ouriginàri de Novo, que me n'a douna la receto. Es de lesco de cambajoun trempado dins l'iòu batu e fregido. Autant bon fre que caud, lou reguignèu s'empourtavo voulountié i champ. Mistral douno lou mot dins soun *Tresor*, mai sa receto es gaire claro.

Passen aro à la viando de porc. Mistral, dins lou *Pouèmo dóu Rose*, parlo de caieto d'erbo chaplado e cuecho au four, bèn imo .

La *caieto*, Mistral lou dis, es un plat de la Droumo que s'alestis emé de fege de porc chapla, mescla à d'epinarc bouli e chapla. D'aquéu chapladis se fai de boulo de la groussour dóu poung, que s'abihon de crespino de porc e que se meton au four, emé cadun un brout de sàuvi, ço que se retrovo dins aquéu dire d'un qu'es urous: — *Sèmblo que manjo de pourquet emé de sàuvi*.

Au Museon dis Oufice, à Flourènço, se pòu vèire que li cousteleto de porc de la Resurreicioun de Lazàri, dóu Prouvençau Micoulau Froment, an tóuti soun pichot plumet de sàuvi.

Ai jamai ausi dire que Mistral ague cassa. De gibié, n'en parlo dins *Calendau*, ounte se fai uno outro vido que dins *Mirèio*. Aquí, au castèu di Baus:

*...Mountavon esturioun e lèbre,
Perdris que sènton lou genèbre...*

*...Souto li chaminèio, grando
E resplendèto, au fiò que brando
Lis àsti, supourta pèr li cafiò croucu,
Viravon cèrvi e damo entiero...*

Aqui, s'agis mai d'uno vesiou pouetico que de souveni vertadié, ço que vòu pas dire que Mistral amavo pas la sauvagino. Moun paire se souvenié d'un repas pres emé Mistral ounte s'èro servi un vanèu e, coume n'en restavo un, Mistral ié faguè un sort. Fau dire que Mistral avié un serious cop de fourqueto.

Arriban i fromage. Dins *Mirèio*, se manjo de *toumo* que Mistral tradus pèr *fromage frais*. Li retrouvau dins *Calendau*:

*A l'enfant Diéu voulèn pourta de poumo
Emai de mèu, emai de toumo.*

Mai Mistral counèis tambèn lou *cachat redoulènt*, aquéu fromage fa emé de soubro de fromage, pastissa em'un cigau d'aigo-ardènt e de pebre. Dins lou var, se ié dis *broussin* e, à Niço, *brous*. Noste ami Francis Gag se n'en regalavo.

Un país qu'èro pas riche, l'èro gaire en pastissarié.

Mistral parlo, dins *Mirèio*, di *fougasso à l'òli*, qu'à-z-Ais ié dison *gibassié*. La fougasso à l'òli es sus tóuti li taulo à l'ouro dóu gros soupa de Nouvè. Mai vuei, à-z-Ais, se n'en fai tout l'an. Vaqui ço que vènon li tradicioun.

Mistral parlo di *gimbeleto* dins lou *Pouèmo dóu Rose*. Li femo, au passage di barco, demandon à sis ome de l'apourta, emé d'àutri causo, de gimbeleto, d'aquéli bono qu'em'un fiéu s'enreston. Li gimbeleto èron, adounc, de pichòti pastissarié en formo d'anèu, que se vendien tengudo entre éli em' un fiéu.

Ai pas la receto di gimbeleto de Béucaire, mai pènsè voulountié qu'èron de brassadèu plus pichot. Eron d'abord bouli, e pièi seca au four. Intravo forço iòu dins sa preparacioun, ço que n'en fasié quicon de delicious.

Li gimbeleto an servi d'image à Mistral. Pèr li noço de soun nebout, escriéu, dins *Lis Iclo d'Or*:

*Coume li gimbeleto
Enliasso li couplet
Pèr canta Mistraleta
Emé soun Mistralet.*

Mistral parlo tambèn, dins lou cant I de *Calendau*, di *tourthado que perfumo l'anis*. La formo es toujours la d'uno courouno. Se vendien pèr la Sant Aloi, à la sourtido de la messo, e se n'en donnavo i chivau.

L'anis èro forço emplega pèr perfuma li pastissarié e es ansin qu'à-z-Ais, de tèms, i'aguè uno boulanjarié que s'èro fa uno especialita di bescue à l'anis. Se n'en vesié encaro la reclamo, i'a gaire, sus la muraio d'aquelo boulanjarié que s'atrovo just à coustat de la font Cézanne pèr Renoir.

Mistral a pas óublida que, long dóu Rose, s'atrovon li bònè pougno enredounido en tourto pastado au burre emé d'iòu. Mai se pòu dire que la pastissarié de tóuti li fèsto demoro l'*auriheto*. Mistral poudié gaire l'óublida. Autambèn, i'a counsacra uno estrofo de soun amirablo *Founfòni de l'oustau*, adeja citado. S'agis eici d'un batisme.

L'Oli ris dins la sartan
En disènt: — Deman batejon!
I'a de crèis! Vivo aquest an!
Lis auriheto petejon
Pèr la fèsto dóu fihòu.
 Emé d'iòu
Regardas que fino pasto!
 Quau n'en tasto
 Vèn lipet;
 La meirino
 Despeitrino
Li gueiroun de soun boumbet;
Lou peirin, éu que regalo,
 S'encigalo,
Barjo coume un pau-de-sèn
E fai rire la jacènt:
Tu, mignot, que moun noum portes,
Diéu te crèisse, pisso-can!
Mai, di braio d'un pacan,
Quau dirié, tant bèu, que sortes?

Pènze que i'a, dins aquelo estrofo, em'uno santa estraourdinàri, uno liberta dins l'espressioun que fai touto l'originalita d'aquelo pouèsio prouvençalo que Mistral n'es lou mèstre e que, tant, a pouescu escalustra li mai delicat.

Quouro li felibre rendien vesito à Milo Bodin, dins soun mas Calendau, es de banasto d'auriheto que lis esperavon souto de servièto blanco e que, pièi, arrousavon em'aquéu vin blanc de Cassis qu'es uno meraviho de noste terradou prouvençau.

Bèn entendu, Mistral a jamai agu l'idèio d'escrèure un libre de cousino prouvençalo e se pòu que parla di causo qu'an trouva uno plaço dins soun obro.

Pèr eisèmple, faudrié parla de la plaço que Mistral a facho i fru dins soun obro. Dirai meme que counèisse qu'un libre que ié fai uno plaço mai grando, es la Biblo.

Dins la pouèsio de Mistral, li fru soun evouca, siegue pèr éli meme, siegue pres coume terme de coumparesoun, mai, de tout biais, se sènt que soun de-longo present à l'imaginacioun dóu pouèto. Vaqui quàuqui vers que fan pensa à-n-un pouemenet japounés:

Lis agroufioun soun bèn madur
E muscadèu e rouge e dur
E dintre li fueio lisquèto
 Dounon la fam
 Penjon e fan
 Lingueto!

Penjo e fan lingueto, Mistral tradus: *pendantes et attrayantes*. Coume sian liuen de l'adourable prouvençau!

Mai autant lèu li fru s'oufrisson à-n-éu pèr tradurre outro causo qu'éli meme, coume dins la famouso *Cadeno de Moustiers* ounte Mistral dis:

As li blóundis Istrioto
As li brùni Ciprioto
 Agrioto
Que te cridon: — Manjo-me!

E se voulian ausi un bèu vers, fau l'emprunta au pouèmo *A-Na Clemèço Isauro*, quand Mistral dis:

Coume un soulèu de jun qu'adoucis l'agrioto...

E fau-ti parla dóu pessegue, qu'a ispira à Mistral li galant vers qu'evocou lou jouine pitre de Mirèio:

*E sa peitrino redounello
Ero un pessegue double e panca bèn madur.*

Mai pènsè que li dous fru que se rescontron lou mai souvent dins la pouèsio mistralenco soun li figo e lou rasin.

La figuiero, es-ti besoun de lou rapela, es evouca pèr Mistral dins li proumiéris estrofo de *Mirèio*. Dins *Lou Dourmihous*, Mistral nous dis que li figo maduro soun un bon manja. D'aiours, la figo se retrovo dins mant-un prouvèrbi que Mistral ignouravo pas quand dis: — *Que taston d'abord li figo d'Antibo. N'i'en pourgiren pièi d'un autre panié.*

La figo a ispira à Mistral li poulit vers que presto à Catelan lou troubadour:

*Veniéu vèire se li figo
S'amaduron dins voste ort.*

Es ço que dira à la Rèino Margarido de Prouvènço. Faudrié pas óublida li figo que Dono Guihaumouno mandè à Mistral e que ié vouguè (nous vouguè) lou delicious sounet dis *Isclo d'Or* que coumenço:

*Davans de figo coume aquéli,
Madamo, que m'avès manda,
Aurié segur canta Vergèli
E Teoucrité aurié bada.*

Dono Guihaumouno avié bèn resoun d'escriéure à Mistral di fru que i'avié manda: — *jamais ils ne m'ont paru meilleurs, et vous les faites d'un prix inestimable...*

Lou rasin, éu, es pèr Mistral lou fru pèr eicelènci. Mistral l'emplogo voulountié dins li coumparesoun, coume pèr eisèmples dins la dedicàci à Lamartine:

*Te counsacre Mirèio, es moun cor, es moun amo,
Es un rasin de Crau qu'emé touto sa ramo
Te porge un païsan.*

Mai se pòu gaire cita tóuti li vers ounte Mistral fai interveni tau o tau fru. Faudrié parla dis amelo:

*S'acò 's pas vuei sara deman
Bello flourido porto en elo
Lis ameloun e lis amelo.*

I'a lis ampo (les framboises), lis arange (pensa au *Bastimen*: Lou bastimen vèn de Maiorco, emé d'arange un cargamen...)

Fau se souveni tambèn dóu refrin dóu *Renegat*:

Mai sus la mountagno,

*Manja de castagno
Vau mies que l'amour sènso liberta.*

Mistral dira encaro:

*Fiho d'Eirago e de Castèu-Reinard
Acò 's de frago espelido au cagnard...*

Pèr ço qu'es de la capeladuro d'Esterello, Mistral la coumparo à-n-un liame de ginjourlo (jubes):

*Emé soun péu que ié pendoulo
Coume un bèu liame de ginjourlo...*

Dins *Mirèio*, es questioun de grounzello:

*De l'enterigo di grounzello
Tant vous levas la set que de béure au boucau...*

E dins soun *Odo à Lamartine*, Mistral escriéu magnificamen:

*Coume fai la mióugrano au rai que l'amaduro
Mon cor se durbiguè...*

E es tambèn de mióugrano que *Mirèio*, au moumen de mourir, parlo de pourta à sa tanto Aurano. Li nèspe, li nose, li poumo, li trouvan, segur, dins l'obro de Mistral, e la pasteco tambèn:

*S'esventravian uno pastèco?
Ié vèn Quinge-Ounço, un marrit quèco...*

Emé li fru se fai de confituro. Mistral lis a pas óublidado. Dins *Nerto*, parlo d'aquelo que la vilo d'Ate a manda pèr lou maridage de Louis II e Vióulando d'Aragoun e dis: *La vilo d'At, de counfimen*.

Aqui i'a pamens un pichot proublèmo. Mistral couneissié bèn li fru counfit d'Ate, coume veiren tout aro. Mai la questioun es de saupre quouro Ate a coumença de faire de fru counfi. Mistral se l'es, proubable, pas demanda. Mai, après éu, l'an fa d'èminent cercaire e sa counclusioun es que li fru counfi d'Ate an gaire mai d'un siècle. Li plus vièi tèste parlon que de pistolo, qu'acò èro de pruno secado, forço plus vièio que li counfimen mistralen. Persounalamen, ai estudia lis aventuro de Jan-Batisto Germain, autour bèn couneigu de la *Bourrido dei Diéu*, qu'èro esta Conse de Franço en Algerio e que, coume tau, devié faire forço douno au Bey. Or, dintre aquéli douno s'atrovo souvènt de counfituro seco. Coume s'agis de la mita dóu siècle dès-e-vuechen, poudèn nous demanda ço qu'èron aquéli counfituro seco.

Tóuti couneisson li fru que soun l'ournamen essenciau de la tauro calendalo. Mistral, que counsideravo aquelo fèsto coume la mai importante de l'annado, i'a counsacra uno di dos gràndi veirino dóu Museon Arlaten. Sus la tauro, a mes tout ço que se manjo aquéu jour d'aqui, valènt-à-dire au Gros Soupa, soupa maigre qu'es proun diferènt segound li regioun, mai monte se retrovon naturalamen li liéume de sesoun: espinarc, cardo, artichaut (l'oumeleto d'artichaut es tradiciounalo à Touloun), etc...

Pèr ço qu'es di dessert, se saup que soun au nombre de trege, emai Mistral, sus la tauro dóu Museon n'ague mes que vounge e soulamen dès dins la tiero escricho que n'a facho pèr lou meme Museon, ço que vòu dire que la tradicioun di trege dessert es recènto. Mistral, à coustat di fru sè, d'ourigino loucalo, fai figura la dato, que despièi de tèms devié èstre impourtado en Prouvènço, via Béucaire, li fru counfi d'Ate e li castagno que vesèn raramen citado dintre li dessert dóu Gros

Soupa. Lou nougat blanc e negre èron de fabricacioun famihalo, e pèr ço qu'es dóu gibassié, èro tambèn tradiciounau dóu Gros Soupa.

I'a, bèn entendu, ges de repas sènso vin e, coume pèr li fru, Mistral parlo autant bèn dóu vin que se béu que dóu vin coume terme de coumparesoun. Pèr eisèmple,

*Lou fiò de ti vistoun, ma douço amigo,
Bèn mai que lou Tavèu
Pico au cervèu.*

(Isclò d'Or)

Siéu segur que l'on pènso à de vers de Mistral ounte lou vin a sa plaço. Mai, d'abord que n'en sian à Nouvè, fau parla dóu vin cue, qu'èro pèr eicelènci lou vin de la taulo calendalo e qu'avié pèr acò un caratère quàsi sacra. Mistral, estudiant à-z-Ais, se n'en regalavo à Paletò, ounte se fasié lou meïour vin cue de tout lou Miejour.

Es Aurelian Houchard qu'oufriguè lou vin cue au banquet de Santo Estello de-z-Ais, en 1913, la darriero que Mistral devié viéure.

Se n'en crese moun paire, que s'atrouvè souvènt à taulo emé Frederi Mistral, en particulié à-n-Arle, à l'epoco dóu Museon Arlaten, lou Mèstre finissié voulountié soun repas pèr un pichot vèire de Beneditino o d'autro liquor. Mai, en Prouvènço, se preparavo voulountié ço qu'apelavon de liquor de meinage e que Mirèio apelo liquor de fenèstro:

*Iéu l'ai facho aquelo menèstro
Diguè Mirèio: s'amagèstro
Quaranto jour sus la fenèstro
Pèr fin que lou soulèu n'adoucigue lou fort.*

E vaqui-n'en la receto:

*I'a de tres erbo de mountagno
E lou semoustat que li baigno
N'en gardo uno sentour qu'embaumò l'estouma.*

Autro liquor. Es encaro dins *Mirèio*, quouro mèstre Ramoun fai béure à Vincèn blessa un pau de liquor d'agrioto:

*Laisso que ta bouco se baigne
Faguè Mèste Ramoun, d'un pau d'agrioutat.*

Lou Cherry Rocher n'es pas outro causo!

Mistral aguè, dins sa vido, l'oucasion de counsacra quàuqui vers à de liquor que si fabricant ié fasièn tasta. Pèr la Liquor di Felibre, poudié gaire refusa. Vaqui soun quatrïn:

*Liquor di Felibre
Bloundo coume l'or
Rend l'estouma libre
E caufò lou cor.*

Dóu tèms que moun paire èro Capoulié, n'en reçaupian encaro dóu liquoristo que la fasié.

Vaqui de vers de Mistral que lauson uno liquour coumtadino:

— *Ounte vas, Coumtadino fièro?*
— *Vau au Ventour*
Culi de flour
Pèr la liquour
Que fai Blachèro.

Pourriéu encaro cita li vers que Mistral mandè i felibre de Paris:

En Avignoun vous atendènt
E de tout cor vous respoundènt
Emé vous autre o patrioto
Beve moun vèire d'aigo ardènt
En esquichant uno agrioto.

Enfin, se pourrié remembra que Mistral, à soun passage i Sànti Mariò emé Mariéton, en 1889, croumpè de coudounat. Es Mariéton que lou conto dins *La Terre Provençale*:

— Je me rappellerai longtemps la petite Mion qui me vendait du coudounat aux Saintes-Maries.

Lou coudounat, o *eau-de-coing*, es uno d'aquéli liquour qu'èron forço poupulàri en Prouvènço, coume la de nerto que, tóuti lis an, li Giraud óufrisson i banquet sant-estellen, o lou sauvo-crestian qu'es particulieramen dangeirous.

Après un bon repas, aquéli que tubon aprecion un bon cigaro o uno bono cigalo, coume d'ùni dison: Mistral tubavo. Fumavo lou cigaro. A jamai fuma outro causo. Se lou dise, es que lou Menistre di P.T.T., quouro aguè aceta de faire un timbre à l'efigìo de Mistral, à l'óucasioun dóu cènt-cinquantenàri de sa neissènço, m'escriguè uno letro forço gènto moute me disié que, lou cite, pour ne pas tomber dans la convention, on éviterait de représenter Mistral avec un grand chapeau et... la pipe.

Ai jamai sachu ço que lou Menistre entendié pèr convention, estènt que jamai res a vist Mistral em'uno pipo.

Coume lou disiéu, lou Mèstre fumavo lou cigaro. Moun paire m'a counta que, dinant emé Mistral, à la fin d'un repas, lou Mèstre i'avié óufert un cigaro:

— *Tè, ié diguè, te geines pas: es moun cousin que me li douno. Ié coston rèn. Es lis ange que i'aduson...*

Fau dire qu'aquéu cousin, que tout Sant Roumié apelavon lou Proufèto, se prenié pèr uno re-encarnacioun dóu Crist e, coume tau, trovavo naturau de reçaupre si cigaro dis ange. Poudié n'óufri.

Vaqui ço que se pòu dire de la gastrounoumiò mistralenco.

Pode redire que ço qu'ai adeja di: l'a, dins lis alusioun que Mistral fai dins soun obro à la mangiho, un biais de pouèsiò, un apètis pèr aquelo vido provençalo que si joio li mai materialo soun jamai que materialo, secrèt que tout Prouvençau counèis sènso que l'agon jamai revela.

Reinié Jouveau.

1998 - *La poésie des châteaux dans l'œuvre de Frédéric Mistral,* René Jouveau

Il y a, dans l'œuvre de Mistral, une vraie hantise des châteaux (Charles Mauron a donné à cette hantise une explication psychanalytique que j'évoquerai, mais qui ne me semble pas épuiser tout le contenu de ce thème mistralien).

Un château, Mistral en avait un, non loin du Mas du Juge, en l'occurrence le château des Baux, qui va tenir dans son œuvre une place très importante.

Comment cela commence-t-il? Par le rêve d'une humble paysanne qui, dans le mas de Mireille, travaille à dépouiller de leurs cocons les branches qui en sont chargées.

Pour passer le temps, dit Mistral, les filles font des châteaux en Provence. Et voilà le rêve de Clémence:

— Si, dit-elle, quelque roi, par hasard, de moi devenait amoureux, cela peut arriver, surtout s'il était jeune, alerte et le plus beau de son empire que, sans tant de manières, je me laissais emmener par lui dans son palais, une fois qu'il m'aurait faite impératrice et souveraine, et vêtue d'un manteau à ramage d'orfroi, quand il aurait ceint ma tête ardente d'une couronne rien que de perles et d'émeraudes, je m'en viendrai moi la reine, aux Baux, mon pauvre pays.

Des Baux je ferai ma capitale. Sur le rocher où il se traîne aujourd'hui - je remettrais à neuf notre vieux château. - J'y ajouterai une tourelle - qui de sa pointe blanche - atteigne les étoiles! - et puis quand je voudrais un peu de soulas - au donjon de ma tourelle - sans couronne ni mantille, - seule avec mon prince, j'aimerais à monter. - Seule avec lui, ce serait, je vous jure, - chose plaisante et délicieuse - que de perdre au loin sa vue - contre le parapet coude à coude appuyés.

De voir, en plein, disait Clémence, - mon gai royaume de Provence - tel qu'un clos d'orangers devant moi s'épanouir - et sa mer bleue mollement étendue - sur ses collines et ses plaines - et les grandes barques pavoisées - cinglant à pleine voile au pied du château d'If...

*Di Baus fariéu ma capitalo!
Sus lou roucas que vuei rebalo
De nôu rebastiriéu noste vièi castelas:
L'apoundriéu uno turrello
Qu'emé sa pouncho blanquinello
Ajougneguèsse lis estello!
E pièi, quand voudriéu un pauquet de soulas.
Au tourrihoun de ma tourriho
Sènso courouno ni mantiho,
Souleto emé moun prince, amariéu d'escala.
Souleto em' éu, sarié ma fisto!
Causo de bon e de requisto
Peralin de perdre la visto
Contro lou releisset, couide à couide apiela!*

*De vèire en plen, fasié Clemènço,
Moun gai reiaume de Prouvènço
Coume un claus d'arangié davans iéu s'espandi;
E sa mar bluio estalouirado
Souto si colo e si terrado
Poujanto à plen de velo
E li grand barco abandeirado
i pèd dóu Castèu d'I.*

Ainsi, au chant III de Mirèio, premier poème de Mistral, apparaît ce château des Baux qui représente pour Mistral beaucoup de choses.

Sous le rêve érotique, il y a le rêve de puissance. Je pense que Mistral savait déjà assez de choses de l'histoire des Baux pour rêver de cette fière maison qui régna non seulement sur les Baux, mais sur une bonne partie de l'Europe, puisque le roi de Yougoslavie assassiné à Marseille était un descendant de cette maison.

Mistral rêvait de ce pouvoir défendu du haut de ces hautes tours dont un peuple fatigué des éternelles bagarres des grands avait demandé à Richelieu de le débarrasser en les rasant.

Régner sur la Provence, quel rêve! Cette Provence que Clémence imagine s'étendant devant elle comme un champ d'orangers, c'est bien ainsi que Mistral eut voulu la voir. Dans son dernier poème ne dit-il pas? C'est un qu'on avait fait roi de Provence. Es un que l'avien fa rèi de Prouvènço.

Cette nostalgie ne sera pas toujours sans amertume, mais elle existe et l'image du château a la vertu de l'exalter.

Quand Mistral se mettra à son second poème, Calendal, il fera de son héroïne une princesse des Baux, déçue sans doute, mais non moins légitime. Les amours d'un humble pêcheur d'anchois et d'une princesse des Baux c'est, dans l'esprit de Mistral, la vision d'une Provence à la fois populaire et aristocratique dont l'une n'excluait pas l'autre, ce que l'histoire ne contredit pas. L'exemple de paysans provençaux ayant, à la Révolution, racheté les biens de leurs maîtres pour les leur restituer, comme me le rappelait le professeur Tavernier au temps où la Libération l'avait envoyé en disgrâce au lycée d'Aix pour avoir, je crois, rédigé un manuel d'histoire à l'usage des Chantiers de Jeunesse.

Il est évident que l'évocation de la vie aristocratique qui régna aux Baux a fait rêver Mistral. Cette vie, excusez-moi, elle a d'abord un fumet de fine cuisine: lièvres, esturgeons, perdrix qui sentent le genièvre, petits fromages et vins fameux et empilés dans des cabas, les raisins secs, les figues succulentes.

Sous les grandes cheminées - resplendissantes devant le feu flambant, - les broches supportées par les hatiers à crocs - tournaient les cerfs, les daims entiers, - les porcs nourris de glands et de longues rangées - de sauvagine; ou pétris - avec l'huile nouvelle le pain bien travaillé,

Et les galettes percées à jour - et couleur d'or les tortillades - que parfume l'anis, du pétrin au four - allaient sans relâche; et couverte - nuit et jour, la table - était ouverte à tout venant, car alors Berthe - comme dit la chanson, filait son rouet.

*Souto la chaminèio, grando
E resplendènto, au fiò que brando
Lis àsti, supourta pèr li cafìò croucu,
Viravon cèrvi e damo entiero
E porc d'aglan e lòngui tiero
De souvajun, de la pastiero
Emé d'òli nouvèu lou pan bèn pougnegu,*

*E li fougasso trauquihado
E coulour d'or, li tourtihado
Que perfumo l'anis, de la pastiero au four
De longo anavon; e cuberto
La niue, lou jour, èro duberto
La taulo à tout venènt, car Berto
Coume dis la cansoun, alor fielavo au tour.*

Voilà déjà un aspect de cette poésie des châteaux, aspect gastronomique qui ne fut jamais indifférent à Mistral, dont l'œuvre fait une part à ce côté poétique de la vie: la bonne chère, la cuisine traditionnelle, les repas des familles, les grandes festivités gastronomiques du Félibrige.

Mais le Moyen Age provençal, la poésie des châteaux sont aussi la présence de toutes ces femmes dont Mistral rêva, car Mistral qui fut, toute sa vie, attiré par les toutes jeunes filles, rêva aussi de ces femmes idéales dont son imagination peupla les ruines des Baux:

— O princesses des Baux! Huguette, - Sybille, Blanche fleur, Baussette, - vous qui, là-haut, pour trône aviez les rochers d'or, - corps exquis en beauté, âmes allègres - donnant l'amour, versant la joie - et la lumière, les monticules - du Mont Paon, les landes azurées de la Crau.

Dans leur mirage d'aujourd'hui - reproduisent encore votre image, - les thym eux-mêmes ont conservé l'odeur - de vos traces et il me semble - que je vois encore, guillerets, - courtois, coureurs et guerroyeurs, - que je vois à vos pieds chanter les troubadours.

*O princesso di Baus! Ugueto,
Sibilo, Blanco-flour, Bausseto,
Que trounavias sus li roucas aurin,
Cors subre-bèu, amo galoio
Dounant l'amour, largant la joio
E la lumiero, li mount-joio
De Mount-Pavoun, de Crau li trescamp azurin.*

*Encaro vuei dins soun mirage
Se represènton vostre oumbrage...
Li ferigoulo meme an counserva l'oudour
De vòsti piado; e m'es vejaire
Que vese encaro, galejaire,
Gentièu, courriou e guerrejaire
Que vese à vòsti pèd canta li troubadour.*

Et c'est bien là le spectacle auquel Mistral s'arrête le plus volontiers, celui qui nourrit particulièrement sa nostalgie.

La Poésie est si drue, - et la cour des Baux si lettrée - de ce temps! Tu avais là Vidal, celui - qui fit mille étrangetés - avec la louve, Boniface - de Castellane et plein de grâce - Bertrand de Lamanon et non moins que lui, Roger... ”

*La Pouësio èro tant drudo,
La court d'amour baussenco tant letrudo,
En aquèu tèms! Aviés aqui Vidau, aquèu
Que faguè milo tressimàci
Emé sa Loubo; Bounifàci
De Castelano, e plen de gràci
Bertrand de Lamanoun, e Rougié noun mens qu'èu...*

Et Mistral d'évoquer cette félibrée idéale, dans de longues strophes qui s'achèvent par une exaltation de la famille des Baux et l'aveu d'Estérelle, rejeton séché, dit-elle d'elle-même, qui pour Mistral est à l'image même de la Provence contemporaine, avec les ruines de ses châteaux, réduite à un état misérable par le fait de la centralisation parisienne.

Cette évocation des dames du temps jadis est en réalité un leitmotiv de la poésie mistralienne. Il y revient souvent.

A ces femmes dont il rêve, il cherche, par courtoisie, des substitutions. C'est ainsi que, dans le poème qu'il consacre aux noces de la poétesse Brémonde de Tarascon, il dit:

— Dame Raimonde - régnait autrefois. - Mais toi, Brémonde - tu es reine du printemps.

*Dono Ramoundo
Regnavo, à passa tèms:*

*Mai tu, Bremoundo
Siés rèino dóu printèms.*

Et, dans Tremount de luno, des Olivades, son dernier recueil, Mistral demande:

— Où sont Mabile - Blanche-fleur, Raimonde, - la gente Sibile - la fière Esclamonde.

*Ounte soun Mabilo
Blanco-flour, Ramoundo
La gènto Sibilo
La fièro Esclarmoundo.*

Mistral regrette que l'aristocratie de son temps délaisse ses châteaux pour vivre à Paris:

— Nos marquises, - Nos impératrices, - Malgré le gel et le temps gris, - Aujourd'hui vivent à Paris.

*Nòsti marqueso,
Nòstis emperairis,
Maugrat gèu e tèms gris,
Vuei rèston à Paris...*

Et c'est encore dans Les Olivades qu'il les évoque:

— Je suis une apparence - des dames qui en Durance - devant leurs petits châteaux - dansaient le gavelet.
Et je suis, si tu veux, Mabile - ou Briande, ou Sibylle, - Baussette, Azalaïs -les reines du pays.

*E siéu uno aparènço
Di dono qu'en Durènço
Davans si castelet
Fasien lou gavelet.*

*E siéu, se vos, Mabilo,
Briando vo Sibilo,
Bausseto, Azalaïs,
Li rèino dóu Païs!*

On se console comme on peut et fort heureusement pour le poète, il a la consolation de son art.

Ce qui est certain, c'est que la plus rêvée pour Mistral de ces dames de haut parage est celle que le poète reçut à la fois de l'histoire et de l'amour d'un peuple: la Reine Jeanne. Et, bien entendu, ce rêve mistralien est associé à l'image du château. Souvenons-nous de la première strophe de La Reine Jeanne des Iles d'Or:

— Fils de Maillane, - si j'étais venu au temps - de Madame Jeanne, - quand elle était dans sa fleur - et souveraine - comme on l'était jadis, - sans autre politique - que son regard brillant, - j'aurais, amoureux d'elle, - trouvé, moi bienheureux - chansonnette si fine - que la belle Jeannette - m'eut donné un manteau - pour paraître aux châteaux.

*Fiéu de Maiano,
S'ère vengu dóu tèms
De Dono Jano,
Quand èro à soun printèms
E soubeirano*

Coume èron autre-tèms
Sènso autro engano,
Que soun regard courous,
Auriéu d'elo amourous,
Trouva, iéu benurous
Tant fino cansouneto
Que la bello Janeto
M'aurié douna 'n mantèu
Pèr parèisse i castèu.

On peut encore citer Grevanço, dans Les Iles d'Or:

— Oh! par les vaux et par les sommets - laissez-moi me perdre pensif - et dans l'ombre des vieilles tours - où amoureux, je me perdais.

*Oh! pèr li vau e sus li mourre
Leissas me perdre pensatiéu
E dins l'oumbrun di vièii tourre
Ounte, amourous, iéu me perdiéu.*

Et dans la fameuse Espouscado des Iles d'Or, on trouve:

— Les vieux châteaux, des Baux, de Signes, - de Pierrefeu, de Romanin - ne leur diront pas l'insigne gloire - le charme de parole et la mignonne grâce - de nos grandes châtelaines - toutes maîtresses en Gai-Savoir.

*Li vièi castèu, di Baus, de Signo,
De Pèiro-Fiò, de Roumanin
Ié diran pas la glòri ensigno,
Lou teta-dous, lou biais menin
De nòsti gràndi segnouresso,
En Gai-Sabé tóuti mestresso.*

A défaut d'une présence si regrettée par Mistral, il y a ce souvenir qui doit être cher à tout Provençal fier de son passé. Mistral va plus loin. Dans La Reine Jeanne, il fait chanter au gabier:

— Moi, je vois le château - de la fée Morgane: - ce n'est peut-être qu'un écueil - ami, qui nous trompe. (L'équipage) Château ou non château - Faisons comme s'il l'était - lanliro, lanlèro - et vogue la galère!

*Iéu vese lou castèu
De la fado Mourgano:
Bessai es un estèu,
Ami, que nous engano.*

La chourmo:

*Castèu o noun castèu
Fasen coume se l'èro
Lanliro, lanlèro,
E vogo la galèro!*

Plusieurs poèmes de Mistral ont pour cadre des châteaux. C'est le cas de L'Amiradou, de La Tourre de Barbentano et de Roumanin.

L'Amiradou, le Belvédère, c'est le château de Tarascon:

— Au château de Tarascon est une reine, une fée, - au château de Tarascon - est une fée qui se cache. - Celui qui lui ouvrira la prison où elle est enfermée - celui qui lui ouvrira - sera peut-être aimé d'elle.

*Au castèu de Tarascoun i'a 'no rèino, i'a 'no fado,
Au castèu de Tarascoun
I'a 'no fado que s'escound.*

*Aquéu que ié durbira la presoun ounte es clavado,
Aquéu que ié durbira
Belèu elo l'amara.*

Or, la fée dont le château ne se livre ni aux chevaliers qui veulent y entrer de force, ni aux grands personnages qui offrent or et argent, ne s'ouvre qu'au troubadour muni de sa seule mandorre. La fée paraît représenter allégoriquement la Poésie: elle n'offre son domaine immense et infiniment varié qu'à ces êtres supérieurs qui savent lire dans le livre rayonnant: les Poètes.

C'est même leur revanche. C'est au poète que le château s'ouvre. C'est à lui et à lui seul qu'est donné de voir, du haut des créneaux du vieux château, remparts et châteaux qui ont lutté pour la défense: *veson bàrri emai castèu qu'an lucha pèr la defènso.*

Voilà que le château est une prérogative du poète:

— Tout cela, lui dit la fée, est à toi: je te le donne en apanage. Tout cela, trouvère, est tien tout autant comme au bon Dieu.

Car celui qui sait lire dans le livre rayonnant, car celui qui sait lire - doit croître au-dessus de tous.

Et tout ce que son œil tient - sans payer aucun impôt - oui, tout ce que son œil tient - tout entier lui appartient.

*Tout acò, troubaire es tiéu: te lou doune en apanage...
Tout acò, troubaire, es tiéu
Autant coume dóu bon Diéu.*

*Car aquéu que saup legi dins lou libre que dardaio,
Car aquéu que saup legi
Subre tóuti dèu trachi.*

*E tout ço que soun iue tèn, sènso ges paga de taio
O, tout ço que soun iue tèn
A bèl èime i'apartèn.*

Mais il faut revenir à un vers que j'ai cité et qui engage le poète dans une autre voie de ce que nous avons appelé la poésie des châteaux.

Les châteaux, ce sont pour Mistral les instruments de la défense. Il y reviendra souvent. Pour Mistral, là où il y a un château, il y a l'image d'une résistance et cela est très important pour lui. Ce sont ces images sans doute qui entretiennent en lui, exaltent en lui une certaine âpreté guerrière.

Il y a moins de leçon à tirer de La Tour de Barbentane, œuvre charmante, que le professeur Boutière considérerait comme une des plus belles réussites des Iles d'Or. Il y a tout de même, dans cette œuvre, comme point de départ, un château ou, si l'on veut, une tour, que Mistral connaissait bien, ayant hanté son enfance, le marquis de Barbentane et sa femme étant en relation avec ses parents, leurs voisins de terre.

L'évocation du château de Romanin, dans les Alpilles, est un rêve de Mistral. Il rêve qu'il a rencontré dans les ruines du château tous les personnages féminins dont toute sa vie a été hantée.

Romanin, c'est tout à la fois ces châtelaines qui, toutes, n'ont pas existées, mais qui représentent pour Mistral le monde idéal où il eut voulu vivre. Mistral achève son poème par ces vers:

— Puis tout s'évanouit peu à peu dans la brume; - et lentement, je descendis, avec le crépuscule.

*Pièi, tout s'esvaniguè pau à pau dins l'oumbrun,
E plan, iéu davalère, emé lou calabrun.*

Un château dont je ne dirai rien, n'en sachant rien, est la demeure bourgeoise de Boiry, le château pour les habitants du hameau, où Mistral rencontra Valentine Rostand et qui lui fit écrire:

— Tout en battant la dune - et les écueils - j'ai rencontré une brune - dans un château.

*Tout en batènt la duno
E lis estèu
Ai rescountra 'no bruno
En un castèu.*

Pour une fois, le château, si château il y a, était vrai, même si ce n'était qu'une maison bourgeoise et, si Mistral s'est plu à l'appeler château, ce fut, en l'occurrence, sa seule satisfaction. Valentine devait épouser, le 1er décembre 1873, Léon Jandard, capitaine de cavalerie et son aîné de 13 ans. Mistral l'avait sans doute beaucoup aimée et sans doute Valentine eut-elle été pour lui un peu le substitut des châtelaines dont il avait rêvées. L'évocation du château est là pour nous le faire penser.

Sans doute devons-nous la délicieuse histoire de Nerte aux ruines des tours de Châteaurenard:

— Château-Renard dresse au lointain ses tours - comme deux cornes, au front d'un mamelon... - Alors, élevant à l'horizon - les trois poignards de son écu - il était encore fier sous la cape - du soleil: les Papes régnaient.

*Castèu-Reinard emé si toure
Alin banejo au front d'un mourre...
Alor, aussant à l'ourizoun
Li tres pougard de soun blasoun,
Ero enca fièr souto la capo
Dóu soulèu: regnavon li Papo.*

Mais le seigneur du lieu, ruiné, ne trouve pas d'autre solution à sa déconfiture que de vendre sa fille au diable. Autrefois, son château avait connu la joie. Mais:

- Il était passé le temps de joie - le temps d'amour, le temps vaillant - où venaient, de château en château - dire des vers et dégoiser - les Troubadours.

*Ero passa lou tèms de joio,
Lou tèms d'amour, lou tèms de voio
Ounte venien casteleja
Dire de vers e galeja
Li Troubadou!*

Nerte elle-même fait partie de ces filles cultivées que Mistral eut voulu connaître. Ses malheurs ne nous en toucheront que plus. Si vous vous perdez un jour dans les champs, du côté de Saint-Gabriel, *la pichouneto baselico de Sant Grabié*, vous trouverez un rocher noir que la charrue évite depuis des siècles et qui est ce qui reste de la pauvre Nerte, transformée en statue de pierre, ce qui lui évita d'être damnée.

Et maintenant, si vous le voulez, nous allons refaire avec Mistral cette descente du Rhône qui lui a inspiré son dernier grand poème, peut-être le plus beau de tous: Le Poème du Rhône.

Poème de la vieillesse de Mistral, nous allons voir que le poète était resté fidèle à ce goût des châteaux que Mireille révélait déjà, au point que, pendant des années, Mistral signa la chronique de *l'Armana prouvençau*: Gui de Montpaon dans son château des Baux.

Le héros du Poème du Rhône est un prince d'Orange. C'est un prince. Donc, il ne peut que s'intéresser aux châteaux. A ceux de sa famille d'abord:

— Orange et sa célèbre gloriète - château fort et palais de ses aïeux - au temps féroce des guerres sarrasines...

*Aurenjo e sa famoso glourièto
Palais e fourtaresso de sis àvi
Au tèms fèran di guerro sarrasino.*

Il veut s'initier à ce langage - dans lequel Béatrix de Romans gazouillait - ses doux accents lesbiens, la langue allègre - en laquelle chanta la Comtesse de Die - ses lais d'amour avec Raimbaud d'Orange. - Il a lu.

*E vòu aprene aquelo parladuro
Ounte Bierris de Roumans bresihavo
Soun teta-dous lesbian, la lengo alègro
Ounte cantè la Coumtesso de Diò
Si lai d'amour emé Rimbaud d'Aurenjo.
Eu a legi.*

Le château, pour Mistral c'est, bien sûr, la civilisation des Troubadours. Pour le Prince d'Orange aussi. Mais c'est encore autre chose. Mistral dit du Prince:

— Il se sent aux entrailles - à de certains moments, les ambitions superbes, - le reverdissement des grandes envies folles - qui vers la gloire ont exalté ses pères - et le regret des conquêtes perdues.

*Se sènt dins li courado
I'a de moumen, lis ambicioun superbo
Lou rebrountun dis envejasso folo
Que vers la glòri an enaura si paire
E lou regrèt di counquistò perdudo.*

Cela, c'est Mistral qui le sent, qui l'a ressenti toute sa vie.

Mais souvenons-nous de ce que disait la fée au troubadour, dans Le Poème du Rhône, c'est le poète qui se le dit à lui-même:

— Mais pourquoi le regret si des ancêtres - il pouvait recouvrer la terre ensoleillée - en l'embrassant de son regard avide! - Qu'est-il besoin d'épées qui étincellent - Pour s'emparer de ce que l'œil nous donne?

*Mai en que bon lou regrèt, se di rèire
Pòu recoubra la terro souleiouso
En l'embrassant de soun regard alabre!
Es-ti besoun d'espaso que fougejon
Pèr s'empara de ço que l'iue nous mostro?*

Mistral, l'homme des châteaux, se pose là un problème constant. Et quand Orange apparaîtra au Prince, essuyant une larme, il s'écriera:

— Mais de quoi vais-je me plaindre ou m'attrister - ajouta-t-il, si j'ai perdu l'Empire - pour devenir le dieu de l'eau magique!

*Mai de que vau me plagne o traire peno,
Ajustè pièi, s'ai iéu perdu l'Empèri
Pèr deveni lou diéu de l'aigo masco!*

Mais nous ne sommes pas encore à Orange. Pour l'heure, le Prince a ce qu'on appelle en provençal des refoulèri, des retours agressifs d'orgueil blessé, qui ne se laissent pas trop consoler par les considérations que nous connaissons. Il y a un vrai débat dans l'âme du poète:

— Oh, s'écrie le Prince, être né dans les temps de bagarre, - de pêle-mêle, de néant, d'aventures, - où, une épée en main, le vaillant homme - pouvait, dans le ferment des troubles, - se tailler librement un beau royaume, - en voilà une, entre toutes, de chance! - Comme le grand Boson, comte de Vienne, - qui là, depuis mille ans, dans l'église majeure - de Saint Maurice porte sur sa tombe - le témoignage écrit de son audace, - de sa munificence, de sa gloire.

*Estre nascu dins li tèms de bagarro,
De bourroulis, de noun-rèn, d'aventuro,
Ounte, uno espaso en man, lou valènt ome
Poudié, prenènt counsèu que de soun èime,
Poudié, dins lou grouïn di treboulino,
Se taia libramen un bèu reiaume,
Acò si, de chabènço, que n'èro uno!
Coume aquéu grand Bousoun, comte de Vieno,
Que i'a milo an, aquí dins la grand glèiso
De Sant-Maurise, porto sus sa toumbo
Lou testimòni escri de soun audàci,
De sa munificènci, de sa glòri.*

Et cette évocation de Boson, cette page d'histoire glorieuse s'achève par un aveu particulièrement amer de Mistral:

— Princes de comédies et rois blafards - nous aujourd'hui, impersonnels, dans l'ombre - et l'étroitesse de nos attributs légaux - nous passons chuchotant à ras l'histoire, - dissimulant couronne et sceptre - comme si nous avions peur d'être en vue!

*Rèi fouscarin e prince de coumèdi
Nous-àutri vuei, despersouna e mingre,
Passan à la chut-chut ras de l'istòri
En tenènt amaga courouno e scètre,
Coume s'avian cregnènço d'èstre en visto!*

Voilà, sans doute, un passage très important du Poème du Rhône où se montre un Mistral moins résigné qu'il nous est apparu ailleurs, un Mistral amer pour qui, vraiment, le château représente la souveraineté provençale ou le regret cuisant de cette souveraineté perdue.

Les mariniers admirent Vienne au passage. Et l'on descend le Rhône avec, sur ses bords, les vieux châteaux emmantelés de gloire, dont le Prince Guilhem a le cœur ivre.

Li vièi castèu emmantela de glòri, l'expression mérite d'être soulignée. Ces châteaux sont, pour Mistral, les vraies lettres de noblesse de la Provence, la source même de sa fierté provençale.

Bien sûr, il y a les châteaux maléfiques: Crussol, tout plein du sang des catholiques égorgés, antan nid de barons, aujourd'hui d'éperviers. Il y a le Cengle avec sa tour maudite depuis qu'aux Huguenots certaines nonnes ouvrirent une fois leur grille.

Le Prince vit un rêve:

— Ensommeillé, tout en glissant sur l'onde, - il aperçoit là-haut, qui passent à la file, - les châteaux couleur d'or et les tourelles - mémoratifs des époques lointaines, - de leurs légendes féeriques, merveilleuses.

*Atrevari, tout resquihant sus l'oundo,
Vèi peramount, que passon à la filo,
Li castelas coulour d'or, li tourello,
Memouratiéu di tempourado liuencho
De si fatorgo en tout meravihouso.*

Car il n'y a pas que l'histoire, il y a aussi le charme infini des légendes qui s'attachent aux racines. Voilà le château de Viviers, que l'on dit communiquer avec l'autre rive du Rhône par un souterrain creusé sous le fleuve. Ne dit-on pas, aussi, que le sous-sol de la Trouille, à Arles, est creusé de grottes que hante le Drac? La folle Anglore, amoureuse du Prince, espère bien qu'il la mènera dans ses châteaux, en particulier dans celui de Mont-Dragon, bien entendu, dont nous voyons se cabrer les tours sur les rochers escarpés de la Cluse.

Mais voilà que les barques arrivent devant un colossal entassement de tours que le soleil couchant enflamme et peint de splendeur royale, de pourpre splendide:

— C'est Avignon et le Palais des Papes! - Avignon! Avignon sur sa roche géante! - Avignon! la donneuse de la joie - qui l'une après l'autre élève les pointes - de ses clochers tout semés de fleurons - Avignon, la filleule de Saint Pierre.

*Es Avignoun e lou Palais di Papo!
Avignoun! Avignoun sus sa grand Roco!
Avignoun, la galoio campaniero
Qu'uno après l'autro en l'èr ausso li pouncho
De si clouchié clavela d'embourigo:
Avignoun, la fiholo de Sant Pèire.*

Et Mistral évoque encore:

- La vue merveilleuse d'Avignon - son grand château aux gigantesques murs, - ses remparts crénelés, tours et tourelles - dans le matin blanc de clarté s'éloignent - avec le fort lointain de Villeneuve - que le soleil colore tout à coup - de son averse d'or.

*Es d'Avignoun la visto espetaclouso,
Soun castelas à paret gigantesco,
Si bàrri merleta, toure e tourriho,
Dins lou matin blanc e bléuge s'aliuenchon
Emé lou fort, alin, de Vilo-Novo
Que lou soulèu, tout-d'un-cop, de soun ruscle
Acoulouris en or.*

Mistral ne s'arrête pas trop à ce château de Villeneuve, pourtant le plus important de tous. Mais c'est que c'est le château des Rois de France, celui qui surveille Avignon. Je ne pense pas que Mistral ait eu beaucoup de sympathie pour lui et pourtant quel château pouvait mieux que le Fort Saint-André représenter aux yeux de Mistral l'image de la défense, avec ses murailles crénelées et, surtout, ses deux tours massives et sa chapelle romane de Beauvezer qui semble veiller sur cet imposant ensemble militaire?

Et nous revoilà à Tarascon,

— Au grand château de Tarascon - en face de celui de Beaucaire à la cime duquel - il y a le drapeau tricolore qui flotte!
- Nous sommes avec Dieu! et vive la Provence!

*Au grand castèu de Tarascoun, en fâci
D'aquéu di Bèu-Cairen, ounte à la cimo
I'a lou drapèu di tres coulour que floto!
Sian emé Diéu! e vivo la Prouvènço!*

Le château de Beaucaire est l'occasion pour Mistral de rappeler l'histoire d'Aucassin et Nicolette qui, après d'étranges aventures, se marient à Beaucaire, dans le château et sa tour aux trois angles. Mais ici l'histoire se mêle à la légende. Quand le Prince d'Orange offre aux mariniers le dernier repas qu'ils font à Beaucaire, il prend la parole au dessert et, devant les mariniers un peu abasourdis, il leur tient un discours qui est un des plus beaux morceaux du poème:

— Savez-vous, leur dit-il, - à qui l'envie me prend - de consacrer notre dernier repas - fait à Beaucaire? Aux patriotes - des rives rhodaniennes, aux intrépides - qui, dans les jours d'autrefois, se maintinrent - au château fort qui à nos yeux s'élève!

*Sabès, cardacho,
En quau, ié dis Guihèn, me pren envejo
De counsacra l'artimo repeissudo
Que fasèn dins Bèu-Caire? I patrioto
Dôu ribeirés rousau, is intrepide
Que dins li jour ancian se mantenguèron
Au Castelar qu'à nòstis iue s'aubouro!*

Le château de Beaucaire reste lié, dans l'esprit de Mistral, à l'image de la Provence indépendante, à ce grand drame que fut la Croisade des Albigeois et qui se termina par la défaite du Midi.

C'est là que sont épars - les vieux boulets de pierre glorieux - qui ont broyé, lancés par les catapultes - les croisés de Montfort, amas de pierres - sept fois sacré, suprême témoignage - d'un peuple déroché, mais non sans lutte, - le rire aux lèvres et chantant son martyre.

*Aqui pèr sòu barrulon
Li vièi boulet de pèiro glourioso
Qu'espòutiguèron, tra pèr li calabre,
Li Crousa de Mount-Fort: clapas de pèiro
Sèt fes sacra, supreme testimòni
D'un pople debaussa, noun sènso lucho,
Lou rire i labro e cantant soun martire!*

C'est le rappel du siège de Beaucaire, dont le château était tenu par un lieutenant de Montfort qui dût se rendre au fils du Comte de Toulouse, suprême victoire avant la fin malheureuse du dernier combat.

Mais le château de Beaucaire va revenir encore une fois sous la plume du poète. C'est dans la conclusion du discours du Prince aux mariniers:

— Mais à quoi bon, leur dit-il, ô survivants d'un peuple - qui depuis trois mille ans tenait le gouvernail - gémir en vain la Cause perdue! - Comme au château illustre de Beaucaire, - comme les Provençaux, pour bien finir, - en face du soleil et du grand Rhône, - faisons la Rouanade et la Soulenque! - Et humons, à la barbe des vainqueurs - le vin du Gèneset qui ressuscite... - Et mugisse le Rhône, en Rouanesse!

*Mai en que sièr, oubre-estant d'un pople
Que despièi tres milo an tenié l'empento,
De pregemi sus la causo perdudo!
Coume au castèu illustre de Bèucaire,
Coume li Prouvençau, bello finido,*

*En fâci dóu soulèu e dóu grand Rose
Fasen la Rouanado e la Soulenço!
E chimen, à la barbo di vincèire,
Lou vin dóu Genestet, que reviscoulo...
E brame lou Rouan, en Rouanesso!*

Même vaincu, le château reste le château, témoin d'un passé illustre et qui donne droit aux vaincus de boire tranquillement à la barbe des vainqueurs le bon vin du pays, image d'un Mistral résigné mais fier de sa lignée.

Et tout ce monde du Poème du Rhône va dormir, après avoir donné un dernier regard au château de Tarascon, sur l'autre rive, d'où, dit Mistral, le roi René semblait à sa fenêtre bénir le Rhône en sa suprême turgescence.

Enfin, il y a, dans l'œuvre poétique de Mistral, un dernier château dont il faut parler, car il résume, à mon sens, tous les autres. C'est celui que Mistral évoque dans ce poème si important qu'il a intitulé, en provençal, Lou Parangoun et, en français, L'Archétype:

— Moi, (dit-il) en voyant le déluge qui monte - Antichrétien, rageur, universel - Pour la sauver du fléau et de ses hontes - J'ai confié ma foi qui demeure indomptée - au belvédère d'un château provençal.

*Iéu, en gueirant l'endoulible que mounto,
Descrestiana, rabènt, universau,
Pèr la sauva dóu flèu e de sis ounto,
Ai estrema ma fe que rèn noun doumto
Au miradou d'un castèu prouvençau.*

Ce château idéal, Mistral y aura achevé sa vie, enfermé avec ses souvenirs et aussi, n'en doutons pas, ses espoirs, à l'abri de ses murailles idéales, dont les vraies avaient suggéré tant de beaux spectacles à sa vie finissante.

Ce dernier château mistralien tout idéal a fait couler beaucoup d'encre. On a reproché à Mistral d'avoir écrit, dans ce poème: Ma foi n'est qu'un rêve, je le sais. (*Ma fe n'es qu'un pantai: acò lou sabe*). Et d'accuser Mistral de je ne sais de quelle renonciation à la Cause de sa vie. Mais, à l'âge où il était arrivé, devant l'état de la Cause qu'il avait défendue toute sa vie, que pouvait-il faire de plus que de s'enfermer dans ce château de ses rêves, pour y finir en beauté, en châtelain, c'est-à-dire au cœur de cette Provence idéale qui avait alimenté sa vie et son œuvre et avait nourri en lui des espoirs qui l'avaient déçu, c'est vrai, mais qui n'en restaient pas moins ceux de ses héritiers, et Mistral le savait. Et si quelqu'un se demandait quel est ce château auquel Mistral pensait, Mistral lui-même nous le dit dans la Terro d'Arle, ce poème des Olivades où il évoque le phénix sans cesse renaissant que reste pour lui le génie de cette terre de Dieu que la Provence était pour lui:

— Abasourdi par l'orgue du mistral - je m'étais égaré dans la Crau pastorale et assoupi au bruit du vent - je m'étais assoupi contre un tas de galets. - C'est alors que j'ai vu dans le lointain apparaître - les gloires du Midi - et celle qui me plaît, la Comtesse - m'a dit: — Mon beau poète, entre dans mon palais.

*Encervela pèr l'orgue dóu mistrau,
M'ère esperdu dins li coussou de Crau
E, pèr lou brut de l'auro encounsoumi,
Contro un clapié iéu m'ère entre-dourmi.*

*Entanterin ai vist dins la liunchour
Fantaumeja la glòri dóu Miejour;
E la Coumtesso, aquelo que me plais,
M'a di: — Moun bèu, intro dins moun palais.*

La Comtesse que Mistral évoque ici, à la fin de sa vie, est le titre d'un poème de Mistral bien connu et qui a fait, lui aussi, couler beaucoup d'encre. Cette Comtesse provençale enfermée dans un couvent par sa demie sœur et que Mistral eut voulu délivrer est sans doute l'incarnation de la Provence tandis que sa demie sœur, sa *sourraastro*, incarne la centralisation parisienne. Or un château est associé à ce poème. En effet, en mai 1869, Mistral assiste avec des amis à la fête de Saint-Marc, à Eyguières.

Le plus beau de la fête, devait écrire trente ans plus tard Marius Girard, père de Marie Gasquet, fut quand, là-haut dans le vieux château (il s'agit donc du château de Roquemartine) où nous allâmes prendre le café, Mistral, le grand Mistral, droit sur un rocher dans la grande salle en ruine du château démantelé, sa chevelure de lion rejetée en arrière, le geste large et inspiré, la voix chaude, claire et puissante comme un cor, nous dit pour la première fois: La Coumtesso, ce sirventès enflammé, doux et terrible à la fois, jetant des éclairs, comme une passe d'armes blanches, cela faisait frissonner.

Heureux, pourrions-nous dire, ceux qui ont eu la chance d'assister à de telles minutes. Mais que Mistral ait choisi le château de Roquemartine pour donner à ses amis la primeur de La Coumtesso prouve une fois encore le caractère puissamment inspirateur que le château eut toujours pour lui.

On pourrait encore ajouter à tous ces châteaux le donjon formidable de l'abbaye de Montmajour, où Mistral se rappelle avoir rencontré, au temps de sa jeunesse, cette ombre des choses moribondes et des splendeurs anciennes dont on ne parle plus:

*Dins lou tèms qu'erian jouine
Vers l'abadié di mouine,
Eila sus Mount Majour
La rescountrère un jour.*

*Iéu siéu, dis, l'Oumbrinello
Di causo mourtinello
E d'aquéu vièi trelus
Que se n'en parlo plus.*

Ainsi Montmajour s'ajoute à ces lieux élus qui ont fourni à Mistral une grande part de ses inspirations et aussi les plus beaux de ses rêves.

Et, dit Mistral:

— Notre vie réelle - si ardente qu'elle soit - n'est à l'égard du mythe - qu'un reflet de soleil.

*E la vido vidanto
De-bado es abrandanto.
A respèt dóu fablèu
N'es qu'un rèire-soulèu.*

Reste pourtant un château dont il faudrait parler. C'est celui que Satan bâtit, dans Nerto. Rodrigue, amoureux de Nerte, est maître de ce palais. Mais il y cherche en vain Nerte. Et pourtant la voilà qui, sortant du bois, arrive. Le Diable va-t-il triompher? Non. Rodrigue montre la croix de son épée au Diable et le château maudit est balayé. Il ne reste que la petite chapelle de Saint-Gabriel, qui représente la victoire de Dieu.

J'aurais arrêté là cette petite étude si je n'avais commis l'imprudence de parler de psychanalyse et je ne voudrais pas avoir l'air de faire semblant de ne plus m'en souvenir. Certes, je revendique l'honneur d'avoir le premier parlé de la poésie des châteaux dans l'œuvre de Mistral, il y a longtemps, en 1948. Mais est venu Charles Mauron, qui a repris de façon beaucoup plus scientifique le thème des châteaux.

A vrai dire, pour lui, existe un thème plus général, qui est celui des refuges de pierre. Dans l'œuvre mistralienne, dit Charles Mauron, "c'est le plus important avec celui de la fille qui fuit. Mais il prendra toutes sortes de formes. Il sera église, couvent, grotte, ermitage, montagne, tour, belvédère, barque ou tombeau."

Ainsi, pour Charles Mauron, et en simplifiant à outrance, il existe pour le poète des refuges où l'âme angoissée cherche la paix. Cette vision de l'œuvre de Mistral, qui passa toujours pour un poète de la sérénité, a sans doute renouvelé l'idée que la plupart de ses exégètes se faisait de lui. D'où l'importance des études de Charles Mauron.

Mais, en réalité, cette interprétation ne contredit en rien, me semble-t-il, celles que l'on peut tirer du thème des châteaux dans l'œuvre de Mistral. On peut très bien imaginer dans son œuvre des couches de sens et, si la poésie des châteaux, dont nous venons de parler, a été très certainement consciente dans l'esprit de Mistral, il n'en est certainement pas de même pour les autres refuges évoqués par Charles Mauron. Heureux critiques qui ont à faire à des poètes qui ignoraient Freud et la psychanalyse et qui, partant, ne s'inquiétaient nullement de ce que pouvait leur faire dire, à leur insu, leur inconscient.

Je pense toutefois que Charles Mauron ne nous eut pas pour autant contesté cette petite visite commentée des châteaux mistraliens.

1998 - *Mistral e Barrès* - René Jouveau

1895. - Sèmblo èstre estado uno annado favourablo à l'idèio de decentralisacioun.. Es d'aiours pas representado que pèr li felibre. Tre lou mitan dóu siècle, es representado pèr *de sociologues et des indépendants de tous les partis: Comte, Proudhon, Le Play et à leur suite, la propagande catholique du Marquis de la Tour du Pin la Charce, le collectivisme fédéraliste de Benoit Malon et G. Renard. Bientôt, les discussions soulevées par les thèses de P. Bourget dans Outremer et celle de Barrès dans La Cocarde font en quelque sorte passer ces idées dans le domaine public.* (La Coupe, mars-avril 1918)

Barrès publicavo plus soun journau, *La Cocarde*, despièi lou 6 de mars 1895. L'endemàn, dins un saloun dóu Grand Hôtel, se foundavo La Ligue Républicaine de Décentralisation. Un buletin fuguè distribuí, cerquèron e óutenguèron d'adesioun dins li prouvinço. De mai, ié mandèron de counferencié.

Dintre éli, i'avié Barrès, qu'acoumpagnavo Maurras. Li trouvan à Bourdèus, pièi à Marsiho. Vaqui ço que Maurras escriéu:

— *Nous arrivâmes à Marseille, ville jadis blanche, alors rouge. Ceux de nos amis qui étaient rouges avaient composé une belle salle, bien populaire. Et Barrès s'était appliqué à la doctrine de l'esprit national et provincial uni à l'esprit socialiste, celle qui avait été mêlée au boulangisme, celle dont s'étaient inspirés au fond La Tour du Pin et son groupe, celle qu'il avait lui-même indiquée aussi dans la brochure: De Hegel aux cantines du Nord. Cette éloquence grave, ce ton supérieur, cette longue ligne d'idées abstraites animée par la seule passion de la patrie, inspirèrent à l'auditoire un grand respect. On eut entendu voler une mouche, me disait-on. Mais d'applaudissements, de murmures favorables, d'adhésions, pas l'ombre. Le silence de la stupeur. A la sortie de la réunion, j'avisai mon grand ami, le félibre Pascal Cros, socialiste ardent, plus ardent poète, et qui, tout en publiant, à Marseille, un journal populaire en provençal intitulé La Sartan (La Poêle) sonnait aussi d'admirables vers d'amour e de mort dans le rythme d'Aubanel. Je lui reprochai la froideur de l'auditoire. Il haussa les épaules, et regardant Barrès qui marchait devant nous, me dit entre haut et bas: — Acò es de soucialisto bèn abiha!*

— *Nous nous consolâmes, escriéu Maurras, par un petit voyage à travers la Provence.*

Es en s'espacejant ansin que Barrès e Maurras venguèron pica à la porto de Mistral, souveni que Barrès devié counta dins uno pajo de soun rouman *L'Energie nationale*:

— *C'est en été, vers les dix heures du matin qu'avec mon ami Charles Maurras j'arrivai à Maillane, la ville des platanes et des cyprès. Quand j'eus pénétré dans la maison de Mistral et dans son cabinet frais et fermé à la grosse lumière, je vis un homme d'une grande beauté, mais qui menait d'abord la conversation avec un peu de gêne, parce qu'il cherchait à se rendre compte de son visiteur. Et j'aurais voulu avoir déjà placé entre nous plusieurs heures de conversation, pour qu'il comprit avec quel sentiment de sa réalité, je l'aimais, ou bien encore j'aurais voulu le contempler, l'écouter, vérifier mes pressentiments sans qu'il prit l'ennui de me dire des choses aimables. Mais pour lui faire entendre que j'étais déjà digne qu'il me traitât avec aisance et me permit de jouir de lui, je n'essayais pas de lui expliquer par des compliments comment il nous a révélé la Provence. Je préfèrai lui dire ce qu'est la Lorraine et pourquoi je l'aime. Tandis que je lui racontais comment nous avons une belle histoire, mais systématiquement dissimulée par les bureaux parisiens, puisqu'au lycée de Nancy on ne donne pas aux élèves une seule notion sur une province dont ils sont tous originaires, il fit cette réflexion: Des notions d'histoire provinciale! on vous les eût données fausses. Ainsi pour ce qui nous regarde, c'est le comte d'Arles qui a repoussé les Sarrasins et non Charles Martel...*

Dins un tète publica pèr la *Revue d'Arles* n° 14, Barrès apound de Mistral, à prepaus de C. Martel:
— *D'ailleurs, peut-être eûmes-nous tort, nous aurions des Alhambras! Plus tard, ce sont les paysans de Provence qui ont dévasté leur pays, héroïquement coupé leurs oliviers devant Charles-Quint. Mais tout cela, quelle histoire le dit?*

Pèr n'en saupre un pau mai de ço que s'es di à la taulo de Mistral, fau legi encaro uno letro de Barrès à Maurras, ounte ié dis:

— *Vous souvient-il qu'à Maillane, en dînant, je vous indignai tous les deux, vous et Mistral, lorsque je déclarai que mon fédéralisme-nationaliste admettait la pleine autonomie de toutes les provinces de la France propre, c'est-à-dire de dialecte gallo-roman, mais faisait des réserves d'ailleurs purement théoriques, sur le pays de langue hétérogène soit:*

1° les deux arrondissements flamands du département du Nord 2° la Basse Bretagne 3° les arrondissements basques des Basses-Pyrénées. Je pensais aussi à l'Alsace. Dans ces quatre pays, un sentiment trop nettement autonomiste aboutirait à un conflit avec la tradition, le sentiment et l'esprit français. Nulle part le conflit ne serait plus dangereux qu'en Alsace (et là seulement il serait pratiquement possible), puisque derrière l'Alsace, il y a la Grande Allemagne.

Desenant, vai èstre curious de segui li relacioun de Barrès et de Mistral e de coustata lou paralelisme (relatiéu) de si pensado.

Li dous ome devien se revèire en òutobre 1898, dóu tèms d'un viage que Barrès faguè emé Detouche en Prouvènço.

— *Mistral est timide*, escriéu Barrès dins si *Cahiers*. Parfois il craint de sembler rustique (bien que fort justement il ait orgueil de son provincialisme). Il a certainement en horreur le ridicule. (Il ne pardonne pas à Daudet, et comme il relève l'*antiglaneuse*!) (1) Ce qui prouve encore mieux l'origine de sa timidité, c'est le récit de son baccalauréat (il n'osait pas entrer dans les hôtels, à cause des domestiques, ni dans les cafés.) Donc, un instant où la conversation tombe, où le plat se fait attendre, il dit: — *Le poulet, à sa domestique.*

Et elle: — Ne soyez pas si ému!

Elle le rappelait au juste sentiment de sa dignité

— *D'après ses récits d'enfance, je vois chez lui la haine de l'étranger, du monsieur de qui son père semblait inférieur.* (*Cahiers*, T. II p. 75)

Dins la servicialo, lou leitour aura recouneigu Mario dóu Pouèto e soun franc parla.

Retrouvan eisa dins Barrès de pensado que soun li de Mistral. Sus l'enseignamen, Barrès escriéu:

— *Si je désire cet enseignement agricole, c'est pour l'Agriculture, c'est aussi comme bénéfice général et pour lier l'enfant au sol.*

Dou meme biais, Barrès penso que Paris fai un mau incalculable à la Franço. (*Cahiers*, II p. 83).

A prepaus di curso de biou, se pòu apoundre ço que Mistral dis à Barrès:

— Sur les courses de taureaux, Mistral dit: *les chevaux, c'est fâcheux. Les taureaux, ils ont des cornes, c'est pour se battre. Il y a là une indication de la nature. Sa mort est plus belle que celle du bœuf, les yeux bandés, à l'abattoir. Le mouton doit être mangé.* (*Cahiers*, II, p. 79)

A-n-uno questioun de Barrès: — A quoi travaillez-vous?, Mistral respond: — *Rien qu'à mon musée. C'est une œuvre encore.*

E Barrès coumento: — *C'est qu'il n'a jamais travaillé pour sa gloire, mais pour sa patrie, pour la gloire de la Provence. Il a fait à côté de ses poèmes, un dictionnaire où il a failli s'user les yeux, compromettre sa fortune. Après avoir assemblé les mots, il assemble les objets, non pas les faiences rares mais tout ce qui est populaire. Dans dix ans cela ne serait plus possible. (Ah! s'il en fait un catalogue!) Aujourd'hui, de l'argent n'y suffit pas, il faut un quêteur et qu'il ait l'entêtement, l'autorité d'un Mistral.*

Lou Museon alsacian d'Estrasbourg sara uno còpi dou Museon arlaten. Se pòu pensa que Barrès ié fuguè pas pèr rèn.

Ço que meraviho Barrès es que li gènt dounon tant voulountié à Mistral de causo de valour (*Cahiers*, II, p. 137). Escouten Barrès:

— *Je dis que celui qui connaît une province, se rend compte de la manière dont elle entre dans la France, est mieux Français. Comment puis-je traduire cette disposition politiquement. C'est la décentralisation. Mais il n'y a pas d'hommes, il faut en faire.* (*Cahiers*, II, p. 176)

Lou culte di mort raprocho tambèn Barrès de Mistral: Ounour à nòstis àvi, canto Mistral.

— *La patrie, dis Barrès, c'est la terre des morts. Citer Gambetta: — On n'emporte pas la patrie à la semelle de ses souliers. Une terre n'est habitable que si elle a des morts.* (*Cahiers*, II p. 252)

Pèr ço qu'es dou regionalisme, Barrès es un moudera: — *Il ne s'agit pas, escriéu, de surexciter l'intérêt local au détriment de l'intérêt général. Il s'agit de ranimer le bon sens local, de lui donner une voix, de faire entendre la conception lorraine. Les droits et les devoirs lorrains.* (*Cahiers*, III, p. 38)

— *Nous ne pensons pas que le régionalisme soit un but. Mais nous voyons que les choses vont mal pour la France, et nous remontons aux principes du mal.* (*Cahiers*, III p. 72)

Sus la questioun, Maurras pensavo pas coume Barrès. Pèr éu, falié d'en proumié supremi la Republico (*Cahiers*, III, p. 135)

Sus la questioun de l'educacioun, Barrès penso coume Mistral qu'escriéu, lou 21 d'avoust 1892 à M. E. Boudin, mèstre d'escolo à Saloy (Tarn e Garouno): — *Tout ce qui peut attacher de façon ou d'autre l'enfant à son pays natal, à ses traditions de famille, à son honneur de race mérite d'être encouragé.*

Une des principales causes de cette dépopulation qui mine la France, c'est l'aveuglement avec lequel le système actuel d'éducation pousse les jeunes gens à dédaigner leur village et leur province et à courir au mirage des grandes villes et des petites sinécures.

Et Barrès:

— Toute région présente une pensée, et cette pensée demande à pénétrer les cœurs. Que l'enfant la respire. Il ne s'agit point de savoir des choses sur un pays, car cela fait une assez vaine curiosité; mais tandis que l'enfant s'anime au contact d'un horizon, sa mobilité, son plaisir lui amassent des matériaux, et très aisément avec de petits pèlerinages l'on peut dégager chez un jeune garçon des dispositions chevaleresques et raisonnables, le détourner de ce qui est bas, l'orienter vers sa vérité, susciter en lui le sentiment d'un intérêt commun auquel chacun doit concourir, le préparer enfin à se comprendre comme un moment dans un développement, comme un instant d'une chose immortelle. (*Cahiers*, III, p. 162)

Barrès èro present à la Santo Estello de 1903 à-n-Avignoun. Quand Mistral aguè canta la Coupo, Barrès parlè. Avèn pas lou tèste de sa dicho. Tout bèu just un rendu comte.

— *Il s'excuse de ne pas parler provençal, mais il apporte aux Provençaux une raison de plus d'être attachés à l'œuvre entreprise. Dans l'Est se trouve une province toujours française: l'Alsace, qui a pris cette devise: — Français ne puis, Allemand ne daigne, Alsacien suis.*

Afin de résister au flot des barbares, les Alsaciens se sont réfugiés dans le verbe mistralien. Ils ont construit un musée sur le modèle de celui d'Arles et conservent le constant espoir qu'ils pourront mettre leurs mains dans celles des plus illustres des Provençaux, dans un temps proche peut-être, quoiqu'il ne soit pas encore fini.

E Barrès aubourè soun vèire au noum dis Alsacian e di Lourren, au Mèstre venera que soun si disciple *tous ceux qui savent aimer la terre et vénérer leurs aïeux.* (Cahiers, III, p. 329)

En 1904, Barrès es l'oste dóu castèu de Mirabèu, encò de Gyp e sènso Gyp. Escrèu dins si Cahiers de vers de Mistral: — *La Crau était tranquille et muette. Dans le lointain, son étendue se perdait dans la mer et la mer dans l'air bleu.*

Noto: *La pureté d'atmosphère mistralienne.*

E, quàuqui pajo plus liuen: — *Ces lieux graves et enchantés. Mistral, le réparateur de la Provence, poète de la lumière.* (Cahiers, III, p. 292)

Aquelo lus, Barrès la retrovo de pertout en Prouvènço: — *Le mont de la Victoire, escriéu, environné de lumière glorieuse et mystérieuse. Plus de luttas. Rien que de grands souvenirs.* (Cahiers, III, p. 294)

Lou 1^{er} de desèmbre 1904, Barrès passo emé Mistral uno journado au Museon Arlaten. Lou Mèstre ié conto loungamen l'istòri de Mirèio (Cahiers, IV, p. 16). Se sènt que Mistral esprovo lou besoun de se counfisa. A l'evouacioun de tau souveni, Barrès ié vèi lis iue bagna de lagremo. (Cahiers, IV, p. 19)

— *Il y a bien des naïvetés dans Mireille, des vers inachevés, aurié di Mistral à Barrès. J'aurais pu les reprendre. Mes amis m'en ont empêché. Ce qui me fait croire qu'il y a quelque chose dans Mireille, c'est que cela existe depuis quarante ans et qu'on l'a traduit dans toutes les langues.*

De que fau crèire di prepaus de Mistral? Es que, d'asard, se sarié pas un pau trufa de Barrès?

Lou meme jour, Mistral countè à Barrès li debuto dóu Felibrige. Dins si Cahiers, Barrès noto que Mistral i'a di: — *Un jour, cinq ou sept poètes, un dimanche, nous nous réunîmes chez notre ami, au château de Font-Ségugne.*

Cinq ou sept. Se Mistral a di de bon cinq ou sept, èro mai proche de la verita qu'en fissant à sèt la foundacioun dóu Felibrige.

Lou persounage de Mistral a, de tout segur, estouna Barrès. Noto: *Il (Mistral) se félicite d'avoir eu au fond de soi des idées politiques, mais de n'avoir pas compromis son œuvre dans la politique. Quand il alla à Paris, il fut invité chez Grévy et, quatre jours plus tard, chez le Comte de Paris.*

E tout d'uno, Barrès apound dins si Cahiers:

— *Il (Mistral) crache de temps à autre à terre, en fumant, ço que parèis avé forço estouna Barrès.*

Noto encaro:

— *Sa joie d'être reconnu par les agents du chemin de fer, les cochers, les gens dans la rue. Il sollicite leur mémoire en posant bien devant eux sa belle figure qu'il lève un peu pour que l'ombre du large chapeau de feutre ne le masque pas. Grande familiarité respectueuse d'eux envers lui. Le chef de gare d'Avignon l'appelle mon Maître.* (C., IV, 23).

Au tour de Barrès d'un pau galeja Mistral. Legissèn encaro dins Barrès: — *Nous avons deux heures et demie à tuer. Il n'avait pas d'inquiétude, s'arrêtait, s'il avait à donner une courte explication, puis on entrait dans un café. Pas plus pressé qu'un récit d'Homère.* (C., IV, 24)

Dins la counversacioun, Barrès remembro à Mistral ço que Napoléon disié di Prouvençau, qu'avié jamai pensa n'en faire un bataioun.

Je craignais, dis Barrès, de lui déplaire et lui avais d'abord rappelé le bailli de Suffren. Mais il rit et admira là ses compatriotes: Il en avait trop pris. Ça ne plaisait pas à toute cette jeunesse d'aller

mourir là-bas. Dans le Lubéron, il y avait six cents réfractaires qu'on n'a jamais pris. Et dans la Camargue, sur les îles de fucus, abordables seulement par des sentiers connus par les gens du pays. Les lourds gendarmes s'y noyaient.

Leoun Teissier aurié vist, dins li prepaus de Mistral, un eisèmple de l'anarchisme mistralen. Barrès disié: — J'ai deux respects: *Déroulède et Mistral. Deux admirations: Maurras et Mme de Noailles.* (C., IV, 134). Vaqui, parai, un curiou mélange.

Pèr ço qu'es de Mistral, parèis avé agu pèr Barrès forço amiracioun.

Lou 15 d'abriéu 1905, i'escrivé:

— *Mon cher ami, Votre épisode de la geste alsacienne et lorraine, au service de l'Allemagne, m'a vivement, profondément touché. Vous y éclairez admirablement le mystérieux état d'âme qui s'est formé et régi dans la marche de la France rhénane; et votre vision haute, impartiale et calme est un réconfortant pour ceux qui ont au cœur le sentiment de la patrie. C'est bien là un bastion élevé face à l'est, un bastion cimenté avec la vérité. Je vous en félicite et vous en remercie.* (C., IV, 275)

Le 30 juin 1906, Barrès presidè la fèsto tradiciounalo de Scèus: — *Me voici, diguè Barrès, pour un jour, devenu Méridional. En conséquence, quoique je dise, nécessairement on m'applaudira.*

J'ai changé d'accent, je suis ivre de soleil. Les vers de Roumanille, d'Aubanel et de Mistral bruissent autour du chevalier de Florian.

Les ombres de Renan et de Paul Arène sont revenues avec vous dans cette petite ville de Sceaux; elles m'assurent qu'il ne faut remettre au lendemain le plaisir des confidences. J'ai perdu cette extrême pudeur qui gêne et qui glace les gens du Nord. Chers poètes, c'est une fête où sied un peu de fantaisie, je vais ouvrir le fond de mon cœur.

E Barrès counfesso à soun auditòri qu'aurié bèn vougu avé mai d'uno eisistènci:

— *Je trouve odieux d'être Maurice Barrès depuis quarante quatre ans. Une expérience si prolongée ne peut plus m'apprendre grand chose de neuf. Combien je vous remercie d'être venus me chercher pour qu'un dimanche au moins (jour parfois un peu morne) j'eusse le renouvellement de me sentir Provençal, Languedocien, Gascon.*

— *Et sans doute un Lorrain est loin d'un Provençal, d'un Languedocien, d'un Gascon...*

Barrès lou recounèis voulountié. Mai, à Scèus, vouguè apoundre uno aneidoto que venié bèn à biais:

— *Nous nous animons malaisément, diguè. Il nous faut de véritables occasions. Je ne puis oublier une petite scène de comédie que j'eus autrefois avec Clovis Hugues. Le pauvre Clovis, je l'aimais beaucoup: il avait tant d'esprit, de gentillesse, d'étincelle. Un matin (je dirigeais alors un journal du matin) je l'entendis depuis mon cabinet qui faisait dans la salle de rédaction, un joyeux tapage de poésie et d'amitié. Il vint me serrer la main, mais après quelques moments de verve, il se ralentit et commença de dire: — Dieu qu'il fait froid dans cette pièce!*

Or, le plus grand feu brûlait dans la cheminée, mais c'est vrai que j'étais immobile et muet, sans flamme apparente... Alphonse Daudet s'amusait beaucoup de cette histoire. — Voyez-vous, disait-il, notre Clovis gelé, pris dans la glace, d'être seul dans une pièce avec ce Barrès.

De que falié faire? Barrès disié:

— *Connaissons, acceptons, aimons les fatalités qui nous bornent. Ce que j'appelle Lorraine, ce que je décris sous le nom de Lorraine, n'est peut-être qu'un sentiment très vif de mes limites. J'ai reconnu le vieil arbre lorrain comme le poteau où ma chaîne se rive. Sur ce terrain qui me mesure la longueur de mon attache, je puis du moins rêver et dans mon songe il passera des souvenirs lumineux de Provence.*

Quand Mistral parlo à Wyse de sa vido vaganto parèis pas l'enveja. Lou Maianen sèmblo avé ignoura touto sa vido la noustalgio d'un Barrès. *Mai, dans notre vallée du Rhin, dis Barrès, dans les*

brouillards, on a toujours désiré vos pays où fleurissent l'oranger et l'olivier. Les noms fameux d'Arles, d'Avignon, de Saint-Rémy, de Saint-Gilles, d'Aix-en-Provence personnifient à nos yeux les formes composites les plus attrayantes de la beauté. L'antiquité s'y mêle au moyen-âge pour nous être mieux accessible. Vous avez créé un type de vie que nous contestons quelquefois, mais sur lequel nous prenons modèle. Ah! si Mistral pouvait venir à Strasbourg, s'il visitait notre Musée Alsacien tout semblable à son Musée Arlatan (sic) Avec quel orgueil nos frères se pareraient de son génie auprès des érudits allemands. (sian en 1907)

E Barrès evoco Mistral: — *Je me rappellerai toujours les minutes que j'ai passées sous le toit de Mistral. Ce grand homme se joue avec aisance du sublime aux bagatelles. Qu'il s'agisse des mets de sa table, de son chien, le fameux Pan-Perdut, d'un incident du jour sur la place de Maillane, il sait tirer des plus humbles détails un divin agrément et des leçons faciles à saisir. Il nous rend sensible la plénitude poétique de la vie la plus familière. Sa vive et claire imagination depuis soixante-quatorze années ennoblit toute une partie de la France. Le bon patriote! Vive Mistral! C'est ma conclusion. Je prends mon parti de n'être qu'un méridional de convention, un félibre pour fête de Sceaux, un personnage de Florian, mais grâce au maître de Maillane, j'ai tout de même bien aimé et compris votre pays. Et puis: Vive Mistral! encore, car ce cri, dans notre fête littéraire, mes chers amis, est un moyen d'exprimer notre profonde sympathie à notre terre natale aujourd'hui malheureuse. (C., VI, 308)*

Barrès noto dins si *Cahiers* qu'es l'epoco, eiçò (1907) que Mistral escriéu si mai bèu pouèmo, cinq o sièis cansoun. (C., VI, 308)

Maugrat tout, se pòu pas dire que Barrès siegue tout à plan-pèd emé Mistral. Pèr eisèmplo, sèmblo pas que siegue esta forço sensible à la pouèsio de *Mirèio*.

Escriéu, en 1917:

— *Quelle que fût mon admiration de Mireille qui est l'âme de la vie provençale, je trouvais cela plébéen et local, c'est-à-dire que je voulais passer à un étage supérieur. Passer à l'Universel. Il ne me suffit pas de me retrouver dans le local, humblement, il ne me suffit pas d'être dans la terre humide, de vivre dans l'obscurité, de mettre tout mon esprit dans mes racines; je tends vers la lumière, le ciel, je tends à certaines minutes à réaliser un plus haut degré d'activité et de liberté... (C., VI, 60-61)*

E plus liuen: — *J'ai laissé de côté le passage du local à l'universel. (Donrémy ou la page II sur la médiocrité plébéienne de Mireille) (C., VI, 71).*

Vaqui, parai, de que leissa entre-pres proun mistalen. Fau belèu dire eici que Barrès rescountravo en Prouvènço de proche de Mistral que mancavon pas d'escaragna lou Mèstre.

Es ansin que Barrès aguè, à Mirabèu, la vesito d'Audouard Aude, que Barrès a resumido dins si *Cahiers*: — *Mistral n'a jamais été malade (ni malheureux). La douleur manque à son génie. C'est la raison de son insuccès de la Reine Jeanne, tragédie où manquent la passion, le sentiment du tragique. D'ailleurs son talent est souvent ennuyeux. Par construction, Calendal est assommant. Le discours interminable. Même dans Mireille, le chapitre de la sorcière est très long. Il (Aude) lui reproche d'avoir appelé ses journaux avec des noms de cuisine: l'Aiòli, la Bouillabaisse (!) Il faut bien dire que cette langue n'a jamais été parlée que par le peuple. Ceci à propos du commun.*

Il est enfermé, malade, ne veut pas se laisser voir. Cela n'étonne pas. Il a du beau-de-village, du faraud, du héros, il ne veut pas être diminué. (C., VII, 127). Aquelo pajo fai gaire ounour au Majourau Aude.

En 1909, Barrès escriéu dins si *Cahiers*: — *C'est dans la ferme du Juge (Barrès bouto un poun d'interrogacioun après Juge, ço que vòu dire, proubable, que saup pas d'ounte vèn aquéu noum) non loin de Maillane, que Mistral est né, c'est là que son frère aîné s'est tué, s'est précipité, le jour de la Saint Eloi (qui est la fête des Blancs) du grenier sur une table de pierre parce qu'on ne lui laissait pas épouser une jeune fille un peu légère. Et le petit Frédéric qui avait dix ans vit cela avec un grand désespoir. Il ne pardonna jamais à Daudet l'Arlésienne.*

Laisse moun legèire courregi d'èu meme.

Es en 1909 que parèis *Colette Baudoche*. Barrès mando soun libre à Mistral que lou gramacio autant lèu:

— *Cher Maître et ami, j'ai tout lu tout de suite le nouveau chant que vous venez d'ajouter à votre épopée lorraine. Vous y rendez si sympathique le terroir et la race que le bon gros allemand Frédéric Asmus est vaincu en peu de temps et vaincu de façon si naturelle et si honnête qu'on regrette vraiment la maussaderie finale de la petite Colette. Etant donné que le germanisme finit par se fondre dans la latinité (à preuve la fusion rapide des innombrables envahisseurs de l'empire romain) il est certain que par le seul effet des influences naturelles, les immigrants allemands sont destinés à faire des fils et des petits fils lorrains, et par eux la Lorraine reprendra son autonomie. Je remarque en Provence que les fils de mètèques sont généralement plus ardents Provençaux que les indigènes de vieille roche. C'est le mystère de la greffe. Donc j'aurais vu avec plaisir le bon docteur Asmus contribuer à peupler Metz de jeunes patriotes. Il méritait bien cette jolie récompense. Je vous serre la main en vous embrassant.*

Barrès vesié dins l'òupinioun de Mistral *la facilité des esprits méridionaux à s'entendre avec la nature. Ce latinisme à l'état pur formait pour lui (Barrès) le climat de la Provence*. Es au mens ansin que li Tharaud, secretàri de Barrès, comentavon la letro de Mistral.

— *Ces vieux pays, dison, ont depuis trente ou quarante ans conquis la France, lui ont imposé leur manière de sentir, tout ce latinisme étonnant pour un homme du Rhin.*

Jùli Belleudy, que cito aquéli prepaus di Tharaud, se n'estouno: — *Où a-t-on vu cette conquête de la France par le Midi? C'est une fantaisie de romancier. Depuis Alphonse Daudet on a voulu nous faire accroire que les Méridionaux dominaient dans le gouvernement et la politique, que Soulac était la vraie capitale de la France.*

En réalité, si l'on en croit les Tharaud, une fois loin de Mistral, l'enthousiasme de Barrès à l'égard de Mistral mollissait. *Il admirait Mistral, dit son ancien secrétaire, mais un peu comme il admirait ces journées de Provence qui n'étaient dans sa vie que des minutes de plaisir passager. Il en restait le charme, mais n'aurait pu le supporter longtemps. Et lorsque son secrétaire lui lut les Souvenirs de Mistral, Barrès fit remarquer:*

— *Eh! quoi, ces petites histoires admirablement contées, ce sont ses Mémoires, l'expérience de toute une vie?*

Aiours, Barrès aurié di, sèmpre segound soun secretàri:

— *Mistral ne m'intéresse pas comme un génie provençal. Il a l'air d'un produit du sol, mais ce n'est qu'une illusion. La langue seule le met à part et nous empêche de bien voir sa filiation. Ce n'est pas du tout quelqu'un qui a tout découvert dans son village. On ne voyait que lui à Paris, il y a trente ou quarante ans (Quelle erreur! dit Belleudy). Mireille, c'est Virgile à travers Lamartine. C'est la même inspiration que Jocelyn ou Graziella. En mieux réussi, voilà tout. Et voyez le nom de Mireille n'est même pas un nom provençal. Mistral l'aimait précisément pour ne l'avoir jamais entendu. Lui-même, il le sait bien qu'il est un classique français ou latin et pas du tout un écrivain local.*

A prepaus dóu noum de Mirèio, Belleudy cito Mistral dins soun article di *Tablettes d'Avignon* dóu 12 de mai 1928, quand dis: — *Mireille, ce nom devait fatalement être celui de mon héroïne, car je l'avais, depuis le berceau, entendu dans la maison, mais rien que dans notre maison. Son aïeule et sa mère le prononçaient fréquemment, apound Belleudy. Quant à prétendre froidement que Mistral n'est pas un écrivain local, on ne peut rien soutenir de plus comique.*

En mai 1910, Barrès retrovo Mistral à-n-Arle, ócupa à soun Museon Arlaten. Barrès es pas d'acord emé Mistral:

— *Je regrettais, dis, qu'il manquât de belles choses. Je sais bien qu'il n'en cherche pas, mais j'aurais voulu de beaux et abondants Moustiers comme ceux que M. Arbaud a dans Aix (Barrès*

escriéu d'Arbaud). J'aurais voulu des tapisseries seigneuriales, des tableaux du roi René, que diable, tout cela est provençal.

Or, j'ai vu que de l'herbier toutes les étiquettes sont de la main du poète, j'ai vu aussi qu'il a donné tous ses livres et que parmi ces livres, il y a ceux qui parlent de lui. Une simple ligne: voir la page 117 et à la page 117 son nom.

Et ce mélange d'amour pour les moindres détails de la Provence, de précision dans les soins, de souci sans fausse honte de sa propre gloire sereinement avoué, innocemment vécu, tout cela m'a montré que le génie du poète est du même ordre que le génie du savant.

Le tout est d'aimer et de regarder indéfiniment n'importe quel objet. Regarder et savoir voir. C'est le don des grands savants, des grands poètes, des cœurs riches et vigoureux.

Se pòu pas nega l'amiracioun que Barrès avié pèr Mistral. L'empachavo pas de ié vèire de pichot coustat. Escriéu:

— *Il y a deux Mistral: un grand, un petit. Le petit croit à Paris, aux Instituts (Mistral refusé de se presenta à l'Acadèmi franceso), à l'argent (n'avié de besoun e n'i 'en falié pèr soun Museon), est craintif dans son village, voudrait se ménager les instituteurs, lui le traditionaliste (se l'on pènsè au role jouga vuei pèr li mèstre d'escolo dins l'ensignamen dóu prouvençau, fau bèn douna resoun à Mistral). Et puis il y a le grand Mistral, celui qui écrivit Mireille à vingt-quatre ans. Il nous prouve une fois de plus que ces grands génies ne s'appartiennent pas. D'où viennent ces magnifiques sources?*

A prepaus d'argènt, Barrès óublidó qu'à la questioun qu'a pausa à Mistral à prepaus dóu Museon:

— *Maître, tout cela a dû coûter beaucoup d'argent, Mistral i'avié respoundu: — Oh! l'argent, c'est à la portée de tout le monde.*

Li dous ome, de tout biais, èron desparié. Barrès es un grand bourgès, Mistral es un païsan. Barrès noto, à prepaus de Mistral: — *Nulle distinction de manières, de voix, d'accent, au sens où nous l'entendons dans les villes, mais quelque chose de plus sain, de plus vrai, je veux dire de primitif. C'est un paysan, un noble et fort beau paysan, un mâle glorieux et bienveillant.*

I'a pamens quicon qu'a espanta Barrès, que ié revèn dins si Cahiers... — *Il (Mistral) fume un cigare de deux sous et constamment il crache à terre, mais quelle aisance de port et de regard, quelle amitié sur toutes choses, c'est un faiseur de calme. (C., VIII, 132).*

A la fin de 1910, Barrès, que sort dóu burèu d'A. Briand, escriéu:

— *Je garde de cette conversation où éclatait sa supériorité finassière, le sentiment très fort et très amer de la parenté entre les escarpes et la politique. Mensonge, ruse, désir de ne pas donner prise, rien que pour être le plus fort. O Mistral! O les cloîtres (C., VIII, 267)*

Barrès se souvèn que Mistral i'a counta:

— *Le curé qui nous faisait le catéchisme quand j'étais petit, avait un berlingot dans sa poche, et quand on avait bien répondu, il disait: — C'est bien, petit! et il le faisait sucer et puis il le remettait dans sa poche. Et Mistral ne cachait pas que toute sa vie il n'avait cessé de faire sucer le berlingot aux uns et aux autres. Il fallait encourager les vocations provençales.*

Lou 20 de febríé 1913, Mistral felicito Barrès de la *Colline inspirée*. Lou felicito tambèn pèr sa campagno en favour di glèiso de Franço.

— *Vous avez ému les catholiques, ié dis, et les bons et les justes de tous les partis.*

Aqui recouneissèn bèn Mistral.

En óutobre 1913, Poincaré venguè vèire Mistral à Maiano.

Autant lèu, Barrès escriéu à Poincaré: — *Je vous sais un gré immense de vouloir ranimer et de savoir ranimer toutes les fiertés du pays. (C., X, 205)*

S'atrovo rèn, dins li *Cahiers* de Barrès, sus la mort de Mistral, mai avèn souto lis iue la letro qu'adreissè à Dono Mistral à l'endeman de la mort dóu pouèto:

— *Daignez agréer, Madame, l'hommage de ma pieuse vénération pour le beau et bon génie qui après avoir terminé tous ses travaux, élevé tous ses monuments, vient de s'endormir dans vos bras. C'est maintenant l'apothéose qui commence. Maillane devient un lieu sacré, un temple à ciel ouvert, où les générations iront en pèlerinage réciter les poèmes immortels sur la tombe du héros et méditer comme nous avons tous fait, l'exemple d'une vie si puissante et si pure. Plus que Saint Trophime et l'arc de Saint Rémy, tout autant que le Rhône et la Durance, son œuvre durera. Gloire à la Provence, mère et fille de Mistral, Honneur à vous, Madame, à sa famille, à ses fidèles.*
Maurice Barrès.

En mars 1921, Barrès aura l'oucasoun de legi, à-n-Avignoun, li letro de Mistral à Lamartine:

— *C'est, dira Barrès, de la plus grande beauté. Lui parlant de son dernier Entretien littéraire, dans une lettre datée de 1860, il dit que c'est un chant de désespoir. Le plus curieux c'est que dans cet entretien, il est question d'une jeune Irlandaise, Miss Blacke, que Lamartine aurait voulu marier à Mistral. Elle était écrivain et signait Aemilia Julia (son nom était Emily Julia Black). Il a paru d'elle en 1859 un recueil intitulé: — Nouveaux chants d'une étrangère.*

Dintre li letro que Barrès legiguè à-n-Avignoun, i'avié tres letro de Mistral à Mmo de Loynes. Barrès escriéu:

— *Il lui plut. Elle l'avait vu à la première de Mireille, dans la loge de Gounod. Ils se rejoignirent au château de Grignan. Ses lettres sont d'un goût charmant.*

Es en 1921, lou 10 de desèmbre, que Barrès devié dire, davans la Chambro di Deputa: — *Il est certain que Mistral a modifié l'atmosphère intellectuelle de la Provence, qu'il a suscité autour de lui une masse d'hommes distingués et qu'il a, d'une manière générale, embelli, anobli la vie de ses compatriotes d'outre-Loire.*

Si retour en Prouvènço devien rëndre présent à Barrès lou souveni de Mistral. A prepaus dóu *secrèt*, escriéu: — *Le secret, c'est que la Provence a ses dieux, qu'elle retrouvera son autonomie, sa personnalité, sa langue.*

E Barrès se souvèn que Mistral i'a di de la pas coustantiniano *qu'elle fut réglée aux Alyscamps à Arles. C'est là que Constantin a vu le Labarum.* E Barrès noto que Mistral pantaiavo de festeja lou segen centenari de la pas coustantiniano. (C., XIII, 124)

Barrès se repasso tambèn li darrié moumen de Mistral tau que ié soun esta rapourta pèr si proche: — *Mistral avait pris froid dans l'église, au baptême de la cloche de Maillane.*

— *Couvrez-vous, mon cher Maître, lui avait dit, à plusieurs reprises, le curé.*

Ses dernières paroles furent pour sa servante:

- *Marie, quel jour sommes-nous?*

Elle répondit que c'était mercredi.

Il dit:

- *Ce sera mercredi toute la journée.*

A une heure de l'après-midi, Mme Mistral vit que les yeux du poète se voilaient.

- *Recommande-toi aux Saintes, lui dit-elle en hâte.*

Il passait. (C., XIII, 114)

Barrès remembro tambèn li relacioun de Mistral emé lou Cardinau de Cabrières, sèmpre soucitous de saupre se Mistral fasié si Pasco. Sabèn que Mistral li faguè jamai. Se faguè pamens reçaupre Penitènt gris de Mountpelié. Barrès escriéu:

— *Sa pensée, c'est qu'un Provençal est catholique. Si les Provençaux avaient dû savoir qu'il refusait de faire ses Pâques, il les eut faites.* (C., XII, 115)

Au castèu de Mirabèu, ounte sejourne en 1921, la pensado de Mistral es de-longo presènto à soun esperit. Trascrîeu dins si *Cahiers* de vers de *Mirèio*:

— *La Crau était tranquille et muette. Dans le lointain, son étendue se perdait dans la mer et la mer dans l'air bleu e s'acountènto de coumenta: — La pureté d'atmosphère mistralienne...*

Legis lou *Pouèmo d'ou Rose* e se demando se li marinié de Coundriéu, de Liounés, parlavon prouvençau.

Legis *Calendau* e n'en trascrîeu de vers de *l'Invouacioun*.

Parèis d'aiours avé tambèn à sa poutado lis *Isclò d'Or* e lis *Oulivado*.

— *A-t-il douté?* se demando Barrès. *Cela, moi, je le sais. Olivades: La Provence ne fut pour moi qu'un paradis dans les nuages.*

Es pas ço que Mistral a escri, ni vougu dire.

E Barrès fai encaro, dins si *Cahiers*, un biais de mousaïco de vers de Mistral:

— *Conservons du passé les grandes fondations. Les arbres aux racines profondes sont ceux qui montent haut. Maintenons la langue historique: en elle se trouve un mystère, un trésor. Ayons foi dans le paysan. (Iles d'Or). Ce rêve de Provence idéale que nous poursuivons, disait-il à Mariéton, n'est-ce pas Dieu lui-même que nous cherchons à dégager des brumes qui l'enveloppent.*

Li noto de Barrès s'acabon pèr lou rampèu d'un autre pouèmo de Mistral: *La Founfòni de l'Oustau*, que tèn pèr un di mai pougènt de Mistral.

Aquéli noto de si *Cahiers*, Barrès lis a represso dins li tèste que publiquè souto lou titre de: *En Provence* (Ed. du Cadran). Dins aquéli tèste, Barrès conto à Gyp la mort de Mistral talo que l'atrouvan dins si *Cahiers*. I'a apoundu quàuqui tra que ié soun esta proubable rapourta pèr Aude que lou venguè vèire à Mirabèu e que retrouvant dins sa letro à Gyp. Au contro, la vesito de Charloun à Maiano sèmblo i'èstre estado rapourtado pèr uno femo:

— *Le lendemain (de la mort de Mistral) les femmes du Félibrige entourèrent le corps de plantes des Alpilles et de bouquets du jardin. L'une d'elles m'a raconté leur émotion, quand, vers midi, la porte s'ouvrit brusquement et que Charloun, le paysan, celui dont Mistral aimait les chansons, apparut. Il arracha son chapeau, et serrant toujours dans sa main son bâton noueux, il se jeta sur le lit; il étreignait le corps et collait ses lèvres sur le front inspiré pendant que le père Honorat traçant avec un rameau bénit le signe de la Croix, consacrait dans cette dernière embrassade l'union indissoluble du Paysan de la Terre d'Oc et de son poète.*

Ato! segur, l'amista de Barrès et de Mistral, coume soun amour pèr sa prouvinço, es estado eisemplàri, mai si diferènci devien pas escapa i criti. Thibaudet a escri:

— *Barrès qui a été une manière de président du Conseil des Lettres françaises, a donné dans son cabinet des portefeuilles à trois Provençaux: A Mistral un vague portefeuille de l'Agriculture et des racines, conféré dans la visite à Maillane du hobereau Saint-Phlin, de L'Appel du Soldat. Personnellement, d'ailleurs, il ne paraît pas avoir eu de langage commun avec le Poète: le déjeuner de Maillane raconté dans les Cahiers nous révèle un malentendu qui dure des anchois au café, et la page, dont l'exactitude est photographique des Tharaud sur Mistral et Barrès nous fait comprendre singulièrement pourquoi ces deux alliés n'étaient pas unis par un drapeau commun. Mistral était d'ailleurs classé par Barrès dans la catégorie des hommes-drapeaux, comme Boulanger ou Déroulède.*

De soun coustat, Marcèu Decremps a escri:

— *Le traditionalisme est pour le Maillanais son milieu naturel; il est encore le signe distinctif et le moyen de protection d'une race qui veut et doit garder son originalité. C'est par un besoin de sortir de son anarchisme intellectuel et de se créer une discipline intérieure qu'en cultivant son moi l'égotiste Barrès fut amené au culte de la Lorraine. Ainsi le voyons-nous interroger son pays comme un miroir où il pourra reconnaître les particularités de son être moral.*

Sa doctrine est basée, comme l'enseigne Taine, sur l'indépendance de l'individu à l'égard de ses ascendants, sur ce qu'il doit à son milieu social, ethnique. Ne déclare-t-il pas, et ceci Mistral l'eut contresigné: " Tout être vivant naît d'une race, d'un sol, d'une atmosphère et le génie ne se manifeste tel qu'autant qu'il se relie à sa terre et à ses morts.

Toutefois, ce qui apparaît à Barrès comme un déterminisme rigoureux n'a jamais constitué pour Mistral que la condition nécessaire d'un libre développement humain.

Mai es prouvable que Mistral ague pas souscri à-n-aquelo pensado de Barrès: — *Ce que nous appelons vérité, c'est une façon de voir que nous tenons de nos parents, de notre petite enfance, de nos divers milieux d'éducation et qui par là, possède une telle force sentimentale que nous lui attribuons le caractère d'évidence.*

C'est la substitution de l'instinct à la raison.

Au fond, écrit Thibaudet, Barrès n'a jamais abandonné complètement l'idée du spontané, de la foi en les puissances directes, centrales, intérieures de l'individu.

Au contro, Mistral a sèmpre founda sus la resoun soun estacamen à la tradicioun e au sòu. Es ço qu'espremis claramen Marcèu Decremps quouro escriéu:

— *Le Maillanais veut, par la tradition, sauver la personnalité de son pays. La Lorraine fut-elle jamais autre chose pour Barrès qu'un projection cohérente de son moi? En dépit des consonnances et de l'identité des thèmes traités, il semble bien que Barrès et Mistral ne parlent pas le même langage: l'un se préoccupe de soi, l'autre de son pays. L'un remonte vers la tradition en quête d'une loi, d'une sécurité; l'autre en vient et, appuyé sur elle, prépare l'avenir.*

E Marcèu Decremps apound encaro:

— *Barrès, il est vrai, a fait de la tradition la base d'un système politique et social: la nationalisme. C'est parce qu'il est Lorrain qu'il se veut Français. Mistral est plus grand. S'il considère, certes, l'attachement au terroir comme la condition nécessaire du véritable patriotisme, il vénère surtout, dans la tradition de la Provence, une forme originale et concrète des hautes nécessités naturelles qui s'imposent à l'homme pour accomplir son destin. Le traditionalisme que professe Mistral apparaît comme l'incarnation que fait un groupe humain des valeurs les plus universelles. On conçoit dès lors quel péril il y a pour un peuple à rejeter ses coutumes. Il remplace par d'impraticables idéologies les réalités qui l'aidaient chaque jour à vivre. Alors commence le règne de la technique, du slogan, de la routine. Alors tend à s'instaurer une société mécanisée et uniforme. Tout le drame contemporain tient là. (Mistral, *Mage de l'Occident*, p. 148)*

De tout biais, es impourtant pèr lou raionamen de Mistral en Franço qu'ague couneigu l'amiracioun toutalo d'un grand escrivan francés e me sèmblo que se pòu teni pèr essencialo li pajo que Thibaudet a counsacra dins soun estùdi sus lou lirisme de Mistral au rescontre de Mistral e de Barrès: — *Sa ligne intelligible (la de Mistral) ressemble à celle qu'a suivie Barrès et l'aventure de Mistral nous paraît ici d'autant plus importante qu'elle est moins isolée, que recommencée sur un autre point, en France, par un grand écrivain français, elle forme déjà avec celle-ci une famille d'idées. Mistral a créé la Provence, comme Barrès a créé la Lorraine. La mère Provence avait fait Mistral comme la Lorraine de l'Homme libre avait fait Barrès, et tous les deux le leur ont bien rendu. Evidemment la construction latine et lumineuse de Mistral ne ressemble pas à la ligne serpentine et subtile du Lorrain. Mais que d'équivalent, les Cahiers de Barrès donnent ici à l'Archétype, les cantilènes barrésiennes aux poèmes lyriques de Mistral!*

Crese pas que se posque mai e mies dire.

(1) A prepaus de l'anti-glaneuse, Barrès demandè à Maurras de l'esclara. Maurras ié respoudeguè que s'agissiè de Delaïdo Poulinet, que devié espousa Francés Mistral. (C., II, 315)

1998 - Un personnage commun à Alphonse Daudet et Frédéric Mistral: Le prince d'Orange - Marie-Thérèse Jouveau

Du 15 août au 10 octobre 1879 paraît en feuilleton, dans *Le Temps*, un roman d'Alphonse Daudet: *Les Rois en Exil*.

Dès la fin de cette parution, le livre sort chez l'éditeur Dentu et l'auteur l'envoie, comme à son habitude, à son ami Frédéric Mistral, avec cette dédicace: *A Frédéric Mistral grande admiration vieille amitié. Alphonse Daudet.*

Nous n'avons aucune lettre de remerciement de Mistral, lequel a dû pourtant être très intéressé par ce récit et en a certainement parlé à son ami lorsqu'ils se sont rencontrés, ne serait-ce qu'au cours de l'été suivant que les Daudet passent en grande partie chez les Parrocel, à Plan d'Orgon. Ce voisinage était en effet propice à des rencontres et des visites réciproques fréquentes.

Que raconte donc ce livre qui puisse tant intéresser Mistral? C'est l'histoire, douloureuse, de la déchéance du roi d'Illyrie, Christian, et de sa femme Frédérique (clin d'œil à Mistral?), rois déchus venus vivre leur exil à Paris.

Si Frédérique essaye, par tous les moyens, de sauver les apparences, de rester digne et d'élever son fils en prince héréditaire, son mari, lui, mène une vie de bohème et de débauche qui le conduit rapidement à la ruine et l'oblige à vivre d'expédients jusqu'à l'avilissement complet.

Son meilleur ami, et son mauvais génie, est le prince Axel, surnommé *Citron* ou *Queue-de-Poule*, alors que l'on donnera rapidement au roi celui de *Rigolo*. Ce couple de débauchés sera vite célèbre dans le Tout-Paris.

Qui est donc ce prince d'Axel, prince véritable, à peine transposé par Daudet dans son roman? Son surnom est transparent. Il s'agit en effet du prince Guillaume d'Orange.

Guillaume est le fils aîné de Guillaume III. De ses deux frères, le second est mort jeune et le troisième, de santé précaire, ne pourra jamais avoir d'enfant. Guillaume est donc le seul espoir du royaume. Mais, pour être roi, il doit épouser une princesse. Or, il ne veut épouser que Mathilde de Van Limbourg-Stirum, qui ne l'est pas et dont ne veulent ni le roi son père ni le gouvernement, pas plus qu'ils n'autorisent un mariage morganatique.

Le prince Guillaume demande alors à son père l'autorisation d'aller passer six semaines à Paris. Il n'en reviendra jamais.

Ami du prince de Galles, le futur Edouard VII, il mène à Paris une vie de bohème et de débauche, s'adonnant à la boisson, au jeu et aux femmes de petite vie. L'ex-Impératrice Eugénie, qui a avec lui de bonnes relations, lui prêtera beaucoup d'argent, et elle ne sera pas la seule.

L'oncle de Guillaume, le prince Henri, venu vivre aussi à Paris, n'a avec son neveu que de mauvaises relations.

D'autre part, le roi Guillaume III, qui s'était opposé au mariage de son fils avec une simple comtesse hollandaise, a lui-même l'intention d'épouser une cantatrice italienne, Melle d'Ambres, qu'il appelle comtesse d'Ambroise. Il avait déjà préparé son palais, mais le gouvernement s'est opposé à cette union et le roi a alors installé sa cantatrice dans un manoir où, d'ailleurs, elle ne restera pas longtemps.

Pendant ce temps, Guillaume a oublié sa comtesse Mathilde et est devenu, à Paris, comme son ami le prince de Galles, un *Prince des Plaisirs*. En août 1877, il loue une maison meublée, rue Helder, pour s'installer définitivement à Paris. A la fin de l'année, il prend un appartement au 19, rue Auber, puis un deuxième dans le même immeuble. C'est là qu'il mourra, le 11 juin 1879.

En 1877, il a déjà six millions de francs de dettes. Il est la proie de tous les hommes véreux de la Capitale. Il vit seul, avec un seul domestique. Mais son loyer est important (plus de mille francs par mois) et il ne fréquente que les meilleurs restaurants. Les femmes, la boisson et les jeux lui coûtent très chers, mais il n'obtient plus de crédit et ses dettes augmentent sans cesse. Les incidents qu'il crée sont nombreux: un jour, il bat un prince avec sa canne. Une autre fois, s'étant lié avec des

bonapartistes, il injurie le gouvernement français et se fait arrêter, mais on le relâche aussitôt que l'on connaît son origine. Il a aussi inscrit son nom sur le grand livre des paris du Jockey-Club:

— *J'ai parié cinq cents louis contre M. M... que je ne me marierais pas.*

Voici donc ce prince Guillaume d'Orange, devenu un prince Citron déchu, moqué par le Tout-Paris, dont Daudet écrit, dans ses *Notes*: — *Le prince d'Orange, à peu près en exil, en disgrâce. Café Bignon. Au fond assis à une table avec une fille. Les Boulevardiers viennent le saluer: Citron.*

Ce que l'on retrouve dans *Les Rois*, à peu près dans les mêmes termes: “ Chez Bignon, sur le divan du fond m'était un soir apparu Citron-le-Taciturne mangeant une tranche de foie gras en face d'une fille de carrefour... ”

Un peu plus loin, il note la figure décomposée de ce prince royal en disgrâce qui roule les cafés du boulevard en attendant que sonne pour lui l'heure du règne.

Ailleurs:

— *Chacun connaissait le prince d'Axel, savait à quel genre de conversation prévue cette Altesse dégradée, ce sinistre buveur était bon.*

Ou encore, il signale *le surnom (qui) lui resta comme celui de Queue-de-Poule donné au prince d'Axel sans qu'on ait jamais su pourquoi.*

La liste des allusions et des folies commises par ce prince d'Axel toujours prêt quand il s'agit de faire une folie compromettante serait trop longue pour les citer toutes.

Ainsi cette anecdote:

— Au matin, comme toute la bande sortait, Monseigneur le prince d'Axel en tête, un troupeau d'ânesses passait devant le cercle, trotinant et sonnait. Monseigneur avait fait appeler l'ânier. On avait bu du lait chaud dans des coupes à champagne; puis ces messieurs, tous un peu lancés, enfourchant les pauvres bêtes malgré leurs ruades et les cris du conducteur, couraient le plus amusant steeple-chase tout le long de la rue de la Paix. Il fallait entendre le récit majestueusement attendri de M. Bonœil, le gérant du Grand-Club:

— *Non!... c'était si drôle!... Monseigneur sur cette petite ânesse, obligé de relever ses longues jambes, car Monseigneur est admirablement jambé... Et toujours son flegme imperturbable...*

Et encore cette réflexion de l'auteur:

— *Heureux prince d'Axel! Brouillé avec le roi, son oncle, chassé de son pays par toutes sortes d'intrigues de cours, il ne règnerait peut-être jamais, puisque le vieux monarque parlait de se remarier avec une jeune femme et d'engendrer une foule de petits présomptifs. Mais tout cela ne l'inquiétait pas le moins du monde. Faire la fête à Paris lui paraissait autrement intéressant que de faire là-bas de la politique...*

Voici le héros, si l'on peut dire, que Daudet a refait vivre dans son roman. Il dut intéresser Mistral qui déjà, dans *Calendal*, avait fait allusion aux princes d'Orange. Mais le prince parisien n'avait rien, il faut bien l'avouer, de son aïeul, ce qui n'empêcha pas Mistral d'en faire le héros de son dernier poème et sans doute du plus beau.

Comment, dira-t-on, Mistral a-t-il pu faire de ce malheureux prince d'Orange, débauché, buveur, joueur, le héros idéal de son poème? Il faut croire qu'il tenait à l'idée qui lui était venue de faire de ce prince une sorte de nostalgique de sa patrie d'origine et, pour tout dire, un autre lui-même. Oui! Mistral s'en est tiré facilement. Écoutons-le:

*Es lou prince d'Aurenjo
Lou mage fiéu, se dis, dóu rèi d'Oulando,
E de tout biais li lengo presumisson,
Afourtissènt, lis un, qu'es un levènti,
Qu'es un arquin, qu'es uno tèsto routo
E 'n se brouiant emé lou rèi soun paire
Qu'èu es parti pèr courre l'aventuro,*

*La vau-coundriéu emé la patantèino
A travès de païs.*

On voit que Mistral n'ignorait rien de ce qui se disait du prince et, s'il en avait ignoré quelque chose, le roman de Daudet l'aurait renseigné. Mais, pour le poème auquel pense Mistral, il a besoin d'un tout autre personnage et c'est ainsi qu'il imagine un autre prince:

*Segound lis autre
S'es afisca tant e tant sus li libre
S'es óupila talamen à l'estúdi
Que n'es toumba, pauroun dins la marrano
Coume un enfant que manjarié de cendre;
E l'an manda, li mege, vers lou Rose,
Béure lou bon soulèu que reviscoulo
E l'alén viéu dóu rufe Manjo-fango.*

Et nous voici en pleine poésie, loin de Paris, de ses filles, de ses beuveries et de ses maisons de jeux. Oublions Daudet et abandonnons-nous à Mistral et à la rédemption de Guillaume, prince d'Orange.

2000 - La poulitico femenino de Frederi Mistral - Pierrette Bérengier

S'es souvènt fa remarca que, dins li gràndis obro de Mistral, i'a pas de vertadiéri femo. Mai de qu'ei uno femo vertadiero? Sarié belèu mies de dire que i'a de femo mai pas de vertadiéri maire.

Lis erouïno

Mirèio, au contro de Nerto o d'Esterello, a uno maire mai poudèn pas dire que jogue un bèn grand role. Tre la debuto d'aiours, la vesèn gaire simpatico:

*Mirèio!
Subran coume eiçò dins la lèio
S'entendeguè 'no voues de vièio,
Li magnan, à miejour, manjaran rèn, alor?*

Plus tard, se vèn lamenta de la mort de sa fiho, mai quand la poudié belèu encaro sauva que ié proumeteguè? Vincèn? noun pas, uno vesito vers la tanto Aurano! Pren l'iniciativo de coundana Mirèio avans soun marit, mies encaro, quand Mèste Ramoun decido de garda sa fiho à l'oustau pèr la dounta, es elo que la casso: parte, abóumianido.... Mirèio fai targo e pren souleto la decisioun de quita lou mas. Cresès que l'aurié quita s'aguèsse senti, aqui, la presènci d'uno maire vertadiero?

Mirèio se devino dounc lou pouèmo de l'emancipacioun femenino bord qu'uno chato de quinze an, qu'agis deja en femo, decido de mena sa vido emé quau vòu e de pas faire de cas de l'autourita de si gènt. Ço que poudrié parèisse banau, vuei (li chato souvènt espèron pas d'agué quinze an pèr mena sa vido), mostro, un cop de mai, que Mistral davançavo soun tèms!

Es clar qu'aquelo fugido capito pas, mai, dins l'esperit dóu pouèto, sa mort dèu pas èstre counsiderado coume lou castigamen d'uno chato rebello.

Esterello, princesso di Baus, fugis, elo peréu. Fugis un marit que lou vòu pas. A ges de maire (nimai de paire). Soun esperiènci mai longo de la vido e de la lucho soulitari l'ajudo e la fugido capito mies que pèr Mirèio. Mistral aguèsse vougu castiga la coupablo, la que fugis, aurié peréu castiga Esterello.

Nerto es la tresenco chato que fugis encauso d'un ome, de soun paire. Es souleto pèr se tira d'affaire. Mirèio, Esterello e Nerto (un pau mens) soun rebello mai que fugidisso, tóuti tres an decida de se pas leissa impausa uno vido (o uno mort) contro sa counsciènci; volon beileja d'espèr éli soun astrado e fugisson pèr resta mèstresso de soun aveni. Agisson coume de femo e noun pas coume d'enfant ansin que d'uni lou vouguèron faire encrèire afin de moustra, dins Mistral, un creatour d'esthétiques constructions pas capable d'imagina uno femo autramen qu'à soun service.

Raport à la **Rèino Jano**, i'a, de segur, ges de proublèmo. S'agis pas aqui d'uno jouino virginello, mai bèn d'uno femo e d'uno rèino que vòu regna e, encaro un cop, mena sa vido de femo coume vòu.

Rèsto **l'Angloro**. Elo, fugis pas la voulounta d'un ome, a de parènt, mai sa liberta es talo que poudèn counsidera qu'an ges d'influènci. Poudèn remarca, dins la maire de l'Angloro, quàuqui tra d'aquelo de Mistral. Eisèmple, aquéu vers (Cant V-XLV) Quau vous tendrié de besougn destrüssi manco pas de ramenta la maire de Mistral dins Li flour de glaujo: Quau n'i'en tendrié de raubo?... Tout de long dóu pouèmo, l'Angloro viéu dounc, coume se dirié à l'ouro d'aro, en femo liberado. S'embarco pèr Bèu-Caire, sus de batèu que i'a que d'ome, i'es acostumado e degun ié vèi mau. Sian pamens au siècle XIX e tant, aurié pouscu n'en treboula quàuquis un. Avèn bèn aqui uno fiho que se meno e se gardo souleto. Es mestresso de sa vido.

Mistral douno i femo uno dimensioun de mai. Se, i tèms classi, li femo avien gaire d'àutri ressourço que d'èstre maire, religiouso o de se chabi, emé Mistral gagnon lou dre d'èstre tout simplamen de femo e lou poudèn dire de jóuini femo mouderno. Pas questioun, pèr éli, de passa souto la jougato d'uno voulounta autro. Soun mestresso de soun destin, de sa vido. Capiton mai o mens, mai auson d'assaja, es acò lou principau. Encaro faudrié saupre ço que voulèn dire emé capita (réussir) e sus quete plan boutan la reüssido!...

Dins la vido

Remarcaren, au contro, que dins la vido de Mistral i'a uno maire e pas defemo. I'aguè de femo, segur, i'aguè uno espouso, mai, i'aguè pas de femo.

Sa maire, lou sabèn, tenguè un grand role dins soun enfanço e tout de long de sa vido, un role de maire.

Mistral counseiguè proun de calignun, d'uni un pau mai serious e partènt li mai malurous. De la chato de La coumunioun di Sant à damisello Louiso, soun noumbrouso li chato que faguèron la counquisto de Mistal: mai soun astrado èro aqui que vihavo. Sabèn que de cop que i'a, sa peno fuguè grosso e sincèro; que dire, pamens, d'aquelo letro qu'escrivé à-n-Aubanel l'endeman de la partènço de Zani pèr la clastro:

La beauté d'une femme vous a mordu un jour. Il vous semble que vous saignez encore de cette morsure. Mais non, c'est la beauté d'une autre qui vient vous frapper... Les choses vont ainsi. Les amours fidèles sont rares, difficiles, et peut-être impossibles à porter toute une vie. Aussi les seuls exemples que nous en ayons sont-ils dans le domaine de la mythologie et des légendes chevaleresques. L'amour, en effet, ne saurait exister sans la jeunesse et la beauté; et que durent la jeunesse et la beauté?

Le poète, plus impressionnable, plus apte que tout autre à connaître la beauté, est susceptible aussi de s'enflammer plus d'une fois et rapidement. Il existe, dans le monde, des milliers de jeunes filles

capables de nous troubler le cœur. Dieu a répandu la beauté et l'amour comme l'onde et les fleurs, largement et pour tout le monde. On a soif plus d'une fois, plus d'une fleur enchante l'œil; n'est-il pas naturel qu'on ait soif de plus d'une femme? Ne grondez donc pas votre pauvre cœur, cher Aubanel, car il n'en peut mais et il ne demande qu'à vivre.

Poudèn bèn pensa que Mistral, à-n-aquéu moumen dóu mens, cercavo pas forço-fourçado uno espouso. La questioun se pauso de saupre se li decepcioun soun à l'ourigino de soun biais de faire o s'aquéu biais es causo de si decepcioun. Acò 's pas noste sujèt, voulèn soulamen nouta que lou role jouga dins la vido de Mistral pèr li femo es subre-tout aquéu d'inspirarello, de muso. D'efèt, Mistral èro pouèto e avié besoun d'amour e de bèuta, noun pas pèr vièure vertadieramen aquel amour mai pèr lou canta.

Retrouban eici lou Mistral fidèu à la tradicioun de l'Age-mejan e qu'amo jouga lou troubadour. Pèr éu, la femo es uno divesso; l'ome se deù d'èstre à si geinoun e de l'adoura. Es lou Mistral dis Isclo d'Or, lou pouèto de Dona Blanca, Isabello la Catoulico, la Coumtesso de Semenov, la Rèino de Roumanio, etc...

Pèr aquéu Mistral, la femo es superiouro o es pas. Poudèn d'aiours nouta, raport à la Rèino Jano, que la vèi en pouèto noun pas en istourian; es la rèino-femo que nous conto noun pas la femo-rèino. Poudèn remarca tambèn que manquè de gaire de roumpre emé sis ami catalan pèr agué canta Dona Blanca. A pas pòu, pèr canta aquelo femo bello e empurarello de manca sis ami sus lou plan pouliti. Fai d'elo lou simbèu de la bèuta, de l'estrambord, soulo la versioun pouëtico de Dona Blanca comto is iue de Mistral.

D'aiours, quàuqui vers fan bèn la provo que l'avié pas de femo dins sa vido. Legissèn à la darriero estrofo de La Rèino Jano dins Lis Isclo d'Or:

*E moun amo idoulatro
Vers Jano o Cleoupatro
Fauto d'autre alimen
Trèvo amoureuxamen.*

Avèn di, à la debuto que Mistral avié uno espouso mai pas de femo. Faudrié pas qu'acò siguèsse pres en mau. Dono Mistral fuguè l'espouso perfèto que lou grand escrivan n'avié de besoun e, éu, fuguè lou marit qu'elo voulié. Se Dono Mistral marchavo dès pas en arrié pèr pas destourba, se dis, l'inspiracioun de soun illustre espous, fau pas crèire qu'acò ié pourtavo peno, que la troumatisavo ... Aguèsse vougu marcha toucant Mistral, segur que l'aurié pas rebutado. Mai poudèn pensa que se retiravo d'elo-memo darrié soun ome, coume uno espouso dóu siècle XIXen qu'èro. Acò 's pas pèr nous estouna se se replaçan dins lou countèste dóu tèms. Segur que patissié pas d'uno situacioun que n'en poudié manco pas imagina uno autre. D'aiours, quau nous dis qu'amavo pas mies de marcha souleto, à soun pas?...

Fau encaro ramenta que la maire de Mistral lou servié à taulo e anavo manja de drecho à la cousino (ço que conton Daudet e Lamartino e que retrouban dins La founfòni de l'oustau). Elo nimai, devié pas pati d'acò. Ero la règlo, èro la tradicioun e se n'en poudié pas plagne; imaginavo pas un autre biais de faire.

Bord que parlan dóu countèste dóu siècle XIXen, nouten que, se li femo jougavon ges de role dins lou Felibrige, èro de segur pas que Mistral li rebutavo, mai, pu simplamen, pèr ço que jamai uno femo aurié agu idèio de se mescla dis afaire d'uno assouciacioun, pas mai qu'aurié assaja de jouga un role poulit, acò èro afaire d'ome. Tout ço que poudié faire, dins lou maine felibren, uno femo, èro de jouga li pouëtesso emé mai o mens de talènt e, dóu moumen qu'escrivien en prouvençau, Mistral mancavo jamai de lis encouraja e de lis ajuda; i'a que de pensa à Antounieto de Bèu-Caire, à Bremoundo de Tarascoun, à Dono d'Arbaud o à Filadelfo de Gerdo...

Parlaren pas de la souleto femo que jouguè un role dins l'istòri dóu Felibrige: Fourtuneto, que la poulitico feminino de Mistral pas souleto en causo dins aquel afaire...

Conte e cansoun

Avèn deja parla dóu Mistral fidèu à la tradicioun de l'Age-mejan, devèn pamens pas óubrida qu'escrèu tambèn à l'aflat de soun tèms.

Se trouban dins soun obro de galejado contro li femo, ié fau pas vèire un anti-feminisme primàri mai simplamen l'esplecho d'uno veno populàri. De conte coume Cacho-pesou, La rascladuro de pestrin soun que de traspousicioun de conte forço mai generau e que faguèron pas mai de mau i femo que lis istòri de mounges galoi n'en fan à la Glèiso.

Se tournan legi la cansoun dóu Porto-aigo que Mistral ié conto la bello istòri d'un prince que, un cop s'èstre plega en tóuti li voulounta de la dono de soun cor, se vèi rebuta e leva de cassolo pèr un pichot barralié, devèn pas èstre estouna de la darriero estrofo:

*Jouvènt, anas-ié plan
Em' aquéli faus semblant
Car la fe dóu femelan
Passo gaire l'an.*

(I. O. 1867)

D'efèt, s'agis pas aqui dóu raconte d'un fa divers, ço que dounarié à-n-aquelo refleissioun un pes qu'a pas, mai pulèu d'un raconte proun generau e proun mourau: un pichot barralié que pòu avera, de soun simple amour, tout ço qu'un prince cerquè de bado (meme tèmo dins Au castèu de Tarascoun) La counclusioun de Mistral es en plen à coustat dóu raconte e sèmblo mai un clignamen is ami qu'uno sentènci pèr li generacioun futuro.

Avèn di que Mistral, pouèto, vesié en artisto e que, pèr éu, soulo coumtavo la bèuta. Ounte trouba la bèuta quand sias pouèto? Mistral avié besoun de femo bello, capablo de l'ispira.

Lou coustume

Mistral vivié de e pèr dos causo: la Prouvènço e la bèuta, l'uno se desseparant jamai de l'autro, cadun lou saup...

Lou liame de touto sa vido es aqui e tout ço que poudrié parèisse countraditòri vai veni clar coume l'aigo di sorgo de Vau-Cluso. D'efèt, nous rèsto de trata un poun que pòu sembla foro sujèt, o, pèr lou mens sènso gaire d'interès. Noun pas lou coustume dis etnoulogue e di fouclouristo que sarié de bon foro sujèt, mai lou coustume prouvençau, tau coume aparès dins l'idèio mistralenco. Se dis souvènt Sois belle et tais-toi. Cresès de bon qu'un Prouvençau, un pouèto, aurié ausa de nous parla ansin? Noun, segur que noun, e vaqui perqué Mistral cridè aut e clar: — Sigues bello e parlo prouvençau. Es pèr la bèuta que li femo regnon, mai Mistral li vòu faire regna peréu pèr la lengo. Saup qu'es d'éli que depènd l'aveni dóu prouvençau car es éli qu'abarisson li pichot e que n'en fan siegue de Prouvençau vertadié, siegue de parisen manca.

Pèr acò, ié fai mestié de li counvincre e, coume li counèis proun, ié dis premié: Sigues bello. Noun pas sigues bello dins toun cors coume se dis vuet e de longo, mai: sigues bello dins toun coustume de Prouvençalo. Perqué? Segur que se poudèn estouna d'aquelo fissacioun sus lou coustume regiounau, mai se poudèn demanda peréu ço qu'aurié di Mistral s'aguèsse couneigu li blue-jeans! Belèu qu'avié senti que d'abandouna lou coustume regiounau en escafant touto marco vesiblo de diferènci amenarié noun soulamen l'unifourmita, la leidour, mai peréu la perdo de l'identita, de la prouvençalita. Belèu qu'en bon publicisto avié deja senti que ço que pren pèr l'iué marco tambèn la memòri e l'esperit. De tout biais, ço que n'èro segur, es que li femo èron li premiéri d'abandouna la lengo e qu'abandounavon tambèn lou coustume. Coume èron lou darrié maiun de pousqué passa aquelo lengo is enfant, i generacioun futuro, falié jouga lou grand jo e tout faire pèr li mai counquista.

Mistral pensè alor, qu'en gardant o en retroubant lou coustume, gardarien o retroubarien la lengo. Fuguè la creacioun di Fèsto Vierginenco. Ié devèn pas vèire uno manifestacioun fouclourico, un proudu de sendicat d'iniciativo, mai bèn un mejan, pèr tout un pople, de se sauva e de tourna trouba, bèn mai que de riban e de dentello, soun amo, l'amo de tout un pople. Mistral escrivié à Jan-Marc Bernard pèr li premièri fèsto vierginenco: ...*vous pouvez voir là, réunies en bouquet triomphal, un bel essaim de vierges, fleurs de la race.* Que voulié sauva? De vièi pato o la raço? Crese que la fraso es claro.

Dono de Flandreisy noutè, dins soun oubrage *La Vénus d'Arles et le Museon Arlaten que l'habit de l'être physique est aussi le vêtement de l'être pensant. Pour le philosophe, le costume est non seulement une indication climatique, mais aussi, surtout, une indication morale* e de ramenta l'eisèmple di Sant-Simounian.

Mistral avié bèn coumprès, n'en fai la provo. E dono de Flandreisy de nouta tambèn, emé judice *on le voit (ce costume) s'affirmer, prendre du caractère à mesure que la vieille langue détruite, mutilée, de la Provence, reprend elle-même son essor.* D'efèt, i'a un paralèle proun interessant d'establi *entre le réveil de la poésie provençale et la manifestation pour ainsi dire extérieure de l'individualité d'un peuple reprenant conscience de lui-même.*

R. Lafont, éu, escrivié dins soun *Mistral ou l'illusion, que l'on reste confondu de voir qu'en 1868 Mistral, présentant aux envoyés de Paris les revendications des Catalans et des Provençaux, a mêlé, à la défense de la langue, la défense du costume régional.* E d'apoundre: *On serait confondu si l'on ne s'apercevait pas qu'il s'agit uniquement du costume féminin (les jeunes hommes défendant la langue, les jeunes filles le costume): il y a peut-être là-dessous un réflexe antiféministe inconscient. Si l'on ne savait aussi que le goût de Mistral est aussi mauvais en matière vestimentaire qu'en musique ou peinture.*

Leissaren de caire l'alianço dóu marrit goust e dóu coustume d'Arle (emai acò siguèsse un poulit sujèt de dissertacioun...); faren mai de cas dóu reflèisse antifeministo de Mistral que la provo n'en sarié de douna i drole la defènso de la lengo e i fiho aquelo dóu coustume. Vèrai que Mistral dounè is drole l'aparamen de la lengo mai que voulès que ié doune d'autre, en particulié raport au coustume? Pourta de braio, uno vesto e un capèu, aurié pas fa mai pèr afourti sa naciounalita! Lou coustume femenin, éu, èro e rèsto encaro à l'ouro d'aro, uno marco de diferènci e uno vertadiero proufessioun de fe: Lou signe vivènt de la Prouvènço (Discours i chatouno - Fèsto Vierginenco 1904).

Li chato avien dounc la cargo doublo de sauva lou coustume e la lengo tambèn, car Mistral ié levara jamai aquéu privilège. Pèr soulo provo, aquelo fraso, raport à Mario-Tereso de Chevigné, rèino dóu Felibrige, dins uno letro à Devoluy (7 de juliet 1905): — Crese qu'en Prouvènço e lengo de Prouvènço, lou prestige de la dono (...) noun es pas inutile au triounfle de la Causo e d'apoundre: La Pouèsio e la Bèuta soun dos causo inutilo... e pamens sènso éli de que vaudrié la vido?

Poudèn raproucha aquelo citacioun de la debuto de Mirèio que la chato i'incarno mens o proun la lengo de Prouvènço.

Eiritage e relacioun publico

En aquéli que volon vèire dins Mistral un antifeministo dóu gros grun, ramentaren qu'es bèn un reprouvèrbi prouvençau que dis femo es pas gènt. Ramentaren peréu que li Leys d'Amor que, tre la fin de l'Age-mejan, acourdavon i femo lou dre d'avera li joio mai, *à condition d'être irréprochable dans la vie, de classe élevée, au-dessus de tout soupçon d'aide par son talent et son savoir e d'apoundre gentamen: mais où trouver une telle femme?*

Ero d'aiours bèn precisa que li femo courounado poudrien agué ni rang ni séance parmi les juges, ni droits de sufrage; elles ne seraient pas admises aux assemblées des Jeux.

Mistral avié de quau teni! e soun antifeminisme, douna qu'eisistè, pourrié bèn èstre counsidera coume ereditari e ié valé quauque perdoun.

En aquéli que volon vèire dins dono Mistral uno simplo besougnò utilo, ramentaren aquelo fraso di Memòri sus li pantai de maridage de l'autour: — *Oui, je m'étais imaginé que, tôt ou tard, au pays d'Arles, je rencontrerais quelque part, une superbe campagnarde, portant comme une reine le costume arlésien, galopant sur sa cavale, un trident à la main, dans les ferrades de la Crau, et qui, longtemps priée par mes chansons d'amour, se serait un beau jour laissé conduire à notre Mas pour y régner, comme ma mère, sur un peuple de pâtres, de gardians, de laboureurs et de magnanarelles.*

Leva quauque lirisme e quàuqui diferènci d'emé la realita, diferènci degudo subre-tout au decalage dins lou tèms, relevaren aquéli mot: longtemps priée, amour, pour y régner; de que agrada en mai d'uno chato ounèsto sènso qu'ague pamens l'envejo de jouga li besougnò utilo... Mistral oufrissié segur, forço mai à sa mouié.

Fau vèire, peréu, de quant dono Mistral se tafuravo e s'encagnavo de *la collecte de papiers personnels d'apparence galante à la façon des troubadours anciens ou modernes, ou peut-être directe, portant la signature du Maître qui chanta, avec son écriture fine et sa harpe éolienne, tout ce qui méritait d'être chanté.* Aquelo citacion es levado de la revisto L'Accent à prepaus dóu pouèmo Gardouando.

Dono Mistral avié pòu dóu biais que sarien utiliza aquéli papié e, es belèu pèr s'apara d'uno utilisacioun malounèsto qu'aurié crema un doursié qu'avié pèr titre Calignun.

Belèu qu'avié resoun, belèu qu'an vougu faire dire i papié forço mai que falié.

En counclusioun

La poulitico feminino de Mistral, aro, pènse que poudèn afourti que n'aguè bèn uno: aquelo, e la soulo, que i'èro poussible d'agué de soun tèms. Mai, coume lou diguè:

*li pageso
Entèndon gaire i vers
E li bourgeso
Coumprenon de-travers*

(La Rèino Jano - I. O.)

Tant ai tout coumprés de-travers... autambèn leissarei lou darrié mot à Mistral emé sa letro à Jùli Canonge (1^o de jun 1861):

— *Sias toujours emé li bèlli chato, bevès toujours li sourire de vint an e toujours alenas l'alén di bouqueto roso. Vous plagnés pas de voste sort: la coumpagnié dóu femelan poulit, acò es la pouèsio, acò es la font de joio e de bonur, acò sara, se Diéu vòu, la counsoulacioun di juste en l'autre mounde.*

Counsoulacioun di juste en l'autre mounde, vaqui pas un bèu role, que?

Peireto Berengier

2000 - *Mistral ethnologue* – Pierrette Bérengier

Mistral eitnoulogue

Se lou foucloure e l'eitnoulougio an, etimoulougicamen, la memo significacioun de: sciènci di pople, vuei, lou mot foucloure a pres, malurousamen, un sens un pau mai pejouratiéu.

Adrien de Montillet dounè uno classificacioun de tout ço que toco l'eitnoulougio:

- Vido materialo: óutis, armo, vèsti, couifaduro, abitacioun, moble, alimentacioun, casso, pesco, art de la terro, etc...

- Vido esperitalo: art, jo, fèsto, tradicioun, religioun, biais de coumta, medecino, etc...

- Vido de soucieta: famiho, neissènço, educacioun di pichot, casto, privilège, escrituro, mounedo, coumèrci, pes e mesuro, lucho pèr l'eisistènci, etc...

Tout acò l'anan retrouba dins l'obro touto, de Mistral (obro literàri, leissicougrafico e museougrafico).

Mirèio: Dins cade cant trouvan un catalogue coumplèt de tout ço que fai la vido en Prouvènço roudanenco. Despièi la pesco is iruge, li magnan o la cabro d'or fin qu'au rebalun dóu repas di meissounié, à l'atrecaduro dis Arlatenco o à la legèndo di Santo, sènso óublida lou cant VI de la masco, ounte Mistral reculiguè touto la famiho di fouletoun, esperit fantasti, dra e àutris escarinche. Poudèn nouta qu'à-n-aquéu prepaus R. Lafont escriguè: — *Ici une tentation... l'a abusé. La tentation ethnographique. Il a voulu ne rien oublier des êtres mythologiques et cette accumulation, qui ne correspond pas aux exigences de l'émotion générale du récit à cet endroit, fait penser au fichier d'un musée.* (Mistral ou l'illusion, p. 51)

Calendau douno tout parié, pèr lou menut, l'istòri de la Prouvènço, la vido sus la coustiero, li cant, li danso, li jo e lou manja di pescaire.

Mirèio c'est le Museon Arlaten par la voie du livre, Calendau c'est le museon provençal. (Marcèu Coulon, Dans l'univers de Mistral).

Lou Pouèmo dóu Rose toco principalamen la vido dóu flume e di gènt que ié vivon. Legèndo, fiero de Bèucaire, manja tipi, terme teini di batèu etc.

Pour retrouver, les mots même de leur langue, tous les termes propres à leur métier de bateleurs, il m'a fallu fouiller tous les coins de la Crau, interroger les vieux... disié Mistral éu-meme. Ié fauguè sèt an de recerco, tout acò fa dins un toco d'ensignamen di fa eitnougrafi que li retroubaren parié dins lou TDF.

Poudrian countunia aquelo recerco emé Li Memòri e raconte e li Proso d'arana, mai es tèms de passa à l'obro leissicougrafico.

Lou tresor dóu Felibrige: *C'est l'âme même d'un peuple et d'une réalité ethnique forgée par l'histoire qui souffle à travers chacune des pages de ce monument élevé par Mistral à la gloire de notre civilisation méridionale et pour sa pérennité.* (P. Rollet). Se pòu pas miés dire.

En 1979, dins lou cartabèu de l'espousicioun dóu centenàri, poudèn legi que lou TDF nous rappelle simplement que l'étude d'une langue ne peut être séparée du contexte culturel dans lequel elle s'inscrit. (J.C. Bouvier) e lou meme d'apoundre que lou TDF nous ajudo presa la relation entre le mot et la chose. Es ço que disié lou proufessour Leonard: Le tresor est le musée de la langue provençale le Museon Arlaten, le lexique des usages provençaux.

Coume pèr Lou Pouèmo dóu Rose, es pèr lou bias de l'enquisto que Mistral travaïè au TDF, mai: Counserva lou noum di causo èro pas proun falié counserva li causo éli-memo. (R. Jouveau) e n'arriban, ansin, à l'obro museougrafico.

Lou Museon Arlaten vai segui e coumpleta lou TDF. L'istòri de la creacioun dóu museon es proun couneigudo, n'en reparlaren pas dins aquéu resumi. La classificacioun de Montillet pousquè pas èstre respetado en plen dins lou museon pèr de resoun de plaço e de salo, mai tout i'es. N'en retendren lou caratàri d'ensignamen e lis óujèt que s'esplicon l'un l'autre (eitnougrafio coumparado). Coume lou disié lou Dr. Marignan lou jour de l'inaguracioun: Il doit être une école d'âmes.

D'ùni salo soun miés couneigudo coume la salo di moble e dis art e mestié (emé si gardo-raubo, si paniero, si roudet mai tambèn si faiènço, si terraio, sa sarraiarié etc...), la salo di rite, coustumo e legèndo, e subre-tout li diorama celèbre coume la salo espousivo o la salo calendalo. Aquí se vèi lou gèni mistralen que sachè tout d'uno utiliza li teinico li mai mouderno. N'avèn un autre eisèmple emé la foutougrafio que debutavo tout just e que Mistral coumprenguè lèu l'utilisacioun pedagogico que se n'en poudié faire (eisèmple dóu barralié).

Aquéu museon fuguè ço que Mistral l'avié vougu, éu qu'escrivé à Ludovic Legré: En foro de Mirèio es moun pouèmo lou mai populàri.

Ai mai fa pèr la Causo prouvençalo emé lou museon qu'en escrivènt Mirèio.

Ço qu'es interessant es de coumpara li vers d'un pouèmo, emé li mot dóu TDF e li óujèt courrespoudènt dóu museon. (Eisèmple: Mirèio, cant VI, str. 56 e li cassaire de fanfaro, o bèn Mirèio, cant VI e VIII emé li cledo e li fourre e bèn d'àutris eisèmple dins Nerto o li Proso d'armana).

L'idèio de Mistral èro que lou museon devié servi de moudèlo e empura lis autre faire parié. Fuguè segui pèr de noumbrous Prouvençau e vuei la Prouvènço comto un cinquantenau de museon eitnougrafí. Coume lou disié Julien-Pignol, lou foundatour dóu museon de Castèu-Goumbert:

Mistral v'avié di, va falié faire.

Acabaren aquéu resumi em' uno letro de Mistral à Legré datado dóu 2 de mars de 1904: ... Es lou cinquantenàri dóu Felibrige.

...Un pantai de bèuta que duro despièi cinquanto an! Te rapelles, moun bon? enfin, fau pas lou regreta: aurian pouscu plus mau emplega nosto vido...

Segur que nautre nimai, lou regretan pas!...

Peireto Berengier

© CIEL d'OC – Novembre 2015